KRISHNAMURTI

de *la connaissance* de soi

LE COURRIER DU LIVRE · PARIS

De la Connaissance de Soi

DU MÊME AUTEUR
(chez le même éditeur)
Au Seuil du Silence

KRISHNAMURTI

De la Connaissance de Soi

(INDE 1948-1950)

Traduction de Carlo Suarès

DEUXIÈME ÉDITION

LE COURRIER DU LIVRE
23, rue de Fleurus, 75006 Paris

Ce volume contient la traduction de causeries choisies dans les Verbatim Reports, Series I - Bombay (1948)), Series II - Bangalore (1948) et Series I - India (1949-50).

Aucune coupure n'a été faite dans les textes : chaque causerie, et chaque réponse à une question, est reproduite intégralement. En outre, les textes publiés en anglais ayant été aussi peu corrigés que possible, nous avons jugé devoir maintenir dans ce volume le caractère de notes sténographiées. Le lecteur se souviendra donc que ces paroles sont dites et non écrites. Si parfois le style et même la syntaxe peuvent paraître en souffrir quelque peu, nous avons le sentiment que ces textes, malgré leurs défauts apparents ou peut-être à cause de cette adhérence à la spontanéité du langage, reflètent avec plus de fidélité le mouvement de la pensée de Krishnamurti que des traductions plus rédigées.

ISBN 2-7029-0013-5

EXPOSÉS

COMMUNIQUER l'un avec l'autre, même si l'on se connaît très bien, est extrêmement difficile. Nous voici ici ; vous ne me connaissez pas, et je ne vous connais pas. Nous parlons à des niveaux différents. Je puis employer des mots qui ont pour vous un sens différent du mien. La compréhension ne se produit que lorsque nous — vous et moi — nous rencontrons au même niveau, au même instant et cela n'arrive que lorsqu'il y a une réelle affection entre personnes, entre mari et femme, entre amis intimes. C'est la vraie communion. La compréhension instantanée survient lorsque l'on se rencontre au même niveau au même instant.

Il est difficile, dans une réunion comme celle-ci, de communier l'un avec l'autre spontanément, effectivement, et avec une action définie. J'emploie des mots qui sont simples, qui ne sont pas techniques, parce que je pense qu'aucun type technique d'expression ne nous aidera à résoudre nos problèmes. Je n'emploirai donc aucun terme technique, soit de psychologie, soit scientifique. Je n'ai lu aucun livre de psychologie, ni aucun livre religieux, heureusement. Je voudrais transmettre, avec les très simples mots que nous employons dans notre vie quotidienne, une signification plus profonde ; mais cela est très difficile, si vous ne savez pas écouter.

Il y a un art d'écouter. Pour écouter réellement, on devrait abandonner — ou mettre de côté — tous les préjugés, les idées que l'on se fait d'avance sur les choses et les activités quotidiennes. Lorsqu'on est dans un état d'esprit réceptif, les choses peuvent être facilement comprises ; vous êtes en train d'écouter lorsque votre réelle attention est donnée à ce qui se dit. Mais malheureusement, la plupart d'entre nous écoutent à travers des écrans de résistances. Nous nous entourons de ces écrans que sont nos préjugés (religieux, spirituels, psychologiques ou scientifiques), nos tracas, nos angoisses, nos désirs quotidiens. Et, avec cela comme écrans, nous écoutons. Par conséquent, nous écoutons en fait notre propre bruit, notre pro-

pre son et non ce qui se dit. Il est extrêmement difficile de mettre de côté notre savoir, nos préjugés, nos inclinations, notre résistance, et, dépassant l'expression verbale, d'écouter de façon à comprendre instantanément. Ce sera là une de nos difficultés.

J'expliquerai tout à l'heure que la vérité peut être comprise instantanément. Ce n'est pas une affaire de temps, ni de développement personnel, ni d'habitude. La vérité ne peut être comprise que directement, immédiatement, maintenant, dans le présent, non dans le futur; et elle peut être comprise, sentie, réalisée, lorsqu'on est capable d'écouter directement, d'une façon ouverte, et avec un cœur ouvert. Mais si nos esprits sont absorbés, si nos cœurs sont las, il n'y a pas de possibilité de recevoir cela qui est la vérité. Ainsi, notre difficulté est d'avoir cette capacité instantanée de percevoir directement, par nous-mêmes, et de ne pas attendre le concours du temps. Le temps et la vie deviennent un processus de destruction lorsque nous sommes incapables de comprendre directement ; donc la raison pour laquelle je suggère que vous écoutiez sans résistances est évidente.

Si, pendant ce discours, quoi que ce soit se dise qui est opposé à votre façon de penser et à vos croyances, écoutez simplement : ne résistez pas. Vous pourriez avoir raison et je pourrais avoir tort ; mais en écoutant et en considérant ensemble, nous découvrirons ce qu'est la vérité. La vérité ne peut pas vous être donnée par quelqu'un. Il vous faut la découvrir. Et pour découvrir, il faut un état d'esprit qui comporte une perception directe. Il n'y a pas de perception directe lorsqu'il y a une résistance, une sauvegarde, une protection. La compréhension est engendrée du fait que l'on est conscient de ce qui *est*. Savoir exactement ce qui *est*, le réel, l'actuel, sans l'interprêter, sans le condamner ou le justifier, est le commencement de la sagesse. Ce n'est que lorsque nous commençons à interprêter, à traduire selon notre conditionnement, selon nos préjugés, que nous passons à côté de la vérité. En somme, c'est comme pour toute recherche : pour savoir ce qu'est une chose, ce qu'elle est réellement, il faut procéder à des recherches ; vous ne pouvez pas vous contenter de traduire cette chose selon votre humeur. De même, si nous pouvons regarder, observer, écouter, ce qui *est*, et en être conscients avec exactitude, le problème est résolu. Et c'est ce que nous essayons de faire dans ces discours. Je vous montrerai ce qui *est* et

ne le traduirai pas selon ma fantaisie ; ni faudra-t-il que vous le traduisiez et l'interprétiez selon le monde qui vous a formés ou que vous vous êtes créé.

N'est-il pas possible, donc, d'être conscient des choses telles qu'elles sont ? En commençant par là, on doit certainement parvenir à la compréhension. Admettre ce qui est, en être conscient, l'atteindre, met fin à la lutte. Si je sais que je suis un menteur, si c'est un fait que je reconnais, la lutte a cessé. Admettre ce que l'on est, en être conscient, c'est déjà le commencement de la sagesse, le commencement de la compréhension, qui vous libère de la durée. Introduire la qualité de durée — non pas du temps chronologique, mais du temps comme moyen, comme processus psychologique, comme processus de la pensée — est destructeur et engendre la confusion.

Ainsi, nous pouvons appréhender ce qui *est*, lorsque nous le reconnaissons, sans condamnation, sans justification, sans identification. Savoir que l'on est dans une certaine condition, dans un certain état, est déjà un processus de libération ; mais celui qui n'est pas conscient de sa condition, de sa lutte, essaye d'être autre chose que ce qu'il est, ce qui engendre l'habitude. Tenons donc présent à l'esprit, que nous voulons examiner ce qui *est*, observer exactement l'actuel, être conscients de ce qu'il est, sans lui donner un biais, sans lui donner une interprétation. Cette perception de ce qui *est*, cette adhérence à son mouvement exigent un esprit extraordinairement aigu, un cœur extraordinairement souple, parce que ce qui *est* se meut constamment, subit constamment une transformation, et si l'esprit est enchaîné à quelque croyance, à quelque connaissance, il cesse de poursuivre ce qui *est*, il cesse d'adhérer à son mouvement rapide. Ce qui *est*, n'est évidemment pas statique, et se meut constamment, ainsi que vous le verrez, si vous l'observez de très près. Et pour le suivre, il vous faut un esprit très rapide et un cœur souple, qui vous sont refusés lorsque l'esprit est statique, fixé à une croyance, à un préjugé, à une identification. Un esprit et un cœur secs ne peuvent pas suivre aisément, rapidement, ce qui *est*.

Que ferons-nous, alors, au cours de toutes ces causeries, de ces discussions, de ces questions et réponses ? Je dirai simplement ce qui *est*, et suivrai le mouvement de ce qui *est* ; et vous ne comprendrez ce qui *est* que si vous aussi êtes capables de le suivre.

L'on se rend compte, je pense, sans trop de discussions, sans trop d'expression verbale, qu'il y a partout un chaos, à la fois individuel et collectif, une confusion, de la misère. Cela n'est pas seulement aux Indes, mais dans le monde entier, en Chine, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne ; la confusion, une douleur qui s'amplifie, sont partout. Cela n'est pas seulement national, cela n'est pas particulier à ce pays-ci : la douleur est devenue extraordinairement aiguë sur toute la planète ; elle n'est pas seulement individuelle, elle est aussi collective. Il s'agit donc d'une catastrophe mondiale, et la limiter à une zone géographique, à une section colorée d'une carte est absurde ; car ce point de vue restreint empêche de comprendre la pleine signification de cette souffrance, à la fois mondiale et individuelle. Etant conscients de cette confusion, quelle est, aujourd'hui, notre réponse ? Comment réagissons-nous ?

Il y a un état de souffrance, politique, social, religieux ; tout notre être psychologique est dans la confusion, et tous nos chefs politiques et religieux sont défaillants, tous les livres ont perdu leur signification. Vous pouvez faire appel à la *Bhagavad Gîta* ou à la *Bible,* ou au plus récent traité de politique ou de psychologie et vous verrez qu'ils ont perdu l'accent, la qualité de la vérité ; ce ne sont plus que des mots. Et vous-mêmes qui débitez ces mots, vous êtes dans la confusion et l'incertitude, car la simple répétition de mots ne transmet aucun sens. Les mots et les livres ont perdu leur prix ; je veux dire que si vous citez la *Bible,* ou Marx, ou la *Baghavad Gîta,* du fait que vous, qui citez, êtes incertains et troublés, votre répétition devient un mensonge. En effet, ce qui est écrit n'est plus que de la propagande ; et la propagande n'est pas la vérité. Lorsque vous répétez, vous avez cessé de comprendre votre état d'être. Vous ne faites que couvrir, avec des mots d'autorité, votre confusion. Ce que nous essayons de faire, au contraire, c'est comprendre cette confusion et ne pas la recouvrir de citations. Et quelle est votre réaction à cela ? Comment répondez-vous à ce chaos extraordinaire, à cette confusion, à cette incertitude de l'existence ? Soyez-en conscients au fur et à mesure que j'en parle ; ne suivez pas mes mots, mais la pensée qui est active en vous. Nous avons, la plupart d'entre nous, l'habitude d'être des spectateurs, de ne pas prendre part au jeu. Nous lisons des livres, mais n'en écrivons jamais. Cette attitude de spectateurs est devenue notre traditon. notre habitude nationale et générale ; nous

assistons à des matchs de football, nous assistons aux débats des politiciens et des orateurs. Nous ne sommes que des non-participants, nous regardons du dehors et avons perdu notre capacité créatrice. De ce fait, nous voulons absorber et que notre part nous soit concédée.

Mais ici, dans cette réunion, si vous n'êtes que des spectateurs, vous perdrez totalement le sens de ce discours, car il ne s'agit pas d'une conférence que l'on vous demande d'écouter par la force de l'habitude. Je ne vous donnerai pas des informations que vous pourriez ramasser dans des encyclopédies. Ce que nous essayons de faire, c'est de suivre chacune des pensées qui se succèdent en nous ; de poursuivre aussi loin que nous le pouvons, aussi profondément que nous le pouvons, les appels et les réponses de nos propres émotions. Donc veuillez, je vous prie, savoir quelle est votre réponse à cette cause, à cette souffrance ; sachez, non pas quels sont les mots de telle ou telle personne, mais comment vous, vous-mêmes, réagissez. Votre réponse est une réaction d'indifférence lorsque vous bénéficiez de cette souffrance, de ce chaos, si vous en tirez un profit, économique, social, politique ou psychologique. Dans ce cas, cela vous est égal que ce chaos continue. Il est évident que plus le monde est troublé et dans un état chaotique, plus on cherche la sécurité. Ne l'avez-vous pas remarqué ? Lorsqu'il y a de la confusion dans le monde, psychologiquement et dans tous les domaines, vous vous enfermez dans une sécurité d'une sorte, celle d'un compte en banque, celle d'une idéologie, ou encore vous vous mettez à prier, vous allez au temple, ce qui, en réalité, est s'évader de ce qui se passe dans le monde. De plus en plus des sectes se forment, de plus en plus de « ismes » surgissent partout dans le monde, parce que, plus il y a de confusion, plus vous voulez un chef, quelqu'un qui vous guide hors de ce désordre ; alors, vous vous en rapportez aux livres de religion ou à l'un des prédicateurs récents ; ou encore vous agissez et réagissez conformément à un système qui semble résoudre le problème, à un système de gauche ou de droite. Voilà exactement ce qui se passe.

Dès que vous vous rendez compte de la confusion, de ce qui *est* exactement, vous essayez de vous en évader. Et les sectes qui vous offrent un système pour la solution de la souffrance économique, sociale ou religieuse, sont les pires; car alors c'est le système qui est important et non l'homme, que ce soit un système religieux ou un système de gauche

ou de droite. Le système devient important, la philosophie, l'idée deviennent importantes, non l'homme ; et pour sauvegarder l'idée, l'idéologie, vous êtes prêts à sacrifier l'humanité entière ; c'est exactement ce qui se produit dans le monde ; cela n'est pas simplement mon interprétation : si vous observez, vous verrez que c'est exactement ce qui se passe. Le système est devenu important. Donc, comme c'est le système qui est important, l'homme — vous et moi — perd son importance ; et ceux qui contrôlent le système, qu'il soit religieux ou social, qu'il soit de la gauche ou de la droite, assument de l'autorité, assument le pouvoir et, par conséquent, vous sacrifient, vous, l'individu. Voilà exactement ce qui se passe.

Et quelle est la cause de cette confusion, de cette misère ? Comment ce malheur s'est-il produit, cette souffrance, non seulement intérieure, mais extérieure aussi, cette appréhension, cette attente d'une guerre, de la troisième guerre mondiale qui est en train d'éclater ? Quelle en est la cause ? Il est évident, n'est-ce pas, que si vous cherchez cette cause selon Marx ou selon Spengler ou selon la *Bhagavad Gîta*, vous ne la comprendrez pas. Il vous faut trouver par vous-même ce qu'est cette cause ; il vous faut connaître la vérité en ce qui la concerne, la voir telle qu'elle est en fait, et non telle qu'un tiers la voit. Quelle est donc sa vérité ? Et, tout d'abord, quelle est le sens de cette confusion ? Certes, elle indique un écroulement de toutes les valeurs morales et spirituelles et la glorification de toutes les valeurs sensorielles, de la valeur des choses fabriquées par la main ou par la pensée. Et qu'arrive-t-il lorsque nous n'avons pas d'autres valeurs que la valeur des choses sensorielles, la valeur des produits de la pensée, de la main ou de la machine ? Plus nous donnons d'importance à la valeur sensorielle des choses, plus grande est la confusion, n'est-ce pas ? Là encore, cela n'est pas une théorie que j'exprime. Lorsque vous êtes dans la rue, quelle est la valeur prédominante qui vous frappe ? Vous n'avez guère besoin de citer des livres pour apprendre que vos valeurs, que vos richesses, que votre existence économique et sociale sont basées sur des choses fabriquées par la main ou par la pensée. Ainsi, nous vivons et fonctionnons et avons notre être, immergés dans des valeurs sensorielles, ce qui veut dire que les choses, les choses de la pensée, les choses de la main et de la machine sont devenues importantes ; et lorsque les choses deviennent importantes, la

croyance acquiert un sens prédominant — et c'est exactement ce qui se passe dans le monde, n'est-ce pas ?

Je développerai toute cette question au cours des nombreuses réunions qui auront lieu, mais dans cette première causerie je ne veux que montrer ce qui *est*, de sorte que nous puissions être conscients de l'actuel.

Je disais que donner de plus en plus d'importance aux valeurs sensorielles engendre la confusion ; et, étant dans la confusion, nous essayons de nous en évader sous différentes formes, religieuses, économiques ou sociales, ou par l'ambition, ou par le pouvoir, ou par la recherche de la réalité. Mais la réalité est tout près, l'on n'a pas besoin de la chercher, et l'homme qui la cherche ne la trouvera jamais. La vérité est dans ce qui *est* et c'est là sa beauté. Mais dès l'instant que vous la concevez, dès l'instant que vous la cherchez, vous commencez à lutter ; et l'homme qui lutte ne peut pas comprendre. Voilà pourquoi nous devons être immobiles, en observation, passivement conscients. Nous voyons que notre façon de vivre, que notre action est toujours dans le champ de la destruction, dans le champ de la douleur ; comme une vague, la confusion et le chaos déferlent toujours sur nous. Il n'y a pas de pause dans la confusion de l'existence. J'espère que vous comprenez l'importance de cela ; ou dois-je l'expliquer un peu plus ?

Quoi que nous fassions en ce moment semble mener au chaos, semble mener à la souffrance et au malheur. Considérez votre propre vie et vous verrez que notre existence est toujours aux confins de la douleur. Notre travail, notre activité sociale, notre politique, les diverses réunions des nations en vue de mettre fin à la guerre, tout provoque encore la guerre. La destruction suit la vie dans son sillage ; quoi que nous fassions provoque la mort. Voilà ce qui se produit, c'est un fait.

Or, pouvons-nous mettre tout de suite fin à cette infortune et ne pas continuer à nous faire toujours emporter par cette vague de confusion et de douleur ? Me suis-je explicité ? Je veux dire que de grands instructeurs comme le Bouddha et le Christ sont venus ; ils ont accepté la foi et, peut-être, se sont-ils libérés de la confusion et de la misère. Mais ils n'ont jamais empêché la misère, ils n'ont jamais mis fin à la confusion. La confusion continue, la misère continue. Et si vous, qui voyez cette confusion sociale et économique, ce chaos, cette misère vous vous retirez dans

ce que l'on appelle la vie religieuse et abandonnez le monde, peut-être avez-vous le sentiment que vous rejoignez ces grands Instructeurs, mais le monde continue avec son chaos, sa misère, sa destruction et l'éternelle souffrance de ses riches et de ses pauvres. Donc, notre problème, le vôtre et le mien, est de savoir si nous pouvons sortir de cette misère instantanément. Si, tout en vivant dans le monde, vous refusez d'en être une partie, vous aiderez les autres à sortir de ce chaos : non dans le futur, non pas demain, mais maintenant. C'est cela notre problème. Une guerre vient, probablement, plus destructive, plus horrible que les précédentes dans sa forme. Certes, nous ne pouvons pas l'empêcher, car les forces en œuvre sont bien trop grandes et trop immédiates. Mais vous et moi, pouvons percevoir cette misère et cette confusion immédiatement, n'est-ce pas ? Nous pouvons les percevoir et nous serons alors en état d'éveiller la même compréhension de la vérité chez d'autres. En d'autres termes, pouvez-vous être libres instantanément ? Car c'est là la seule façon de sortir de cette misère. La perception ne peut avoir lieu que dans le présent ; mais si vous dites : « je le ferai demain », la vague de confusion vous atteint et vous voilà toujours engagés dans la confusion.

Donc est-il possible d'arriver à cet état où l'on perçoit soi-même la vérité instantanément et où, par conséquent, l'on met un terme à la confusion ? Je dis que cela est possible, et que cette voie est la seule possible. Je dis que cela peut être fait et que cela doit être fait, que cela n'est basé ni sur des suppositions ni sur des croyances. Notre vrai problème consiste à faire en sorte que cette extraordinaire révolution ait lieu — il ne s'agit pas de la révolution qui consiste à se débarrasser des capitalistes et à installer un autre groupe à leur place, mais de cette merveilleuse transformation, qui est la vraie révolution. Ce qu'on appelle en général révolution n'est qu'une modification ou une continuation de la droite selon les idées de la gauche. La gauche, après tout, est une continuation de la droite sous une forme modifiée. Si la droite est basée sur des valeurs sensorielles, la gauche n'est qu'une continuation des mêmes valeurs sensorielles, différentes seulement en degré ou en expression. Donc, la vraie révolution ne peut avoir lieu que lorsque vous, l'individu, devenez conscient dans vos rapports avec autrui. En effet, ce que vous êtes, dans vos rapports avec autrui, avec votre femme, votre enfant, votre

employeur, votre voisin, est la société. La société en soi est inexistante. La société est ce que vous et moi, dans nos rapports mutuels avons créé ; c'est la projection extérieure de tous nos états psychologiques intérieurs. Donc, si vous et moi ne nous connaissons pas nous-mêmes, si nous nous limitons à transformer l'extérieur, qui est la projection de l'intérieur, notre action n'a aucun sens ; je veux dire qu'il ne peut y avoir d'altération ou de modification valable de la société, tant que je ne me comprends pas moi-même, dans les rapports que j'entretiens avec vous. Etant confus dans mes rapports humains, je crée une société qui est la réplique, l'expression extérieure de ce que je suis. Ce fait est évident, et nous pourrons le discuter. Nous pourrons examiner si la société, l'expression extérieure, m'a produit ou si j'ai produit la société. Nous pourrons débattre cette question plus tard.

Mais n'est-ce pas un fait évident que ce que je suis, dans mes rapports avec autrui, engendre la société ? Et que, si je ne me transforme pas radicalement moi-même, il ne peut y avoir de transformation dans la fonction essentielle de la société ? Lorsque nous nous basons sur un système pour transformer la société, nous ne faisons qu'écarter la question, car un système ne peut pas transformer l'homme; l'Histoire nous montre que c'est l'homme qui transforme toujours le système. Tant que je ne me comprends pas dans mes rapports avec vous, je suis la cause du chaos, de la misère, de la destruction, de la peur, de la brutalité. Me comprendre n'est pas une question de temps ; je veux dire que je peux me comprendre en cet instant-ci. Si je dis : « je me comprendrai demain », j'engendre le chaos et la misère, mon action est destructrice. Dès l'instant que je dis : « je me comprendrai », j'introduis un élément de durée et je suis donc déjà plongé dans la vague de confusion et de destruction. La compréhension est forcément maintenant, pas demain. Demain est pour l'esprit paresseux, pour l'esprit apathique, pour l'esprit que la question n'intéresse pas. Lorsque vous êtes intéressés par une chose, vous la faites instantanément, il y a compréhension immédiate, immédiate transformation. Si vous ne changez pas maintenant, vous ne changerez jamais, parce que le changement qui a lieu demain n'est qu'une modification, n'est pas une transformation. La transformation a lieu immédiatement ; la révolution est maintenant, pas demain.

Vous avez tous l'air si perplexes. Pourquoi ? Parce que

vous pensez : « Comment puis-je changer maintenant ? Moi qui suis un produit du passé, d'innombrables conditionnements, moi qui suis un paquet d'automatismes, comment puis-je changer, comment puis-je rejeter tout cela et être libre ? » Mais si vous ne rejetez pas tout cela, s'il n'y a pas cette immense révolution, vous vivrez toujours dans le chaos. Donc, comment peut avoir lieu cette révolution instantanée ? J'espère que vous voyez l'importance d'un changement immédiat. Si vous ne voyez pas cela vous perdez toute la portée de ce que je dis. La compréhension ne vient pas demain ; il y a compréhension maintenant ou jamais. Le présent est toujours la continuation du passé. Donc puis-je, moi qui suis le résultat du passé, moi dont l'être a ses fondations dans le passé, moi qui suis l'aboutissement d'hier, puis-je franchir le Temps, non le temps chronologique, le temps psychologique ? Or, il est certain que l'on franchit le cercle de la durée lorsque l'on est vitalement intéressé ; on fait alors une excursion dans cette existence intemporelle qui n'est pas une illusion, une auto-hallucination. Et lorsque cela arrive, on est tout à fait sans problèmes, car alors le soi n'est pas préoccupé de soi-même et l'on se trouve ainsi au-delà de la vague de destruction. Et, au cours de ces causeries, cette transformation intemporelle est la seule chose qui m'occupera. Je ne puis faire pression sur vous : cela serait faux. Mais si vous suivez librement, sans résistance, avec compréhension, vous vous trouverez très souvent dans cet état de perception immédiate et, par conséquent, d'immédiate transformation.

(Bombay I)

Je disais, dans ma précédente causerie, qu'en comprenant ce qui *est*, nous trouverons la vérité d'un problème ; et il est extrêmement difficile de comprendre ce qui *est*, parce que ce qui *est* n'est jamais statique, est constamment en mouvement. Un esprit qui désire comprendre un problème, ne doit pas seulement le comprendre complètement, totalement, mais doit aussi être capable de le suivre avec rapidité, parce que le problème n'est jamais statique. Un problème est toujours neuf, qu'il s'agisse de la famine, d'une question psychologique ou de toute autre question. Toute crise est toujours neuve ; donc, pour la comprendre, l'esprit doit être toujours frais, clair, prompt dans sa poursuite. Je crois que la plupart d'entre nous se rendent

compte de l'urgence d'une révolution intérieure, qui, seule, peut amener une radicale transformation du monde extérieur, de la société. C'est là le problème qui m'occupe et qui occupe toute personne sérieusement intentionnée. Comment provoquer une fondamentale, une radicale transformation de la société est notre problème. Et, ainsi que je l'ai dit précédemment, cette transformation du monde extérieur ne peut avoir lieu sans une révolution intérieure. Du fait que la société est toujours statique, toute action, toute réforme qui s'accomplit sans cette révolution intérieure devient également statique ; donc, il n'y a pas d'espoir sans cette constante révolution intérieure, parce que, sans elle, toute action extérieure devient une répétition, une habitude. L'action qui consiste à avoir des rapports entre vous et autrui, entre vous et moi, est la société ; et cette société devient statique, n'a pas la qualité de ce qui confère la vie, tant que n'a pas lieu cette constante révolution intérieure. cette transformation psychologique créatrice ; et c'est parce que celle-ci n'existe pas que la société devient statique, cristallisée et doit, par conséquent, être constamment brisée.

Notre problème peut donc s'exprimer ainsi : est-il possible qu'existent en même temps une société statique et un individu en lequel cette révolution constante a lieu ? Cela voudrait dire que la révolution dans la société devrait commencer par une révolution intérieure, une transformation psychologique de l'individu. La plupart d'entre nous désirent une transformation radicale de la structure sociale. Toute la bataille qui a lieu dans le monde est en vue de provoquer une révolution sociale, soit par le communisme, soit par quelque autre moyen. Or, si une révolution sociale a lieu, c'est-à-dire une action concernant la structure extérieure de l'homme, quelque radicale qu'elle soit, sa nature même est statique s'il n'y a pas une révolution intérieure de l'individu, une transformation psychologique. Pour créer une société qui ne soit pas la mise en œuvre de répétitions, qui ne soit pas statique, qui ne soit pas un facteur de désintégration, qui soit constamment vivante, il est impératif qu'ait lieu une révolution dans la structure psychologique de l'individu, sans quoi la simple transformation de l'extérieur n'a pas une grande importance. La société constamment se cristallise, devient statique et, par conséquent, se désintègre. Quelles que soient l'abondance et la sagesse des législations promulguées, la société est toujours en voie de décomposition. La révolution, je le

répète, doit avoir lieu intérieurement : elle ne peut pas être uniquement extérieure.

Il est important de le comprendre et d'insister sur ce point. Une action extérieure, dès qu'elle est accomplie, est achevée, est statique, et si les relations entre individus — qui sont la société — ne sont pas le produit de révolutions intérieures, la structure sociale, étant statique, absorbe l'individu, et le rend par conséquent également statique ; dès lors, il ne fait plus que se répéter. Si l'on se rend compte de cela et de l'extraordinaire importance de ce que j'expose — qui est un fait — il n'est plus question d'être ou de n'être pas d'accord. C'est un fait que la société se cristallise toujours et absorbe l'individu et qu'une révolution créatrice ne peut avoir lieu qu'en l'individu, non dans la société, non dans le monde extérieur. Je précise : une révolution créatrice ne peut avoir lieu que dans les rapports entre individus, ces rapports étant la société. Nous voyons comment la structure de la société actuelle aux Indes, en Europe, en Amérique, dans toutes les parties du monde se désintègre rapidement ; et nous savons qu'il en est ainsi dans nos propres existences. Nous pouvons l'observer rien qu'en marchant dans les rues. Nous n'avons pas besoin de grands historiens pour nous révéler le fait que notre société s'écroule ; et nous avons besoin de nouveaux architectes, de nouveaux constructeurs pour créer une nouvelle société. La structure doit être bâtie sur de nouvelles fondations, sur des faits et des valeurs nouvellement découverts. De tels architectes n'existent pas encore. Il n'y a pas de bâtisseurs, il n'y a personne qui, devenant conscient du fait que la structure s'écroule, se transforme en architecte. C'est là notre problème. Nous voyons que la société s'effrite, se désintègre, et c'est nous, vous et moi, qui devons être les architectes. Vous et moi devons redécouvrir les valeurs et bâtir sur des bases plus fondamentales, sur des fondations durables ; car si nous nous adressons pour cette tâche aux architectes de profession, aux constructeurs politiques et religieux, nous serons exactement dans la même situation que précédemment.

C'est parce que l'individu — vous et moi — n'est pas créatif, que nous avons réduit la société à ce chaos. Donc, vous et moi devons être créatifs parce que le problème est urgent ; vous et moi devons être conscients des causes de l'écroulement de la société et créer une nouvelle structure basée, non sur la simple imitation, mais sur notre compré-

hension créative. Et ceci implique, n'est-ce pas, une pensée négative. La pensée négative est la plus haute forme de compréhension. Je veux dire qu'en vue de comprendre ce qu'est la pensée créative, nous devons aborder le problème négativement, car une approche du problème (ce problème étant que vous et moi devons devenir créatifs en vue de bâtir une nouvelle structure sociale) aurait un caractère d'imitation. Pour comprendre ce qui est en train de s'écrouler, nous devons procéder à une investigation, c'est-à-dire examiner la question négativement et non au moyen d'un système positif, d'une formule positive, d'une conclusion positive.

Demandons-nous donc pourquoi la société s'effrite et s'écroule, ainsi qu'elle le fait de toute évidence. Une des raisons fondamentales est que les individus — vous et moi — sont devenus des imitateurs ; nous copions, extérieurement et intérieurement. Extérieurement, lorsque nous apprenons une technique, lorsque nous communiquons les uns avec les autres au niveau verbal, il faut, naturellement, une certaine part d'imitation, de copie. Je copie des mots. Pour devenir un ingénieur, je dois d'abord apprendre une technique et me servir de cette technique pour construire un pont. Mais lorsqu'il y a imitation intérieure, psychologique, il est évident que nous cessons d'être créateurs. Notre éducation, notre structure sociale, notre soi-disant vie religieuse, sont toutes basées sur l'imitation ; en d'autres termes, je m'insère dans une formule particulière, sociale ou religieuse. J'ai cessé d'être un individu réel ; psychologiquement je suis devenu une machine à répétition, avec certaines réactions conditionnées, celles du Parsi, de l'Hindou, du Chrétien, du Bouddhiste, de l'Allemand ou de l'Anglais. Nos réactions et réponses sont conditionnées selon une certaine forme de société, orientale ou occidentale, religieuse ou matérialiste. Ainsi, une des causes fondamentales de la désintégration de la société est l'imitation, et l'un des facteurs de désintégration est le chef, dont l'essence même est imitation.

En vue donc de comprendre la nature d'une société en désintégration, n'est-il pas important de nous demander si vous et moi — l'individu — pouvons être créatifs ? Nous pouvons voir que lorsqu'il y a imitation il y a forcément désintégration ; lorsqu'il y a une autorité il y a copie nécessairement. Et, comme toute notre structure mentale et psychologique est fondée sur l'autorité, il faut se libérer de

l'autorité pour être créatif. N'avez-vous pas remarqué que, dans les moments créatifs, dans ces moments heureux où l'on est vitalement intéressé, l'on n'a aucune notion de répétition, ni de copie ? De tels moments sont toujours neufs, frais, créateurs, heureux. Au contraire, une des causes fondamentales de la désintégration de la société est la copie, le culte de l'autorité.

Je vous prie de ne pas acquiescer à ce que je dis. Il ne s'agit pas d'être d'accord avec moi, mais d'être conscient de ce qui *est*. Si vous ne faites qu'approuver, vous m'érigez en autorité ; mais si vous comprenez, vous cesserez de rendre un culte à l'autorité. Le problème ne consiste pas à remplacer une autorité par une autre, mais à être créatif. Lorsque vous essayez de *devenir* créatif, vous avez besoin d'une autorité ; mais lorsque vous *êtes* créatif, il n'y a pas d'autorité, il n'y a pas de copie. Il y a une différence entre devenir et être. Devenir introduit le temps, être est libre du temps. En devenant, il vous faut une autorité, un exemple, un idéal, il vous faut demain. En étant, il y a cessation du temps, donc révolution immédiate. C'est un point que nous examinerons au cours des nombreuses causeries qui auront lieu ici.

Il est donc important de comprendre que notre approche à un problème quel qu'il soit doit être négative, parce qu'une approche positive n'est qu'imitation. Et pour comprendre cette structure sociale qui s'écroule, nous devons l'aborder négativement, et non à travers un système, qu'il soit de gauche ou de droite. Dans cette approche, nous découvrirons que cette façon négative de penser est la plus haute forme de l'entendement, la seule qui résoudra les nombeuses difficultés de notre existence entière.

(Bombay II)

N'est-il pas important en tous temps et surtout au cours de cette époque critique de penser très clairement et de connaître très intimement nos sentiments ? Il est bien évident que nous ne sommes pas en dehors de la crise ; tout ce qui arrive à une nation, à un groupe de personnes, arrive en réalité à chacun de nous individuellement ; et puisque nous sommes tous reliés si intimement, nous devrions être pleinement avertis et délibérément conscients de nos pensées et de nos sentiments. Si nous sommes influencés, si nous prenons parti, si nous sommes façonnés par les événements et ne sommes pas conscients de leurs causes, nous

serons emportés par eux ; et comme les événements, locaux et mondiaux, se produisent avec une rapidité extraordinaire, que leur pression est si forte et si féroce, il nous appartient d'être extrêmement clairs dans nos pensées et de percevoir nos sentiments à une très grande profondeur. Car plus l'événement est important, et le désordre étendu, plus intenses sont le trouble et le chaos en nous. Les événements extérieurs étant si près de nous doivent forcément troubler et bouleverser un grand nombre de personnes ; et je crois qu'il est bien, n'est-ce pas, de sentir fortement, d'avoir des émotions à la fois fortes et dirigées, non déformées, mais soumises à nos desseins, car si l'on n'a pas de sensibilité, on est mort. Une simple agitation intellectuelle est sans portée dans les périodes très importantes ; nous devons éviter le danger de traduire les grands événements intellectuellement et superficiellement et de passer ainsi à côté. Tandis que si nous somme capables de suivre de très près et avec beaucoup de clarté les causes psychologiques de la perturbation, et de soutenir une attention émotionnelle sans l'intervention de l'intellect, peut-être pourrons-nous percevoir le sens des forces en jeu. Je ne suis pas ici pour débiter des quantités de mots destinés à être écoutés par vous, mais pour examiner avec vous, ainsi que nous le faisons en ce moment, notre problème essentiel, afin de clarifier peut-être l'état confus de notre esprit et de nos émotions.

Je répondrai donc à des questions ce soir, et j'espère que vous ne les suivrez pas simplement à un niveau verbal ou intellectuel, ce qui aurait très peu de sens, mais j'espère que vous suivrez ce qui se dira comme si cela avait lieu en fait. Car il est certain que la responsabilité de la crise n'incombe pas à des tiers ; elle incombe à vous et à moi en tant qu'individus ; et pour comprendre une crise quelle qu'elle soit (considérons par exemple la crise actuelle, localisée aux Indes), il nous faut l'aborder avec diligence et intensité, avec le dessein de clarifier le problème, d'y pénétrer complètement, de voir sa signification et sa portée dans toute leur profondeur. Ainsi que je l'ai dit, je répondrai ce soir à des questions ; mais des réponses ont très peu de sens si vous vous bornez à attendre des réponses ; toutefois, si nous analysons et examinons les questions ensemble — car il ne s'agit pas, pour vous, d'écouter, et, pour moi, d'expliquer — si nous y pénétrons ensemble, peut-être que ce processus de pensée créera un entendement, une révélation.

(Bombay, III)

Je crois qu'il est important de comprendre qu'il n'y a d'être que lorsqu'il n'y a plus de penseur et que ce n'est qu'en « étant » que peut avoir lieu une transformation radicale. Les idées ne peuvent pas transformer ; la modification des pensées ne peut pas engendrer une révolution, une révolution radicale. Il ne peut y avoir de révolution radicale que lorsque le penseur s'immobilise, lorsqu'il prend fin. Quand avez-vous des moments créateurs, une perception de joie, de beauté ? Lorsque le penseur est absent, lorsque le processus de pensée s'arrête pendant une seconde, pendant une minute, pendant un espace de temps ; au cours de cet espace, il y a une joie créatrice. Cela, c'est la vraie révolution, parce qu'alors le penseur cesse et il y a la possibilité d'une transformation radicale, d'une re-naissance radicale. Donc, notre problème se pose ainsi : comment mettre fin au penseur ? Il ne s'agit pas d'une transformation, d'une modification des idées, qu'elles soient de gauche ou de droite. Ce n'est qu'en amenant le penseur à une fin qu'il y a un état créateur. Peut-être avez-vous éprouvé cela au spectacle d'un coucher de soleil présentant une grande beauté : son intensité expulse le penseur, et pendant un instant, il y a un sentiment extraordinaire de joie. Cet instant créateur provoque une révolution, qui est un état d'être. Le penseur cesse, et ce n'est pas le résultat de transformations que l'on aurait amenées dans les pensées, c'est parce que l'on a compris les mouvements du penseur et que l'on est parvenu ainsi à la question centrale, au problème lui-même, qui est le penseur. Lorsque le penseur est conscient de ses propres mouvements, lorsque l'esprit est conscient de lui-même en action — ce n'est pas le penseur en train de modifier des pensées, mais le penseur qui se perçoit lui-même — vous verrez qu'il arrive une période où l'esprit est absolument immobile, où il est méditatif, où il n'est pas attiré, où il n'est pas agité. Alors, à ce moment-là, lorsque le penseur est silencieux, surgit un état d'être créateur qui, si vous voulez en faire l'expérience, se révélera à vous comme étant le fondement de toute transformation radicale.

(Bombay IV)

Chaque dimanche j'ai essayé de prendre un nouveau sujet et d'aborder le problème de l'existence d'un point de vue différent. J'essaierai ce soir de l'aborder du point de vue de l'effort, de cette constante bataille que nous livrons pour dominer quelque chose, pour réussir, pour accomplir ; et nous verrons s'il nous est possible de nous ménager une brève période au cours de laquelle nous comprendrions la pleine signification de cette lutte. Il y a tant d'affliction et si peu de bonheur dans nos vies ! Lorsqu'il y a du bonheur, les problèmes du pouvoir, de la situation sociale, de la réussite, prennent fin. Lorsqu'il y a du bonheur, la lutte pour devenir cesse et les séparations entre l'homme et l'homme sont démolies. Nous avons dû observer souvent, dans ces moments fugitifs où nous sommes parfaitement heureux et calmes, que tous les conflits ont cessé d'exister. Ainsi, le bonheur ne vient qu'avec la plus haute forme de l'intelligence. L'intelligence est la compréhension de l'affliction. Nous connaissons l'affliction ; elle est toujours avec nous, c'est notre constante compagne sous différentes formes, à différents niveaux, physiques et psychologiques ; elle semble n'avoir pas de fin. Nous connaissons certains remèdes pour mater la douleur physique ; mais psychologiquement, c'est beaucoup plus difficile. Le problème psychologique est beaucoup plus complexe, il exige une plus grande attention, une étude plus sérieuse, plus de pénétration, une expérience plus étendue; mais l'affliction, où qu'elle se trouve, à quelque niveau qu'elle soit, est toujours douloureuse.

Donc, le problème est celui-ci : est-ce que l'affliction, la souffrance, arrive à un terme par l'effort, par un processus de pensée ? Vous comprenez bien que je ne parle pas en ce moment de la souffrance physiologique, des maladies douloureuses, mais de la souffrance psychologique. Est-ce que cette souffrance parvient à une fin par l'effort, par ce que nous appelons le processus de la pensée ? La douleur physique peut être vaincue par l'effort, par la recherche de la cause de la maladie. Mais la souffrance psychologique, la douleur, le tourment de l'esprit, la frustration, les nombreux maux, peuvent-ils être vaincus par l'effort, par la pensée ? Il nous faut donc, pour commencer, chercher à savoir ce qu'est la souffrance, ce qu'est l'effort, et ce qu'est la pensée. C'est un bien vaste problème pour le résoudre en si peu de temps ; mais si vous voulez bien le suivre

attentivement, je crois qu'il est possible de comprendre sa signification ; et peut-être qu'en le comprenant directement nous serons capables de le résoudre, ou plutôt de saisir une brève vision de cette félicité qui détruit la brûlure de la solitude et de la douleur.

Qu'est-ce que c'est que la souffrance ? N'est-ce pas le désir de devenir, avec ses diverses frustrations ? L'affliction n'est-elle pas la conséquence du désir que l'on a d'être autre que ce que l'on est ? Et les actions basées sur ce désir, ne mènent-elles pas à la désintégration, au conflit, à l'incessante vague de confusion ? L'affliction, la souffrance, est le désir de devenir, le désir d'être, soit positivement, soit négativement. Je crois que nous pouvons tous être d'accord sur cela comme base. La douleur est engendrée lorsqu'il y a le désir de devenir. Dans ce devenir, il y a action : action sociale ou action individuelle ; et cette action ne cesse de s'étendre en désintégration; en futilités, en frustration, ainsi que nous le voyons constamment autour de nous. Or ce désir de devenir, qui est la cause de la douleur, peut-il parvenir à une fin par l'effort ? C'est ce que nous essayons de faire, n'est-ce pas ? Lorsque nous nous sentons frustrés, lorsqu'il y a douleur, lorsqu'il y a affliction, nous essayons de dominer cet état, nous essayons de lutter contre lui. Cette attaque, positive ou négative, est appelée effort, n'est-ce pas ? En somme l'effort existe ou entre en existence lorsqu'on est tourmenté par le désir de modifier ce que l'on est. Je suis *ceci* et je veux devenir *cela*. Ce changement, ce mouvement qui consiste à changer *ceci* en *cela* est appelé effort. Et que veux dire changement ? Que veux dire changer ? Non pas selon la définition du dictionnaire, mais dans la signification interne. Le changement est évidemment une continuité modifiée. Je suis *ceci* et je veux devenir *cela* signifie que je veux devenir l'opposé de ce que je suis. Mais l'opposé est la continuité de ce que je suis, sous une forme différente. Ainsi l'opposé, dans lequel il y a toujours effort, est la continuité modifiée de l'avidité ; c'est toujours de l'avidité, mais sous un nom différent, parce qu'en elle est impliqué le devenir et ce devenir, qui comporte un effort, est la cause de la souffrance. Nous voyons que l'effort implique une continuité sous une forme modifiée. Et la pensée — le processus de la pensée — peut-elle amener la souffrance à une fin ?

Il se peut que ceci soit un peu abstrait et difficile, mais

nous le simplifierons lorsque je commencerai à répondre à des questions sur ce sujet. Toutefois, je crois que nous devons avoir une vue abstraite de la question et élaborer ensuite sa structure, concrètement ; et c'est ce que nous ferons, lorsque nous aurons compris le principe de ce problème de la souffrance, lorsque nous saurons si la souffrance peut être dominée par l'effort qui crée l'opposé, et si la souffrance, qui est le désir de devenir quelque chose ici-bas ou dans l'au-delà, peut être amenée à une fin par la pensée.

Voyons maintenant ce qu'est la pensée. Lorsque vous dites « je pense », qu'est-ce que cela veut dire ? Vous êtes en train d'essayer de résoudre le problème de la souffrance par la pensée ; et la pensée peut-elle mettre fin à la douleur, au tourment psychologique, à la peur, etc. ? Qu'est-ce que la pensée ? La pensée est évidemment une réponse de la mémoire ; si vous n'aviez pas de mémoire, vous ne seriez pas capable de penser. La mémoire est le résidu de l'expérience ; de l'expérience qui n'est pas complètement, pleinement comprise. Lorsque vous comprenez une chose complètement, pleinement, elle ne laisse pas de marque. Ce n'est que l'expérience non digérée, incomplète, qui laisse une marque, que l'on appelle mémoire. Donc la pensée est la réponse de la mémoire ; et lorsque vous essayez de résoudre le problème de la souffrance par la pensée, celle-ci étant la réponse de la mémoire, il n'y a évidemment aucune solution, parce que la mémoire est la continuité de l'effort. Je vous assure que je ne me livre à aucune acrobatie verbale ; pensez à cela et vous verrez que trois choses sont impliquées dans la douleur : l'effort, la pensée et la mémoire. Ne retenez pas ces mots ; observez la chose en œuvre dans votre vie quotidienne et vous verrez. Vous n'avez guère besoin de lire des livres de philosophie ; mais si vous vous examinez au cours d'un tourment, d'une douleur, vous verrez ces trois choses en action. Et ces trois choses peuvent-elles dompter, dissoudre la douleur, l'affliction ? Evidemment elles ne le peuvent pas, parce que le processus de la pensée n'est que le produit d'une compréhension incomplète, et le changement n'est qu'une continuité modifiée, qui engendre un opposé. Ainsi notre problème est de savoir ce qui peut mettre fin à l'affliction, ce qui peut engendrer cet état de félicité qui n'est manifestement pas le résultat de l'effort.

Je ne sais pas si vous avez essayé d'être heureux. Lors-

qu'on essaye d'être heureux, on n'y réussit certainement jamais. La félicité entre en existence spontanément, non invitée. Elle ne peut donc pas être un résultat de l'effort ; et si nous recherchons le bonheur en nous débarrassant de l'affliction, nous ne comprendrons pas l'affliction. Notre problème est donc : comment mettre fin à l'affliction, sans le processus de la pensée, sans effort ? Car l'effort implique, ainsi que je l'ai montré, la création de la dualité, d'opposés ; et chaque opposé demeure dans le champ de son propre contraire. Donc, qu'est-ce qui met fin à l'affliction ? Lorsque vous comprenez le processus de la pensée, le processus de l'effort, le processus de la mémoire, lorsque vous comprenez vraiment ainsi que je l'ai expliqué, lorsque vous êtes conscient de ces trois processus, que se passe-t-il alors ? Lorsque vous êtes conscient de quelque chose, quelle est exactement votre expérience ? Il est évident que lorsque vous êtes conscient de quelque chose, il n'y a aucune attitude de condamnation, n'est-ce pas ? Il n'y a ni justification ni identification. Vous êtes simplement en état de perception. Je suis conscient de cette végétation, de ces oiseaux qui volent. En cette perception, il n'y a ni condamnation ni justification. Or, si vous êtes conscient de l'affliction, sans que les trois processus en œuvre essayent de la dominer, si vous percevez sans condamnation, vous verrez qu'il se produit une passivité vigilante et vive, sans exigences. Vous êtes sur le qui-vive ; il n'y a aucune partie de votre être qui soit endormie, parce que vous avez exploré, ainsi que je l'ai dit, le processus entier de la mémoire, de la pensée, de l'effort, et vous êtes, par conséquent, pleinement conscient ; en cette lucidité, il y a un état de perception, une quiétude, une immobilité, une observation sans préjugés, sans exigences ; et vous verrez alors que l'affliction arrive à un terme. Mais une telle lucidité exige une observation extraordinairement persistante, qui permette de voir comment l'esprit fonctionne lorsqu'il y a souffrance, de suivre le mouvement rapide de chaque pensée et, en conséquence, d'appréhender le processus entier de l'effort de la pensée et de la mémoire.

(Bombay V)

J'essaierai aujourd'hui de clarifier le problème extraordinairement complexe de notre existence, très simplement et très directement, si cela est possible. Vous êtes pleinement conscients, je crois, du fait que notre existence est très complexe, et extraordinairement vaste et subtile ; et comme tous les problèmes complexes, je crois que nous devrions l'aborder très simplement. Bien que je puisse employer des mots ordinaires avec un sens difficile, ou présenter la question d'une façon difficile, vous verrez — si vous avez envie d'y penser — que l'approche est très simple, comme celle de tous les grands problèmes scientifiques. Le problème lui-même est complexe, mais il doit être abordé très simplement ; et c'est ce que j'espère que nous ferons ce soir. Notre existence est complexe et il est vain d'aborder un problème particulier, sans le relier à d'autres problèmes. Je veux dire que le problème de l'existence n'est pas sur un plan seulement, mais à différents niveaux, et ces problèmes, à différents niveaux sont reliés entre eux. Le problème physiologique est relié au problème psychologique et spirituel, mais nous essayons de résoudre le problème de nous nourrir, de nous vêtir et de nous abriter sur son propre plan, en l'isolant du problème psychologique. Nous essayons de résoudre le problème économique comme s'il était totalement sans rapport avec le problème psychologique et cet effort de résoudre chacun de nos problèmes humains sur son plan particulier mène à des résultats catastrophiques. Ainsi, si nous essayons de résoudre le problème économique sur son plan propre, sans le relier au problème psychologique, cela nous mène à la confusion et à de nouvelles catastrophes. Penser en compartiments isolés ne peut en aucune façon résoudre le problème de l'existence. Lorsque les économistes, les socialistes, les communistes essaient de résoudre nos problèmes si difficiles, chacun uniquement sur son plan — ce qui implique une pensée compartimentée — il n'y a, alors, aucune issue au désordre.

Donc nous devons penser à notre existence comme à un tout, comme à un processus global et non comme à de nombreux processus, non reliés les uns aux autres, et situés sur des plans différents. Les différents plans sont reliés entre eux et doivent être, par conséquent, considérés comme un seul processus et non comme des processus séparés, indépendants les uns des autres. Notre vie, notre

existence quotidienne est une série de contradictions. Nous parlons de paix, nous essayons de vivre en paix, mais nous préparons la guerre ; nous parlons de liberté, mais l'enrégimentement a lieu tout le temps. Il y a la pauvreté et des richesses, du mal et du bien, de la violence et de la non-violence. Notre vie entière est une série de contradictions. Nous voulons être heureux et faisons tout pour engendrer le malheur ; nous voulons la paix dans le monde, et pourtant tout ce que nous pensons, sentons et faisons provoque la guerre. Ainsi, nous vivons dans une série de contradictions, ce qui, il me semble, est assez évident et nous est tout à fait familier.

Or, choisir une de ces contradictions c'est éviter l'action directe, parce que le choix est, en tous temps, un processus qui consiste à éviter l'action. C'est-à-dire que si je choisis une des contradictions, la paix, et ne comprends pas son opposé, le conflit, un tel choix conduit à l'inaction. Ce n'est pas le choix, mais le fait de penser correctement qui engendre l'intégration. Lorsque l'on pense correctement, les contradictions ne sont pas possibles ; si nous savons penser correctement, la contradiction cessera. Donc il nous faut découvrir ce qu'est penser correctement et ne pas nous laisser engager par un choix entre le bien et le mal, entre la guerre et la paix, entre les richesses et la pauvreté, entre la liberté et l'enrégimentement. Lorsque naît la façon correcte de penser, il n'y a pas de contradiction. La contradiction est la nature même du moi, le siège du désir. Donc, comprendre le désir est le commencement de la connaissance de soi, et sans connaissance de soi l'on ne pense pas de façon juste. Si je ne me connais pas moi-même — le processus total de moi-même, non pas seulement sur le plan économique de l'existence quotidienne, mais aux différents niveaux psychologiques — je vis alors dans un état de contradiction ; et choisir un des opposés n'engendre pas l'intégration. Nous voyons la contradiction autour de nous et dans nos vies ; il y a constante bataille de choix entre le juste et le faux ; nous choisissons un des opposés, et pourtant cela n'instaure pas la paix, l'intégration. Donc choisir c'est éviter l'action, et seul le fait de penser correctement peut engendrer l'intégration.

Notre problème, alors, est comment penser correctement. Or, penser correctement et se livrer à une pensée correcte sont deux états différents, n'est-ce pas ? Penser juste est une chose à découvrir, tandis que la pensée correcte n'est

qu'un conformisme. Penser juste est un processus, tandis qu'une pensée correcte est statique. Penser juste est mouvement continuel, constante découverte ; c'est-à-dire que ce n'est que par une constante lucidité en action (laquelle n'est autre que nos relations humaines) que l'on peut penser juste. Mais la pensée correcte est toujours statique ; c'est une pensée que l'on peut apprendre. Vous pouvez enrégimenter votre esprit, contraindre votre esprit, le discipliner selon certaines normes de pensée, mais cela n'est pas penser juste. L'on ne peut penser correctement que grâce à la connaissance de soi ; et la connaissance de soi n'est jamais statique. J'emploie les mots connaissance de soi dans leur pleine signification : la connaissance du soi, non seulement du soi supérieur, mais aussi du soi inférieur. A mon sens, le soi, le désir est à la fois supérieur et inférieur. Nous avons divisé le soi par commodité, comme moyen d'évasion ; mais en fait, pour comprendre le soi, on doit comprendre tout le processus de la pensée, qui est la conscience.

Je disais donc que le seul fait de penser correctement peut amener l'intégration et, par conséquent, la libération du conflit des opposés, la libération de la contradiction par rapport à soi-même ; et pour comprendre cette contradiction interne, cette bataille qui a lieu en chacun de nous et qui est exprimée extérieurement dans le monde, il faut être conscient du processus de notre propre pensée, conscient de chaque pensée et de chaque sentiment et ne pas simplement accepter les pensées agréables et éviter les déplaisantes, mais être conscient de toutes les pensées et de toutes les émotions. Et, pour comprendre, il ne doit exister aucune condamnation ; car dès l'instant que vous condamnez une chose, vous cessez de la comprendre. Ainsi, la connaissance de soi est le commencement de la sagesse, d'où provient la façon juste de penser, et si l'on ne pense pas correctement, il n'y a pas d'action correcte, donc pas de création d'une nouvelle stucture sociale.

Notre problème, alors, est que, vivant en état de contradiction, nous sommes empêtrés dans une société contradictoire qui est le résultat de notre propre projection. Je veux et je ne veux pas ; je veux vivre en paix, et en même temps je vois que je suis antisocial. Nous vivons dans un état de constante contradiction et, en conséquence, il y a désintégration ; et toute action qui surgit de cet état de contradiction doit fatalement conduire à de nouveaux confflits et à

une nouvelle désintégration. Pour que survienne l'intégration, il faut penser correctement ; penser correctement est un fait qui ne peut avoir lieu que grâce à la connaissance de soi; et la connaissance de soi est le processus d'une constante découverte de la pleine signification de chaque pensée et de chaque émotion. En somme, il faut qu'il y ait constante perception, sans condamnation ni justification, de chaque pensée, de chaque mouvement, de chaque émotion : perception, non seulement de la conscience superficielle, mais aussi des mobiles, des appels intérieurs, de la signification de toutes nos pensées secrètes, de nos poursuites, et de nos désirs. Au fur et à mesure que vous devenez de plus en plus conscient, vous découvrirez qu'il se produit une compréhension de plus en plus profonde. De cette compréhension naît l'acte de penser correctement et ce n'est qu'en pensant juste que l'on peut voir surgir la vraie solution aux nombreux problèmes qui affrontent chacun de nous.

(Bombay VI)

Nous avons souvent dû nous demander avec étonnement pourquoi la vie, de la naissance à la mort, est un processus de lutte continuelle. Pourquoi la vie, l'existence quotidienne, est-elle une telle lutte, une incessante bataille contre soi-même, contre les autres, contre les idées que l'on a ? Pourquoi cet éternel conflit ? Cette lutte sans arrêt est-elle nécessaire, ou existe-t-il un processus différent ? Ce conflit, ce combat, cet effort, cette bataille contre soi-même et contre le voisin, est-ce nécessaire pour exister, pour vivre ? Nous voyons que la vie, telle que nous la connaissons, est le processus d'un devenir sans fin, qui se meut de cela-qui-est à cela-qui-n'est-pas, de la colère à la non-colère, de la violence à la paix, de la haine à l'amour. Il est manifeste que le processus du devenir est une répétition en laquelle il y a toujours un effort douloureux. Nous voyons que, quoi que nous fassions dans la vie, la lutte pour devenir se répète toujours. Ce devenir est la cultivation de la mémoire, n'est-ce pas ? Et cette cultivation de la mémoire passe pour la vertu même. L'homme qui, à ses propres yeux, personnifie la justice et le droit s'enferme en lui-même (1). Ce continuel devenir —

(1) Righteousness is a process of self-enclosure.

l'employé qui devient directeur, l'ignoble qui devient noble — cette continuelle lutte est une forme d'auto-perpétuation. Nous connaissons cette bataille en vue de devenir quelque chose : étant attachés, nous voulons être détachés ; étant pauvres, nous voulons devenir riches ; étant petits, nous voulons devenir importants ; étant mesquins, nous cherchons à être profonds, à avoir du fond, de la valeur. Il y a cette perpétuelle bataille du devenir, et devenir comporte évidemment la cultivation de la mémoire. Sans mémoire il n'y a pas de devenir. Je suis en colère et je veux être en état de non-colère ; je veux posséder cet état de non-colère, et je lutte. Cette lutte est considérée bonne, juste, vertueuse. Et c'est ainsi que l'on se confine en soi-même. Dès l'instant que je désire devenir quelque chose, ou être quelque chose, l'accent est mis sur le devenir, sur le fait que l'on est quelque chose ; de là provient cette lutte. Et nous avons donné de la valeur à cette lutte ; nous disons qu'elle est juste, vertueuse et noble. Ainsi, de la naissance à la mort nous sommes engagés dans un incessant effort et nous avons accepté cette bataille en vue de devenir, comme valable et noble, comme une partie essentielle de l'existence.

Mais la vie, l'existence, est-elle inévitablement un processus de lutte, de douleur, d'affliction, une bataille continuelle ? Il y a certainement quelque chose de faux dans cette action qui consiste à devenir. Il doit y avoir une approche différente, une différente façon d'exister. Je crois qu'il y en a une ; mais elle ne peut être comprise que lorsque nous comprenons la pleine signification du devenir. Devenir comporte toujours une répétition, donc la cultivation de la mémoire, qui met l'accent sur le soi ; et le soi, en sa nature même est labeur douloureux, conflit, bataille. Or la vertu ne peut jamais être un devenir. La vertu est un état d'être, dans lequel il n'y a pas de lutte. Vous ne pouvez pas devenir vertueux : vous êtes vertueux ou vous ne l'êtes pas. Vous pouvez toujours devenir une personnification du droit et de la justice (1), mais vous ne pouvez jamais devenir vertueux, parce que la vertu engendre la liberté, et vous remarquerez que l'homme aux principes rigides (2) n'est jamais libre. Cela ne veut pas dire que l'homme vertueux soit celui qui se laisse aller, mais que la vertu, de par sa nature même, engendre la liberté. Si vous

(1) You can always become righteous.
(2) Righteous.

essayez de devenir vertueux, qu'arrive-t-il ? Vous devenez une personnification de principes (1). Mais la vertu engendre nécessairement la liberté, car dès que vous comprenez le processus, la lutte pour devenir, il y a être et, par conséquent, vertu.

Considérez, par exemple, la clémence. Vous ne pouvez pas devenir charitable, n'est-ce pas ? Si vous le faites, qu'arrive-t-il ? Si vous luttez pour devenir bienfaisant, si vous essayez de devenir généreux, bienveillant, qu'arrive-t-il ? Dans le fait de s'efforcer de devenir charitable, l'accent est fortement mis sur le devenir, ce qui veut dire que l'importance est donnée au soi : c'est le « moi » qui devient quelque chose et le « moi » ne peut jamais être clément, n'est-ce pas ? Il peut se draper de vertu, mais il ne peut jamais être vertueux. Ainsi, la vertu n'est pas la rigidité de l'homme qui se sent sans reproche (2) ; l'homme strict dans ses principes (3) ne peut jamais être un homme vertueux ; il ne fait que s'enfermer en lui-même ; tandis que la vertu, en laquelle il n'y a pas de devenir, mais un être, est toujours libre, ouverte, ordonnée. Faites l'expérience sur vous-mêmes et vous verrez que, dès l'instant que vous vous efforcez de devenir vertueux, charitable, généreux, vous ne faites que construire une résistance ; tandis que si vous comprenez réellement le processus du devenir, qui consiste à mettre l'accent sur le moi, vous verrez alors naître une assurance, une liberté, un être en lequel sera la vertu.

Mais comment peut-on se transformer, engendrer ce changement radical du devenir à l'être ? Une personne qui devient et qui, par conséquent, fait un effort, soutient une lutte, une bataille contre elle-même, comment une telle personne peut-elle connaître cet état d'être, qui est la vertu, qui est la liberté ? J'espère que j'ai posé la question clairement. Voici : j'ai lutté pendant des années pour devenir quelque chose, pour n'être pas envieux, pour devenir non-envieux ; et comment puis-je laisser tomber cette lutte, l'abandonner et simplement être ? Car, tant que je lutte pour acquérir ce que j'appelle la droiture et la vertu, je ne fais, manifestement, que mettre en œuvre un processus qui m'enferme en moi-même ; et il n'y a pas de liberté dans le confinement. Donc, tout ce que je peux faire c'est être conscient, passivement lucide de mon processus de devenir. Si je suis creux,

(1) Righteous.
(2) Virtue is not righteousness.
(3) The righteous man.

je puis être passivement conscient du fait que je suis creux, je n'ai pas à lutter pour devenir quelque chose. Si je suis coléreux, si je suis jaloux, envieux, si je manque de charité, je puis être simplement conscient de cela et ne pas m'y opposer. Dès l'instant que nous nous opposons à une qualité, nous donnons l'importance à la lutte, et par conséquent, renforçons le mur de résistance. Ce mur de résistance est censé être la vertu même, mais il empêche la vérité de naître. Ce n'est qu'à l'homme libre que la vérité peut apparaître, et pour être libre il ne faut pas cultiver la mémoire qui est l'armature des morales conventionnelles.

En résumé, l'on doit être conscient de cette lutte, de cette perpétuelle bataille. Soyez-en simplement conscients, sans opposition, sans condamnation ; et si vous êtes réellement en état passif d'observation et pourtant lucidement sur le qui-vive, vous verrez que l'envie, la jalousie, l'avidité, la violence, vous verrez que tout cela tombe et que survient l'ordre. Tranquillement, rapidement, un ordre s'établit qui n'est pas l'armature de ceux qui se disent vertueux, un ordre qui n'enferme pas l'individu en lui-même. Je répète que la vertu est liberté et non un processus de confinement. Ce n'est qu'en la liberté que la vérité peut naître. Il est donc essentiel d'être vertueux et non rigide, car la vertu engendre l'ordre. Seul est confus l'homme qui se pare de sa respectabilité ; c'est lui qui est dans la confusion, lui qui est en état de conflit, lui qui met en œuvre sa volonté comme moyen de résistance ; et l'homme de volonté ne peut jamais trouver la vérité, parce qu'il n'est jamais libre. Etre, qui veut dire reconnaître ce qui *est*, accepter ce qui *est* et vivre avec — sans essayer de le transformer, sans le condamner — engendre la vertu ; et en cela est la liberté. Ce n'est que lorsque l'esprit ne cultive pas la mémoire, lorsqu'il ne cherche pas à incarner la vertu comme moyen de résistance, qu'il y a liberté ; et en cette liberté surgit la réalité, cette félicité que l'on ne peut connaître qu'en la vivant.

(Bombay VIII)

Il est très évident que tous les problèmes exigent, non pas une réponse, une conclusion, mais la compréhension du problème lui-même. Car la réponse, la solution est dans le problème et pour comprendre le problème, quel qu'il soit — personnel ou social, intime ou général — une certaine quié-

tude, une certaine qualité de non-identification avec le problème est essentielle. Nous voyons dans le monde, à notre époque, de grands conflits avoir lieu ; les conflits idéologiques, une confusion et une lutte entre des idées antagonistes qui en fin de compte mènent à la guerre ; et à travers tout cela, nous voulons la paix, Car, évidemment, si l'on n'est pas en paix, on ne peut pas créer individuellement, cette création exigeant une certaine quiétude, le sentiment d'une existence non troublée. Vivre tranquillement, en paix, est essentiel pour créer, pour penser à neuf un problème quel qu'il soit.

Or, quel est le facteur principal de ce manque de paix, dans le monde extérieur et intérieurement ? C'est là notre problème. Nous avons d'innombrables questions à résoudre, de natures différentes ; et pour les résoudre, il faut un champ de quiétude, un sens d'observation patiente, une approche silencieuse ; cela est essentiel pour la résolution de n'importe quel problème. Et quelle est la chose qui empêche cette paix, cette observation silencieuse de ce qui est ? Il me semble qu'avant de parler de paix nous devrions comprendre l'état de contradiction ; car c'est cela le facteur de désordre, qui rend la paix impossible. Nous voyons des contradictions en nous et autour de nous, et, ainsi que j'ai essayé de l'expliquer, ce que nous sommes, le monde est. Quels que soient nos ambitions, nos poursuites, nos buts, c'est sur eux que nous basons la structure de la société. Ainsi, parce que nous sommes en état de contradiction, il n'y a pas de paix en nous, donc autour de nous. Il y a en nous un état constant de dénégation et d'assertion — ce que nous *voulons* être et ce que nous sommes. L'état de contradiction crée un conflit et ce conflit n'engendre pas la paix — ce qui est un fait simple et évident. Cette contradiction intérieure ne devrait pas être traduite en une sorte de dualité philosophique, car ce serait là une évasion facile. Je veux dire par là qu'aussitôt que nous déclarons que la contradiction est un état de dualité, nous nous imaginons l'avoir résolue — ce qui n'est manifestement qu'une convention, une contribution aux évasions hors de l'actuel.

Or, qu'entendons-nous par conflit, par contradiction ? Pourquoi existe-t-il en nous une contradiction ? Vous comprenez ce que je veux dire par contradiction : cette lutte constante pour être quelque chose qui diffère de ce que je suis. Je suis ceci et je veux être cela. Cette contradiction en nous est un fait, ce n'est pas une dualité métaphysique

qu'il y ait lieu de discuter. La métaphysique n'aide en rien à comprendre ce qui *est*. Nous pourrions discuter, par exemple, sur la dualité, sur ce qu'elle est, si elle existe, etc., mais de quelle valeur cela serait-il si, nous ne savons pas qu'il y a une contradiction en nous, des désirs qui s'opposent, des intérêts qui s'opposent, des poursuites qui s'opposent ? Par exemple, je veux être bon et ne suis pas capable de l'être. Cette contradiction, cette opposition en nous doit être comprise, parce qu'elle engendre un conflit ; et dans le conflit, dans la lutte, nous ne pouvons pas créer individuellement. Soyez clairs quant à l'état dans lequel nous sommes. Il y a contradiction, donc il y a forcément lutte ; et la lutte est destruction, gaspillage. Dans cet état, nous ne pouvons rien produire que des antagonismes et encore plus d'amertume et d'affliction. Si nous pouvons comprendre cela pleinement et être, par conséquent, libre de toute contradiction, une paix intérieure pourrait prendre naissance, qui engendrerait la compréhension entre les uns et les autres.

Le problème est donc celui-ci : voyant que les conflits sont destructeurs, dissipateurs, pourquoi se fait-il qu'en chacun de nous il y a contradiction ? Pour comprendre cela, il nous faut aller un peu plus loin. Pourquoi y a-t-il cette notion de désirs qui s'opposent ? Je ne sais pas si nous sommes conscients de cela en nous-mêmes : de cette contradiction ; de ce sentiment de vouloir et de ne pas vouloir ; du fait que nous nous souvenons d'une chose, que nous essayons de l'oublier et que nous nous trouvons devant quelque chose de neuf. Simplement observez. C'est très simple et très normal. Ce n'est pas quelque chose d'extraordinaire. Le fait réel est qu'il y a contradiction. Et alors pourquoi cette contradiction se forme-t-elle en nous ? N'est-il pas important de le comprendre ? Car, s'il n'y avait pas de contradiction, il n'y aurait pas de conflit, il n'y aurait pas de lutte ; et alors, ce qui *est* pourrait être compris sans que l'on y introduise, en opposition, un élément qui crée le conflit. Donc notre question est — n'est-ce pas ? — pourquoi y a-t-il cette contradiction, donc cette lutte qui est un gâchis et une destruction ? Qu'entendons-nous par contradiction ? Est-ce que cela n'implique pas un état non permanent auquel vient s'opposer un autre état non permanent ? Voici ce que je veux dire : je crois me trouver dans un état permanent ; j'installe en moi-même un désir permanent, et un autre désir surgit, qui le contredit ; et cette contradiction engendre un conflit qui est un gaspillage. En

somme, il y a constamment une dénégation d'un désir par un autre désir, une poursuite se substituant à une autre poursuite. Mais est-ce que cela existe, un désir permanent ? *Tous* les désirs sont transitoires, non pas métaphysiquement, mais en fait. Ne traduisez pas cela en quelque chose de métaphysique qui vous ferait croire que vous l'avez compris. C'est un fait qu'aucun désir n'est permanent. Je veux une situation : cela veut dire que je considère qu'une certaine situation serait pour moi une voie vers le bonheur ; et lorsque je l'obtiens, je suis insatisfait. Je veux devenir l'administrateur de l'affaire, puis le propriétaire ; et ainsi, et ainsi encore, non seulement dans ce monde, mais dans le soi-disant monde spirituel, l'instructeur devenant le chef, le prêtre devenant l'évêque, le disciple devenant le maître.

Ainsi, ce constant devenir, ce fait de parvenir à un état après l'autre, engendre une contradiction, n'est-ce pas ? Donc, pourquoi ne pas considérer la vie, non comme un seul désir permanent, mais comme une série de désirs fugitifs, toujours en opposition les uns aux autres ? Alors l'esprit n'aurait plus besoin d'être dans un état de contradiction. Si je considère la vie, non pas comme un désir permanent, mais comme une série de désirs temporaires qui changent constamment, il n'y a alors pas de contradiction. Je ne sais pas si je m'explique clairement ; car il est important de se rendre compte que partout où il y a contradiction, il y a conflit, et le conflit est improductif et ruineux, que ce soit une querelle entre deux personnes ou une lutte intérieure ; comme la guerre, il est totalement destructeur.

Donc, la contradiction ne surgit que lorsque l'esprit a un point fixe de désir ; c'est-à-dire, lorsque l'esprit ne considère pas *tous* les désirs comme étant mouvants, transitoires, mais s'empare de l'un d'entre eux et en fait une permanence ; ce n'est qu'alors, lorsque d'autres désirs surgissent, qu'il y a contradiction. Mais tous les désirs sont en mouvement constamment ; il n'y a pas de fixation de désirs. Il n'y a pas de point fixe de désir ; c'est l'esprit qui établit un point fixe parce qu'il sert de tout comme moyen d'arriver, de faire un profit ; et il y a forcément contradiction, conflit, tant que l'on arrive à quelque chose. Je ne sais pas si vous avez saisi ce point.

Il est important de voir, tout d'abord, que le conflit est essentiellement destructeur, que ce soit un conflit au sein d'une collectivité, ou un conflit entre nations, ou entre des idées, ou à l'intérieur de l'individu. Il est improductif ; et

cette lutte est utilisée, exploitée par les prêtres et les politiciens. Si nous nous rendons compte de cela, si nous voyons réellement que la lutte est destructrice, il nous faut alors découvrir la façon de provoquer la cessation de la lutte et, par conséquent, de pénétrer dans la contradiction, pour l'étudier ; et la contradiction toujours implique le désir d'arriver — ce qui, après tout, est ce que nous désignons, lorsque nous parlons de la soi-disant recherche de la vérité. En somme, vous voulez arriver, vous voulez réussir, vous voulez trouver un Dieu ultime ou une vérité qui serait votre satisfaction permanente. Par conséquent, vous n'êtes pas en train de chercher la vérité, de chercher Dieu. Vous êtes à la recherche d'un plaisir éternel et ce plaisir, vous l'habillez avec une idée, avec un mot à l'aspect respectable, tel que Dieu, la vérité ; mais, en fait, vous êtes, chacun de vous, à la recherche d'un plaisir, et vous placez ce plaisir, cette satisfaction, au point le plus élevé en l'appelant Dieu, le point le plus bas étant la boisson. Tant que l'esprit est à la recherche d'un plaisir, il n'y a pas une grande différence entre Dieu et la boisson. Socialement, la boisson est peut-être mauvaise ; mais le désir intérieur de jouir et d'acquérir n'est-il pas plus nuisible ? Si vous voulez vraiment découvrir la vérité, vous devez être extrêmement honnête, pas seulement verbalement, mais en totalité ; vous devez être extraordinairement clair, et vous ne pouvez pas être clair si vous refusez de voir les choses telles qu'elles sont. Et, précisément, ce que nous essayons de faire, au cours de ces réunions, c'est de voir clairement par nous-mêmes ce qui *est*. Si vous ne voulez pas voir, vous pouvez vous en aller ; mais si vous voulez trouver la vérité, vous devez être extraordinairement et scrupuleusement clair. Il résulte de ce que j'ai dit que l'homme qui veut comprendre la réalité doit nécessairement comprendre tout ce processus du plaisir, de la jouissance non seulement dans le sens littéral, mais dans le sens plus psychologique. Tant que l'esprit est fixé en tant que centre « permanent », identifié à une idée, à une croyance, il y a contradiction dans la vie ; et cette contradiction engendre l'antagonisme, la confusion, des conflits : en d'autres termes, il n'y a pas de paix. Se borner à contraindre l'esprit à être paisible est tout à fait inutile, car l'esprit qui est discipliné, contraint, obligé à être paisible, n'est pas en paix. Ce qui est *rendu* paisible n'est pas paisible. Vous pouvez imposer votre volonté, votre autorité à un enfant pour qu'il soit paisible, mais il n'est pas paisible. Etre en paix est tout autre chose.

Donc, pour contempler tout ce processus de l'existence dans lequel il y a constamment des luttes et des souffrances, constamment un désaccord et des frustrations, nous devons comprendre le processus de l'esprit ; cette compréhension du processus de l'esprit est la connaissance de soi. Et, après tout, si je ne sais pas comment penser, quelle base ai-je pour penser correctement ? Il faut que je me connaisse moi-même : en me connaissant, le calme survient, la liberté a lieu ; et en cette liberté est la découverte de ce qu'est la vérité — non pas la vérité à un niveau abstrait, mais en chaque incident de la vie, dans mes mots, dans mes gestes, dans la façon dont je parle à mon domestique. La vérité peut être trouvée dans les craintes, dans les chagrins, dans les frustrations de la vie quotidienne, parce que c'est cela le monde où nous vivons, le monde des tumultes, le monde des misères. Si nous ne comprenons pas *cela,* comprendre simplement une réalité abstraite est une évasion qui conduit à de nouveaux malheurs. Donc, l'important est de se comprendre soi-même ; et se comprendre soi-même n'est pas en dehors du monde, parce que le monde est là où vous êtes, il n'est pas à des lieues de vous ; le monde est la communauté dans laquelle vous vivez, les influences de votre milieu, la société que vous avez créée, cela, tout cela est le monde ; et dans ce monde, si vous ne vous comprenez pas vous-même, il ne peut pas y avoir de transformation radicale, de révolution, donc pas de créativité dans l'individu. Ne soyez pas effrayé par le mot « révolution ». C'est en réalité un mot merveilleux ayant une valeur prodigieuse, si vous comprenez le sens où je l'emploie. Mais, pour la plupart, nous ne voulons pas de changements ; nous résistons presque tous aux changements ; nous désirerions une continuité modifiée de ce qui *est,* que l'on appelle révolution ; mais la révolution n'est pas cela. La révolution n'a lieu — et il est essentiel qu'elle ait lieu — que lorsque vous, en tant qu'individu, vous vous comprenez dans vos rapports avec la société et en conséquence vous vous transformez ; et une telle révolution n'est pas momentanée, elle est continue.

Ainsi donc, la vie est une série de contradictions, et si l'on ne comprend pas ces contradictions, il ne peut y avoir de paix. Il est essentiel d'avoir la paix, d'avoir une sécurité physique, afin de vivre, de créer. Mais tout ce que nous faisons se contredit. Nous voulons la paix et tous nos actes engendrent la guerre. Nous ne voulons pas de conflits au sein de nos communautés et pourtant cet espoir nous est

refusé. Donc, tant que nous ne comprenons pas ce processus de contradiction en nous-mêmes, il ne peut y avoir de paix et par conséquent il n'y aura pas de culture nouvelle, pas d'Etat nouveau ; et pour comprendre cette contradiction, nous devons nous affronter, pas théoriquement, mais tels que nous sommes, pas avec des conclusions pré-établies, pas avec des citations de la Bhagavad-Gita, de Santrara, etc. Nous devons nous prendre tels que nous sommes réellement, l'agréable aussi bien que le déplaisant, ce qui exige la capacité de voir exactement ce qui *est ;* et nous ne pouvons pas comprendre ce qui *est,* si nous condamnons, si nous identifions, si nous justifions. Nous devons nous voir comme nous voyons cet homme qui marche sur la route, et cela exige une lucidité constante, une lucidité non pas sur quelque plan extraordinaire, mais la conscience de ce que nous sommes, de ce que nous disons, de nos réactions, de nos rapports avec les possessions, avec les pauvres, avec les mendiants, avec les savants, et ainsi de suite. La lucidité doit commencer à ce niveau-là, parce que pour aller loin il faut commencer tout près; mais la plupart d'entre nous refusent de commencer tout près. Il est beaucoup plus facile — du moins, nous croyons qu'il est beaucoup plus facile — de commencer au loin, ce qui veut dire s'évader de ce qui est près. Nous avons tous quelque idéal. Nous sommes des experts en évasion, et c'est là la malédiction de ces religions, de ces échappatoires. Pour aller loin, il faut commencer près. Cela ne nécessite aucun renoncement extraordinaire, mais un état de grande sensibilité ; car ce qui est entièrement sensitif est réceptif, et ce n'est qu'en cet état sensitif que l'on peut être atteint par la vérité : cela n'est point pour l'apathique, le paresseux, l'inconscient. Il ne peut jamais trouver la vérité. Mais l'homme qui commence près, qui est conscient de ses gestes, de ce qu'il dit, de sa façon de manger, de sa façon de parler, des caractéristiques de son comportement, pour lui, il y a une possibilité d'entrer d'une façon très étendue, très large, dans les causes du conflit. Vous ne pouvez pas grimper haut si vous ne commencez bas ; mais vous ne voulez pas commencer bas ; vous ne voulez pas être simples, vous ne voulez pas être humbles. L'humilité est un sens de l'humour, et sans humour vous ne pouvez pas aller loin. Mais l'humour n'est pas une chose que l'on puisse cultiver. En résumé, l'homme qui veut réellement chercher, celui qui veut savoir ce qu'est la vérité, ou qui veut être ouvert à la vérité, doit commencer très

près, il doit se sensibiliser par une perception aiguë, de façon à polir son esprit, à le rendre clair et simple. Un tel esprit n'est pas à la poursuite de ses propres désirs, il ne rend pas un culte à un idéal fabriqué par lui-même. Alors seulement peut exister la paix ; car un tel esprit découvre cela qui est immesurable.

(Rajahmundry II)

Nous avons dit que sans connaissance de soi, aucun problème humain ne peut être résolu de façon permanente. Peu d'entre nous sont disposés à entrer complètement dans un problème et à appréhender le mouvement de leur pensée, de leurs sentiments et de leur action comme un tout intégral ; la plupart d'entre nous veulent une réponse immédiate sans comprendre en son entier le processus de nous-mêmes. En considérant ce fait, nous devrons examiner la question du progrès et de la spécialisation. Nous croyons au progrès, à l'évolution, l'on nous a soigneusement nourris, enrégimentés avec l'idée de développement individuel. Examinons cette question. Il existe évidemment un progrès technique, depuis les chars à bœufs jusqu'à l'avion à réaction. Et le développement existe aussi, à partir du gland, qui devient un chêne. Et enfin, nous croyons que nous-mêmes deviendrons quelque chose, que nous accomplirons un résultat, une fin. Ainsi, ces trois choses, le progrès technique, le développement individuel et le devenir sont toutes considérées comme étant une sorte d'évolution. Il serait manifestement absurde de nier le progrès dans le domaine technologique. Nous voyons le primitif appareil à combustion interne céder la place aux appareils à réaction qui permettent de construire des avions prodigieusement rapides, atteignant et dépassant deux mille kilomètres à l'heure. Il serait également absurde de nier qu'une graine grandit, devient plante, fleur, et de là fruit. Mais avec cette même mentalité nous abordons notre propre conscience. Nous croyons qu'il y a progrès, évolution, qu'au moyen du temps nous achèverons un résultat ; et je veux entrer dans la question de savoir s'il existe un progrès quel qu'il soit pour l'homme, s'il existe un agrandissement évolutif, s'il est possible, à vous et à moi, d'accomplir un résultat en termes de temps, le résultat étant la réalisation de la vérité. Nous parlons d'un progrès humain par évolution, nous disons que nous deviendrons quelque chose un jour, si ce n'est dans

cette vie, dans une vie future. En d'autres termes, nous croyons que le temps nous permet d'évoluer et de devenir quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus valable, etc.

Or, le fait de devenir plus sage, plus beau, plus vertueux, le fait de se rapprocher de la réalité par le processus du temps, existe-t-il ? C'est cela que nous entendons, lorsque nous parlons d'évolution. Il y a, évidemment, un développement physiologique ; mais existe-t-il un développement psychologique, une évolution, ou n'est-ce qu'une fantaisie de l'esprit, lequel, dans son désir de se transformer, tombe dans l'idée erronée de devenir quelque chose ? Examinons cela : pour devenir quelque chose, vous devez vous spécialiser, n'est-ce pas ? Et tout ce qui se spécialise ne tarde pas à mourir, à se décomposer, parce que toute spécialisation implique un manque d'adaptabilité. Seule peut survivre la chose capable d'adaptation, de souplesse. Donc, tant que nous pensons au fait de devenir, il doit y avoir spécialisation, et la spécialisation implique évidemment un processus de rétrécissement, dans lequel toute souplesse est impossible, et par conséquent, il y a mort, décomposition et destruction. Vous pouvez voir que tout animal qui se spécialise ne tarde pas à se détruire lui-même. C'est un fait biologique. Et les êtres humains sont-ils faits pour se spécialiser ? Vous devez vous spécialiser pour avoir une profession, pour être médecin, pour être avocat, pour être le commandant d'une armée, ou pour diriger un bateau à travers les mers agitées ; mais la spécialisation psychologique est-elle nécessaire ? Je veux dire : la connaissance de soi est-elle un processus de spécialisation ? Si elle l'est, alors ce processus de spécialisation détruit l'homme, et c'est ce qui se produit dans le monde. L'avancement technologique par spécialisation est extrêmement rapide, et l'homme est incapable d'adaptabilité rapide, dans le sens psychologique, parce que nous abordons la vie avec cette même mentalité de spécialisation. En d'autres termes, la spécialisation dans le champ technologique nous a donné cette déformation de croire que nous devons nous spécialiser dans la connaissance de soi, devenir des experts, des spécialistes dans la compréhension de nous-mêmes. Notre mentalité, notre approche à ce problème est celle de la spécialisation, en laquelle est impliqué le devenir. Pour vous spécialiser, vous devez vous discipliner vous-même, vous dominer vous-même, rétrécir votre capacité, centrer

votre attention sur un objet particulier, etc. Tout cela est impliqué dans la spécialisation.

Mais l'homme est une entité complexe, et pour se comprendre lui-même il ne peut pas se spécialiser. Etant donné que vous êtes complexe, subtil, composé de nombreuses entités, vous devez les comprendre comme un tout et ne pas vous spécialiser dans une direction seule. Pour la compréhension du processus du moi (qui est la connaissance de soi) la spécialisation est nuisible : elle entrave l'adaptabilité rapide ; et tout ce qui se spécialise ne tarde pas à se décomposer, à se défaire. Pour se comprendre soi-même, l'on a besoin d'une énorme souplesse et cette souplesse nous est refusée lorsque nous nous spécialisons en dévotion, en action, en connaissance. Il n'y a pas de sentiers qui s'appellent dévotion, action ou connaissance, et celui qui suit l'un de ces sentiers séparément, en spécialiste, entraîne sa propre destruction. L'homme qui s'est engagé dans un sentier particulier, dans une approche particulière, est incapable de souplesse, et ce qui n'est pas souple se brise. De même que l'arbre qui n'est pas souple se brise dans la tempête, l'homme qui s'est spécialisé s'effondre dans les moments de crise. Se comprendre est impératif, car seule la connaissance de soi peut résoudre les innombrables problèmes qui nous affrontent ; et vous ne pouvez pas aborder la connaissance de soi par un sentier particulier. Le sentier implique une spécialisation et que vous deveniez un expert ; et dans ce processus, vous êtes brisé. N'avez-vous pas remarqué qu'un expert n'est pas une personne intégrée ? Il est spécialisé dans une seule direction. Pour comprendre le processus de la vie, il vous faut une action intégrale et une compréhension intégrale tout le temps, et non une attention spécialisée. Penser en termes d'évolution (que je deviendrai quelque chose avec le temps) implique une spécialisation, parce que devenir veut dire parvenir à un résultat, et pour réussir vous devez diriger, discipliner et toute discipline est, sans aucun doute, un processus rétrécissant. Bien que vous puissiez parvenir à un résultat, dans le processus même de cet achèvement, vous êtes brisé: Et c'est cela qui se produit chez nous tous. Nous sommes devenus incapables de prompte adaptabilité au milieu, lequel est continuellement changeant. Notre réponse à une provocation est toujours conditionnée et par conséquent la provocation ne peut jamais être comprise.

Lorsque vous pensez en termes d'évolution, en termes de

devenir quelque chose psychologiquement, ce devenir implique l'obtention d'un résultat, et pour réussir cet achèvement, il vous faut vous discipliner ; pour vous discipliner, la spécialisation est nécessaire, qui, à son tour, rétrécit votre pensée ; de ce fait, vous devenez rigide, incapable de prompte adaptabilité, et ce qui n'est pas adaptable est brisé. L'homme qui veut posséder la connaissance de soi doit écarter toute idée de devenir et se comprendre lui-même d'instant en instant, sans que subsiste, en tant que résidu, l'effet de l'instant. Si vous l'observez, vous verrez en effet, que la compréhension survient, non par l'accumulation de la mémoire, mais lorsque la mémoire ne fonctionne pas. Vous comprenez une personne uniquement lorsque vous n'avez pas enregistré, fixé, cette personne précédemment. Si vous possédez en votre esprit un enregistrement de cette personne, vous ne faites que vous souvenir des activités et des inclinations passées de cette personne, mais vous ne la comprenez pas. Pour comprendre, toute idée de devenir doit cesser, ce qui veut dire que chaque expérience doit être comprise immédiatement, directement ; et vous ne pouvez comprendre l'expérience immédiatement, que si vous ne faites pas surgir le vieux conditionnement, les éléments anciens, pour traduire en leurs termes cette expérience ou cette provocation.

Me comprendre moi-même est d'une importance primordiale, parce que je ne peux comprendre aucun problème humain sans comprendre l'instrument qui observe, l'instrument qui perçoit, qui examine. Si je ne me connais pas, je n'ai aucune base pour penser ; et me connaître n'est pas le résultat d'une spécialisation, du fait que je deviens un expert en connaissance de soi, ce qui, au contraire, m'empêche de me connaître. Car le moi est désir, il est vivant, toujours mouvant, il n'a pas de lieu de repos, il subit constamment des changements ; et pour comprendre le désir vous ne pouvez pas avoir un plan d'action. Vous devez comprendre le désir tel qu'il surgit, d'instant en instant ; et parce que nos esprit ne sont pas capables de promptes poursuites, d'adaptabilité instantanée, d'immédiate perception du désir, nous traduisons ce désir en des termes préétablis, auxquels nous sommes accoutumés, et cette structure devient une réaction conditionnée aux provocations de la vie. En d'autres termes, nous ne comprenons jamais le désir, parce que nous traduisons ce désir en termes de mémoire. Pour comprendre le désir, ne pensez pas en

termes de changer ce désir, ni de parvenir à un résultat. Regardez chaque désir au fur et à mesure qu'il surgit, ne le traduisez pas ; laissez le contenu de ce désir transmettre sa signification. Ainsi que je l'ai déjà expliqué, écoutez le désir comme vous écoutez un chant, comme vous écoutez le vent dans les arbres ; écoutez le processus entier du désir sans essayer de le modifier, sans essayer de le maîtriser ou de le transformer. Alors vous verrez que le désir révèle toute sa signification ; et ce n'est que lorsque vous comprenez le contenu du désir que vous avez la liberté.

En résumé, la spécialisation de la psyché est la mort. Si vous désirez vous comprendre vous-même, vous ne pouvez pas aller chez un expert, ni consulter des livres, parce que vous êtes votre propre maître et élève. Si vous vous adressez à quelqu'un, il ne peut que vous aider à vous spécialiser ; mais si vous êtes désireux de vous connaître, cette compréhension ne survient que d'instant en instant, lorsqu'il n'y a pas d'accumulation d'hier, lorsqu'il n'y a aucune accumulation de l'instant précédent ; et lorsque l'esprit se comprend lui-même et comprend ses activités complètement, pleinement, alors seulement, y a-t-il la réalité.

(Poona VII)

Nous avons touché à beaucoup de questions, au cours de ces causeries, mais il me semble qu'une des plus importantes que nous ayons à discuter, et dont nous ayons à découvrir la valeur, est celle du temps. Les vies de la plupart d'entre nous sont plutôt stagnantes, comme des eaux immobiles ; elles sont mornes, tristes, laides et insipides ; et certains d'entre nous, se rendant compte de cela, se plongent dans des activités politiques, sociales ou religieuses, et pensent ainsi pouvoir enrichir leurs vies. Mais de telles actions ne sont certes pas un enrichissement, parce que nos vies demeurent vides ; bien que nous puissions parler de réformes politiques, nos esprits et nos cœurs continuent à être éteints. Nous pouvons être très actifs socialement, ou nous pouvons dédier nos vies à la religion, et pourtant le sens que l'on donne à la vertu demeure une question d'idées, une fabrication idéologique. Quoi que nous fassions en agissant de la sorte, nous voyons que nos vies manquent d'intelligence, de mouvement et de signification ; car la simple action, sans compréhension, n'enrichit pas et ne confère pas

la liberté. Donc, si vous le permettez, je voudrais un peu expliquer ce qu'est le temps parce que je crois que l'enrichissement, la beauté et la valeur de ce qui est intemporel, de ce qui est vrai, ne peuvent être éprouvés que lorsque nous comprenons tout le processus du temps. Après tout, nous sommes à la recherche, chacun à sa façon, d'un sens de la félicité, d'un enrichissement. Certes, une vie qui est pleine du sens des richesses de la vraie félicité, n'appartient pas au temps. Comme l'amour, une telle vie est intemporelle ; et pour comprendre *cela* qui est intemporel, nous ne devons pas l'aborder en fonction du temps, mais plutôt comprendre le temps. Nous ne devons pas utiliser le temps comme moyen d'atteindre, de réaliser, d'appréhender l'intemporel. Mais c'est cependant ce que nous faisons la plus grande partie de nos vies : nous passons le temps à essayer de saisir ce qui est intemporel. Il est donc important de comprendre ce que nous entendons par temps, parce que je crois qu'il est possible d'être libre du temps. Il est très important de comprendre le temps, comme totalité, et non partiellement ; mais je vais être obligé de le traiter aussi brièvement que possible, car il me faut répondre à beaucoup de questions.

Il est intéressant de se rendre compte que nos vies se passent presque entièrement dans le temps : non pas dans le sens de la suite chronologique des minutes, des jours et des années, mais dans le sens de la mémoire psychologique. Nous vivons par le temps, nous sommes le produit du temps. Nos esprits sont le produit de nombreux hiers et le présent n'est que le passage du passé au futur. Nos esprits, nos activités, nos êtres, sont fondés sur le temps ; sans le temps nous ne pouvons pas penser, parce que la pensée est le résultat du temps, la pensée est le produit de nombreux hiers et il n'y a pas de pensée sans mémoire. La mémoire est le temps ; car il y a deux sortes de temps, le chronologique et le psychologique. Il y a le temps qui s'est écoulé depuis hier selon la montre, et celui depuis hier selon la mémoire. Vous ne pouvez pas rejeter le temps chronologique, ce qui serait absurde — vous manqueriez votre train. Mais existe-t-il un temps quelconque en dehors du temps chronologique ? Il y a le temps d'hier, c'est évident, mais existe-t-il un temps tel que l'esprit le pense ? Ce temps existe-t-il en dehors de la pensée ? Il est évident que ce temps, ce temps psychologique est le produit de l'esprit. Sans le fondement de la pensée il n'y a pas de temps, le

temps n'étant que la mémoire d'hier qui, en conjonction avec aujourd'hui, façonne demain. Je veux dire que c'est la mémoire de l'expérience d'hier qui, en réponse au présent, crée le futur ; et cela appartient encore au processus de la pensée, c'est là encore une voie que se trace l'esprit. Ainsi, c'est le processus de la pensée qui engendre le progrès psychologique dans le temps ; mais est-ce réel, aussi réel que le temps chronologique ? Et pouvons-nous nous servir de ce temps, qui est du monde de la pensée, comme moyen pour comprendre l'éternel, l'intemporel ? Car, ainsi que je l'ai dit, la félicité n'est pas dans le hier, le bonheur n'est pas un produit du temps, le bonheur est toujours dans le présent, un état intemporel. Je ne sais pas si vous avez remarqué que lorsque vous avez une extase, une joie créatrice, une série de nuages lumineux entourés de nuages sombres, qu'en cet instant, il n'y a pas de temps : il n'y a qu'un présent immédiat. Mais l'esprit, intervenant après que l'on a pris contact avec le présent, s'en souvient et désire le prolonger, en faisant appel à soi-même de plus en plus, et, de ce fait, en créant le temps. Ainsi, le temps est créé par le « encore » ; le temps est créé par l'acquisition et le temps est aussi détachement, ce qui est aussi une acquisition de l'esprit. De sorte que, se borner à discipliner l'esprit dans le temps, à le conditionner dans le cadre du temps — qui est la mémoire — ne peut évidemment pas révéler cela qui est intemporel.

Il y a, dis-je, le temps chronologique et il y a le temps de l'esprit, ce temps qui est la pensée elle-même, et nous confondons toujours ces deux éléments. Il est évident que nous confondons le temps chronologique et le temps psychologique, avec la psyché de notre être ; et avec cette mentalité chronologique, nous essayons de devenir, nous essayons de nous réaliser. Tout ce processus du devenir appartient au temps ; et il est donc nécessaire de se demander si ce mot devenir désigne réellement quelque chose, devenir dans le sens de trouver la réalité, Dieu, le bonheur. Peut-on se servir du temps pour atteindre l'intemporel ? Par un moyen faux peut-on parvenir à une fin réelle ? Non : le moyen doit être vrai en vue d'une fin vraie, parce que le moyen et la fin sont un. Lorsque nous essayons de découvrir l'intemporel en termes de devenir — ce qui implique discipliner, conditionner, rejeter, accepter, acquérir et refuser, toutes ces choses appartenant au temps — nous employons des moyens erronés en vue d'une fin qui est une

réalité, et ces moyens auront pour conséquence une fin erronée.

Tant que vous employez un moyen faux — qui est le temps — pour trouver l'intemporel, l'intemporel n'est pas. Le temps n'est pas une voie vers l'intemporel. Pour trouver l'intemporel, pour réaliser cela qui est éternel, le temps doit cesser, ce qui veut dire que le processus entier de la pensée doit parvenir à un terme ; et, si vous l'examinez réellement de près, de façon extensive et intelligemment, cela n'est pas aussi difficile que cela paraît. Car des moments existent où l'esprit est absolument immobile, non pas assemblé dans une immobilité, mais immobile de lui-même. Il y a une différence entre un esprit que l'on immobilise et un esprit qui *est* immobile. Mais ces moments d'immobilité sont des souvenirs, et les souvenirs deviennent les éléments du temps, qui nous empêchent de faire de nouveau l'expérience de ces moments.

Ainsi que je l'ai dit, pour que la pensée parvienne à une fin et pour que l'intemporel soit, vous devez comprendre la mémoire ; car sans mémoire il n'y a pas de pensée ; sans mémoire il n'y a pas de temps. La mémoire n'est que de l'expérience incomplète ; car ce dont vous faites l'expérience pleinement, complètement, n'appelle en vous aucune réponse, et dans cet état il n'y a pas de mémoire. A l'instant où vous vivez quelque chose par l'expérience, il n'y a pas de mémoire, il n'y a pas d'expérimentateur en dehors de l'expérience, il n'y a ni observateur ni objet d'observation ; il n'y a qu'un état d'expérience, dans lequel le temps n'est pas. Le temps ne survient que lorsque l'expérience est devenue mémoire ; et la plupart d'entre vous vivez sur la mémoire de l'expérience qui a été vécue hier : soit la vôtre, soit celle de votre « gourou » (1), et ainsi de suite, indéfiniment. Si nous comprenons ce fonctionnement psychologique de la mémoire, lequel est engendré par l'action chronologique, nous ne pouvons pas confondre ces deux temps. Nous devons voir le problème entier du temps sans appréhension et sans désirer, pour nous-mêmes, une continuité ; car la plupart d'entre nous désirent durer et c'est cette continuité qui doit parvenir à une fin. La continuité n'est que le temps ; elle ne peut pas conduire à l'intemporel. Comprendre le temps, c'est comprendre la mémoire et com-

---

(1) Maître spirituel (*Note du traducteur*).

prendre la mémoire c'est devenir conscient de nos rapports avec toute chose — avec la nature, avec les gens, avec les possessions, avec les idées. Ce sont ces rapports qui révèlent le processus de la mémoire et la compréhension de ce processus est la connaissance de soi. Si vous ne comprenez pas le processus du moi, quel que soit le niveau auquel ce moi est situé, vous ne pouvez pas être libres de la mémoire, et, par conséquent, vous n'êtes pas libres du temps, donc l'intemporel n'est pas.

(Poona VIII)

Je voudrais aujourd'hui discuter le problème de l'action, qui peut-être vous semblera un peu trop profond et difficile au début ; mais j'espère qu'en l'étudiant nous pourrons voir clairement de quoi il se compose. Car notre existence entière, notre vie entière est un processus d'action. C'est une action à différents niveaux de conscience... Je vous en prie, je crains que vous ne soyez obligés de prêter un peu attention à cela, parce que ce sera extrêmement difficile si vous ne le suivez pas de très près, si votre attention est distraite par les personnes qui circulent. Moi, je ne serai pas distrait ; mais vous le serez, malheureusement, et par conséquent, vous ne pourrez pas suivre et vous manquerez la beauté de la chose ; parce que c'est un problème vraiment difficile, qui exige une attention très serrée.

La plupart des personnes vivent dans une série d'actions, d'actions apparemment décousues, disjointes, qui mènent à la désintégration, à la frustration. C'est un problème qui concerne chacun de nous, parce que nous vivons par l'action ; sans action il n'y a pas de vie, il n'y a pas d'expérience, il n'y a pas de pensée. La pensée est action ; et nous borner à poursuivre l'action à un niveau particulier de la conscience, qui est le niveau extérieur, nous borner à nous laisser embarquer dans une action extérieure sans comprendre tout le processus de l'action elle-même, nous conduit inévitablement à la frustration, à la misère. Donc, si je puis le suggérer, et bien que le problème soit très simple, l'on doit être un peu concentré — non pas d'une concentration qui isole un sujet à l'exclusion des autres, mais avec un intérêt qui engendre l'attention, plutôt que l'exclusion. C'est cela qui est requis : être attentifs avec intérêt. Alors vous et moi irons ensemble ; alors je n'entreprendrai pas seul le voyage ; et vous ne deviendrez pas un simple

spectateur. Si nous pouvons faire le voyage ensemble, cela sera beaucoup plus créateur, plus vital et valable, et vous pourrez, par conséquent, le poursuivre vous-même dans l'action quotidienne.

Donc notre vie est une série d'actions, ou un processus d'action à différents niveaux de la conscience. La conscience, ainsi que je l'ai expliqué d'autres fois, est : expérimenter, nommer et enregistrer. En d'autres termes, la conscience est provocation et réponse-réaction, qui est l'acte de l'expérience, puis nommer, et ensuite enregistrer, qui est mémoire. Le processus est action, n'est-ce pas ? La conscience est action ; et s'il n'y a pas provocation et réponse-réaction, si l'on n'éprouve pas, si l'on ne vit pas l'expérience (1), si l'on ne nomme pas, si l'on ne met pas en paroles, si l'on n'enregistre pas (c'est la mémoire), il n'y a pas d'action. Que vous soyez un délégué important, un grand homme d'affaires occupé à ramasser de l'argent et à grossir un compte en banque, ou un écrivain, ou simplement un homme ordinaire gagnant de quoi vivre une vie ordinaire, le processus qui a lieu est : vivre l'expérience ; nommer, mettre en paroles ; enregistrer ; et ce processus dans son ensemble est la conscience, qui est action.

Or, l'action crée la personne agissante (2) : la personne agissante entre en existence lorsque l'action a en vue un résultat, un but. S'il n'y a pas de résultat dans l'action, la personne agissante n'est pas ; mais s'il y a une fin ou un résultat en vue, alors l'action engendre la personne agissante. Donc, la personne agissante, l'action et le but ou résultat, sont un processus unifié, un seul processus, qui entre en existence lorsque l'action a une fin en vue. L'action vers un résultat est la volonté ; autrement, il n'y a pas de volonté, n'est-ce pas ? Le désir de parvenir à un résultat engendre la volonté, c'est-à-dire la personne même qui agit : je veux réussir, je veux écrire un livre, je veux être un homme riche, je veux peindre un tableau. La volonté est action avec un but en vue, un résultat à acquérir, qui donne existence à la personnne qui agit. Donc, la personne agissante ou volonté, l'action, et le but ou fin, sont un seul processus. Bien que nous puissions le décomposer et observer ces facteurs séparément, c'est un processus total, unitaire.

---

(1) *Experiencing.*
(2) *The actor.*

Ces trois états nous sont familiers : la personne agissante, l'action et le but. C'est cela notre existence quotidienne. Je ne fait qu'expliquer ce qui *est* ; mais nous ne commencerons à comprendre comment transformer ce qui *est* que lorsque nous l'examinerons clairement, afin qu'il n'y ait ni illusions, ni préjugés, ni déformations le concernant. Ces trois états qui constituent l'expérience (la personne agissante, l'action et le résultat) ces trois états sont évidemment le processus d'un devenir. Sans quoi, il n'y a pas de devenir, n'est-ce pas ? S'il n'y a pas une personne agissante et s'il n'y a pas d'action vers un but, il n'y a pas de devenir ; mais la vie telle que nous la connaissons, notre vie quotidienne n'est que le processus d'un devenir. Je suis pauvre et j'agis avec un but en vue, qui est de devenir riche. Je suis laid et je veux devenir beau. Ainsi ma vie est un processus qui consiste à devenir quelque chose. La volonté d'être est la volonté de devenir, à différents niveaux de la conscience, en différents états, dans laquelle il y a provocation, réponse-réaction, mise en paroles, et enregistrement. Or ce devenir est une lutte, ce devenir est une douleur, n'est-ce pas ? C'est une lutte continuelle : je suis ceci et je veux devenir cela. Le devenir est une continuelle bataille : le riche en concurrence avec plus riche que lui afin de maintenir sa situation ; l'artiste cherchant à obtenir un résultat, à écrire un livre, un poème, à peindre un tableau. Il y a toujours un but en vue, un résultat à obtenir, et dans ce processus de devenir il y a une incessante bataille, une lutte, une douleur. Tout cela nous est familier : je n'ai pas décrit autre chose que ce qui *est*.

Ainsi donc, le problème est : n'existe-t-il pas d'action sans ce devenir ? N'existe-t-il pas une action qui ne comporte pas cette douleur, cette continuelle bataille ? S'il n'y a pas de but, il n'y a pas de personne agissante, parce que l'action, avec un but en vue, crée la personne agissante. Mais peut-il exister une action sans but en vue, donc sans qu'existe personne qui accomplisse l'acte ? Car dès l'instant qu'il y a action avec le déisr d'un résultat, il y a une entité agissante, et cette entité qui agit est toujours en devenir ; elle est donc l'origine des luttes, de la souffrance, de la misère. Pour éliminer cette lutte, peut-il exister une action sans une entité qui agisse, c'est-à-dire sans le désir d'un résultat ? Seule une telle action n'est pas un devenir, donc n'est pas un effort douloureux. Il y a un état d'action, un état d'expérience, qui ne comporte pas de distinction

entre la personne qui vit l'expérience et l'expérience elle-même. Ceci peut sembler quelque peu philosophique, mais c'est en réalité fort simple. Nous savons que dans nos actions quotidiennes, dans notre vie de tous les jours, il y a toujours « quelqu'un » qui passe à travers l'expérience, il y a le déroulement du processus, et il y a l'expérience ; le « quelqu'un » agit en vue de parvenir à un résultat et je sais que ce processus engendre toujours des luttes, parce que je vis en état de conflit avec ma femme, avec mon mari, avec mes voisins, avec mon employeur. Je connais la vie faite d'efforts et de conflits, et je veux éliminer l'état de conflit, parce que je reconnais que le conflit ne mène nulle part. Ce n'est que la félicité créatrice qui instaure un état révolutionnaire. Pour trouver l'action sans conflits il ne faut pas qu'existe ce « quelqu'un » qui agit ; et ce n'est que lorsqu'il n'y a pas de but en vue, qu'il n'y a plus « personne » pour agir. Mais puis-je vivre dans un état d'expérience tout le temps, sans le désir d'un résultat ? C'est là la seule façon de résoudre le problème, n'est-ce pas ? Tant que l'action a un but en vue, il faut qu'il y ait une personne qui entreprenne l'action, qui fasse l'expérience, qui observe, donc un processus de devenir qui provoque des conflits, donc un état de contradiction. Peut-on vivre en action sans un état de contradiction ? Il ne peut y avoir d'affranchissement de la contradiction que lorsqu'il n'y a pas «quelqu'un » en train d'agir, et pas de but à atteindre, ce qui veut dire un état d'expérience continuelle sans objet d'expérience, donc sans personne qui expérimente. Cet état est celui même dans lequel nous vivons, lorsque l'expérience en elle-même est intense. Considérez, par exemple, n'importe quelle expérience intense que vous ayez vécue. A l'instant de l'acte d'expérience, vous n'êtes pas conscient de vous-même en tant que sujet d'expérience distinct de l'expérience : vous êtes dans un état d'expérience. Prenez un exemple très simple : vous êtes en colère. En cet instant de colère, il n'y a ni « quelqu'un » qui passe par une expérience, ni l'expérience : il n'y a que l'acte même d'une expérience en cours. Mais dès que vous en sortez, un fragment de seconde après l'acte de l'expérience, il y a la personne et l'expérience, le quelqu'un agissant et l'action avec, en vue, une fin, qui est de se débarrasser de la colère ou de la surmonter. Et nous sommes dans cet état souvent : dans l'état où l'expérience a lieu en tant qu'unité en action ; mais nous en sortons

toujours, nous lui donnons un nom, nous y appliquons des mots, nous l'enregistrons et, de ce fait, nous donnons une continuité au devenir.

Le problème est, maintenant : comment peut-il y avoir affranchissement du conflit en action ? Ainsi que je l'ai dit : cela ne peut se produire que lorsque l'action-expérience est vécue complètement, totalement, tout le temps. Vous ne pouvez vivre complètement, totalement, que lorsqu'il n'y a pas de mots, de termes, qui définissent, donc pas d'enregistrement, qui est mémoire. La mémoire est l'enregistrement du résultat d'une action avec un but en vue. Mais si vous avez une expérience et que vous êtes dans le moment même de cette expérience, si vous ne la définissez pas, si vous ne la nommez pas, si, par conséquent, vous ne l'enregistrez pas, si vous ne l'insérez pas dans le cadre de références qu'est la mémoire, alors cette expérience est une joie, cette expérience est création.

Essayez de mettre en pratique ce que je viens de dire. C'est très simple. Nous connaissons le premier processus, qui est l'action à la recherche d'une fin, d'un résultat, et qui engendre la personne qui agit. La personne — ou l'action avec une fin en vue — est le processus du devenir, et ce processus est lutte continuelle, douleur constante. Cela, c'est ce qui nous est familier. Etre en lutte est essentiellement un état de contradiction, et dans un état de contradiction, il ne peut jamais y avoir la capacité de vivre pleinement, parce qu'il faut toujours qu'il y ait lutte, il faut toujours qu'il y ait douleur. Pour être affranchi de la douleur, il ne peut y avoir qu'un état, celui de l'expérience en train de se vivre, qui est action sans une personne qui agisse et sans un résultat, une fin en vue. Cela n'est pas aussi absurde et fou que cela en a l'air à première vue. Si vous observez de très près, vous verrez que dans les moments de grande extase vous vivez vraiment dans cet état d'expérience en acte, sans qu'il y ait en vous « quelqu'un » qui entreprenne l'action, qui subisse l'expérience, qui observe, et sans qu'il y ait un objet d'expérience. Pour la plupart, nous avons connu cet état d'expérience vivante; et, l'ayant connu, nous voulons le prolonger et, de ce fait, nous donnons naissance, de nouveau, au devenir. Nous voulons un résultat ; c'est là une action avec une fin en vue ; et, par conséquent, nous renforçons l'armature des références, qui est la mémoire. Donc, pour instaurer un état d'expérience constamment vécue (ce qui est extraor-

dinairement révolutionnaire) nous devons être conscients de ce processus d'action qui est toujours à la recherche d'une fin, d'un résultat, et qui, par conséquent, donne naissance à la personne qui agit. Nous devons être pleinement conscients de ce processus ; et lorsque nous sommes conscients de cela et voyons la vérité, la signification et la douleur que cela comporte, alors, en cette lucidité passive, nous connaîtrons l'état d'expérience vécue en action, dans lequel il n'y a ni la personne qui expérimente ni l'expérience.

(Bombay X)

Nous avons considéré l'importance de l'action individuelle, qui n'est pas opposée à l'action collective. L'individu est le monde, il est à la fois la racine et le fruit du processus total et, sans transformation de l'individu, il ne peut y avoir aucune transformation radicale dans le monde. Donc, la chose importante n'est pas l'action individuelle en tant qu'elle s'opposerait à l'action collective, mais de comprendre que la vraie action collective ne peut avoir lieu que par la régénération individuelle. Il est important de comprendre l'action individuelle qui n'est pas opposée à la collective. Car, après tout, l'individu, vous et votre voisin êtes partie d'un processus total ; l'individu n'est pas un processus séparé, isolé. Vous êtes le produit de l'ensemble de l'humanité, bien que vous puissiez être conditionné géographiquement, religieusement et socialement. Vous êtes le processus total de l'homme, et par conséquent, lorsque vous vous comprenez vous-même comme un processus total — non comme un processus séparé, opposé à la masse ou au collectif — alors, grâce à la compréhension de vous-même, il peut y avoir une transformation radicale.

Qu'entendons-nous par action ? Il est évident que l'action implique un comportement par rapport à quelque chose. L'action en soi est inexistante ; elle ne peut être qu'en relation avec une idée, une personne ou un objet. Et il nous faut comprendre l'action, parce que le monde, à notre époque, a désespérément besoin que l'on agisse, que l'on fasse quelque chose. Nous voulons tous agir, nous voulons tous savoir quoi faire, surtout lorsque le monde est dans une telle confusion, dans une telle misère, dans le chaos, lorsque des guerres sont imminentes, lorsque les idéologies s'opposent l'une à l'autre avec une force si des-

tructrice, et que les organisations religieuses dressent l'homme contre l'homme. Donc, il nous faut savoir ce que nous entendons par action ; et en comprenant ce que nous entendons par action, peut-être alors serons-nous capables d'agir dans l'esprit de vérité.

Pour comprendre ce que nous entendons par action — qui est comportement et le comportement est droiture et vertu (1) — nous devons l'approcher négativement. Je veux dire par là que toute approche positive à un problème doit, de toute nécessité, être conforme à un modèle particulier ; et l'action conforme à un modèle cesse d'être action — elle n'est que conformisme et, en conséquence, n'est pas action. Afin de comprendre l'action, c'est-à-dire le comportement, qui est droiture et vertu, nous devons découvrir comment l'aborder. Nous devons d'abord comprendre que toute approche positive, qui est essayer d'ajuster l'action à un modèle, à une conclusion, à une idée, n'est plus action du tout. Pour comprendre l'action, nous devons entrer négativement dans la question, c'est-à-dire que nous devons comprendre le faux processus de l'action positive, car lorsque je connais le faux comme étant faux, et la vérité comme étant la vérité, alors le faux tombera, s'éliminera, et je saurai comment agir. Autrement dit, si je sais ce qu'est l'action fausse, l'action incorrecte et injuste (2), l'action qui n'est que la continuation d'une conformité, alors voyant la fausseté de cette action, je saurai comment agir correctement.

Il est évident que nous avons besoin dans l'existence de tous les jours, dans notre structure sociale, dans notre vie politique et religieuse, d'une transformation radicale des valeurs, d'une complète révolution. Sans peiner pour exposer ce point, je crois qu'il est évident qu'un changement s'impose, ou plutôt qu'un changement (qui implique une continuité modifiée), une transformation. Il faut qu'il y ait transformation, il faut une révolution complète, politique, sociale, économique, dans nos rapports réciproques, dans chaque aspect de la vie. Car les choses ne peuvent pas continuer telles qu'elles sont ; cela est évident à cha-

---

(1) Righteousness. (Dans un passage précédent, ce mot, pris dans un sens péjoratif, désignait une préfabrication ; ici, au contraire, il est défini dans son vrai sens de comportement. — *Note du traducteur.*)

(2) Unrighteous.

que personne qui pense, et qui examine avec attention les événements mondiaux. Mais comment cette révolution en action peut-elle être déclenchée ? C'est cela même que nous discutons en ce moment. Comment peut-il y avoir une action qui transforme — non pas dans le temps, mais maintenant ? — N'est-ce point cette question qui nous intéresse vitalement ? Car il y a tant de misère, ici, à Bangalore, ainsi que partout ailleurs dans le monde ; il y a les dépressions économiques, il y a de la saleté, de la pauvreté, du chômage, des luttes intestines, et ainsi de suite et ainsi de suite, avec la continuelle menace d'une guerre en Europe. Donc, il faut un changement complet des valeurs, n'est-ce pas ? Non pas théoriquement, parce que se borner à discuter au niveau verbal est futile, n'a aucun sens. C'est comme discuter nourriture devant un affamé. Donc, nous ne discuterons pas simplement verbalement, et, je vous en prie, ne soyez pas comme des spectateurs assistant à un jeu. Vivons vous et moi, faisons l'expérience de ce dont nous parlons ; parce que, s'il y a expérience vécue, alors peut-être nous comprendrons comment agir et ceci affectera nos vies et, par conséquent, amènera une transformation radicale. Donc, je vous prie, ne soyez pas comme des spectateurs à une partie de fooball. Vous et moi entreprendrons ensemble un voyage dans la compréhension de cette chose appelée action, parce que c'est cela qui absorbe notre intérêt dans notre vie quotidienne. Si nous pouvons comprendre l'action dans le sens fondamental du mot, alors cette compréhension fondamentale absorbera nos activités superficielles aussi ; mais d'abord nous devons comprendre la nature fondamentale de l'action.

Or, l'action est-elle engendrée par une idée ? Avez-vous d'abord une idée et agissez-vous ensuite ? Ou l'action vient-elle d'abord et ensuite, parce que l'action crée un conflit, construisez-vous, autour, une idée ? C'est-à-dire : est-ce que l'action crée la personne qui agit, ou la personne est-elle là d'abord ? Ceci n'est pas une spéculation philosophique et n'est pas basé sur les *Shastras*, la *Bhagavad Gita* ou quelque autre livre. Tous ces ouvrages sont en dehors de la question. Ne commençons pas à citer ce que d'autres personnes disent, parce que, comme je n'ai lu aucun des livres, vous gagneriez. Nous sommes en train d'essayer de voir directement si l'action vient d'abord, l'idée ensuite ; ou si l'idée vient d'abord et que l'action s'ensuit. Il est très important de découvrir laquelle vient d'abord. Si l'idée

vient d'abord, alors l'action ne fait que se conformer à une idée, et, par conséquent, n'est plus action, mais imitation, contrainte, selon une idée. Il est très important d'être conscient de cela ; parce que, comme notre société est principalement construite au niveau intellectuel, ou verbal, l'idée vient d'abord, chez chacun de nous, et l'action suit. L'action est alors la servante d'une idée, et une simple construction d'idées est manifestement nuisible à l'action. Les idées engendrent d'autres idées, et lorsqu'on ne cultive que des idées, il y a des antagonismes et la société pèche par l'excès de ce processus intellectuel. Notre structure sociale est très intellectuelle ; nous cultivons l'intellect au détriment de tous les autres facteurs de notre être, et, par conséquent, nous suffoquons sous le poids des idées.

Tout cela peut sembler quelque peu abstrait, académique, professoral, mais ne l'est pas. Personnellement, j'ai horreur des discussions académiques, des spéculations théoriques, parce qu'elles ne mènent nulle part. Mais il est très important que nous découvrions ce que nous entendons par idées, parce que le monde est en train de se diviser sur les idées opposées de la gauche et de la droite, les idées des communistes en tant qu'opposées à celles des capitalistes ; et si nous ne comprenons pas tout le processus de la fabrication des idées, prendre simplement parti est puéril, n'a pas de sens. L'homme mûr ne prend pas parti ; il essaye de résoudre directement les problèmes de la souffrance humaine, de la famine, de la guerre, etc. Nous ne prenons parti que lorsque nous sommes moulés par l'intellect, dont la fonction est de fabriquer des idées. Donc, il est très important, n'est-ce pas, de découvrir par nous-mêmes, et non selon ce que Marx, les *Shastras*, la *Bhagavad Gîta*, ou aucun d'eux, disent. Vous et moi devons trouver, parce que c'est notre problème ; c'est notre problème quotidien de découvrir quelle est la vraie solution à notre civilisation souffrante.

Nous disons donc : est-ce que les idées peuvent jamais produire de l'action, ou les idées ne font-elles que mouler la pensée et, par conséqent, limiter l'action ? Lorsque l'action est forcée par une idée, l'action ne peut jamais libérer l'homme. Je vous prie, il est extraordinairement important pour nous de comprendre ce point. Si une idée donne forme à l'action, alors l'action ne peut jamais avoir pour résultat la solution à nos misères ; car, avant qu'elle ne puisse être mise en œuvre, nous devons d'abord découvrir

comment l'idée est entrée en existence. L'investigation de la formation des idées (1), de la construction des idées, qu'elles appartiennent aux socialistes, aux capitalistes, aux communistes ou aux diverses religions, est de la plus grande importance, surtout lorsque notre société est au bord du précipice, appelant une nouvelle catastrophe, une nouvelle excision ; et ceux qui sont réellement sérieux dans leur intention de découvrir la solution humaine à nos nombreux problèmes, doivent d'abord comprendre ce processus de la formation des idées. Ainsi que je l'ai dit, ceci n'est pas académique, c'est l'approche la plus pratique à la vie humaine. Ce n'est pas philosophique ni spéculatif, parce que cela ne serait qu'une perte de temps. Laissons les étudiants des universités discuter les questions théoriques dans leurs unions ou dans leurs clubs.

Donc, qu'entendons-nous par une idée ? Comment une idée entre-t-elle en existence ? Et l'idée et l'action peuvent-elles être amenées à s'unir ? J'ai une idée, et je désire la mettre en exécution, donc je cherche une méthode pour la mise en exécution de cette idée ; et nous spéculons, nous gâchons notre temps et nos énergies, en nous querellant sur comment l'idée devrait être appliquée. Il est donc très important de savoir comment les idées entrent en existence ; et après avoir découvert la vérité de cela, nous pourrons discuter la question de l'action. Si l'on ne discute pas les idées, chercher simplement à savoir comment agir n'a aucun sens.

Or, d'où et comment prenez-vous une idée ? Une idée très simple : elle n'a pas besoin d'être philosophique, religieuse ou économique. Bien évidemment, c'est un processus de pensée, n'est-ce pas ? L'idée est le produit d'un processus de pensée. Sans processus de pensée, il ne peut pas y avoir l'idée. Donc je dois comprendre le processus de la pensée lui-même, avant que je ne puisse comprendre son produit, l'idée. Qu'entendons-nous par pensée ? A quel moment pensez-vous ? Il est évident que la pensée est une réponse, nerveuse ou psychologique, n'est-ce pas ? C'est la réponse immédiate des sens à la sensation, ou c'est psychologique : la réponse de la mémoire emmagasinée. Il y a réponse immédiate des nerfs à la sensation et il y a la réponse psychologique de la mémoire emmagasinée, l'in-

(1) Ideation.

fluence de la race, du groupe, du *gourou*, de la famille, de la tradition, et ainsi de suite, tout cela étant ce que vous appelez pensée. Donc, le processus de la pensée est la réponse de la mémoire, n'est-ce pas ? Vous n'auriez pas de pensées si vous n'aviez pas de mémoire, et la réponse de la mémoire à une certaine expérience met en action le processus de la pensée. Supposons, par exemple, que j'aie des souvenirs emmaganisés de nationalisme, que je dise que je suis un Hindou. Ce réservoir de souvenirs et de réponses du passé, d'actions, d'implications, de traditions, de coutumes, réagit à la provocation d'un Musulman, d'un Bouddhiste ou d'un Chrétien et la réponse de la mémoire à la provocation, inévitablement déclenche un processus de pensée. Observez le processus de pensée en œuvre en vous-même et vous pourrez vérifier la vérité de cela directement. Vous avez été insulté par quelqu'un et cela demeure en votre mémoire, cela fait partie de votre arrière-structure ; et lorsque vous rencontrez cette personne (qui est la provocation), la réponse est le souvenir de cette insulte. Donc la réponse de la mémoire (qui est le processus de la pensée) crée une idée ; par conséquent l'idée est toujours conditionnée — et c'est cela qu'il est important de comprendre. L'idée est le résultat du processus de pensée, le processus de pensée est la réponse de la mémoire, et la mémoire est toujours conditionnée. La mémoire est toujours dans le passé et cette mémoire devient vivante dans le présent, par une provocation. La mémoire n'a aucune vie en soi ; elle naît à la vie dans le présent, lorsqu'elle subit une provocation. Et toute mémoire, qu'elle soit en sommeil ou active, est conditionnée, n'est-ce pas ?

Qu'est donc la mémoire ? Si vous observez votre propre mémoire et la façon dont vous amassez des souvenirs, vous verrez qu'ils peuvent se rapporter à des faits, à des techniques, à de l'information, à la science, aux mathématiques, à la physique, etc., ou bien qu'ils sont le résidu d'une expérience inachevée, incomplète, n'est-ce pas ? Observez votre propre mémoire et vous verrez. Lorsque vous achevez une expérience, lorsque vous la complétez, il n'y a pas de souvenirs de cette expérience dans le sens d'un résidu psychologique. Il n'y a un résidu que lorsque l'expérience n'est pas pleinement comprise ; et nous ne comprenons pas l'expérience, parce que nous considérons chaque expérience à travers des souvenirs du passé, et par conséquent nous n'abordons jamais le neuf comme

étant neuf, mais toujours à travers l'écran de ce qui est vieux. Il en résulte clairement que notre réponse à l'expérience est conditionnée, toujours limitée.

Nous voyons donc que les expériences qui ne sont pas complètement comprises laissent un résidu, que nous appelons mémoire. Cette mémoire, lorsqu'elle est provoquée, produit la pensée. Cette pensée crée l'idée et l'idée moule l'action. Donc l'action basée sur une idée ne peut jamais être libre ; et, par conséqent, il n'y a aucun affranchissement pour aucun de nous au moyen d'une idée. Je vous en prie, ceci est très important à comprendre. Je ne suis pas en train de construire une série d'arguments contre les idées, je peins le tableau qui montre comment les idées ne peuvent jamais donner lieu à une révolution. Des idées peuvent modifier l'état actuel, ou changer l'état actuel, mais cela n'est pas une révolution. Une substitution, ou une continuité modifiée, n'est pas une révolution. Tant que je suis exploité, il importe fort peu que je sois exploité par des capitalistes privés ou par l'Etat ; mais l'exploitation par l'Etat, nous la considérons meilleure que l'exploitation par un petit nombre. Est-elle meilleure ? Je ne parle pas des hauts personnages. Est-elle meilleure pour l'homme qui est exploité ? Une simple modification n'est pas une révolution, elle n'est que réaction à une condition. C'est-à-dire que l'armature capitaliste peut produire une réaction sous forme de communisme, mais cela est encore sur le même plan. C'est la continuité modifiée du capitalisme sous une forme différente. Je ne plaide ni pour le capitalisme ni pour le communisme. Mais essayons de voir ce que nous entendons par changement, ce que nous entendons par révolution. Et une idée ne peut jamais produire une révolution dans le sens le plus profond de ce mot, dans le sens de transformation complète. Une idée peut produire une continuité modifiée de ce qui *est*, mais cela n'est pas une révolution. Or nous avons besoin d'une révolution, non d'une continuité modifiée ; nous avons besoin, non d'une substitution mais d'une complète transformation.

Je répète que pour produire cette révolution, cette complète transformation, je dois d'abord comprendre les idées et comment elles surgissent ; et si je comprends les idées, si je vois le faux en tant que faux, alors je peux aller plus loin et me demander ce que nous entendons par action, si la pensée crée l'idée — ou si c'est la pensée elle-même, mise dans une forme verbale, que j'appelle idée — et si cette

pensée est toujours conditionnée parce qu'elle est la réponse de la mémoire à une provocation qui est toujours neuve, alors une idée ne peut jamais engendrer une révolution dans le sens le plus profond du mot ; et c'est pourtant ce que nous essayons toujours de faire. Nous nous appuyons sur une idée pour amener une transformation. J'espère que je me fais comprendre clairement.

Notre problème est donc : si je ne peux pas m'appuyer sur une idée (qui est un processus de pensée), alors comment puis-je agir ? Je vous en prie : avant que je ne puisse savoir comment agir, je dois être complètement sûr que l'action basée sur une idée est totalement fausse ; je dois voir que les idées façonnent l'action et que l'action qui est façonnée par des idées sera toujours limitée. Il n'y a donc aucun affranchissement par une action basée sur une idée, sur une idéologie, ou sur une croyance, parce qu'une telle action est le produit d'un processus de pensée, qui n'est que la réponse de la mémoire. Ce processus de pensée doit inévitablement créer une idée qui est conditionnée, limitée, et une action basée sur une limitation ne peut jamais libérer l'homme. L'action basée sur une idée est une action limitée, une action conditionnée, et si je considère cette action comme un moyen de libération, je ne peux évidemment que continuer dans un état conditionné. Je ne peux donc pas considérer qu'une idée soit un guide pour agir. Et pourtant c'est ce que nous faisons, parce que nous sommes si attachés aux idées, que ce soient les idées des autres ou les nôtres propres !

Ce que nous avons à faire maintenant, c'est découvrir comment agir sans le processus de la pensée — ce qui a l'air d'être tout à fait lunatique ; mais pensez-vous que cela le soit ? Examinez directement notre problème : il est très intéressant. Lorsque je vis et agis à l'intérieur du processus de la pensée (qui engendre l'idée, qui à son tour moule l'action), il n'y a pas d'affranchissement, mais puis-je agir sans le processus de la pensée, qui est mémoire ? Je vous en prie, ne confondons pas : par mémoire, je n'entends pas la mémoire des faits. Il serait absurde de dire qu'il faut rejeter toutes les connaissances techniques, la façon de construire une maison, une dynamo, un avion à réaction, la façon de briser l'atome,etc., bref, tout ce que l'homme a acquis au cours des siècles, une génération après l'autre. Mais puis-je vivre, puis-je agir, sans la réponse psychologique de la mémoire, qui résulte en conception d'idées,

laquelle, à son tour, contrôle l'action ? Pour la plupart d'entre nous, ceci peut sembler très bizarre, car nous sommes habitués à avoir une idée d'abord, et ensuite à conformer l'action à l'idée. Toutes nos disciplines, toutes nos activités sont basées sur ceci : l'idée d'abord et ensuite une conformité à l'idée ; et lorsque je vous pose la question, vous n'avez pas de réponse, parce que vous n'y avez pas pensé du tout dans cette direction. Ainsi que je l'ai dit, cela peut sembler insensé à beaucoup d'entre vous ; mais si vous examinez réellement tout le processus de la vie de très près, et sérieusement, parce que vous voulez le comprendre et non pas seulement vous lancer des mots les uns aux autres, alors cette question de savoir ce que nous entendons par action doit forcément surgir.

L'action est-elle réellement basée sur l'idée, ou l'action se produit-elle d'abord et l'idée après ? Si vous observez d'encore plus près, vous verrez que l'action vient toujours d'abord et non l'idée. Le singe dans l'arbre a faim, et ensuite il est poussé à cueillir un fruit ou une noix. L'action vient d'abord, et ensuite l'idée que vous feriez bien d'emmagasiner la nourriture. Pour l'exprimer différemment, est-ce l'action qui vient d'abord, ou le « quelqu'un » qui agit ? (1) Y a-t-il une personne agissante, sans action ? Comprenez-vous ? C'est cela ce que nous nous demandons toujours : Qui est-ce qui voit ? Qui est l'observateur ? Le penseur est-il distinct de ses pensées, l'observateur distinct de l'observation, celui qui vit l'expérience distinct de l'expérience, la personne qui agit distincte de l'action ? Existe-t-il une entité qui domine toujours, qui surveille, qui observe l'action — que vous appelez Parabrahman ou d'un autre nom à votre choix ? Lorsque vous donnez un nom, vous êtes simplement pris dans le piège de l'idée, et cette idée contraint vos pensées ; et, par conséquent, vous dites que la personne qui agit vient d'abord et ensuite l'action. Mais si vous examinez réellement le processus, très soigneusement, de près et intelligemment, vous verrez qu'il y a toujours l'action d'abord et que l'action, avec une fin en vue crée la personne qui agit. Me suivez-vous ? Si l'action a un but en vue, l'obtention de ce but engendre l'entité qui agit. Si vous pensez très clairement et sans préjugés, sans conformismes, sans essayer de convaincre qui que ce soit, sans une fin en vue, en cet acte

(1) The actor.

même de penser il n'y a pas de penseur — il n'y a que penser. Ce n'est que lorsque vous poursuivez un but en pensant, que vous devenez important, et non la pensée. Peut-être quelques-uns parmi vous ont observé cela. C'est en réalité une chose importante à découvrir, parce que, de là, nous saurons comment agir. Si le penseur vient d'abord, alors le penseur est plus important que la pensée, et toutes les philosophies, les coutumes et les activités de notre civilisation actuelle sont basées sur ce postulat ; mais si la pensée vient d'abord, alors la pensée est plus importante que le penseur. Naturellement, ils sont reliés : il n'y a pas de pensée sans le penseur et il n'y a pas de penseur sans la pensée. Mais je ne veux pas discuter cela maintenant, parce que nous sortirions du sujet.

Peut-il donc exister une action sans mémoire ? Cela veut dire : peut-il exister une action qui soit constamment révolutionnaire ? La seule chose qui soit constamment révolutionnaire est une action sans l'écran de la mémoire. Une idée ne peut pas provoquer une perpétuelle révolution, parce qu'elle modifie toujours l'action selon l'arrière-plan de son conditionnement. Notre question est donc : peut-il exister une action sans le processus de la pensée, qui crée l'idée, qui à son tour contrôle l'action ? Je dis qu'une telle action peut exister et qu'elle peut avoir lieu immédiatement lorsque vous voyez que l'idée n'est pas un affranchissement, mais une entrave à l'action. Si je vois cela, mon action ne sera pas basée sur une idée et, par conséquent, je suis dans un état de révolution complète ; et alors il y a la possibilité d'une société qui n'est jamais statique, qui jamais n'a besoin d'être renversée et rebâtie. Je dis que vous pouvez vivre avec votre femme, avec votre mari, avec votre voisin, dans cet état d'action qui ne se conforme pas à une idée ; et cela est possible seulement lorsque vous comprenez la nature réelle de l'idée, la façon dont l'idée est créée et dont elle moule l'action. L'idée qui moule l'action est nocive à l'action et celui qui s'appuie sur une idée comme moyen de faire une révolution, soit dans la masse, soit dans l'individu, cherche en vain. La révolution est continuelle, elle n'est jamais statique. Les idées créent, non pas une révolution, mais simplement une continuité modifiée. Seule l'action qui n'est pas basée sur une idée peut donner naissance à une révolution qui est continuelle et, par conséquent, toujours en renouvellement.

(*Bangalore V*)

J'essaierai de résumer brièvement ce que nous avons dit dans les causeries précédentes. Naturellement, cela sera plutôt concis, et peut-être un peu déroutant au début, mais si vous voulez bien y prêter toute votre attention, je crois que certaines choses seront claires, même si d'autres peuvent nécessiter des explications complémentaires et un examen plus approfondi. Mais je crois que le fait évident demeure que, pour la plupart, nous avons de nombreux problèmes, de nombreuses inquiétudes et des conflits et qu'apparemment nous ne sommes pas capables de les résoudre. Je crois que c'est parce que nous ne voyons pas le tableau clairement. Nous ne lisons pas le problème profondément, soigneusement et sans préjugés (quels qu'ils soient : émotionnels, psychologiques, intellectuels, sociaux ou économiques). Le problème lui-même contient la réponse ; la réponse n'est pas en dehors du problème. Toute notre question, alors, est : comment lire le problème très clairement et très vite, car le problème n'est jamais le même. Il est continuellement variable, mouvant, jamais fixe. C'est comme un fleuve au cours rapide. Et pour comprendre un tel problème, nous devons comprendre le créateur du problème, qui est la faculté de penser, le soi, le je. Mais la plupart d'entre nous trouvent leur bonheur dans les choses créées par la main ou par l'esprit ; nous nous satisfaisons de choses produites soit par la machine ou par des idées, ou par la pensée, ou par des croyances. Mais les choses faites par la main ou par l'esprit sont toutes sensorielles ; elles s'usent bien vite et passent, de même que par un emploi continuel une machine finit par être hors d'usage. Les choses faites par la main s'usent jusqu'à n'exister plus, et il en est de même des choses faites par l'esprit, des opinions, des croyances, des doctrines. La valeur de ces choses faites par l'esprit s'use rapidement, de sorte qu'il y a une lutte continuelle pour maintenir de façon permanente ce dont le caractère est essentiellement transitoire. Les choses faites par la main sont mal employées par l'esprit. L'esprit donne des valeurs erronées à la nourriture, à l'habillement, aux logements ; et l'esprit qui donne de fausses valeurs crée la misère. Notre conflit, donc, a comme source les valeurs que l'esprit établit pour les choses faites par la main, et c'est dans leur mauvais emploi que réside notre misère.

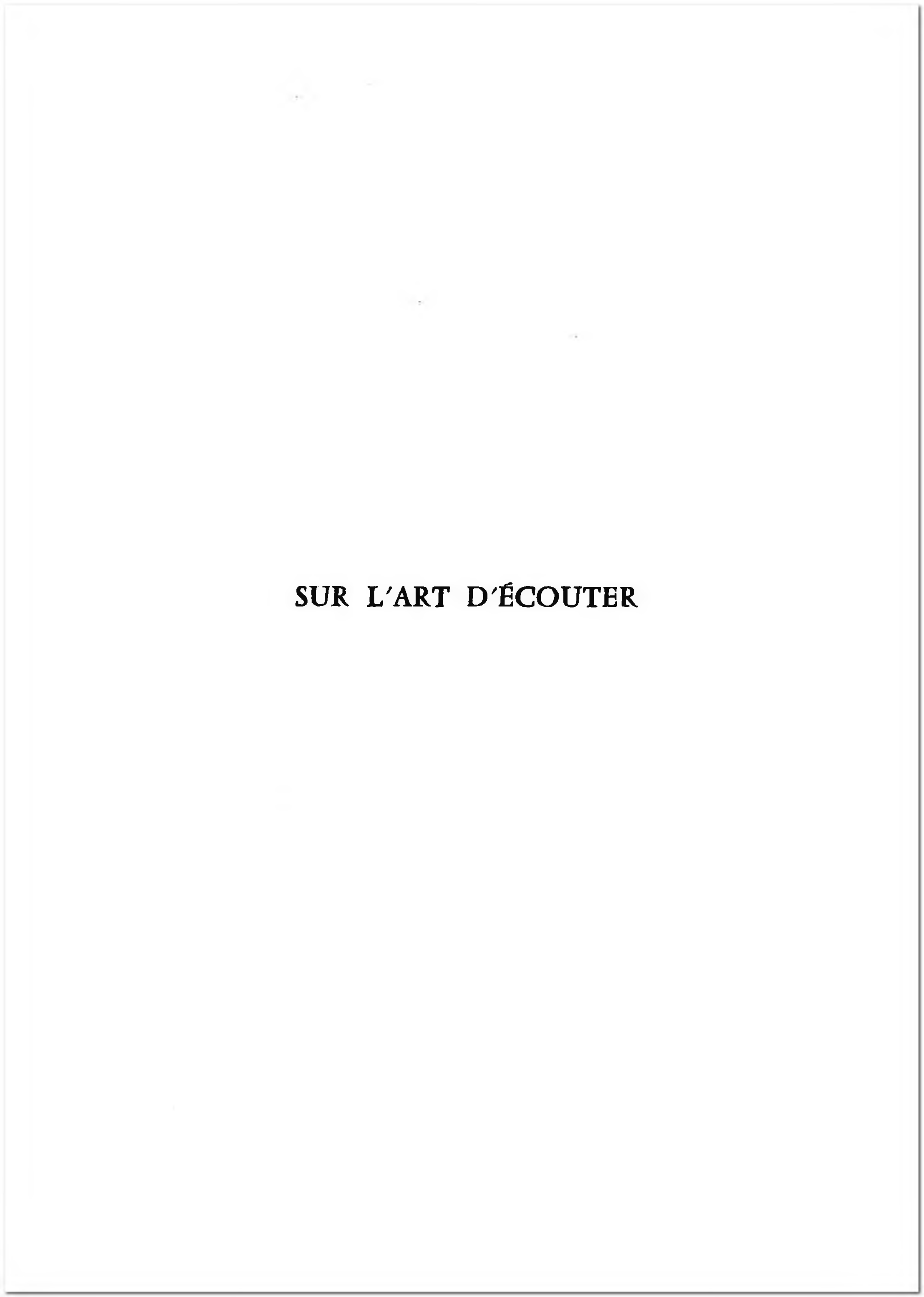
Donc l'esprit — qui est l'intellect — avec sa volonté et sa capacité d'évaluer, doit être compris ; car, tant que

l'esprit n'est pas compris (avec ses désirs, avec ses poursuites et sa capacité d'évaluer selon ses préjugés, ses notions, ses connaissances) tant que l'esprit n'est pas compris, de toute évidence il y a conflit, il y a misère. La volonté, après tout, est l'expression du désir, le produit de l'avidité, du désir d'être ; et tant que cette volonté (avec la capacité d'évaluer, qui est la fonction de l'intellect) n'est pas pénétrée profondément, comprise et considérée dans sa pleine signification, il y a forcément conflit, il y a forcément misère. Donc, s'il n'y a pas cette compréhension de la volonté, de l'intellect et des créations de l'esprit (qui ne sont pas des processus distincts, mais un processus total), il y a forcément conflit ; et la compréhension de l'esprit est la connaissance de soi. La connaissance de soi redresse l'individu. Ce qui est tordu, déformé, c'est l'interprète ; c'est lui qui fait mauvais usage des choses. Ce corrupteur c'est l'esprit ; et tant qu'il n'y a pas de connaissance de soi (qui consiste à être conscient du processus de l'esprit, du je) il y a forcément une fausse évaluation des choses faites par la main ou par l'esprit, donc forcément conflit, misère. La connaissance de soi est le commencement de la sagesse : sans connaissance de soi il n'y a pas de bonheur.

Donc, en vue de comprendre un problème, quelque complexe qu'il puisse paraître, que ce soit un problème économique, social ou psychologique, l'on doit être capable de voir clairement, sans déformations ; mais cela n'est pas possible tant qu'il n'y a pas de connaissance de soi. Et la connaissance de soi ne peut pas être réalisée tant qu'il n'y a pas de méditation. Car la méditation est un processus de continuelle révélation de chaque pensée et de chaque sentiment ; ce n'est pas une fixation sur une image ou sur une idée particulière, mais une constante lucidité, une constante compréhension de chaque pensée, de chaque sensation (ou émotion), au fur et à mesure qu'elles surgissent. La méditation ne consiste pas à choisir une forme particulière et à y demeurer, mais c'est une continuelle découverte du sens de chaque pensée et de chaque sentiment. Pour faire cela, il ne doit y avoir aucune condamnation. Notre problème est l'affliction, l'affliction qui existe dans nos rapports avec les personnes et les choses, l'affliction qui résulte des fausses évaluations, l'affliction qui provient de l'ignorance ; et l'affliction ne peut être dissipée, dissoute, que lorsque s'épanouit la connaissance de soi. Cette connaissance n'est pas du soi supérieur ni du moi inférieur (cette division est dans

le champ de l'esprit et, par conséquent, est une fausse division, une division d'auto-protection sans aucune réalité) : la connaissance de soi est conscience du soi sans division ; et tant qu'il n'y a pas de connaissance de soi, la multiplication et la re-fabrication de nos problèmes continuera. Voilà pourquoi l'individu a une si énorme valeur. Car il est le seul transformateur, lui seul peut provoquer une révolution dans ses rapports, et par conséquent une révolution dans le monde, dans le monde avec lequel il est en relation. Ce n'est que par la connaissance de soi qu'il peut y avoir transformation et cette transformation ne peut avoir lieu par aucun miracle, par aucune connaissance livresque, mais seulement par une continuelle expérimentation, par une continuelle découverte du processus de notre être. Ce processus est un processus total et non un processus d'isolement. Il n'est pas en antagonisme avec le monde, car l'individu est le processus total, il est le résultat du monde. Sans le monde, sans l' « autre », sans tout ce avec quoi nous sommes en relation, l'individu n'est pas ; et celui qui voudrait être transformé et réaliser le bonheur ne peut pas s'isoler. Ce n'est que lorsqu'il y a une continuelle découverte des activités du soi, du je, avec son avidité, ses aspirations, ses agoisses, ses poursuites et ses fausses créations, ce n'est que lorsqu'il y a une compréhension complète des façons de faire du soi (des mécanismes cachés et apparents de l'esprit), qu'il peut y avoir du bonheur. Le bonheur vient, non pas en évaluant, mais lorsque l'esprit n'est pas préoccupé de lui-même, lorsque l'esprit est silencieux. Alors le bonheur entre en existence ; et un homme ainsi heureux peut résoudre les problèmes qui l'entourent.

(*Bombay XII*)



SUR L'ART D'ÉCOUTER

Je répondrai maintenant à des questions, mais je voudrais d'abord examiner un ou deux points. Je crois qu'il y a un art d'écouter. La plupart d'entre nous écoutent à travers un écran de préjugés, soit que nous nous attendions à recevoir une solution bien définie à nos problèmes, soit que nous ne soyons pas conscients des innombrables préjugés qui nous empêchent d'entendre réellement ce que l'on nous dit, soit encore que nous ne soyons pas assez intéressés ou concentrés pour même écouter. Ecouter vraiment c'est écouter sans être tendu, sans lutte, sans effort pour entendre ; c'est écouter comme s'il s'agissait de musique, de quelque chose que nous connaissons et dont nous jouissons, non pas la répétition d'un disque, mais quelque chose de frais et de neuf. Vous savez ce que je veux dire. Lorsque vous prenez plaisir à quelque chose, à une conversation, à un morceau de musique, ou lorsque vous lisez de la littérature, vous écoutez, et les mots, la musique, le son, le silence entre deux mots glissent en vous et vous pénètrent sans que vous luttiez pour comprendre. Donc, si je puis vous le suggérer, il serait bon que nous écoutions sans faire l'effort d'écouter, sans accepter ni rejeter. Nous devrions pouvoir écouter sans ériger une barrière de défense ou sans être dévorés du désir d'appréhender ce que l'on dit. Il faut qu'il y ait une certaine tension, comme celle d'une corde de violon : lorsque la tension est juste, elle donne la note juste. De même, si nous écoutons avec une tension juste, avec la perception qu'il faut, je crois que nous comprendrons bien plus profondément et de façon plus étendue que si nous n'écoutions qu'une expression verbale. Alors, si vous êtes réellement en état de perception consciente, les mots ont un sens différent, ils pénètrent bien

plus profondément. C'est comme une graine qui est semée dans un sol riche. Donc, si je puis vous le suggérer, veuillez écouter ces réponses, non pas tant avec l'intention de saisir la solution à la question, mais considérons plutôt que vous et moi penserons le problème ensemble et à haute voix et que nous verrons où cela nous mène. Car répondre à des questions doit être une redécouverte pour moi aussi bien que pour vous, et non la répétition d'un vieux disque que vous et moi aurions appris par cœur. Après tout, la musique est le silence entre deux notes. Si c'était un son continu, il n'y aurait pas de musique. C'est le silence entre deux notes qui les met en valeur, qui confère leur beauté aux notes. De même, c'est le silence entre les mots, entre les pensées, qui donne à la pensée de la valeur, un sens. Donc, en écoutant les réponses à ces questions, ce qui est important ce n'est ni d'accepter ni de rejeter, mais de comprendre ce qui se dit, sans la barrière des préjugés. Cela est extrêmement ardu, parce que, pour la plupart, nous sommes remplis de préjugés, et en sommes si inconscients, qu'il nous est très difficile de pénétrer l'épaisse armure de nos intentions, de nos déformations ; mais si nous pouvons, pour un soir au moins, mettre de côté cette épaisse armure et écouter comme si nous jouissions de quelque chose d'agréable ensemble, je crois que cette réunion, et les suivantes, auront une valeur réelle.

(Bombay VII)

Il y a une tendance, je crois, spécialement parmi ceux qui ont beaucoup lu et qui ont acquis leur expérience en fonction de leurs lectures, de traduire ce que je dis dans les termes de leur ancien savoir. C'est comme mettre du vin nouveau dans de vieilles bouteilles. Lorsque l'on met du vin nouveau dans de vieilles bouteilles, le vin nouveau fermente et casse la bouteille. C'est, en général, ce qui arrive. De même, peut-être, ceux qui ont lu beaucoup d'ouvrages orientés dans une voie particulière ont une tendance à traduire ce que je dis selon leur savoir, et je crois que c'est une erreur de se borner à traduire, à mettre dans un vieux langage ce que l'on entend. Parce que se contenter de traduire en vieilles terminologies ce que l'on entend, n'engendre pas la compréhension : on classifie, on catalogue ce que l'on entend, ce qui, en vérité, empêche de comprendre. Ce qui engendre la compréhension est l'appréhension directe,

non l'appréhension à travers un vieux langage, une vieille terminologie de vieux mots avec leur sens spécifique. Donc, si je puis le suggérer, il serait avantageux et très utile d'écouter et d'appréhender directement, sans traduire selon votre terminologie ou selon l'usage particulier que vous faites des mots. Nous avons, la plupart d'entre nous, du savoir accumulé et, selon ce savoir, nous agissons. Mais la connaissance de soi est différente ; la connaissance de soi n'est pas un savoir accumulatif, résiduel, mais exige une vivacité d'observation continuelle. Dès que nous accumulons du savoir, il devient un fardeau ; et lorsqu'il y a un fardeau, un poids, voyager devient impossible, ou très difficile. Mais la connaissance de soi, la connaissance de l'entier processus de soi-même n'exige aucun savoir préliminaire. Au contraire, lorsqu'il y a des connaissances antérieures, elles provoquent forcément des malentendus, de fausses interprétations, des traductions erronées. C'est comme voyager : en avançant, vous commencez à comprendre le pays, le paysage. Ou c'est comme creuser un puits et boire les eaux de ce puits. De même, la connaissance de soi n'est pas accumulative, c'est un mouvement continuel, c'est de la connaissance d'instant en instant, toujours vivante, toujours en découverte, toujours créatrice. Ce n'est que lorsqu'il y a accumulation, lorsqu'il y a des déchets résiduels (qui deviennent mémoire) que la connaissance est une entrave, qu'elle nous empêche de vivre en état de création, d'être créateur. Après tout, le savoir que nous avons est d'ordre technique, n'est-ce pas ? L'on n'accumule pas des connaissances sur soi-même. Si nous croyons le faire, cela n'est que les souvenirs de ce que d'autres personnes ont dit, ou de ce que nous avons appris dans des livres, ou c'est une répétition de mots, de choses que nous avons entendu dire. Très peu d'entre nous ont la connaissance de soi, la connaissance de ce que nous sommes, en fait. La plupart d'entre nous vivent superficiellement. Cela peut se comparer à un iceberg : seule la dixième partie apparaît en surface ; le reste est sous l'eau. De même, nous vivons un dixième en surface et nous sommes très agités : nos activités, nos existences sociale, politique, religieuse, sont toutes en surface. Nous n'allons jamais, en dessous, explorer les profondeurs où se trouve, en réalité, la plus grande partie de notre existence. Mais pour explorer profondément, de façon pénétrante, il faut qu'il y ait cette continuelle découverte. Tout d'abord, évidemment, il faut qu'il y ait la connaissance de

nos sentiments quotidiens. Lorsque tout cela est compris, on peut pénétrer de plus en plus profondément dans le processus total qui est le je, le vous. Et cette découverte n'exige pas un savoir préalable ; au contraire, un savoir préalable devient une entrave. Plus vous creusez, plus vous comprenez. L'art de comprendre ne réside pas dans l'accumulation, dans la mémoire. La compréhension vient d'instant en instant, lorsque l'esprit est frais, souple, vif, passif. Dans cet état, la compréhension vient silencieusement et rapidement — ou lentement, selon la souplesse, la sensibilité, la promptitude de l'esprit.

Donc, la connaissance de soi n'est pas une connaissance accumulée. Où il y a accumulation, il ne peut pas y avoir découverte, ni, par conséquent, peut-on penser correctement, c'est-à-dire penser d'instant en instant. L'action vraie est d'instant en instant, elle n'est pas disciplinée selon un modèle, un exemple, ou selon un idéal avec une fin, un résultat en vue. Si vous voulez vivre cela, vous découvrirez que la connaissance de soi est un continuel renouvellement, non une fin à atteindre ou à accomplir. C'est un mouvement continuel dans le voyage de la découverte de soi. Plus l'esprit est capable de pénétrer profondément, rapidement, plus il est susceptible de découverte, et plus il y a de félicité : il y a de la joie dans cette découverte.

(Bombay XI)

J'ai dit qu'il y a un art d'écouter, et peut-être puis-je développer un peu ce point, car je pense qu'il est important d'écouter correctement. Nous entendons, en général, ce que nous voulons entendre, et excluons tout ce qui nous dérange. A toute expression d'une idée troublante, nous opposons une sourde oreille ; et surtout lorsqu'il s'agit de questions profondes, religieuses, qui ont de l'importance dans la vie, nous avons une tendance à écouter très superficiellement. Si même il nous arrive d'entendre, ce ne sont que les mots que nous entendons, non le contenu des mots ; car la plupart d'entre nous refusent d'être dérangés. La plupart d'entre nous veulent continuer à vivre selon leurs habitudes, car modifier, provoquer un changement, signifie déranger, amener des troubles dans notre vie quotidienne, des troubles en famille, des troubles entre femme et mari, entre nous-

mêmes et la société. Et, pour la plupart, nous ne sommes pas disposés à nous laisser troubler ; nous préférons suivre la voie facile de l'existence ; et qu'elle mène à la misère, au désordre, à des conflits, est apparemment de très peu d'importance. Tout ce que nous voulons, c'est une vie facile : pas trop d'ennuis, pas trop de dérangement, pas trop de réflexion ; et ainsi, lorsque nous écoutons, en réalité nous n'entendons rien. Nous avons peur d'entendre profondément ; mais ce n'est que lorsque nous entendons profondément, lorsque les sons pénètrent loin qu'il y a la possibilité d'un changement fondamental, radical. Un tel changement n'est pas possible si vous écoutez superficiellement ; et si je puis le suggérer, pour ce soir du moins, je vous prie d'écouter sans aucune résistance, sans aucun préjugé ; écoutez ; ne faites rien de plus ; ne faites pas des efforts exténuants pour comprendre, parce que la compréhension n'est pas le fruit de l'effort ; la compréhension n'est pas le résultat d'une lutte. La compréhension vient promptement et sans qu'on sache comment, lorsque l'effort est passif ; ce n'est que lorsque le faiseur d'efforts est silencieux que survient la vague de la compréhension. Donc, si je puis le suggérer, écoutez comme vous écouteriez l'eau qui court à proximité : vous n'êtes pas en train d'imaginer, vous n'êtes pas en train de faire un effort pour écouter ; vous écoutez sans plus ; alors le son communique son sens, et cette compréhension est bien plus profonde, bien plus grande et durable que la simple compréhension des mots, qui provient d'un effort intellectuel. La compréhension des mots (que l'on appelle compréhension intellectuelle) est complètement vide. Vous dites : « je comprends intellectuellement, mais je ne peux pas mettre la chose en pratique » ; ce qui veut dire réellement que vous ne comprenez pas. Lorsque vous comprenez, vous comprenez le contenu. La compréhension dite intellectuelle n'existe pas. La compréhension intellectuelle n'est qu'une compréhension verbale. Appréhender les mots n'est pas comprendre leur contenu. Le mot n'est pas la chose. Le mot n'est pas la compréhension, La compréhension vient lorsque l'esprit a cessé de faire un effort, c'est-à-dire lorsqu'il n'érige pas une résistance, lorsqu'il n'est pas sous l'influence de préjugés, mais écoute librement et pleinement. Et, si je puis le suggérer, c'est ce que nous devrions essayer de faire ce soir ; parce qu'alors il y a un grand plaisir à écouter : c'est comme l'audition d'un poème, d'un chant ; c'est comme voir

le mouvement d'un arbre. Alors le fait d'observer, d'écouter, donne une valeur, une signification immenses à la vie.

La vraie religion consiste à dévoiler la réalité. La religion n'est pas croyance. La religion n'est pas la recherche de la vérité. La recherche de la réalité n'est que l'aboutissement d'une croyance. La religion consiste à comprendre le penseur ; car ce que le penseur est, cela il crée. Si l'on ne comprend pas le processus du penseur et de la pensée, se laisser simplement prendre par un dogme cela n'est pas dévoiler la beauté de la vie, de l'existence, de la vérité. Si vous cherchez la vérité, c'est que vous connaissez déjà la vérité. Si vous allez à la recherche de quelque chose, l'implication est que vous l'avez perdu, ce qui veut dire que vous savez déjà ce que c'est. Ce que vous connaissez, en fait, est une croyance, et une croyance n'est pas la vérité. Aucune dose de croyance, aucun amas de traditions, aucune des cérémonies religieuses — qui comportent tant de préconceptions de la vérité — ne conduisent à la religion. La religion n'est pas non plus la croyance de l'incroyant, le Dieu du croyant qui ne croit pas.

La religion consiste à permettre à la vérité d'entrer en existence — quelle que soit cette vérité : non pas la vérité que vous désirez, car celle-là n'est que la satisfaction d'un désir que vous appelez croyance. Il est donc nécessaire d'avoir un esprit capable de recevoir la vérité, quelle qu'elle soit ; et un tel esprit n'est possible que lorsque vous écoutez passivement. La lucidité passive naît lorsqu'il n'y a pas d'effort, pas de refoulement ni de sublimation ; car, après tout, pour recevoir il faut qu'il y ait un esprit qui ne soit pas surchargé d'opinions, ni affairé avec ses propres bavardages. D'une opinion, ou d'une croyance, l'esprit peut projeter une idée ou une image de Dieu ; mais c'est une projection de soi, de son propre bavardage, de ses propres fabrications et, par conséquent, ce n'est pas réel. Le réel ne peut pas être projeté, ni invité, mais peut entrer en existence seulement lorsque l'esprit, le penseur, se comprend lui-même. Si l'on ne comprend pas la pensée et le penseur, il n'y a pas de possibilité de recevoir la vérité, parce que le faiseur d'efforts est la pensée, qui est le penseur. Sans pensée, il n'y a pas de penseur ; et le penseur, à la recherche d'un surcroît de sécurité, prend refuge dans une idée, qu'il appelle Dieu, religion. Mais cela n'est pas de la religion, cela n'est que l'extension de l'égocentrisme du penseur, une

projection de lui-même. C'est une armature morale (1) projetée, une respectabilité projetée ; et cette respectabilité ne peut pas recevoir cela qui est vérité. Nous sommes très respectables, dans le sens politique, économique ou religieux. Nous voulons *être* quelque chose, ici ou dans un autre monde. Le désir d'exister dans un autre monde, dans une forme différente, est encore une auto-projection, encore un culte que l'on se rend à soi-même ; et une telle projection n'est évidemment pas religion. La religion est quelque chose de bien plus vaste, de bien plus profond que les projections du soi ; et, après tout, votre croyance est une projection. Vos idéaux sont des auto-projections, nationales ou religieuses, et suivre de telles projections est évidemment un plaisir que prend le moi ; c'est donc enfermer l'esprit à l'intérieur d'une croyance ; cela n'est donc pas réel.

La réalité ne vient à naître que lorsque l'esprit est immobile, non *rendu* immobile. Il ne faut pas discipliner l'esprit en vue de le fixer. Lorsque vous vous disciplinez, cela n'est qu'un désir, projeté, d'être dans un état particulier. Un tel état n'est pas l'état de passivité. La religion est la compréhension du penseur et de la pensée, ce qui veut dire la compréhension de l'action, dans nos rapports avec toute chose, La religion est la compréhension de l'action dans notre conduite, non l'adoration d'une idée, quelque délectable, quelque traditionnelle qu'elle soit, quelle que soit la personne dont elle émane. La religion est la compréhension de la beauté, de la profondeur, de la signification étendue de l'action au cours de nos rapports. Car, après tout, la vie est relation ; être c'est être en relation ; autrement, vous n'avez pas d'existence. Vous ne pouvez pas vivre en isolement. Vous êtes reliés à vos amis, à votre famille, à ceux avec qui vous travaillez. Même si vous vous retirez sur une montagne, vous êtes en relation avec l'homme qui vous apporte votre nourriture, vous êtes en relation avec une idée que vous avez projetée. Existence implique être, qui est relation ; et si nous ne comprenons pas cette relation, il n'y a pas de compréhension de la réalité, mais parce que notre état de relation est douloureux, parce qu'il nous dérange, parce que ses exigences varient continuellement, nous nous en évadons vers ce que nous appelons Dieu et nous croyons ainsi poursuivre la réalité. Le poursuiveur ne peut pas pour-

(1) Righteousness.

suivre le réel. Il ne peut poursuivre que son propre idéal, qui est auto-projeté. Donc notre état de relation (et sa compréhension) est la vraie religion et rien d'autre ne l'est, parce que en cette relation est contenue toute la signification de l'existence. Dans notre relation, soit avec des personnes, soit avec la nature, les arbres, les étoiles, les idées, l'Etat, en cette relation est le dévoilement total du penseur et de la pensée, qui est l'homme, qui est l'esprit. Le soi entre en existence à travers le foyer du conflit ; centrer le conflit c'est conférer à l'esprit la conscience de soi. Autrement, il n'y a pas de moi ; et bien que vous puissiez placer ce moi à un niveau élevé, c'est toujours le moi d'un désir en train de se satisfaire.

L'homme qui voudrait recevoir la réalité — non *chercher* la réalité — qui voudrait entendre la voix de l'éternel (quel que soit cet éternel) doit comprendre ses relations en acte, parce que dans l'action des relations il y a un état de conflit et c'est ce conflit qui met obstacle au réel. En effet, dans le conflit, il y a fixation de la conscience de soi, laquelle cherche à éviter, à fuir le conflit ; mais ce n'est que lorsque l'esprit comprend le conflit qu'il est capable de recevoir le réel. Donc si, sans comprendre notre être-en-relation, nous poursuivons le réel, cela n'est que la poursuite d'une évasion, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas le voir en face ? Comment pouvez-vous, sans comprendre l'actuel, aller au delà ? Vous pouvez fermer les yeux, vous pouvez vous hâter vers des sanctuaires et adorer des images vides ; mais le culte, la dévotion, le *puja,* les offrandes de fleurs, les sacrifices, les idéaux, les croyances — rien de tout cela n'a de sens si l'on ne comprend pas le conflit inhérent à notre état de relation. La compréhension du conflit dans l'acte de relation est d'importance primordiale ; rien d'autre n'est important, car dans ce conflit vous découvrirez l'entier processus de l'esprit. Sans vous comprendre tel que vous êtes, non pas tel que vous êtes censé être techniquement (Dieu enfermé dans la matière, si c'est cela la théorie), mais en fait, dans le conflit de l'existence quotidienne, économique, sociale et idéologique, sans comprendre ce conflit, comment pouvez-vous aller au delà et trouver quoi que ce soit ? La recherche d'un « au-delà » n'est que fuite devant ce qui *est,* et si vous tenez à vous enfuir, la religion ou Dieu est une évasion aussi bonne que la boisson. Ne protestez pas, si je mets la boisson et Dieu au même niveau. *Toutes* les évasions

sont au même niveau, que vous fuyiez par l'alcool, avec des *pujas* ou autrement.

La compréhension du conflit inhérent à notre état de relation est ce qui importe avant tout le reste ; car c'est avec ce conflit que nous créons le monde dans lequel nous vivons tous les jours — la misère, la pauvreté, la laideur de l'existence. L'état de relation est la réponse au mouvement de la vie : la vie est une continuelle provocation et lorsque la réponse est inadéquate, il y a conflit ; mais répondre immédiatement, avec vérité, adéquatement à la provocation, engendre une plénitude. En cette réponse qui est adéquate à la provocation, il y a cessation du conflit et, par conséquent, il est important de se comprendre soi-même, non en abstraction mais en fait, dans l'existence quotidienne. Ce que vous êtes dans la vie quotidienne est de la plus haute importance ; non ce à quoi vous pensez ou ce au sujet de quoi vous avez des idées ; mais comment vous vous comportez avec votre femme, votre mari, vos enfants, vos employeurs. Car c'est de cela, de ce que vous êtes, que vous créez le monde. Par conduite je n'entends pas conduite idéale. Il n'y a pas de conduite idéale. Votre conduite est ce que vous êtes à travers les instants ; c'est votre façon de vous comporter, de moment en moment. L'idéal est une fuite : vous fuyez ce que vous êtes. Mais comment pouvez-vous aller loin lorsque vous ne savez pas ce qu'il y a près de vous, lorsque vous n'êtes pas conscient de votre femme ? Il vous faut commencer près pour aller loin ; mais néanmoins vos yeux sont fixés sur l'horizon, que vous appelez religion, et vous avez tout le capharnaüm des croyances pour vous aider à fuir.

Donc, l'important n'est pas le moyen que l'on emploie pour fuir, car toutes les évasions se valent, les évasions religieuses et les évasions mondaines sont les mêmes et ne résoudront pas notre problème. Notre problème est l'état de conflit, non seulement celui entre individus, mais le conflit mondial. Nous voyons ce qui se passe dans le monde : le conflit grandissant des guerres, des destructions, des misères. *Cela,* vous ne pouvez pas l'arrêter. Tout ce que vous pouvez faire, c'est modifier votre relation avec le monde, non pas le monde d'Europe ou d'Amérique, mais le monde de votre femme, de votre mari, de votre travail, de votre maison. *Là,* vous pouvez amener du changement, et ce changement se meut en cercles de plus en plus vastes ; mais sans ce changement fondamental, il ne peut y avoir aucune paix

de l'esprit. Vous pouvez vous asseoir dans un coin ou lire quelque chose afin de vous endormir (c'est ce que la plupart des gens appellent méditer), mais cela, ce n'est pas le dévoilement, l'acceptation du réel. Ce que nous voulons, presque tous, c'est une évasion qui nous gratifie ; nous ne voulons pas faire front à nos conflits parce qu'ils sont trop douloureux. Il ne sont douloureux que parce que nous ne cherchons jamais à voir de quoi il s'agit, en fait ; nous sommes à la recherche de quelque chose que nous appelons Dieu, mais n'allons jamais à la recherche de la cause du conflit. Pourtant, si nous comprenons le conflit de l'existence quotidienne, nous pouvons aller plus loin, car c'est là que réside tout le sens, toute la valeur de la vie (1). Un esprit qui est en conflit est un esprit destructeur, un esprit qui dilapide, et ceux qui sont en conflit ne peuvent jamais comprendre ; mais le conflit ne peut être apaisé ni par des sanctions, ni par des croyances, ni par des disciplines ; c'est le conflit lui-même qui doit être compris. Notre problème est dans notre état de relation, qui est vie ; et la religion est la compréhension de cette vie, qui donne naissance à un état dans lequel l'esprit est en paix. Un tel esprit est capable de recevoir le réel. C'est cela, après tout, qui est la religion, non vos bandelettes sacrées, vos *pujas*, vos répétitions de mots, vos phrases, vos rituels. Tout cela, loin d'être religion est dérision. Mais l'esprit qui voit et comprend ce qu'est l'état de relation n'a pas de divisions. La croyance que la vie est une n'est qu'une idée et, par conséquent, n'a pas de valeur ; mais pour l'homme qui voit et comprend l'état de relation en acte, il n'y a ni la personne « non admise », ni la personne « admise » (2), il n'y a ni l'étranger, ni celui qui est tout près. Etre en relation consciente est le processus qui consiste à se connaître soi-même, et se comprendre de moment en moment dans la vie quotidienne, c'est cela la connaissance de soi. La connaissance de soi n'est pas une religion parmi d'autres, un but ultime. Cela n'existe pas, un but ultime. Cela n'existe que pour l'homme qui veut s'évader. Mais la compréhension de l'état actif de relation — dans lequel est une connaissance de soi qui ne cesse de germer et de s'épanouir de l'intérieur — est immesurable.

Ainsi la connaissance de soi n'est pas la connaissance d'un soi placé à quelque niveau élevé ; elle *est*, d'instant en instant, dans la vie quotidienne, qui est action, qui est rela-

(1) The whole significance of life.
(2) There is no « outsider » or « insider ».

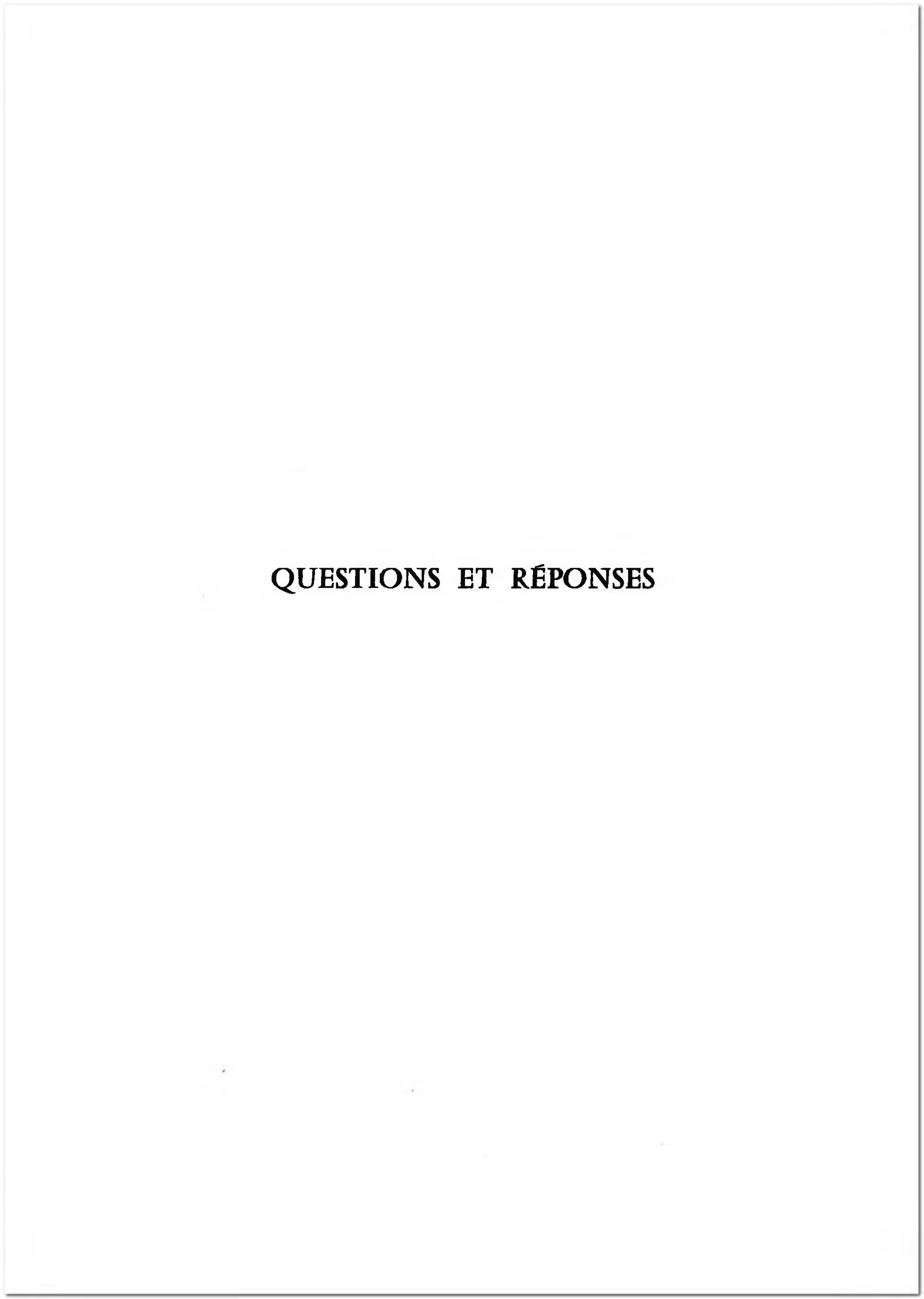
tion. Et sans connaissance de soi l'on ne pense pas correctement. Vous n'avez aucune base pour penser correctement si vous ne savez pas ce que vous êtes. Vous ne pouvez pas vous connaître en abstraction, en idéologie. Vous ne pouvez vous connaître que dans vos rapports, dans la vie quotidienne. Ne savez-vous pas que vous êtes en conflit ? Et à quoi cela sert-il de s'en éloigner, de l'éviter, à la façon d'un homme qui a, dans son organisme, un poison, qu'il n'élimine pas et dont, par conséquent, il meurt lentement ? La connaissance de soi est le commencement de la sagesse, et sans connaissance de soi vous ne pouvez aller loin. Chercher l'absolu, Dieu, la vérité, que sais-je, ce n'est là que la recherche d'une satisfaction auto-projetée. Il vous faut donc commencer près et fouiller chaque mot que vous prononcez, fouiller chaque geste, la façon dont vous parlez, la façon dont vous agissez, la façon dont vous mangez. Soyez conscient de tout, sans condamnation ; alors, dans cette lucidité vous connaîtrez ce qui, en fait, *est* et la transformation de ce qui *est*, qui est le commencement de la libération. La libération n'est pas une fin. La libération est de moment en moment dans la compréhension de ce qui *est*, lorsque l'esprit est libre, non *rendu* libre. Ce n'est qu'un esprit libre qui peut découvrir, non un esprit moulé par une croyance ou façonné conformément à une hypothèse. Un tel esprit ne peut pas découvrir. Il ne peut pas y avoir de liberté s'il y a conflit, car l'état de conflit est la fixation du soi dans ses relations.

Beaucoup de questions m'ont été posées et il est, naturellement impossible de répondre à toutes. Nous avons donc choisi quelques-unes qui semblent être représentatives et s'il n'est pas répondu à votre question, ne croyez pas qu'elle ait été négligée. Après tout, tous les problèmes sont reliés, et si je peux comprendre un problème dans sa totalité, je peux comprendre tous les problèmes qui se rattachent à lui. Donc, écoutez ces questions comme vous écouteriez une causerie ; car des questions sont des provocations et ce n'est qu'en répondant et réagissant (1) adéquatement à elles que nous verrons les problèmes résolus. Ce sont des provocations pour vous, aussi bien que pour moi, et par conséquent pensons-les profondément ensemble et réagissons, répondons pleinement.

(Rajahmundry III)

---

(1) Only in responding.



QUESTIONS ET RÉPONSES

— *Quelles qu'en soient les raisons, je suis né avec un certain tempérament et une certaine conformation psychologique. Cette conformation devient le facteur principal de ma vie : elle me domine absolument. Ma liberté, dans ce cadre, est très limitée, la plupart de mes réactions et de mes impulsions étant rigidement pré-déterminées. M'est-il possible de briser cette tyrannie qui s'impose à moi dès ma naissance ?*

— En d'autres termes : je suis prisonnier d'une préfabrication, d'un prototype, social, héréditaire, idéologique, conditionné par mon milieu, par mes parents ou par la société qui m'entoure. Je suis retenu dans les cadres de ce modèle et la question est : comment puis-je briser cela ? Je suis le résultat de mon père et de ma mère, biologiquement, physiquement. Je suis le résultat des croyances de mes parents, de leurs habitudes, de leurs craintes, qui ont créé la société autour de moi. Mes parents, à leur tour, étaient le résultat de *leurs* parents, avec leur milieu social, physique, physiologique, et ainsi de suite en remontant indéfiniment, en dehors du temps, sans commencement. Chaque personne est prisonnière d'une forme particulière d'existence. Je suis le résultat de tout le passé, non du mien seulement, mais de tout le passé de l'humanité. Je suis, en fin de compte, le fils de mon père. Je suis le résultat du passé, modifié en conjonction avec le présent. N'introduisons pas ici la question de la réincarnation, qui n'est qu'une théorie. Contentons-nous d'examiner ce qui *est*. Mon existence est le résultat de mon passé, mon passé étant le résultat de l'existence de mon père. Je suis le produit du temps, je suis le passé

qui traverse le présent pour devenir le futur. Je suis le résultat du hier qui est l'aujourd'hui devenant le demain.

Puis-je sortir de ce processus du temps ? C'est-à-dire puis-je rompre avec ce prototype que mon père et moi-même avons créé ? Je ne suis pas différent de mon père : je suis mon père modifié. C'est cela exactement, qui *est*. Mais si je commence à traduire ce qui *est ;* si, par exemple, j'introduis l'idée que je suis une âme, une entité spirituelle, alors je pénètre dans un tout autre domaine, qui n'est pas notre objet en ce moment (nous pourrons le discuter lorsque nous chercherons à voir ce qu'est l'âme, ce qu'est la continuité, ce qu'est la réincarnation). Notre problème, pour l'instant, est : puis-je, moi, qui suis conditionné — par la gauche ou par la droite, cela n'a aucune importance — puis-je sortir de ce conditionnement ?

Qu'est-ce que c'est, ce qui vous conditionne ? Qu'est-ce que c'est, ce qui limite la pensée ? Qu'est-ce que c'est, ce qui fabrique le prototype à l'intérieur duquel vous êtes prisonnier ? Si je cesse de penser, alors il n'y a pas de prototype : car je suis le penseur, nos pensées sont le produit du hier, je réagis à toute nouvelle provocation selon un modèle d'hier ou de la minute qui vient de s'écouler ; et puis-je — moi dont le processus de pensée est le produit du hier — cesser de penser en termes du passé ? Je ne fais qu'expliquer le problème autrement et vous trouverez vous-mêmes la réponse dans un instant. Ma pensée est conditionnée, parce que toute réponse émanant d'un état conditionné crée un surcroît de conditionnement ; toute action émanant d'un état conditionné est une action conditionnée, et, par conséquent, confère une continuité à l'état de conditionnement. Donc, pour en sortir, il faut qu'il y ait affranchissement de cet état de condition, ce qui veut dire affranchissement du processus de pensée — ce qui ne veut pas dire que je propose cela comme moyen d'évasion. La plupart des personnes, en fait, essaient de fuir, parce que la vie est trop urgente, trop forte, trop exigeante pour eux. Je ne vous propose pas une telle évasion ; je vous demande simplement de voir la vérité du problème. Pouvez-vous être libéré du processus de pensée ? Peut-il y avoir une complète révolution dans l'acte de penser — non selon le vieux moule, qui est la continuation du vieux avec des valeurs modifiées — mais une complète transformation, une démolition totale de ce qui *est ?* Puisque je suis le produit du hier, la liberté ne se situe évidemment pas au même

niveau, qui ne serait que la continuation du hier. Donc, je ne puis en sortir que lorsqu'il y a cessation du penser.

Nous ne faisons que regarder le problème, nous ne sommes pas à la recherche d'une réponse ; car la réponse est dans le problème, elle n'est pas étrangère à lui. Si vous comprenez le problème, la réponse est là ; tandis que vous cherchez une réponse et ne la trouvez pas, vous êtes dans l'embarras. Vous êtes en train d'attendre que je vous dise ce qu'il faut faire pour sortir du moule. Je ne vous dirai pas comment on en sort ; si je vous disais comment faire, cela n'aurait aucun sens, car alors vous ne suivriez pas le problème. Vous attendez que je vous dise ce qu'il faut faire, de sorte que vous voilà intrigués. Je ne vous dirai pas ce qu'il faut faire, parce que, si vous comprenez le problème, le problème cesse. Lorsque vous voyez un serpent et savez qu'il est venimeux, il n'y a pas de problème, n'est-ce pas ? Vous savez quoi faire — vous ne le touchez pas, vous vous en allez, ou vous faites autre chose. De même, vous devez comprendre ce problème complètement — et c'est ce que vous ne faites pas. Je le fais pour vous, et vous ne faites que m'écouter. Nous devons comprendre le problème, et non pas demander comment on le résout. Lorsque vous comprenez le problème, le problème lui-même révèle la réponse. C'est comme un écolier qui, passant un examen, ne lit pas le problème soigneusement, mais veut la réponse et, par conséquent, échoue. Mais s'il lit le problème très lentement, très soigneusement, le considérant sous tous ses angles, il trouvera la réponse — ou plutôt la réponse sera là.

De même, vous examinez ce problème avec le désir d'une réponse. Je ne pense pas que vous voyez la beauté de la chose. Probablement vous êtes fatigués, messieurs.

Une voix : Non !

— Oui, vous êtes fatigués. Je vous dirai pourquoi. Probablement ceci est très neuf pour vous ; cela doit l'être ; c'est une approche entièrement neuve ; alors vous êtes un peu intrigués, et lorsque vous êtes embarrassés ou désemparés, l'esprit vagabonde. Je puis continuer, c'est ma tâche (1) ; mais je ne fais pas que parler, car ce dont je parle, je l'ai fait. Tandis que vous, messieurs, si vous me permettez de le dire, vous n'étudiez pas le problème. Je l'ai

(1) It is my job.

exposé de différentes façons, mais vous refusez de le suivre. Je ne fais qu'indiquer ce qui *est*, qui est le problème. Mais étudier ce qui *est* ne vous intéresse pas. Vous attendez que se fasse voir le résultat, tandis que le résultat ne m'intéresse pas. Je veux comprendre la chose telle qu'elle est — et, par conséquent, j'ai trouvé la réponse.

Donc, permettez-moi de vous demander encore une fois de suivre le problème lui-même et de ne pas chercher une réponse. Je vous prie de voir l'importance de ceci : chercher une réponse, une solution, c'est ne pas comprendre le problème ; et si vous ne comprenez pas le problème, il n'y a pas de réponse à ce problème. Le problème est ici et vous cherchez une réponse là-bas — ce qui veut dire que vous trouverez une réponse avantageuse, qui satisfera. Mais si vous examinez le problème très soigneusement, très intelligemment, vous verrez la beauté de la chose, et le résultat est merveilleux.

Ainsi le problème est celui-ci : ma pensée est conditionnée, elle est fixée à une forme pré-établie ; et à chaque provocation — qui est toujours neuve — ma pensée ne peut répondre que selon son conditionnement, transformant le neuf en un vieux modifié. Donc, ma pensée ne peut jamais être libre. Ma pensée, qui est le produit du hier, ne peut répondre qu'en des termes d'hier ; et lorsqu'elle demande : « Comment puis-je aller au delà ? », elle pose une question fausse. Car, lorsque la pensée cherche à aller au delà de son propre conditionnement, elle se prolonge elle-même, sous une forme modifiée. Par conséquent, il y a une fausseté dans cette question. Il n'y a de liberté que lorsqu'il n'y a pas de conditionnement ; mais pour que la liberté soit, la pensée doit être pleinement avertie de sa condition et ne doit pas essayer de devenir une chose autre que ce qu'elle est. Si la pensée dit : « je dois me libérer de mon conditionnement », elle ne le peut jamais ; parce que, quoi qu'elle fasse, c'est toujours sa propre trame, continuée ou modifiée. Tout ce que la pensée peut faire, c'est cesser d'être. Certes, l'instant où la pensée est active, elle est conditionnée : c'est une continuité modifiée par une réaction conditionnée. Sur cette voie, il n'existe aucune façon de sortir du conditionnement. Il n'y a, par conséquent, qu'une voie — qui est verticale, qui est droite — c'est que la pensée doit cesser.

Mais la pensée peut-elle cesser ? Qu'est-ce que c'est que

penser ? Qu'entendons-nous par penser ? Nous appelons penser la réponse-réaction de la mémoire. J'essaye de rendre la chose très simple. Je ne veux pas la compliquer, car le problème lui-même est bien complexe. Penser est la réaction-réponse de la mémoire ; et qu'est-ce que c'est que la mémoire ? La mémoire est le résidu de l'expérience. C'est-à-dire que lorsqu'il y a une provocation, la pensée d'hier qui est mémoire, réagit à cette provocation et, par conséquent, la provocation n'est pas pleinement comprise, mais est interprétée à travers l'écran d'hier. Ce qui n'est pas compris laisse une marque, que nous appelons mémoire. N'avez-vous pas remarqué que lorsque vous avez compris quelque chose, lorsque vous avez complété une conversation, lorsque c'est fini, cela ne laisse pas de marque ? Ce n'est qu'un acte incomplet, verbal ou physique, qui laisse une marque. La réaction de cette marque, qui est la mémoire, est ce que l'on appelle penser. Mais peut-il exister un état dans lequel il n'y a pas d'hier, c'est-à-dire, peut-il exister un état où il n'y a pas de Temps, pas de pensée qui soit le produit d'hier ? La pensée conditionnée, qui cherche à se modifier ou à se changer, ne fait que prolonger l'état conditionné. C'est assez évident. Penser est la réponse-réaction de la mémoire, ce qui est évident aussi. Et la mémoire est le produit d'une imparfaite compréhension de l'expérience, des provocations. L'imparfaite compréhension de l'expérience est la cause de la mémoire. Lorsque vous faites quelque chose avec tout votre être intégré, cela ne laisse aucun résidu de mémoire ; mais lorsque le résidu répond, cette réaction nous l'appelons penser. Une telle pensée est conditionnée, et ce conditionnement peut parvenir à une fin, mais seulement lorsque l'acte est complet. Cela veut dire que vous abordez tout, à neuf.

Comment pouvez-vous aborder à neuf chaque chose ? Comment pouvez-vous aborder à neuf la vie, l'existence, dans le sens « en dehors du Temps » ? C'est une nouvelle question, n'est-ce pas ? C'est la question qui surgit de votre question. Et lorsque je vous pose cette question, quelle est votre réaction ? Si votre réaction est neuve aussi, c'est que vous êtes passivement lucide, sur le qui-vive, en observation. Cet état est intemporel. Dans cet état, où vous abordez tout avec une vivacité passive, avec lucidité, il n'y a pas de Temps ; il y a une expérience directe, la provocation est directement comprise ; par conséquent, on est

libéré de la pensée. Et cette liberté est éternelle, elle est maintenant, pas demain.

(*Bombay,* 18 *janvier* 1948)

— *Quelle est votre solution au problème de la famine ?*

— Examinons la question elle-même. Ainsi que je l'ai dit l'autre jour, je n'ai pas étudié vos questions. Je les considère devant vous pour la première fois. Donc, nous allons examiner et comprendre votre question ensemble, ce qui veut dire que vous n'allez pas devenir les auditeurs, les observateurs, et moi la personne qui répond. Nous allons examiner ce problème très soigneusement ensemble, pas à pas, parce que c'est votre problème aussi bien que le mien. Donc, je vous prie, ne soyez pas en attente d'une réponse, mais voyez les implications, la signification de cette question et tout ce qu'elle contient. Parce que, ainsi que je l'ai dit, le problème contient la réponse ; la réponse n'est jamais en dehors du problème. Si je puis comprendre le problème avec toute sa portée, la réponse est là ; mais si vous avez une réponse, vous ne comprendrez jamais le problème, parce que la réponse, la conclusion, la formule interviennent entre le problème et vous. Seule alors la réponse vous intéresse et vous occupe, non le problème lui-même.

La question est : « Quelle est votre solution au problème de la famine ? » Est-ce qu'aucune solution peut mettre un terme à la famine ? Est-ce qu'aucun système — qui est toujours impliqué dans une solution — peut mettre un terme à la famine, que le système soit de la droite modifiée ou de l'extrême gauche ? Est-ce que la modification du système capitaliste ou un système communiste mettraient un terme à la famine ? C'est cela qui est impliqué dans cette question. Lorsque vous interrogez au sujet d'une solution, vous entendez un système, n'est-ce pas ? Je ne suis pas en train de mettre dans la question quelque chose qui n'y est pas. Nous avons plusieurs systèmes : les systèmes fascite, capitaliste, communiste. Comme ils n'ont pas résolu le problème de la faim, vous me demandez : « Avez-vous, *vous,* un système qui le résoudrait ? » En somme : un système, quel qu'il soit, pourrait-il mettre un terme à la famine ?

Or, les systèmes deviennent plus importants que de nour-

rir les gens, lorsque le système s'interpose entre le problème et vous-même. Permettez-moi de poser la question de cette façon : Pourquoi les systèmes sont-ils devenus importants ? Pourquoi ces systèmes, que font intervenir la gauche et la droite, deviennent-ils importants ? Ils sont devenus importants parce que nous pensons qu'ils résoudront le problème, que par l'application externe d'une certaine action législative, c'est-à-dire par l'obligation imposée aux possédants, à ceux qui ont en mains les choses, l'outillage, nous mettrons un terme au problème. Nous pensons que par la violence nous allons transformer la société et faire cesser la faim. J'espère que vous suivez cela. Nous donnons de l'importance aux systèmes, parce que nous pensons que par la contrainte, par la législation, par une action extérieure, nous pouvons mettre un terme à la famine. De toute évidence, jusqu'à un certain point cela est vrai : il n'est même pas nécessaire de le discuter. Mais cela n'est pas tout le problème, n'est-ce pas ? Pourquoi la nourriture, le vêtement, le logement deviennent-ils si importants dans la vie de l'homme ? Ils sont nécessaires, c'est un fait bien évident. Il faudrait être stupide, il faudrait être tout à fait dérangé mentalement pour dire qu'ils ne sont pas nécessaires. Mais pourquoi ont-ils pris une importance si écrasante ? Comprenez-vous ? Ou plutôt : j'espère être assez clair (c'est plus poli de le dire ainsi). Pourquoi les possessions, les relations humaines, les idées, les idéologies deviennent-elles d'une importance dévorante ? Car ces choses sont exactement les mêmes que la nourriture, l'habillement et l'abri, mais sur un plan différent de pensée. Car nous nous basons sur un système pour résoudre ce problème ; nous disons que ceci ou cela est le meilleur système, le communiste, le socialiste ou le capitaliste, et là nous nous arrêtons. Mais certes, cela n'est pas la réponse. Si nous entrons un peu plus profondément dans le problème, nous nous demanderons pourquoi ces choses — faites par la main ou par l'esprit — deviennent d'une portée si extraordinaire dans nos vies. Est-ce parce que nous avons besoin de nourriture, de vêtements et d'abris ? Mais pourquoi sont-ils devenus une influence si dominante dans nos vies ? Certes, si je puis trouver la vérité de cette question, la nourriture, le vêtement et l'abri, pour nécessaires qu'ils soient, deviendront d'importance secondaire. Alors je ne donnerai pas une importance exagérée à ces choses, parce qu'il me sera égal d'avoir un peu plus ou un peu moins. Donc il m'est tout à

fait égal que la société soit organisée par tel groupe ou par tel autre groupe : je ne tuerai pas, je ne m'affilierai à aucun des deux, ce qui me ferait détruire par l'autre. Suivez-vous ? Lorsque les systèmes deviennent importants, le problème lui-même devient secondaire ; car l'accent est mis sur le système et non sur le problème. C'est cela qui se produit dans le monde à notre époque. Si le monde entier se préoccupait de nourrir l'homme, il est certain que le problème serait très simple. Les hommes de science ont déjà fait assez de découvertes pour rendre possible l'alimentation, l'habillement et le logement de l'homme. C'est un fait irréfutable. Mais nous ne tirons pas parti de ces possibilités, parce que nous sommes plus intéressés par les systèmes que par le problème de nourrir l'homme. Nous disons : « Mon système est meilleur que votre système » et nous sommes prêts à détruire, à nous égorger, à nous liquider les uns les autres. Qu'arrive-t-il par la suite ? Le pauvre, qui a faim, reste sur sa faim. Tandis que si nous ne nous appuyons pas sur des systèmes, mais comprenons quelles sont les implications du problème lui-même, alors des systèmes pourront être employés, mais ils ne deviendront pas nos maîtres.

Quelles sont donc les implications du problème ? Pourquoi les hommes — qui sont vous et moi — ont-ils donné une portée si extraordinairement dominante aux choses, à la propriété, à l'alimentation, aux vêtements, aux abris ? Nous donnons de l'importance aux valeurs sensorielles qui sont la nourriture, les vêtements et les abris, parce que nous les utilisons comme moyen d'expression psychologique individuelle. Je veux dire que la nourriture, l'habillement et le logement sont utilisés par l'individu pour son propre accroissement psychologique. Après tout, la propriété a très peu de sens par elle-même, mais, psychologiquement, la propriété assume une portée extraordinaire, parce qu'elle confère une position, un prestige, un nom, un titre. Et puisqu'elle donne le pouvoir, une position, de l'autorité, vous vous accrochez à elle ; et sur cela vous construisez un système qui détruit l'équitable distribution des choses à l'homme. Tant que vous et moi, psychologiquement, utilisons la propriété, le nom, la croyance (qui sont la même chose que la nourriture, le vêtement et l'abri, à un niveau différent), la famine doit forcément exister, il faut qu'il y ait conflit entre l'homme et l'homme. Je puis ne pas rechercher le pouvoir au moyen de possessions, mais je

deviens le commissaire, le bureaucrate, exerçant un énorme pouvoir, ce qui encore augmente la tension entre l'homme et l'homme. Tant que vous et moi, ou un groupe quelconque de personnes, utilisons la nourriture, le vêtement et l'abri comme instrument d'exploitation, de pouvoir, le problème de la famine continuera. Un système n'est pas la solution du problème, parce qu'un système est dans les mains d'une minorité ; c'est ainsi que le système devient important. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas un système pour régler l'homme et son avidité ; mais le problème peut être résolu radicalement, une fois pour toutes, non par le canal d'un système, mais seulement lorsque vous et moi sommes conscients du fait que nous nous servons de la propriété, des choses faites par la main ou par l'esprit, comme instruments pour notre expansion propre. Après tout, éliminez votre nom, votre titre, vos possessions, vos B.A. et vos M.A. et qui êtes-vous ? Vous êtes réellement une non-entité, n'est-ce pas ? Sans vos propriétés, sans vos médailles et tout le reste, vous n'êtes rien. Et pour voiler ce vide, vous utilisez les possessions, vous utilisez le nom, la famille. Le vide psychologique de l'homme cherche toujours à se couvrir avec des possessions, qui sont nourriture, vêtement, logement.

Ainsi, le problème de la famine est beaucoup plus psychologique que législatif ; ce n'est pas une question de simple imposition par la force. Si nous voyons réellement la vérité de ceci, nous cesserons de nous servir des choses comme instruments de notre expansion propre, et, par conséquent, nous aiderons à instaurer un nouvel ordre social. La vérité de la question est bien en ce que vous et moi utilisons les choses faites par la main ou par l'esprit comme moyen d'expansion propre, et, par conséquent, nous donnons une importance extraordinaire aux valeurs sensorielles. Mais si nous n'attachons pas une fausse signification aux valeurs sensorielles, c'est-à-dire si nous ne donnons pas l'importance prédominante à la nourriture, à l'habillement, à l'abri, le problème est simple et très facilement résolu. Alors les hommes de science se réuniront et nous donneront de la nourriture, des vêtements, des abris ; mais ils ne le feront pas maintenant, parce que, comme vous et moi, ils appartiennent à une société qui utilise les choses comme moyen d'expansion propre. Les hommes de science sont comme nous tous ; ils peuvent être différents dans le laboratoire, mais ils sont conditionnés comme vous

et moi. Ils sont nationalistes, recherchant psychologiquement le pouvoir, et ainsi de suite. Il n'y a donc pas de solution par leur intermédiaire. La seule solution à ce problème est en nous-mêmes : voilà la vérité. Si vous la comprenez réellement, il y aura une révolution, cette révolution intérieure qui est créatrice ; et par suite il y aura une société qui ne sera pas simplement statique, mais qui sera créatrice parce qu'elle représentera vous et moi. Monsieur, en comprenant ce qui *est* — qui est le problème — la vérité est découverte. C'est la perception immédiate de la vérité qui est libératrice, non la fabrication d'idées. Les idées ne peuvent que multiplier d'autres idées, et les idées, en aucune façon, ne donneront le bonheur à l'homme. Ce n'est que lorsque cesse la représentation des choses dans l'esprit qu'il y a *être* et être est la solution.

— *Vous dites que nous pouvons demeurer conscients, même pendant le sommeil. Veuillez expliquer.*

— C'est là un problème réellement complexe, qui nécessite une observation soigneuse et un esprit capable de suivre très rapidement, et j'espère que vous et moi parviendrons à faire cela ensemble. Je m'en vais expliquer cette question. Veuillez la suivre en vous-mêmes et ne pas simplement écouter mon explication verbale ; suivez-la pas à pas, pendant que j'y pénètre.

La conscience est faite de plusieurs couches, n'est-ce pas ? La conscience n'est pas seulement la couche superficielle ; elle se compose de couches et de couches, nombreuses : de toutes celles qui sont les mobiles secrets, les intentions non révélées, les problèmes non résolus, les souvenirs, les traditions, les pressions du passé sur le présent, la continuation du passé à travers le présent dans le futur. Tout cela, et plus encore, est la conscience. Je suis en train d'examiner ce que la conscience est en fait, non en théorie. Les nombreuses couches de la mémoire, toutes les pensées, les problèmes cachés qui ne sont pas résolus et qui créent la mémoire, les instincts raciaux, le passé, en conjonction avec le présent, créant le futur : tout cela est la conscience.

Or, la plupart d'entre nous ne sont conscients, ne fonctionnent que dans le cercle des couches superficielles de la conscience. J'espère que tout cela vous intéresse ; mais que cela vous intéresse ou non, le fait est là. Ne serait-ce qu'à titre d'information, écoutez. Tout d'abord, je n'ai lu

aucun livre de psychologie, et je n'emploie aucune terminologie spéciale aux psychologues, aucun de leurs jargons ; ni ai-je lu aucun de vos livres sacrés, qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest. Mais en étant conscient de ce qui se passe en nous-mêmes, nous découvrons toutes ces choses. En chacun de nous est la totalité de la sagesse. La connaissance de soi est le commencement de la compréhension et sans connaissance de soi il n'y a pas de pensée correcte, on n'a pas de base pour penser. En comprenant cela, nous sommes en train d'explorer la connaissance de soi, d'explorer la conscience ; et vous pouvez l'explorer directement pendant que je parle, vous pouvez être conscients de vous-mêmes et avoir une expérience directe ; ou vous pouvez vous borner à écouter verbalement, pour votre information : vous pouvez choisir, cela ne tient qu'à vous.

Donc, la plupart d'entre nous fonctionnent dans les couches superficielles de la conscience ; par conséquent nous demeurons creux et notre action entraîne d'autres réactions, en un surcroît de misère. Il n'y a affranchissement, libération, que lorsque la totalité de la conscience est parfaitement comprise. Cela n'est pas une question de temps, nous développerons ce point une autre fois. Puisque nous ne fonctionnons que dans les couches superficielles de la conscience, naturellement cela crée des problèmes ; cela ne résoud jamais des problèmes, au contraire c'est toujours le terrain de culture des problèmes. Comme la plupart des activités de notre existence quotidienne ne sont que les réponses de ces couches cultivées en surface, tout le paquet de couches inexplorées donne lieu à des problèmes en nombre de plus en plus grand. Lorsque vous avez un problème créé par les couches superficielles de la conscience, vous essayez de le résoudre superficiellement, comme un chien tracassant un os, le mordant, luttant contre lui — tel est toujours le cas avec les couches superficielles de la conscience ; et vous ne trouvez pas de solution. Alors, qu'arrive-t-il ? La nuit vous dormez sur le problème ; et lorsque vous vous réveillez, vous constatez que vous avez résolu le problème, ou vous voyez une nouvelle façon de l'aborder et vous pouvez le résoudre. Cela se produit de temps en temps chez chacun de nous. Cela n'est pas quelque chose d'extraordinaire ou de mystérieux, c'est un phénomène bien connu. Exactement, que s'est-il passé ? Cette couche extérieure de conscience, l'homme, l'homme superficiel, a pensé à cette question toute la journée, s'est tour-

menté à son sujet, essayant de la traduire selon ses exigences à lui, selon ses préjugés, selon ses désirs immédiats. Il a cherché une réponse et, par conséquent, n'a pas pu la trouver. Puis il s'est endormi et, pendant son sommeil, la conscience superficielle, la couche extérieure de l'esprit, a été en une certaine mesure tranquille, détendue, libérée de son incessante préoccupation. Alors, dans cette couche superficielle, le caché a projeté sa solution ; et au réveil le problème a acquis un nouveau sens. C'est un fait. Vous n'avez pas besoin de devenir des occultistes, vous n'avez pas besoin de devenir très habiles pour le comprendre : ce serait absurde. Si vous l'observez vous-mêmes, vous verrez que c'est un fait quotidien, évident. Mais tout cela ne veut pas dire que vous devez vous endormir pour voir votre problème résolu. Le problème est là ; et si vous pouvez l'aborder directement, sans aucune conclusion, sans qu'aucune réponse n'intervienne entre vous et le problème, vous êtes en relation immédiate avec le problème, et, par conséquent, vous êtes ouvert aux suggestions de l'inconscient.

L'ai-je expliqué trop rapidement ? Peut-être que oui. Mais cela n'a pas d'importance, monsieur. Nous nous reverrons encore plusieurs fois, parce que ceci est une question dans laquelle on doit entrer bien plus profondément. Nous n'avons fait que toucher une de ses parties, bien que la plupart d'entre nous se contentent de laisser la question à ce niveau-là.

Le point suivant qui est impliqué dans cette question est l'émission de l'inconscient. Il est certain que notre vie n'est pas une simple existence superficielle. Il y a des ressources vastes et cachées, des trésors d'extraordinaire importance, d'extraordinaire délectation et grandeur et joie, qui tout le temps suggèrent, émettent ; et parce que nous ne sommes pas capables de les recevoir directement lorsque nous sommes éveillés, ils deviennent des symboles, en tant que rêves, lorsque nous dormons. Les couches inconscientes, les couches profondes, celles qui n'ont pas été explorées, sont toujours en train de donner des informations, des suggestions d'une signification extraordinaire ; mais la conscience superficielle est si occupée avec son existence quotidienne, ses soucis quotidiens, la poursuite de son pain et beurre, qu'elle est incapable de recevoir ces émissions directement. Par conséquent, les émissions deviennent des rêves ; et les rêves appellent des interprètes ; alors les psychologues arrivent et font de l'argent. Mais aucune

interprétation n'est nécessaire s'il y a un contact immédiat et direct avec l'inconscient ; et cela ne peut se produire que lorsque l'esprit conscient est continuellement dans un état de quiétude, ayant constamment un intervalle, un espace entre action et action, entre pensée et pensée.

Un autre point impliqué dans cette question est l'expérience subjective de conversations tenues. Je ne sais pas s'il vous est arrivé de vous souvenir, en vous réveillant, d'avoir eu une longue conversation avec quelqu'un, vous rappelant des mots, ou un mot, ayant une intensité et une portée extraordinaires. Cela doit vous être arrivé. Vous vous souvenez avoir eu une discussion avec un ami, avec un homme que vous respectez, avec un ascète, un gourou. Qu'est-ce que c'est que cela ? Cela se situe encore, n'est-ce pas, dans le champ de la conscience. C'est encore une partie de la conscience ; c'est donc une projection de soi qui est traduite, au réveil, comme étant une conversation avec quelqu'un, des instructions reçues d'un Maître. Le Maître est encore à l'intérieur du cadre de la conscience et est, par conséquent, une projection de l'égo sous l'aspect du Maître. Le rappel d'un mot et l'importance qui lui est donnée est une des façons dont fonctionne l'inconscient pour s'imposer à l'esprit conscient. Donc ce souvenir d'un événement dans le champ de la conscience est encore une émission — ou une projection — de la pensée ; c'est une création de la pensée, donc ce n'est pas le réel. Le réel n'entre en existence que lorsque cesse la pensée, lorsque la pensée ne crée plus.

Le point suivant qui est impliqué dans cette question (et j'espère que vous voulez bien que je l'explore un peu plus loin) est de savoir s'il est possible, pendant le sommeil, de rencontrer une personne objectivement. Comprenez-vous ? Puis-je, pendant mon sommeil, rencontrer quelqu'un objectivement, non subjectivement ? Ceci implique l'identification de la pensée en tant que « je ». Qu'est-ce que c'est que le « je » ? Qu'est-ce que c'est que la pensée, identifiée ? Lorsque je dis « Krishnamurti » je veux parler d'une pensée dans laquelle il y a identification avec l'homme. L'homme est de la pensée, objective, qui est une continuité ; et il est certainement possible de rencontrer cette continuité objectivement. Cela a été prouvé maintes et maintes fois — objectivement, non subjectivement. La pensée, qui est comme une vague, une vague en mouvement, est identifiée, reçoit un nom ; et *cela,* il est certain que vous pouvez le rencontrer objectivement.

Voilà quelques-unes des choses impliquées dans le fait de demeurer conscient, même pendant le sommeil. Mais ces explications n'ont aucune valeur sans la connaissance de soi. Vous pouvez répéter ce que j'ai dit, mais la répétition est un mensonge ; cela n'est que de la propagande ; cela n'est pas vrai. Ces choses doivent être vécues, non répétées ; et vous devez vivre l'expérience de ce qui *est*, être conscient des nombreuses couches de la conscience. laquelle s'exprime de tant de façons différentes.

Il y a donc une marge de séparation très étroite entre la conscience éveillée et la conscience endormie ; mais la plupart d'entre vous êtes presque uniquement absorbés par la conscience éveillée, avec ses soucis, ses croyances, les angoisses quotidiennes de gagner sa vie, les tensions dans les rapports entre vous et un autre, et tout cela rend impossible l'exploration de vous-mêmes à un niveau plus profond. D'ailleurs, il n'y a pas lieu d'explorer car le caché se projette avec une promptitude extrême lorsque l'esprit n'est pas superficiellement actif. Ne l'avez-vous pas remarqué ? Lorsque vous êtes assis tranquillement, lorsque vous n'êtes pas pris par la radio, lorsque l'esprit ne bavarde pas, à ce moment-là, vous avez soudain une nouvelle idée, un nouveau sentiment, une nouvelle joie ; mais malheureusement qu'arrive-t-il ? Lorsque cette expression créatrice a lieu, vous la traduisez immédiatement en action, et vous en voulez une répétition. De ce fait, vous l'avez perdue. Donc le problème de la lucidité (que nous venons de traiter partiellement) est en vérité très créatif, si vous pouvez le comprendre pleinement. J'entrerai plus tard dans ce sujet, dans la signification, la portée de la lucidité. Mais il est important de comprendre, n'est-ce pas, qu'il ne peut pas y avoir de pensée correcte, donc d'action correcte, sans connaissance de soi ; et la connaissance de soi n'est pas seulement la compréhension des couches superficielles, mais la complète compréhension de la totalité de la conscience. Et cela n'est pas une question de temps ; car, si l'intention est là, il y a perception immédiate, et l'urgence de cette perception dépend de combien l'on est honnête. Plus l'on est sur le qui-vive, passivement en état de perception, plus l'on comprend les couches profondes de la conscience ; et je vous assure qu'il y a une joie extraordinaire à découvrir, à sonder votre être tout entier. Si vous poursuivez l'entendement, il vous échappera ; mais si vous

êtes passivement lucide, il s'épanouit et donne ses extraordinaires profondeurs.

Dois-je passer à la question suivante ? Etes-vous fatigués ? Bon. Je continuerai.

— *Vous dites que la pleine conscience du problème nous libère du problème. La lucidité dépend de l'intérêt qu'on lui accorde. Qu'est-ce qui crée l'intérêt ? Qu'est-ce qui fait qu'un homme est intéressé et l'autre indifférent ?*

— Ici encore nous allons examiner la question, le problème lui-même. N'intervenez pas avec une réponse. Nous allons découvrir le contenu du problème, et ne pas aller à la recherche d'une conclusion. Car si nous avons une conclusion, le problème n'est pas compris ; si nous avons des réponses à nos divers problèmes, les problèmes ne sont jamais examinés. Nous citons soit la *Bhagavad Gîta,* soit l'un de nos récents chefs (politiques ou religieux), soit un *gourou* et, ainsi, nous n'examinons jamais le problème lui-même, ce qui veut dire que nous ne sommes jamais en relation directe avec le problème, parce qu'il y a toujours une intervention entre nous et le problème sous la forme d'une conclusion, sous la forme d'une citation ou d'une réponse. Il n'y a jamais une relation directe entre vous et le problème, de sorte qu'il perd son sens. Pour le comprendre directement, vous devez d'abord voir que vous êtes en train d'intervenir, de mettre un écran entre vous-même et le problème. Le faites-vous ? Devenez directement conscient de votre propre problème, non de celui de quelqu'un d'autre, et vous verrez ce qui arrive. Faisons-en l'expérience. Vous verrez combien vite vous pouvez dissoudre le problème, si vous suivez ce que je vais vous suggérer.

Si vous avez un problème, quelle est votre première réaction ? Votre réaction immédiate est que vous cherchez une réponse. Vous voulez le résoudre, ce qui veut dire que vous voulez vous évader du problème au moyen d'une réponse ; car la découverte de la réponse vous importe beaucoup plus que l'étude du problème. Votre *gourou,* votre *Bhagavad Gîta* interviennent, ce qui veut dire que ce sont, en réalité, des évasions. C'est un fait. C'est bien cela qui se produit. Or, si c'est un fait, qu'arrive-t-il ? Vous ne vous impliquez pas dans le problème que vous essayez de comprendre ; alors, naturellement, il se détache de vous, vous n'êtes plus directement en contact avec lui. Mais qu'arrive-

t-il lorsque vous êtes directement face à face avec le problème, sans aucune intervention, lorsque vous êtes directement relié au problème ? Le problème cesse d'être un problème — vous le comprenez entièrement, immédiatement. Donc être conscient d'un problème implique le fait d'être conscient des interventions, c'est-à-dire des évasions, des réponses, des autorités, que vous êtes inconsciemment ou consciemment en train de rechercher en vue d'éviter le problème — ce qui veut dire que vous n'êtes pas réellement occupé à comprendre le problème. Avoir cette conscience lucide du problème, le dissout, nous libère du problème.

A tout instant, le problème est un nouveau problème ; le problème est une provocation. La vie est une provocation et une réponse ; et lorsqu'il y a une provocation — qui est toujours nouvelle — j'y réponds selon mon conditionnement ; mais si je peux affronter la provocation sans le conditionnement — lequel est la réponse, la conclusion, la citation — alors mon esprit, étant frais, est capable de faire face à la provocation, d'une façon neuve. De ce fait, il est capable de comprendre instantanément le problème. Je vous en prie, il ne s'agit pas pour vous d'accepter ce que j'en dis : faites-en l'expérience et vous verrez bientôt combien extraordinairement la lucidité dissout le problème. Vous goûtez cette lucidité dans des moments de grande crise, lorsque vous êtes obligé de résoudre quelque chose, lorsque quelque chose d'extraordinairement sérieux a lieu dans votre vie. Alors, vous n'êtes pas à la recherche d'une réponse, d'un guide, d'une autorité. Cela veut dire que vous n'êtes pas en train de fuir le problème, la crise, ce qui, encore, veut dire que vous affrontez la provocation d'une façon neuve, avec fraîcheur.

Pour continuer avec la question : « la lucidité, dites-vous, dépend de l'intérêt... qu'est-ce qui crée l'intérêt ? » Pourquoi êtes-vous intéressés ? N'êtes-vous pas intéressés maintenant ? Vous êtes, en fait, en train de m'écouter ; pourquoi ? Ou vous êtes hypnotisés par mes mots, ou il y a de l'intérêt : c'est l'évidence même. J'espère que vous n'êtes pas hypnotisés par mes mots. Donc, il y a de l'intérêt. Pourquoi êtes-vous intéressés ? Parce que *moi*, je suis intéressé. Je ne puis différer l'intérêt que je porte à ces questions ; il m'occupe à tout instant. Je suis vitalement intéressé à résoudre les problèmes de l'homme — qui est moi-même — et parce que je suis intéressé avec enthousiasme, avec acuité, vous aussi êtes intéressés. Mais le

moment viendra, aussitôt que vous aurez quitté ce lieu, où vous retomberez dans la routine de vos possessions, de vos propriétés, de votre gagne-pain et tout le reste. Vous êtes intéressés parce que moi je suis intéressé, parce que cela me concerne terriblement. L'intérêt est contagieux, mais seulement il ne dure pas. Il y a de bonnes influences et de mauvaises influences, et comme je ne veux pas du tout vous influencer dans un sens ou l'autre, vous perdez l'intérêt. Et être influencé est mal, est fatal ; car si vous pouvez être influencés par l'un, vous pouvez être influencés par l'autre ; comme la mode, l'influence change et, par conséquent, n'a pas de portée. Mais si vous êtes honnête et intense de par vous-même (1), alors vous êtes conscient non seulement maintenant, mais constamment, de l'énorme signification de la crise. Et si vous n'êtes pas intéressé, c'est votre misère. « Qu'est-ce qui fait qu'un homme est intéressé et l'autre indifférent ? » Qu'est-ce qui fait que *vous* n'êtes pas intéressé ? C'est cela le problème, non l'indifférence d'un autre. Pourquoi êtes-vous indifférent ? C'est cela le problème, n'est-ce pas ? Pourquoi êtes-vous indifférent au problème de la faim, au problème de la conscience, au problème de trouver une solution pour tous les problèmes qui existent ? Qu'est-ce qui vous rend indifférent ? Pourquoi rien de tout cela ne vous intéresse-t-il ? Vous est-il jamais arrivé de vous asseoir pour y penser ? Il est clair que nous ne sommes pas intéressés, pour la très simple raison que nous voulons des distractions : le *gourou*, le chef, la *Bhagavad Gita*, la *Bible* et le reste. Ce ne sont là que des distractions, et les distractions émoussent l'esprit. La fonction même d'un *gourou* est d'abêtir votre esprit. Voilà pourquoi vous allez à lui — pour vous pacifier, pour vous donner une satisfaction à vous-même. Car autrement, si vous ne cherchiez pas une satisfaction, vous n'iriez jamais chez un *gourou*. Vous voulez une satisfaction, donc votre esprit est rendu atone ; et à quoi un esprit apathique peut-il s'intéresser ? Ce qui l'intéresse c'est l'existence quotidienne, la façon de bien draper un nouveau sari. Donc nous sommes engagés dans les voies de l'abêtissement, parce que penser très intensément c'est être mécontent, ce qui est très pénible ; et la plupart des personnes ne veulent pas inviter l'affliction. Nous voulons éviter la souffrance, de sorte que

(1) Earnest in yourself.

notre entière structure de pensée est une confusion, une distraction.

Ce qui est important, ce n'est pas *qui* est indifférent, mais pourquoi vous, vous-même, êtes si superficiel. Pourquoi êtes-vous pris dans cet extraordinaire filet de souffrance ? La réponse est évidemment dans la découverte, faite pas nous-mêmes, des causes qui nous rendent bornés, insensibles — insensibles à la souffrance humaine, aux arbres, aux cieux, aux oiseaux ; insensibles à nos relations humaines. Etre sensitif veut dire souffrir. Nous devons être douloureusement sensitifs en vue de comprendre. Mais nous nous arrêtons en deçà de la douleur et essayons de lui échapper, ce qui nous réduit à n'être que des machines à répétition.

(*Bombay*, 25 *janvier* 1948)

— *Quelles sont les vraies causes de la mort prématurée de Mahatma Gandhi ?*

— Je me demande quelle a été votre réaction lorsque vous avez appris la nouvelle. Comment y avez-vous répondu ? Etiez-vous frappé par cet événement en tant que perte personnelle ou en tant qu'indication de la marche actuelle du monde ? Si cela a été ressenti par identification, comme une perte personnelle, il nous faut analyser ce sentiment très soigneusement, très intelligemment, avec application ; et si cela a été vu comme une indication de la marche des événements dans la crise mondiale, cela aussi doit être suivi de près. Donc nous devons savoir comment nous abordons ce problème, si c'est en tant que perte personnelle ou en tant qu'indication de toute la catastrophe qui a lieu dans le monde. Si c'est une perte personnelle par identification, c'est très différent. Il y a chez nous tous la tendance à nous identifier à quelque chose de plus grand que nous, une nation, une personne, une idée, une image, une pensée, ou une conscience supérieure, car cela nous donne une telle satisfaction, d'être identifié à un groupe, à une nation, ou à une personne représentant la nation — Hitler ou Staline d'un côté et Gandhiji de l'autre, etc. ! Il y a identification, donc, avec quelque chose de plus grand que nous ; et lorsque quoi que ce soit arrive à cette personne, ou à cette idée, ou à ce groupe ou nation, nous nous sentons atteints. Ne le sentez-vous pas, monsieur ? Le désir de vous identifier à quelque chose est évident, n'est-ce pas ? Parce que,

intérieurement, l'on n'est rien, l'on est vide, creux, mesquin, en s'identifiant à un pays, à un chef, à un groupe, l'on devient quelque chose, l'on est quelque chose. Dans cette identification même réside le danger ; si vous en êtes conscient vous verrez que cela conduit aux sauvageries les plus extraordinaires dans l'Histoire, dans votre vie quotidienne. Si vous vous identifiez à un pays, à une communauté, à un groupe de personnes, à une idée, à un esprit de communauté, vous êtes certainement responsable de toutes les calamités qui arrivent ; car si vous n'êtes qu'un instrument qui s'identifie à quelque cause ou à quelque personne, c'est que l'on se sert de vous, et la calamité, la crise, la catastrophe, est crée par cette identification même.

Cela, c'est un côté du problème ; et la question réellement devrait être : « Quelles sont les causes que j'ai contribué à créer, de cet incident, de cette misère, de cette catastrophe ? » C'est bien là la vraie question, n'est-ce pas ? Car nous sommes individuellement responsables de tout ce qui se passe dans le monde en notre temps. Les événements mondiaux ne sont pas des incidents isolés : ils sont reliés. La cause réelle de la mort prématurée de Gandhiji, c'est vous. La cause réelle est vous. Parce que vous avez un esprit de communauté, vous encouragez l'esprit de division par la propriété, par les castes, par une idéologie, en ayant différentes religions et sectes, ainsi que des chefs. Il est évident que vous êtes responsables, n'est-ce pas ? Et cela ne sert à rien de ne pendre qu'un homme : vous avez tous contribué à cette mort. La question est : de quelle façon y avez-vous contribué ? C'est délibérément que je ne m'inclus pas dans cette question, car je n'ai pas l'esprit d'une communauté, je ne suis ni Hindou, ni Indien, je ne suis ni nationaliste, ni internationaliste. Donc je m'exclus de tout cela, non pas parce que je suis supérieur, mais parce que je ne pense pas en ces termes du tout, d'appartenance à un groupe ou à une religion, d'avoir de la propriété qui soit « mienne ». Je m'exclus délibérément, consciemment — veuillez comprendre que cela n'est point parce que je me sens supérieur aux autres. L'identification avec un groupe, avec une nation, avec une communauté, avec des propriétés mène à la misère, n'est-ce pas ? De telles identifications conduisent à des meurtres, à des désastres, à du chaos ; et vous en êtes responsables parce que vous croyez vraiment à l'Hindouisme, avec ses nombreuses et différentes facettes, qui sont toutes absurdes. Vous êtes un Hindou, un Parsi,

un Bouddhiste ou un Musulman — vous savez : toute la pourriture des divisions, des isolements par identification. Et alors, puisque vous vous êtes identifiés à un groupe, vous êtes responsables, n'est-ce pas ? Vous êtes la vraie cause de cet assassinat. Je ne dramatise pas, ce serait trop absurde ; mais c'est cela le fait, n'est-ce pas ? Donc, la vraie cause est vous, non quelque cause mystérieuse, inconnue. Lorsqu'une soi-disant nation est composée de groupes séparés, chacun cherchant à acquérir du pouvoir, des positions, de l'autorité, des richesses, vous êtes forcés de produire, non pas la mort d'un homme, mais des milliers et des millions de morts — c'est inévitable.

Donc, la question fondamentale est de savoir si des êtres humains peuvent exister en isolement par identification ; et l'Histoire a montré maintes et maintes fois que c'est une destruction pour l'homme. Lorsque vous dites être un Hindou, un Musulman, un Parsi ou Dieu sait quoi encore, cela produit fatalement un conflit dans le monde. Si vous observez une soi-disant religion, une religion organisée, vous verrez qu'elle est essentiellement basée sur l'isolement, sur une séparation : le Chrétien, l'Hindou, le Musulman, le Bouddhiste ; et lorsque vous rendez un culte à une image ou à des images, lorsque vous interdisez à quelqu'un d'entrer dans vos temples (comme si la réalité résidait dans un temple !) en vérité, vous êtes le responsable du conflit et de la violence. Ne l'êtes-vous pas ? Je vous en prie, ceci n'est pas une harangue, je ne tiens pas du tout à vous convaincre ; mais il nous importe, à vous et à moi, de trouver la vérité en cette question : ceci n'est pas une harangue politique, elle n'aurait aucun sens. Pour trouver la vérité, pour voir que nous sommes responsables de ce qui arrive, nous devons penser de très près, directement. Lorsque vous avez une religion, à laquelle vous appartenez, une religion organisée, ce seul fait crée un conflit entre l'homme et l'homme ; et lorsque la croyance devient plus forte que l'affection, plus forte que l'amour, lorsque la croyance est plus importante que l'humanité et que toute notre structure est faite de croyance — croyance en Dieu ou en une idéologie, au communisme ou au nationalisme — manifestement, vous êtes la vraie cause des destructions.

Je ne sais pas si vous sentez l'extraordinaire importance de tout cela — de penser tout cela très clairement et de ne pas se cacher derrière des mots.

Ensuite, il y a le fait flagrant de la division par la pro-

priété, par le sens d'acquisition. La propriété en soi a très peu de sens : l'on ne peut dormir que dans une chambre, dans un seul lit ; mais le désir d'une position, la soif d'acquérir, de trouver une sécurité pour vous lorsque le monde entier autour de vous est dans l'insécurité, ce sens de la propriété, ce sens de la possession est une des causes de l'effroyable misère de ce monde. Je ne vous dis pas qu'il vous faut abandonner toute propriété, mais soyons conscients de sa signification, de son sens dans l'action ; et lorsqu'on en est conscient, on abandonne avec naturel toutes ces choses. Cela n'est pas difficile de renoncer, cela n'est pas un labeur d'abandonner des possessions, lorsque l'on voit directement que les rapports que l'on a avec la propriété mènent à la misère, non pour une personne, mais pour des millions, et que l'on se bat pour des possessions.

Ce ne sont pas simplement des mots : si vous les analysez, la propriété et la croyance sont réellement les deux principales causes des conflits. La propriété comme moyen d'agrandissement personnel ; la propriété comme moyen de se prolonger soi-même d'une façon permanente, confère position, pouvoir, prestige. Sans propriété vous n'êtes rien : c'est clair. Par conséquent, la propriété devient extraordinairement importante, et pour elle vous êtes prêts à tuer, à mutiler, à détruire les hommes. Il en est de même des religions organisées et des idéologies politiques qui impliquent une croyance. La croyance devient très importante, car sans croyance où êtes-vous ? Si vous ne vous donnez pas à vous-même le nom d'une communauté, un nom qui isole, où êtes-vous ? Vous êtes perdu, n'est-ce pas ? Et alors, parce que vous vous sentez en danger, vous vous identifiez à des propriétés, à des croyances, ou à des idéologies, etc., ce qui inévitablement engendre des destructions. De combien de façons différentes vous essayez de vous isoler des autres ! Cet isolement est la cause réelle des conflits et de la violence. Donc vous êtes responsables, messieurs et mesdames, avec vos beaux saris et vos jupes à la mode.

Cet événement a aussi une signification mondiale. Nous avons justifié et accepté le mal comme moyen vers le bien. La guerre est justifiée parce que nous disons qu'elle apportera la paix — ce qui est manifestement utiliser de mauvais moyens pour de bonnes fins. Mais la marche du monde est dans cette direction ; des groupes de personnes, des nations entières se préparent pour l'ultime destruction, comme s'il

pouvait leur arriver d'être paisibles à la fin de tout cela. Cet événement est réellement une indication, n'est-ce pas, de la tendance qu'ont les êtres humains à sacrifier le présent pour l'avenir. Nous allons créer un monde merveilleux, mais entre temps, nous allons vous égorger ; nous allons vous liquider pour le bien de l'avenir. *Vous* ne comptez pas ; ce qui compte, c'est l'idée, c'est l'avenir ; quant à ce que l'on entend par là... Car, après tout, l'avenir, qu'il aille à gauche ou à droite, est aussi incertain pour moi que pour vous ; le futur est changeant, susceptible d'être modifié, et nous sommes en train de sacrifier le présent pour un avenir inconnu. Voilà bien une des plus grandes illusions, n'est-ce pas ? Mais c'est une des tendances du monde — et c'est cela qui a lieu en ce moment : nous avons un avenir idéologique pour lequel les êtres humains sont sacrifiés. Pour sauver l'homme, nous tuons l'homme. Et nous sommes pris là-dedans — *vous* êtes pris là-dedans. Vous voulez une sécurité future, donc vous détruisez la présente sécurité. Mais la compréhension appartient au présent, pas à l'avenir. L'entendement est maintenant, pas demain.

Or, ces deux tendances extraordinaires, qui prévalent dans le monde d'à-présent indiquent, n'est-ce pas, un manque total d'amour. Je ne parle pas d'un amour mystérieux du Suprême ni de toutes ces balivernes, mais de l'amour ordinaire entre deux êtres humains. Vous savez, l'on remarque, lorsque l'on voyage à travers le monde, un manque total du sens de l'amour entre êtres humains. Les sensations ne manquent pas, sexuelles, intellectuelles ou provoquées, mais une réelle affection, aimer quelqu'un de tout votre être — cela n'existe pas, pour l'évidente raison que vous avez cultivé l'intellect. Vous êtes merveilleux pour passer des examens, pour tisser vos théories, pour spéculer sur les marchés, pour faire de l'argent — tout cela indique la suprématie de l'intellect. Et lorsque l'intellect devient suprême, vous allez fatalement au désastre, parce que le cœur est vide ; alors vous le remplissez de mots et des fabrications de l'intellect. C'est ce que l'on remarque d'une façon extraordinairement étendue dans le monde, à notre époque. N'êtes-vous pas remplis de théories, soit de la gauche, soit de la droite, sur comment résoudre le problème du monde ? Mais votre cœur est vide, n'est-ce pas ? Et certes, le problème est très simple, si vous le regardez vraiment. Tant que vous êtes identifiés à la propriété, au nom, à la caste, à un gouvernement particulier, à la commu-

nauté, à l'idéologie, à la croyance, vous provoquez fatalement des destructions et de la misère dans le monde. Ainsi c'est *vous* qui êtes la cause réelle de son assassinat ; c'est vous qui avez provoqué ce meurtre de l'homme par l'homme. Vous acceptez le meurtre organisé à une grande échelle comme un moyen honnête pendant la guerre, mais lorsqu'il est commis sur une personne, vous êtes horrifiés. N'est-il pas vrai, monsieur, que vous en tant qu'individu avez perdu toute sensibilité, tout sens des réelles valeurs et de la portée de l'existence ? Pour comprendre cette question, nous devons nous transformer radicalement, parce que c'est cela qui est requis pour révolutionner absolument vos façons de penser, de sentir et d'agir. Vous voulez provoquer une révolution par la simple action, ce qui n'a aucun sens du tout ; car sans une révolution en vous et en vos sentiments, vous ne pouvez pas produire une révolution en action ; vous ne pouvez pas produire une révolution, si ce n'est individuellement. Et puisque vous êtes responsable, puisque vous êtes la cause de l'assassinat, afin de prévenir de nouveaux assassinats c'est vous, vous-même qui devez changer radicalement, n'est-ce pas, et ne pas parler de divinités et de théories, de *karma* et de réincarnation ; il vous faut être actuellement conscient de ce qui a lieu en vous-même. Et comme il est extrêmement difficile et ardu d'être lucide, vous émettez des théories, vous vous évadez par la propriété, par le nom et la famille et tout le reste des absurdités qui provoquent des destructions. Donc, puisque vous êtes responsable de cet assassinat, et des assassinats passés et à venir, d'une personne isolée ou de millions de personnes, il faut que vous changiez. Il faut que vous soyez transformé, non en commençant à une grande distance, mais en commençant tout près, en observant les façons de votre faire, de votre sentir, de votre penser, tous les jours. Il est certain que si vous êtes intéressé, si vous êtes sérieux dans votre propos, ce moyen est le seul qui puisse produire une transformation. Mais si vous êtes émotionnellement agité par les événements, si vous avez été drogué par des harangues politiques au cours d'innombrables années, naturellement vous n'y répondrez que peu. Mais, que cela vous plaise ou non, vous êtes responsable des misères extérieures parce que, à l'intérieur de vous-même vous êtes misérable, confus, dans l'angoisse et sans amour.

— *La troisième guerre est-elle inévitable ?*

— L'inévitable n'existe pas, n'est-ce pas ? Un pays, étant conscient de sa propre faiblesse, de sa propre force, peut dire : « Non, nous ne nous battrons pas ! » C'est une des tendances de la gauche de pousser lorsqu'il n'y a pas beaucoup de pression et de céder lorsque la pression est trop grande ; ainsi, vous pouvez toujours vous retirer et attendre et organiser. Il n'y a rien d'inévitable en ce qui concerne la guerre, mais cela ressemble beaucoup à de l'inévitable, parce que les éléments en jeu sont si vastes. Des idéologies sont en guerre, à droite et à gauche. Il y a l'idéologie qui dit que la matière se meut toute seule et l'idéologie qui dit que la matière est mue par une idée divine qui agit sur elle. D'un côté, il y a l'idée d'un Dieu qui agit sur la matière et de l'autre l'idée que la matière elle-même est en mouvement et produit les circonstances extérieures et que, par conséquent, un contrôle rigide du milieu est important. Je ne discute pas les idéologies ni si elles sont correctes ou erronées. Nous entrerons dans cette question un autre dimanche. Mais ces deux idées sont diamétralement opposées — du moins elles *s'imaginent* être opposées. Et ceci soulève un problème très complexe, à savoir si la gauche n'est pas basée sur la droite, n'est pas une continuation de la droite ; si tout contraire n'est pas la continuation de son opposé. Mais lorsque deux partis puissants sont décidés à occuper une position, à exercer le pouvoir, naturellement, cela détruira l'homme, lequel est pris entre les deux ; et c'est ce qui se produit dans ce pays, dans votre propre famille. Lorsque vous dominez votre femme ou votre mari, lorsque vous êtes possessif, lorsque vous vous accrochez au pouvoir dans un petit cercle, ne contribuez-vous pas au chaos mondial ? Lorsque la croyance au nationalisme vous domine, lorsque votre pays devient supérieurement important — c'est ce qui arrive dans chaque nation — la catastrophe d'une grande destruction n'est-elle pas inévitable ? Il est évident, messieurs, que la seule existence d'une armée est une indication de guerre. C'est la fonction d'un général de préparer la guerre ; et lorsque vous avez mis au point une arme comme la bombe atomique, où irez-vous l'essayer ? Donc, encore, la guerre est directement reliée à nous. Si vous êtes un nationaliste, vous êtes en train de contribuer à la guerre. Si vous vous êtes enfermé dans des possessions, vous contribuez à la guerre. Si le nationalisme, l'esprit de communauté, si votre propre pays ou votre propre groupe devient la chose la plus importante, il est clair

que vous contribuez à la guerre. Notre existence même, tous les jours, engendre la guerre, parce que nous n'avons pas de paix du tout. Il est évident que s'il doit y avoir la paix dans le monde, vous, vous-même, devez être en paix. Si je veux être en paix avec vous, je dois être adaptable, je dois vous respecter, je ne dois pas avoir un esprit de domination ; mais si ni vous ni moi ne sommes adaptables, si nous insistons pour dominer, cela produit fatalement une catastrophe.

Une dame américaine est venue me voir il y a environ deux ans, pendant la guerre. Elle me dit avoir perdu son fils en Italie et qu'elle avait un autre fils âgé de seize ans qu'elle voulait sauver ; alors nous avons discuté de la question. Je lui ai suggéré que si elle voulait sauver son fils, elle devait cesser d'être une Américaine ; elle devait cesser d'être avide, d'amasser des richesses, de rechercher le pouvoir, de dominer, et être moralement simple — non pas se borner à être simple dans ses vêtements, dans les choses extérieures, mais simple dans ses pensées et ses sentiments, et dans ses rapports avec le monde. Elle m'a répondu : « C'est trop. Vous demandez beaucoup trop. Je ne peux pas le faire, parce que les circonstances sont trop puissantes pour que je puisse les modifier. » Elle était par conséquent responsable de la destruction de son fils. Les circonstances peuvent être dominées par nous, parce que nous avons créé les circonstances. La société est le produit de nos rapports réciproques : des vôtres et des miens ensemble. Si nous changeons dans nos rapports mutuels, la société change ; mais ne s'appuyer que sur une législation, sur la force, pour la transformation de la société extérieure alors que l'on demeure corrompu intérieurement, alors que l'on continue intérieurement à rechercher le pouvoir, une position, une domination, c'est détruire l'extérieur, pour soigneusement et scientifiquement qu'on le bâtisse. Ce qui est intérieur prédomine toujours sur l'extérieur.

Donc, encore une fois, monsieur, que la guerre soit inévitable ou qu'elle n'ait pas lieu, cela dépend de nous, de vous et de moi. Nous pouvons changer, ne le pensez-vous pas ? Nous pouvons nous transformer — cela n'est pas difficile, si nous y appliquons nos esprits et nos cœurs. Mais nous sommes trop indolents, nous laissons cela au type d'à côté ; nous voulons un train de vie facile, des pensées que rien ne trouble, une sécurité intérieure. Et désirant une sécurité intérieure, nous la recherchons par l'entremise de choses extérieures, propriétés, croyances, temples, églises,

mosquees. Lorsque vous êtes à la recherche d'une sécurité intérieure, vous engendrez l'insécurité. Par le désir même d'une sécurité psychologique, vous provoquez la destruction. Cela est bien évident ; ce fait se répète dans l'Histoire constamment. La Sécurité extérieure est essentielle : l'alimentation, l'habillement, les abris. Mais l'homme veut être en sûreté psychologiquement ; alors il utilise la nourriture, les vêtements, les logements et les idées comme des moyens pour atteindre une sécurité psychologique — et par conséquent provoque des obstructions. Ainsi, je le répète, il appartient à vous et à moi d'empêcher ce qui semble inévitable. Les guerres sont inévitables tant que des êtres humains sont individuellement en conflit les uns avec les autres, ce qui est une indication qu'ils sont en conflit à l'intérieur d'eux-mêmes. Nous voulons une transformation par la voie de la législation, par une révolution externe, par des systèmes, et pourtant nous demeurons intérieurement inchangés. Intérieurement, nous sommes troublés, nous sommes en état de confusion ; et sans établir l'ordre, la paix et le bonheur intérieurement, nous ne pouvons pas avoir de paix et de bonheur extérieurement, dans le monde.

— *Pouvons-nous réaliser séance tenante la vérité dont vous parlez, sans aucune préparation préalable ?*

— Qu'entendez-vous par vérité ? Evitons d'employer des mots dont nous ne connaissons pas le sens ; mais nous pouvons employer un mot plus simple, un mot plus direct. Pouvez-vous comprendre, pouvez-vous appréhender un problème directement ? C'est cela qu'implique votre question. Pouvez-vous comprendre ce qui *est* immédiatement, maintenant ? Car, en comprenant ce qui *est* vous comprendrez la portée de la vérité ; mais dire que l'on doit comprendre la vérité, cela a très peu de sens. Donc : pouvez-vous comprendre un problème directement, pleinement, et en être libéré ? C'est cela qui est impliqué dans la question, n'est-ce pas ? Pouvez-vous comprendre une crise, une provocation immédiatement, voir son entière signification et en être libéré ? Car ce que vous comprenez ne laisse pas de marque ; donc l'entendement — ou vérité — est le libérateur. Et pouvez-vous être libéré maintenant d'un problème, d'une provocation ? La vie est — n'est-ce pas ? — une suite de provocations et de réponses ; et si votre réponse à une provocation est conditionnée, limitée, incomplète,

cette provocation laisse sa marque, son résidu qui est à son tour renforcé par une nouvelle provocation. Ainsi il y a continuellement une mémoire résiduaire, des accumulations, des cicatrices ; et avec toutes ces cicatrices vous essayez d'affronter le neuf, et par conséquent vous ne rencontrez jamais le neuf. Ainsi, vous ne comprenez jamais, il n'y a jamais une libération qui affranchisse de la provocation. J'espère que je me fais comprendre clairement.

Donc, le problème, la question est : puis-je comprendre une provocation complètement, directement, percevoir toute sa portée, tout son parfum, sa profondeur, sa beauté et sa laideur et ainsi en être libre ? Monsieur, la provocation est toujours neuve, n'est-ce pas ? Le problème est toujours neuf, n'est-ce pas ? Le problème est toujours neuf : une question comme celle-ci est toujours neuve. Je ne sais pas si vous suivez cela. Un problème que vous avez eu hier, par exemple, a subi de telles modifications que lorsque vous le rencontrez aujourd'hui il est déjà neuf. Mais vous l'abordez avec le vieux, parce que vous l'abordez sans transformer, sans modifier vos propres pensées.

Laissez-moi vous l'exprimer d'une autre façon. Je vous ai rencontré hier. Entre temps, vous avez changé. Vous avez subi une modification, mais j'ai toujours, de vous, l'image d'hier. Donc, je vous aborde aujourd'hui avec mon image de vous, et par conséquent je ne vous comprends pas — je ne comprends que l'image de vous, que j'ai acquise hier. Donc, si je veux vous comprendre, vous qui êtes modifié, changé, je dois écarter l'image d'hier, je dois en être libre. C'est-à-dire que pour comprendre une provocation, qui est toujours neuve, je dois, en l'abordant, être neuf moi aussi, il ne faut pas qu'il y ait un résidu d'hier ; donc je dois dire adieu à hier. Après tout, qu'est-ce que la vie ? C'est quelque chose de neuf tout le temps, n'est-ce pas ? C'est quelque chose qui éternellement subit des changements, créant un nouveau sentiment. Aujourd'hui n'est jamais pareil à hier, et c'est là la beauté de la vie. Donc, puis-je, pouvez-vous aborder un problème, en étant neuf ? Pourrez-vous, lorsque vous rentrerez chez vous, aborder votre femme et votre enfant d'une façon neuve, affronter la provocation, vous étant neuf ? Vous ne serez pas capable de le faire si vous êtes surchargé des souvenirs d'hier. Par conséquent, pour comprendre la vérité d'un problème, d'une relation, vous devez vous présenter à lui étant neuf ; je ne dis pas « ayant l'esprit ouvert » car ces mots n'ont pas de sens.

Vous devez aller à lui sans les cicatrices des souvenirs d'hier — ce qui veut dire, à mesure que chaque provocation se produit, être conscient de toutes les réactions d'hier ; et en étant conscient du résidu d'hier, des souvenirs, vous verrez qu'ils se détachent et tombent sans lutte, et, en conséquence, votre esprit est frais.

« Pouvons-nous réaliser la vérité immédiatement, sans préparation ? » Je dis oui — et ce n'est pas par fantaisie, ou à cause d'une illusion que je pourrais avoir : essayez-le, psychologiquement, et vous verrez. Prenez n'importe quelle provocation, n'importe quel petit incident — n'attendez pas une grande crise — et voyez comment vous y répondez. Soyez-en conscient, conscient de vos réactions, de vos intentions, de vos attitudes et vous les comprendrez, vous comprendrez votre arrière-plan. Je vous assure que vous pouvez le faire immédiatement si vous y appliquez toute votre attention. C'est-à-dire que si vous cherchez à comprendre le sens plein de votre arrière-plan, il révèle sa portée ; et alors vous découvrez d'un trait la vérité, la compréhension du problème. La compréhension ne peut surgir que dans le maintenant, dans le présent, qui est toujours intemporel. Bien que cela puisse se produire demain, c'est toujours le maintenant ; et remettre à demain, se préparer à recevoir ce qui est demain, c'est s'interdire de comprendre ce qui est maintenant. Vous pouvez certainement comprendre directement ce qui est maintenant, non ? Mais pour comprendre ce qui *est*, il est nécessaire que vous ne soyez ni dérangé ni distrait : vous devez y mettre votre esprit et votre cœur. Cela doit constituer votre seul intérêt à ce moment-là, complètement. Alors ce qui *est* vous donne sa pleine profondeur, sa pleine signification ; et il en résulte que vous êtes affranchi de ce problème.

Monsieur, si vous voulez connaître la vérité, la portée, le sens psychologique de la propriété, si vous voulez réellement la comprendre directement, maintenant, comment l'abordez-vous ? D'abord, vous devez sentir une parenté avec ce problème ; vous ne devez pas en avoir peur ; il ne doit y avoir aucune croyance, aucune réponse entre vous-même et le problème. Ce n'est que lorsque vous êtes directement en relation avec le problème que vous trouverez la réponse. Mais si vous introduisez une réponse, si vous jugez, si vous avez un manque d'inclination, c'est que vous remettez à plus tard, que vous vous préparerez à comprendre demain ce qui est toujours là, et par conséquent, vous

ne comprendrez jamais. Percevoir la vérité ne comporte aucune préparation ; une préparation implique du temps et le temps n'est pas un instrument qui permette de comprendre la vérité. Le temps est continuité et la vérité est intemporelle, elle est non continue. La compréhension est non continue, elle est, de moment en moment, elle n'a pas de résidu.

Je crains de vous avoir rendu tout cela très difficile, n'est-ce pas vrai ? C'est facile, simple à comprendre, si vous voulez en faire l'expérience ; mais si vous partez dans un rêve, dans une méditation sur ce sujet, cela devient très difficile. Il est certain que lorsqu'il n'y a pas de barrière entre vous et moi, je vous comprends. Si je suis ouvert à vous, je vous comprends directement — et être ouvert n'est pas une affaire de temps. Le temps me rendra-t-il ouvert ? Est-ce qu'une préparation, un système, une discipline, m'ouvriront à vous ? Non, monsieur. Ce qui me rendra ouvert à vous ce sera mon intention d'être ouvert. Je veux être ouvert parce que je n'ai rien à cacher, je n'ai pas peur ; donc je suis ouvert, donc il y a communion instantanée, il y a vérité. Pour recevoir la vérité, pour connaître sa beauté, pour connaître sa joie, il faut une réceptivité instantanée, sans les nuages des théories, des peurs et des réponses.

Il est sept heures et quart. Dois-je continuer ? Oui ?

— *Est-ce que Gandhiji continue à exister aujourd'hui ?*

— Voulez-vous réellement le savoir ? Oui ? Qu'est-ce qui est impliqué dans cette question ? C'est que si *lui* continue à vivre, alors vous aussi continuerez à vivre ; ainsi vous voulez savoir la vérité en ce qui concerne la continuité. Si je meurs, continuerai-je ? Serai-je un être ou serai-je détruit complètement ? Or, messieurs, la plupart d'entre vous croient probablement à la réincarnation, à la continuité. Par conséquent, votre croyance vous empêche de trouver la vérité au sujet de cette question. Me comprenez-vous ? Voilà une provocation !... Nous allons mettre en pratique ce que j'ai dit en réponse à la question précédente. Nous allons faire cette expérience, trouver la vérité sur cette question — directement, pas demain. Pour comprendre directement, il vous faut mettre de côté votre croyance en la réincarnation, n'est-ce pas ? Vous, vous ne savez pas. Cela n'est qu'une croyance. Même si vous pensez avoir

la preuve d'une continuité, c'est encore dans le champ de la pensée. L'esprit peut s'illusionner et fabriquer tout ce qu'il désire. Donc, nous voulons trouver la vérité de cette provocation, et pour trouver sa vérité, nous devons aller à elle en étant neufs, avec un esprit neuf ; car, pour comprendre maintenant, pas demain, un esprit neuf, un esprit frais est nécessaire.

Or, en vue de trouver la vérité, je dois découvrir ce qui empêche l'esprit d'être frais. Je ne suis pas en train de vous répondre que Grandhiji vit ou ne vit pas — nous arriverons à cela plus tard. Mais pour comprendre, il faut une fraîcheur. Donc je m'en vais voir si mon esprit est couvert de nuages. Comme je suis plein d'angoisse, plein d'espoirs, rempli du désir de continuité, je suis visiblement couvert de nuages; donc je ne peux pas comprendre la nouvelle provocation : « Y a-t-il continuité ? » Pour la comprendre maintenant, immédiatement, je dois comprendre les différents barrages qui empêchent mon esprit d'être frais, neuf, de telle sorte qu'il reçoive le neuf. Tout cela vous intéresse-t-il, messieurs, ou n'êtes-vous qu'en train d'écouter ? Pour le moment, oubliez que vous ne faites qu'écoutez, et expérimentez avec moi à mesure que j'avance. Je suis en train de penser tout haut avec vous, à ce problème. C'est votre problème aussi bien que le mien — je ne fais que lui donner une expression. C'est votre problème, donc suivez-le, expérimentez-le pas à pas.

Qu'est-ce que c'est, ce que nous appelons continuité ? Qu'est-ce qui continue ? C'est une de ces deux choses : ou bien c'est une entité spirituelle, par conséquent au delà du temps, ou bien c'est simplement de la mémoire, qui se donne une continuité au moyen des résidus de l'expérience. Suivez-vous ? Me suis-je rendu clair ? Si je suis une entité spirituelle, c'est que je suis intemporel et, par conséquent, il n'y a pas de continuité. Car ce qui est spiritualité, vérité. divin, est au delà du temps ; donc ce n'est pas la continuité que nous connaissons en tant que demain et le futur. Suivez-vous ? Si ce que je suis est une entité spirituelle, c'est forcément sans continuité, cela ne peut pas progresser, cela ne peut pas grandir, cela ne peut pas devenir; mais en fait, ce que je suis pense que cela doit devenir, en somme je pense en termes de devenir. Donc je ne suis pas une entité spirituelle. Parce que, si je suis une entité spirituelle, je ne suis pas en devenir ; alors la mort et la vie sont une unité, alors il y a l'intemporel, il y a l'éternité.

Mais vous pensez en termes de devenir, par conséquent vous êtes pris dans le temps. Ne vous endormez pas sur cela — nous expérimentons ensemble.

Donc, si vous êtes une entité spirituelle, vous n'avez pas à vous tracasser à son sujet, vous n'avez pas besoin de chercher à savoir s'il y a continuité ou non. C'est fini — il y a immortalité. Mais vous n'êtes *pas* cela ; vous avez peur, et c'est pour cela que vous voulez savoir s'il y a continuité. Alors voici que vous ne restez qu'avec une seule chose, qui est la mémoire. Suivez-vous, messieurs ? Vous ne pouvez pas jouer sur les deux tableaux. Si vous êtes une entité spirituelle, la mort, la continuité, le temps, ne sont pas votre affaire ; car ce qui est spirituel est éternel, intemporel. Mais vous n'êtes pas dans cet état d'être. Vous êtes dans un état de devenir, dans un état de continuité, voulant savoir s'il y a continuité ou non. Cette question même indique que vous n'êtes pas dans l'autre état d'être — nous pouvons donc le laisser tranquille. Donc, qu'est-ce que c'est qui continue ? Qu'est-ce que c'est qui continue dans votre vie quotidienne ? Evidemment pas l'entité spirituelle. C'est votre mémoire identifiée avec la propriété, le nom, les relations et les idées, n'est-ce pas ? Si vous n'aviez pas de mémoire la propriété n'aurait pas de sens. Si vous n'aviez pas le souvenir d'hier, la propriété n'aurait absolument aucun sens, ni les relations, ni les idées. Vous êtes à la recherche d'une continuité et vous l'établissez au moyen de la propriété, de la famille, d'idées, tout cela étant le « je » et vous voulez savoir si le « je » continue. Or, lorsque vous parlez du « je », qu'est-ce que c'est ? C'est le nom, des qualités, des idées, votre compte en banque, votre position, votre caractère, les représentations de votre esprit ; et tout cela est de la mémoire, n'est-ce pas ? Monsieur, je n'insiste pas pour que vous acceptiez quoi que ce soit. Je constate ce qui, en fait, *est*, je ne m'occupe ni de théories ni de spéculations. Nous expérimentons afin de voir si nous pouvons trouver la vérité de cette question et être libérés du problème de la continuité.

Donc, qu'est-ce qui cause la continuité ? Evidemment la mémoire. Comment la mémoire naît-elle ? Très simplement : il y a perception, contacts, sensations, désirs, identification. Je perçois une auto, il y a perception d'une auto ; ensuite il y a contact, puis sensation, puis le désir de posséder, ensuite elle est « mienne ». Ainsi le « je » est le résidu de la mémoire ; il a beau se diviser en soi supérieur

et moi inférieur, il est toujours dans le champ de la mémoire — ce qui est une évidence, que vous l'acceptiez ou non. Lorsque vous pensez à Dieu, c'est encore dans le champ de la mémoire. Lorsque vous parlez du soi supérieur, lorsque vous parlez de Brahman, c'est encore dans le champ de la mémoire ; et la mémoire est incomplète compréhension. N'avez-vous pas remarqué que lorsque vous comprenez une chose, elle ne laisse aucune cicatrice de mémoire ? Voilà pourquoi l'amour n'est pas mémoire. L'amour est un état d'être, ce n'est pas une continuité. Cela ne devient continuité que lorsqu'il n'y a pas d'amour. Ainsi, il n'y a pas de continuité s'il n'y a pas de mémoire. En d'autres termes, la pensée identifiée doit continuer, mais s'il n'y a pas d'identification, il n'y a pas de continuité. La mémoire est le fondement même de l'identification. Par la continuité, y a-t-il jamais un renouveau ? Comprenez-vous ? Le « je » continue, de souvenir en souvenir — le souvenir de mes réussites, de mes facultés, de mes propriétés, de ma famille, de mes représentations, de mes pensées, et ainsi de suite. Tout cela est le « je », le soi, qu'on l'appelle supérieur ou inférieur. C'est cela, le « je ». Or, cette continuité engendrera-t-elle jamais un renouveau, une nouvelle naissance, une fraîcheur, un être neuf ? La continuité engendrera-t-elle la compréhension de la vérité ? Certainement pas. Ce qui continue n'a pas de renouveau, n'a pas de fraîcheur, n'est jamais neuf, parce que cela ne fait que prolonger en une forme modifiée ce qui était hier. C'est de la mémoire et la mémoire n'est pas un processus de renouvellement. Il n'y a pas de renouvellement par la mémoire, par la continuité — il n'y a de renouvellement que lorsqu'il y a un terme, il n'y a de fraîcheur que lorsqu'il y a une mort, lorsque l'idée cesse. Alors, chaque jour, il y a un renouveau. Lorsque « je » cesse d'être, chaque jour, chaque minute, il y a un renouveau. Où il y a continuité il n'y a pas de renouveau ; et c'est la continuité dont nous sommes tous avides. Cette question de savoir si Gandhiji continue, veut dire en réalité : « Est-ce que *je* continue ? » *Je*, identifié avec lui. Vous continuerez sans aucun doute tant qu'il y aura identification, parce que la mémoire continue ; mais en cela, il n'y a pas de renouveau. La mémoire est faite de temps et le temps n'est pas la porte de la réalité ; au moyen du temps, vous ne pouvez jamais parvenir à l'intemporel. Par conséquent, il faut qu'il y ait une fin, ce qui veut dire qu'en vue de trouver le réel il faut

qu'il y ait mort chaque minute, mort à vos possessions, à votre situation, pas à l'amour. Manifestement, il y a continuité lorsque la pensée est identifiée. Mais la continuité ne peut jamais mener au réel, parce que la continuité n'est pas autre chose que de la pensée identifiée en tant que « je », qui est mémoire ; et il y a renouveau, nouvelle naissance, fraîcheur, il y a du neuf et un état d'être intemporel, seulement lorsqu'il y a une mort, une fin, de moment en moment. La vérité, la réalité, Dieu, ou ce que vous voulez, n'entre pas en existence par le processus du temps. Cela ne se met à vivre que lorsque le temps, lorsque la mémoire cesse. Lorsque vous, en tant que mémoire, êtes absent, lorsque vous, en tant que mémoire, ne fonctionnez plus, lorsque cette activité en tant que « je » cesse, alors il y a une fin. En cette fin est un renouveau ; et en ce renouveau est la réalité.

(*Bombay*, 1er *février* 1948)

— ***Peut-on aimer la vérité sans aimer l'homme ? Peut-on aimer l'homme sans aimer la vérité ? Lequel vient d'abord ?***

— Evidemment, monsieur, l'amour vient d'abord. Parce que pour aimer la vérité il faut connaître la vérité ; et connaître la vérité c'est la nier. Ce qui est connu n'est pas la vérité, parce que ce qui est connu est déjà inséré dans le temps et cesse, par conséquent, d'être la vérité. La vérité est en continuel mouvement et, par conséquent, ne peut pas être mesurée en termes de temps ni en mots. Vous ne pouvez pas la tenir en votre poing. Donc, aimer la vérité serait connaître la vérité — vous ne pouvez pas aimer quelque chose que vous ne connaissez pas. Mais la vérité ne se peut trouver dans des livres, dans l'idolâtrie, dans des temples. Elle peut être trouvée lorsqu'on agit, lorsqu'on vit, lorsqu'on pense ; et puisque l'amour vient d'abord — ce qui est évident — la recherche même de l'inconnu est l'amour lui-même, et vous ne pouvez pas chercher l'inconnu sans être en rapports mutuels avec d'autres personnes. Vous ne pouvez pas aller à la recherche de la réalité, de Dieu, ou de ce que vous voulez, en vous retirant dans l'isolement. Vous ne pouvez trouver l'inconnu que dans vos relations humaines, dans les rapports d'homme à homme. Donc l'amour pour l'homme est la recherche de la réalité.

Si l'on n'aime pas l'homme, si l'on n'aime pas l'humanité, il ne peut pas y avoir de recherche du réel. Car lorsque je vous connais, ou du moins lorsque j'essaye de vous connaître dans nos rapports réciproques, je commence à me connaître moi-même. Les rapports humains sont un miroir dans lequel je me découvre moi-même : non pas mon moi supérieur, mais le processus entier, total de moi-même. Le moi supérieur et le moi inférieur sont encore dans le champ de la pensée ; et si je ne comprends pas l'esprit, le penseur, comment puis-je aller au delà de la pensée et découvrir ? Mes rapports mêmes constituent la recherche du réel, parce que c'est là le seul contact que j'ai avec moi-même ; donc la compénension de moi-même dans mes rapport humains est le commencement de la vie. Si je ne sais pas comment vous aimer, vous avec qui je suis en relations, comment puis-je chercher le réel, donc aimer le réel ? Sans vous, je ne suis pas, n'est-ce pas ? Je ne peux pas exister indépendamment de vous ; je ne peux pas être dans un état isolé. Par conséquent, dans nos rapports, dans les relations entre vous et moi, je commence à me comprendre moi-même ; et la compréhension de moi-même n'est-elle pas le commencement de la sagesse ? Ainsi, la recherche du réel est le commencement de l'amour en relations. Pour aimer une chose, vous devez la connaître, vous devez la comprendre, n'est-ce pas ? Pour vous aimer, je dois vous connaître, je dois enquêter, je dois découvrir, je dois être réceptif à toutes vos humeurs, à vos changements et ne pas me contenter de m'enfermer dans mes ambitions, dans mes poursuites, dans mes désirs. Et en vous connaissant, je commence à me découvrir moi-même. Sans vous, je ne peux pas être ; et si je ne comprends pas ces rapports mutuels, entre vous et moi, comment peut-il y avoir amour ? Et, certes, sans amour il n'y a pas de recherche, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas dire que l'on doit aimer la vérité, car pour aimer la vérité, il faut la connaître. Connaissez-vous la vérité ? Savez-vous ce qu'est la réalité ? Dès l'instant que vous connaissez une chose, elle a déjà passé, n'est-ce pas ? Elle est déjà dans le champ du temps, donc elle cesse d'être la vérité.

Ainsi notre problème est : comment un cœur sec, un cœur vide, peut-il connaître la vérité ? Il ne le peut pas. La vérité, monsieur, n'est pas quelque chose de distant. Elle est très près, mais nous ne savons pas comment la chercher. Pour la chercher, nous devons comprendre nos relations,

non seulement avec l'homme mais avec la terre, mes rapports avec les représentations de l'esprit qui constituent les idées, aussi bien que mes rapports avec vous ; et en vue de comprendre, je dois être ouvert à vous, je dois être réceptif, je ne dois rien retenir — il ne peut exister un processus d'isolation. Dans la compréhension est la vérité et pour comprendre il faut de l'amour ; car sans amour, il ne peut y avoir de compréhension. Ce n'est donc ni l'homme qui vient d'abord, ni la vérité, mais l'amour; et l'amour ne naît qu'avec la compréhension de nos rapports mutuels, qui implique que nous sommes ouverts à ces rapports, donc à la réalité. La vérité ne peut pas être invitée — elle doit venir à vous. Chercher la vérité c'est nier la vérité. La vérité vient à vous lorsque vous êtes ouvert, lorsque vous êtes complètement sans barrières, lorsque le penseur ne pense plus, lorsque l'esprit est très immobile — non forcé, drogué, hypnotisé par des mots, par des répétitions. La vérité doit venir. Lorsque le penseur va à la recherche de la vérité, il ne fait que poursuivre son propre avantage. Et alors la vérité se dérobe à lui. Le penseur ne peut être observé que dans ses rapports ; et pour comprendre, il faut de l'amour. Sans amour, il n'y a pas de recherche.

— *Vous ne pouvez pas bâtir un monde nouveau de la façon dont vous vous y prenez en ce moment. Il est évident que la méthode qui consiste à entraîner laborieusement quelques disciples choisis ne fera aucune différence à l'humanité. Elle ne le peut pas. Il se peut que vous soyez capable de laisser une trace, ainsi que Gandhiji, Mohammed, le Bouddha, Krishna l'ont fait. Mais ils n'ont pas fondamentalement changé le monde — ni le ferez-vous, à moins que vous ne découvriez une approche tout à fait neuve au problème.*

— Elucidons cela ensemble. La question implique, n'est-ce pas, que la vague de destruction, la vague de confusion, coexiste toujours avec la vie ; que la vague de destruction et la vie sont toujours ensemble, que leurs courants sont simultanés, qu'il n'y a pas d'intervalle entre elles. Et alors vous me dites : « Il se peut que vous ayez quelques disciples qui comprennent, quelques-uns qui perçoivent réellement et qui se transforment, mais ils ne peuvent pas transformer le monde ». Et c'est cela le problème : que l'homme soit transformé et pas seulement quelques rares personnes. Le

Christ, le Bouddha et d'autres n'ont pas transformé le monde, parce que la vague de destruction balaye continuellement l'humanité ; et vous dites : « Avez-vous une façon différente de résoudre ce problème ? Sans quoi, vous serez comme tous les autres instructeurs. Quelques personnes pourront peut-être sortir du chaos, de la confusion, mais la majorité sera engloutie, détruite ». Vous comprenez le problème, n'est-ce pas ? Le voici : les quelques personnes qui s'enfuient de la maison qui brûle espèrent arracher les autres au feu ; mais comme la très grande majorité est condamnée à brûler, de nombreuses personnes qui brûlent inventent la théorie du processus du temps : dans la vie future, cela ira bien. Alors, ils comptent sur le temps comme moyen de transformation. C'est cela le problème, n'est-ce pas ? Quelques-uns d'entre nous peuvent être sortis de ce chaos, mais la très grande majorité est retenue dans le filet du temps, dans le filet du devenir, dans le filet de l'affliction ; et peuvent-ils être transformés ? Peuvent-ils quitter la maison qui brûle, instantanément, complètement ? Sans quoi, la vague de confusion, la vague de misère, les recouvre continuellement, continuellement les détruit. C'est cela le problème, n'est-ce pas ? Je ne fais qu'expliquer, étudier la question. Y a-t-il donc une nouvelle approche au problème ? Sans quoi, seuls quelques-uns peuvent êtres sauvés — ce qui veut dire que la vague de destruction, la vague de confusion est toujours en train de pourchasser l'homme. N'est-ce pas cela le problème, Messieurs ?

Tâchons donc de trouver la vérité sur cette question. N'est-il pas possible pour nous de franchir le cercle du temps — nous tous ici, directement, sans aucun auto-hypnotisme, mais en fait ? Voilà le problème qui est impliqué. Est-ce que vous et moi... est-ce que vous qui m'écoutez pouvez franchir le seuil du processus du temps, de façon à être affranchis du chaos ? Car, tant que vous croyez en ce processus, c'est-à-dire, tant que vous dites que vous êtes en train de vous libérer du chaos, grâce au processus du temps, vous et le chaos êtes toujours co-existants. Je ne sais pas si je parviens à m'expliquer. Je veux dire que si vous pensez que vous parviendrez un jour à vous affranchir du chaos, vous ne serez jamais libres, parce que le devenir fait partie du chaos. Ou nous comprenons maintenant, ou nous ne comprendrons jamais. Si vous dites : « Je comprendrai demain » vous ne faites, en somme, que remettre ; en vérité,

vous invitez la vague de destruction. Donc, notre problème est de mettre un terme au processus du devenir, et par conséquent de mettre fin au temps. Tant que vous pensez en termes de devenir — « je serai bon », « je serai noble », « je serai quelque chose demain, que je ne suis pas aujourd'hui », — dans ce devenir est impliqué le processus du temps, et dans le processus du temps il y a confusion. Ainsi. il y a confusion parce que vous pensez en termes de devenir. Or, au lieu de devenir, pouvez-vous *être ?* Car c'est dans cet état seul qu'il y a transformation, transformation radicale. Devenir est un processus du temps, être est libre du temps. Et, ainsi que je l'ai expliqué déjà, ce n'est qu'en *étant* qu'il peut y avoir transformation, non en *devenant* ; ce n'est qu'en une fin qu'est un renouveau, non en une continuité. La continuité, c'est devenir. Lorsque vous mettez fin à quelque chose, il y a un être ; et ce n'est qu'en étant qu'il peut y avoir une transformation fondamentale, radicale.

Ainsi notre problème consiste à mettre fin au devenir — non pas au devenir chronologique, au hier qui est devenu aujourd'hui de même qu'aujourd'hui devient demain — mais au devenir psychologique. Pouvez-vous mettre un terme instantanément à ce devenir ? N'est-ce pas là la seule approche neuve ? Toutes les autres manières de faire sont la vieille approche. Comprenez-vous la question ? A présent, toutes les formes d'approche sont graduelles. Je suis ceci, mais je deviendra cela demain ; je suis un employé, mais je deviendrai l'administrateur dans dix ans : je suis en colère, mais, petit à petit, je deviendrai vertueux. Tout cela est le devenir, qui est le processus du temps ; et là où le temps intervient il y a forcément aussi la vague de confusion. Donc notre problème est : pouvons-nous immédiatement et complètement cesser de penser en termes de devenir ? C'est la seule nouvelle approche — autrement nous répétons la vieille approche. Je dis que c'est possible. Je dis que vous pouvez le faire, que vous pouvez cesser d'être pris dans le filet du temps, dans le filet du devenir, que vous pouvez cesser de penser en termes de temps, en termes d'avenir, en termes de passé. Vous pouvez le faire ; et vous le faites en ce moment ; vous le faites lorsque vous êtes prodigieusement intéressés, lorsque le processus de la pensée cesse entièrement, lorsqu'il y a concentration complète, lucidité complète. En somme, vous le faites, Messieurs, lorsque vous êtes face à face avec un nouveau pro-

blème. Et ceci est un nouveau problème : « Comment amener le temps à une fin ? » Comme c'est un problème neuf, vous devez être complètement neuf par rapport à lui, n'est-ce pas ? Parce que, si vous pensez en termes du vieux, vous traduisez évidemment le problème nouveau selon le vieux, et vous introduisez dans le problème de la confusion, des malentendus. Lorsque c'est un problème neuf, vous devez l'approcher étant neuf vous-même ; et ce qui est neuf est intemporel.

Le point est donc celui-ci : pouvez-vous, tels que vous êtes assis ici en train de m'écouter, vous libérer du temps ? Pouvez-vous être conscients de cet état d'être dans lequel il n'y a pas de temps ? Si vous êtes conscients de cet état d'être, vous verrez qu'une révolution énorme a lieu instantanément, parce que le penseur a cessé. C'est le penseur qui produit le processus du devenir. Donc le temps peut être amené à une fin, le temps a une fin — non le temps chronologique, le temps psychologique. Mais voyez : beaucoup d'entre vous sont en train de fixer d'autres personnes — vous êtes beaucoup plus intéressés à voir qui vient et qui s'en va. Et alors qu'est-il arrivé ? Cela ne vous intéresse pas de découvrir ce que c'est qu'être sans temps ; vous ne pouvez pas savoir ce que c'est, car pour être libéré du filet du temps il faut s'appliquer avec tout son esprit et tout son cœur, avec toute son attention — non avec une attention qui n'est qu'exclusive — et c'est cela la vraie méditation. Que cesse la pensée, et c'est le commencement de la vraie méditation. Alors seulement y a-t-il une révolution, une approche fondamentale neuve à l'existence. La nouvelle approche c'est mener le temps à une fin ; et je dis que cela peut être fait instantanément, si cela vous intéresse. Vous pouvez sortir du fleuve à n'importe quel point de la rive. Le fleuve du devenir cesse lorsque vous comprenez le processus du temps ; mais pour comprendre, vous devez y appliquer votre cœur et votre esprit. Vous n'êtes libres du temps que lorsqu'il y a absorption complète dans la compréhension — ce que vous faites en ce moment. Vous êtes très tranquilles. Vous êtes tranquilles parce que nous discutons, nous forçons l'issue. Mais vous cessez d'être tranquilles dès que l'issue disparaît. Si vous maintenez, si vous gardez ce passage clairement en face de vous tout le temps, franchir le seuil du temps devient un problème extraordinairement absorbant ; et je dis que pour tous ceux qui veulent bien donner à cela leur esprit et leur cœur, il est possi-

ble de sortir hors du temps. Voilà la seule approche neuve, et par conséquent elle peut provoquer une transformation radicale de la société.

— *Lorsque je vous écoute, tout me semble clair et neuf. Lorsque je me retrouve chez moi, la vieille et assommante agitation se réaffirme. Qu'y a-t-il de faussé en moi ?*

— Que se passe-t-il, en fait, dans vos idées ? Il y a continuellement provocation et réponse. C'est cela l'existence, la vie, n'est-ce pas ? Une continuelle provocation et réponse. La provocation est toujours neuve et la réponse est toujours vieille. Je vous ai rencontré hier et vous venez vers moi aujourd'hui. Vous êtes transformé, vous êtes modifié, vous avez beaucoup changé, vous êtes neuf ; mais j'ai l'image de vous tel que vous étiez hier. Alors j'absorbe le neuf dans le vieux. Je ne vous aborde pas dans un état neuf, mais j'ai, de vous, l'image d'hier ; ainsi ma réponse à la provocation est toujours conditionnée. Ici, pour l'instant, vous cessez d'être un Brahmin, vous cessez d'appartenir à une caste — ou à ce que c'est que vous êtes — vous oubliez tout. Vous écoutez, vous êtes absorbé, essayant de comprendre. Mais lorsque vous sortez d'ici vous redevenez vous-même — vous revoilà dans votre caste, dans votre système, dans vos occupations, dans votre famille. En d'autres termes, le neuf est toujours absorbé par le vieux, par les habitudes, les coutumes, les idées, les traditions, les souvenirs. Il n'y a jamais le neuf, car lorsque vous abordez le neuf, c'est toujours avec le vieux — la provocation est neuve, mais c'est le vieux que vous lui opposez. Donc, le problème, dans cette question, est comment libérer du vieux la pensée, de façon à être neuf tout le temps. Lorsque vous voyez une fleur, lorsque vous voyez un visage, lorsque vous voyez le ciel, lorsque vous voyez un arbre, lorsque vous voyez une auto, lorsque vous voyez un sourire, comment cette rencontre peut-elle être neuve ? Comment se fait-il que nous ne soyons pas neufs au cours de cette rencontre ? Pourquoi le vieux absorbe-t-il le neuf et le modifie-t-il ? Pourquoi le neuf cesse-t-il lorsque vous rentrez chez vous ?

La vieille réaction émane du penseur. Le penseur n'est-il pas toujours le vieux ? Parce que votre pensée est fondée sur le passé, lorsque vous rencontrez le neuf, c'est le penseur qui le rencontre ; c'est l'expérience d'hier qui le ren-

contre. Le penseur est toujours le vieux. Ainsi, nous revenons au même problème, d'une façon différente : comment libérer l'esprit de soi-même, en tant que penseur ? Comment déraciner la mémoire, non pas la mémoire des faits, mais la mémoire psychologique, qui est l'accumulation de l'expérience ? Car s'il n'y a pas affranchissement du résidu de l'expérience, il ne peut pas y avoir réception du neuf. Mais libérer la pensée, être libéré du processus de la pensée et, ainsi, prendre contact avec le neuf, est ardu, n'est-ce pas ? Car toutes nos croyances, toutes nos traditions, toutes nos méthodes d'éducation sont un processus d'imitation, de copie, de mémorisation, qui construit le réservoir de la mémoire. Cette mémoire, continuellement répond au neuf ; la réponse de cette mémoire, nous l'appelons penser, et cette pensée aborde le neuf. Alors, comment le neuf peut-il exister ? Ce n'est que lorsqu'il n'y a pas de résidu de mémoire qu'il y a un renouveau, et il y a un résidu lorsque l'expérience n'est pas finie, conclue, achevée, c'est-à-dire lorsque la compréhension de l'expérience est incomplète. Lorsque l'expérience est complète, il n'y a pas de résidu — c'est là la beauté de la vie. L'amour n'est pas résidu, l'amour n'est pas expérience, c'est un état d'être. L'amour est éternellement neuf. Donc, notre problème est : peut-on aborder le neuf constamment, même chez soi ? On le peut sûrement. Pour le faire, on doit provoquer une révolution dans le sentiment ; et vous ne pouvez être libre que lorsque chaque incident est pensé, explicité de moment en moment, lorsque chaque réaction et réponse est pleinement comprise, et non vue distraitement puis mise de côté.

Il n'y a affranchissement du processus d'accumulation de la mémoire que lorsque chaque pensée, chaque sentiment est complété, pensé jusqu'au bout. C'est-à-dire que lorsque chaque pensée, chaque sentiment, est pensé jusqu'au bout, conclu, il y a une fin ; et il y a un grand espace entre cette terminaison et la pensée suivante. Dans cet espace de silence, il y a un renouveau, un nouvel état créateur a lieu. Or, ceci n'est pas théorique, ceci n'est pas impossible à mettre en pratique. Si vous voulez essayer de penser jusqu'au bout chaque pensée et chaque sentiment, vous découvrirez que c'est extrêmement pratique dans notre vie quotidienne ; car alors vous êtes neuf et ce qui est neuf est éternel, durable. Etre neuf c'est être créatif, et être créatif c'est être heureux ; et un homme heureux ne se préoccupe pas du fait qu'il est riche ou pauvre, il lui

est indifférent de savoir à quelle caste, à quel pays il appartient. Il n'a pas de chefs, pas de dieux ni de temples donc pas de querelles, pas d'inimitiés. Et voilà, certes, la façon la plus pratique de résoudre nos difficultés dans le chaos mondial actuel. C'est parce que nous ne sommes pas créatifs — dans le sens où j'emploie ce mot — que nous sommes si antisociaux à tous les différents niveaux de notre conscience. Pour être très pratique et effectif dans nos relations sociales, dans nos relations avec tout, on doit être heureux ; et il ne peut pas y avoir de bonheur s'il n'y a pas de terminaison, il ne peut pas y avoir de bonheur s'il y a un devenir. En terminant, il y a un renouveau, une nouvelle naissance, un état neuf, une fraîcheur, une joie. Mais le neuf est absorbé dans le vieux, et le vieux détruit le neuf, tant qu'il y a un arrière-plan, tant que l'esprit, le penseur, est conditionné par sa pensée. Pour être affranchi de l'arrière-plan, des influences conditionnantes, de la mémoire, il faut un affranchissement de l'état de continuité ; et il y a continuité tant que la pensée et le sentiment ne sont pas achevés complètement. Monsieur, vous complétez une pensée lorsque vous poursuivez la pensée jusqu'à sa fin, et mettez fin, de ce fait, à chaque pensée, à chaque sentiment. L'amour n'est certes pas habitude, mémoire, l'amour est toujours neuf. Il ne peut y avoir de rencontre avec le neuf que lorsque l'esprit est frais ; et l'esprit n'est pas frais tant qu'il y a le résidu de la mémoire. (La mémoire est celle des faits, ainsi que psychologique. Je ne parle pas de la mémoire des faits, mais de la mémoire psychologique.) Tant que l'expérience n'est pas complètement conquise il y a un résidu, qui est le vieux, qui est d'hier, de la chose passée ; et le passé est toujours en train d'absorber le neuf et, par conséquent, de détruire le neuf. Ce n'est que lorsque l'esprit est libéré du vieux qu'il aborde tout à neuf, et en cela il y a de la joie.

— *Vous ne parlez jamais de Dieu. N'a-t-il aucune place dans votre enseignement ?*

— Vous parlez énormément de Dieu, n'est-ce pas ? Vos livres en sont pleins. Vous construisez des églises, des temples, vous accomplissez des sacrifices, vous avez des rituels, vous avez des cérémonies, et vous êtes remplis d'idées au sujet de Dieu, n'est-ce pas ? Vous répétez le mot, mais vos actes ne sont pas empreints de divinité. Le sont-ils ? Bien

que vous adoriez ce que vous appelez Dieu, vos façons, vos pensées, votre existence, n'ont rien de divin, n'est-ce pas ? Bien que vous répétiez le mot « Dieu », vous exploitez vos semblables, n'est-ce pas ? Vous avez vos dieux — hindou, musulman, chrétient et tout l'attirail. Vous construisez des temples, et plus vous devenez riches, plus vous en construisez (*rires*). Ne riez pas, Monsieur, vous feriez la même chose vous-même, mais vous en êtes encore à essayer de devenir riche, c'est tout. Ainsi, vous êtes très familier avec Dieu, du moins avec le mot ; mais le mot n'est pas Dieu, le mot n'est pas la chose. Soyons très clairs sur ce point : le mot n'est pas Dieu. Vous pouvez employer le mot « Dieu » ou tout autre mot, mais Dieu n'est pas ce mot que vous employez. Le fait que vous vous en servez n'implique pas que vous connaissez Dieu ; vous ne connaissez que le mot. Je n'emploie pas ce mot pour la raison très simple que vous le connaissez. Ce que l'on connaît n'est pas le réel. Et. d'ailleurs, pour trouver la réalité, tous les bavardages de l'esprit doivent cesser, n'est-ce pas ? Vous avez des images de Dieu, mais l'image n'est pas Dieu, évidemment. Comment pouvez-vous connaître Dieu ? Certes, pas à travers une image, pas au moyen d'un temple. Pour recevoir Dieu, l'inconnu, l'esprit doit être l'inconnu. Si vous poursuivez Dieu, c'est qu'alors vous connaissez déjà Dieu, vous connaissez le but ; vous savez ce que vous êtes en train de poursuivre, n'est-ce pas ? Si vous cherchez Dieu, vous savez ce que Dieu est ; autrement vous ne le chercheriez pas, n'est-ce pas ? Vous le cherchez, soit selon vos livres, soit selon vos sentiments : et vos sentiments ne sont que des réactions de la mémoire. Donc, ce que vous cherchez est déjà créé, soit par la mémoire, soit par des on-dit, et ce qui est créé n'est pas éternel — c'est le produit de l'esprit. Messieurs, s'il n'y avait pas de livres, s'il n'y avait pas de *gôurous,* si aucune formule n'était répétée, vous ne connaîtriez que l'affliction et le bonheur, ne le pensez-vous pas ? De la souffrance et de la misère constamment, et de rares moments de bonheur : et alors vous voudriez savoir pourquoi vous souffrez. Vous ne pourriez pas vous évader vers Dieu — mais vous vous évaderiez probablement de quelque autre façon et vous inventeriez bien vite des dieux comme évasion. Mais si vous vouliez réellement comprendre le processus entier de la souffrance, comme pourrait le faire un homme neuf, un homme frais, enquêtant et non s'évadant, vous vous libéreriez de la souffrance et vous découvririez ce

qu'est la réalité, ce que Dieu est. Mais un homme en affliction ne peut pas découvrir Dieu ou la réalité ; la réalité ne peut être trouvée que lorsque cesse l'affliction, lorsqu'il y a du bonheur, non en tant que contraste, non comme un contraire. Le bonheur est un état d'être dans lequel il n'y a pas d'opposés.

L'inconnu, cela qui n'est pas créé par l'esprit, ne peut pas être formulé par l'esprit. Cela qui est inconnu ne peut pas être l'objet de la pensée. Dès l'instant que vous pensez à l'inconnu, c'est déjà le connu. Vous ne pouvez évidemment pas penser à l'inconnu, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez penser qu'au connu. La pensée se meut du connu au connu ; et ce qui est connu n'est pas la réalité, n'est-ce pas ? Donc, lorsque vous pensez et méditez, lorsque vous vous recueillez pour penser à Dieu, vous ne pensez qu'à ce qui est connu ; et ce qui est connu est dans le temps, est pris dans le filet du temps et n'est donc pas le réel. La réalité ne peut naître que lorsque l'esprit est affranchi du réseau du temps. Lorsque l'esprit cesse de créer, il y a création. C'est-à-dire que l'esprit doit être absolument immobile, mais non pas d'une immobilité imposée, hypnotique, qui n'est qu'un résultat. Essayer de devenir immobile en vue de faire l'expérience de la réalité est une autre forme d'évasion. Il n'y a de silence que lorsque tous les problèmes ont cessé ; de même que l'étang est calme lorsque la brise est tombée, l'esprit est naturellement tranquille lorsque l'agitateur, le penseur, cesse. Pour mette fin au penseur, toutes les pensées qu'il manufacture doivent être pensées jusqu'à les épuiser. Il est inutile d'ériger une barrière, une résistance, contre la pensée ; car les pensées doivent être senties, explorées jusqu'au bout, comprises. Alors, lorsque l'esprit est tranquille, la réalité, l'indescriptible entre en existence. Vous ne pouvez pas l'inviter. Pour l'inviter il faut le connaître, et ce qui est connu n'est pas le réel. Donc, l'esprit doit être simple, non encombré de croyances ou de représentations ; et lorsque le calme est là, lorsqu'il n'y a pas de désirs, pas d'aspirations, lorsque l'esprit est absolument en état de quiétude, qui n'est pas une quiétude acquise, la réalité vient.

Cette vérité, cette réalité est le seul agent transformateur ; c'est le seul facteur qui introduise une révolution fondamentale, radicale, dans notre existence, dans notre vie quotidienne. Et trouver cette réalité c'est ne point la chercher, mais comprendre les facteurs qui agitent l'esprit,

qui dérangent l'esprit lui-même. Alors l'esprit est simple, tranquille, immobile. En cette quiétude, l'inconnu, l'inconnaissable entre en existence ; et lorsque cela arrive, il y a une bénédiction.

(*Bombay*, 8 *février* 1948.)

— *Vous dites que l'amour est chaste. Voulez-vous dire qu'il est célibataire ?*

— Nous allons explorer ce problème et voir quelles sont ses implications. Je vous en prie, ne soyez ni sur l'offensive ni sur la défensive ; car pour comprendre il faut explorer et l'exploration cesse lorsqu'on est de parti pris, lorsqu'on est ficelé à une tradition ou à une croyance. C'est comme un animal attaché par une corde à un poteau : il ne peut pas errer au loin, et il nous faut errer loin, pour découvrir ce qu'est la vérité. Vous devez aller très profondément pour trouver la vérité d'un problème, quel qu'il soit ; mais si vous êtes ancré dans un havre de croyance, de tradition, ou de préjugés, vous ne trouverez jamais la vérité d'aucun problème. Donc, je vous en prie, pour ce soir du moins, explorons ensemble sans être ancrés — ce qui est une tâche très ardue en soi. Car, lorsque vous êtes de parti pris, le problème est évidemment déformé, et par conséquent la réponse est aussi déformée ; et pour trouver la réponse, l'on doit étudier le problème sans déformations, soit défensives ou offensives, soit négatives ou positives. Nous allons donc examiner le problème ensemble et voir où il nous mène.

Dans cette question est impliquée toute la complexe question sexuelle. Des instructeurs religieux, des systèmes traditionnels ont interdit les relations sexuelles en disant qu'elles empêchent l'homme de réaliser le suprême, qu'il nous faut pratiquer le célibat afin de trouver Dieu, la vérité, ou ce que cela peut bien être. Traditionnellement, c'est cela qui est généralement accepté. Mais si nous voulons trouver la vérité d'un problème, la tradition et l'autorité n'ont pas de sens. Au contraire, elles deviennent un empêchement — ce qui ne veut pas dire qu'il faut que l'homme devienne licencieux. La vérité ne se trouve pas dans un contraire, car un contraire est la continuité de son propre opposé. L'antithèse est la continuation de la thèse, sous une forme différente. Donc, pour trouver la vérité en cette affaire, nous devons l'approcher avec beaucoup de soin, sans la crainte

de l'autorité, et sans le plaisir insinuant du relâchement. Nous devons la regarder et voir sa pleine signification.

Tout d'abord, pourquoi le sexe est-il devenu un problème pour la plupart d'entre nous ? Comment se fait-il qu'à peu près partout dans le monde, à notre époque (c'est un des faits les plus extraordinaires), les hommes et les femmes soient pris dans ce plaisir sensoriel ? Pourquoi est-ce devenu un problème si intence, si brûlant ? Si nous ne comprenons pas cela, nous condamnerons la vie sexuelle ou nous nous y complairons. Je ne dis pas que cela serait bien ou mal — ce serait une façon stupide de considérer le problème. Devez-vous pratiquer le célibat parce que les livres vous le disent ? Devez-vous mener une vie dissolue parce que d'autres livres vous le disent ? Pour penser à fond le problème, nous devons le penser à neuf ; et pour le penser à neuf, nous devons abandonner les lignes bien tracées du vieux. Donc, le problème est : comment se fait-il que le sexe soit devenu une question si brûlante ? Tout d'abord — c'est évident — parce qu'il se trouve stimulé par tous les moyens possibles dans la société moderne ; chaque journal, chaque périodique, les cinémas et les affiches stimulent l'érotisme. Le négociant emploie une femme pour attirer votre attention, pour vous faire acheter une paire de chaussures, ou Dieu sait quoi. Par stimulation, on nous bombarde tout le temps de sexe. Voilà un fait. Et la société, la civilisation à notre époque, est essentiellement le résultat de valeurs sensorielles. Les choses, les choses qui ont trait aux plaisirs de ce monde sont devenues extraordinairement importantes dans nos vies ; les positions, les richesses, les noms, ont acquis une importance vitale, parce que ce sont les instruments du pouvoir, les instruments de la soi-disant liberté. Les valeurs sensorielles sont devenues prédominantes dans nos vies, et c'est là aussi une des raisons de la prédominance écrasante du problème sexuel. Dans vos pensées, dans vos sentiments, vous avez cessé d'être créateurs ; vous n'êtes plus que des machines à imiter, n'est-ce pas ? Votre religion consiste purement en habitudes, à suivre l'autorité, la tradition et la peur, à copier un livre, à suivre des règles, un exemple, un idéal. C'est devenu une routine. La religion consiste à marmonner des mots, à aller au temple ou à pratiquer une discipline — ce qui veut dire répéter, copier, imiter, contracter des habitudes. Et qu'arrive-t-il à votre esprit et à votre cœur lorsque vous n'êtes qu'un imitateur ? Naturellement, ils se fanent, n'est-

ce pas ? L'esprit, qui doit être prompt, capable de pénétration profonde, de compréhension profonde a été transformé en une simple machine, en un gramophone qui imite, copie, répète. Il a cessé d'être un esprit, et votre religion est devenue affaire de croyance. Donc émotionnellement, intérieurement, il n'y a pas de création, il n'y a pas de réponse créatrice — il n'y a qu'un vide obtus. Il en est de même de la pensée. Quelle est votre pensée, quelle est votre existence ? Une routine creuse et vide, n'est-ce pas ? Gagner de l'argent, jouer aux cartes, aller au cinéma, lire un peu de mauvaise littérature ou des livres très, très cultivés. Encore une fois, qu'est-ce que c'est ? N'est-ce pas encore une machine à répétition qui fonctionne sans profondeur, sans pensée, sans compassion, sans vulnérabilité ? Comment un tel esprit peut-il être créateur ? Alors, qu'arrive-t-il à votre vie ? Vous êtes stériles, irréfléchis, insensibles. Vous imitez, vous copiez ; donc naturellement, le seul plaisir qui vous reste est le sexe, qui devient votre évasion. Comme c'est votre seul dégagement, vous êtes pris dedans, et voilà posée l'éternelle question : comment en sortir ? Et vos idéals, vos disciplines ne vous en feront pas sortir. Vous pouvez le refouler, vous pouvez le dompter, mais cela n'est pas vivre d'une façon créatrice, heureuse, pure, noble — c'est vivre dans la peur. Le sexe est un des moyens que l'on a de s'oublier soi-même ; on s'oublie momentanément ; et parce que vous vivez si superficiellement, d'une façon si imitative, le sexe est la seule chose qui reste, donc il devient un problème. Et naturellement, lorsque le sexe est la seule chose qui reste, il n'y a pas de vie.

Nous ne sommes pas en train d'essayer de résoudre le problème ; nous essayons de le comprendre ; et en le comprenant pleinement, nous trouverons la réponse. Aux nombreux problèmes sérieux de la vie, il n'y a pas de réponses catégoriques, oui ou non ; mais en comprenant le problème lui-même nous trouverons la réponse. La réponse est que le problème existe tant qu'il n'y a pas d'état créateur, tant que vous n'êtes pas libre de l'imitation, des habitudes, tant que l'esprit est tenu en servitude par des répétitions, par de l'argent à gagner, etc., ce qui est une existence sans pitié. Dans le fait de répéter, de chantonner vos prières, et tout le reste, il ne peut pas y avoir de création. Il n'y a d'état créateur que par le dégagement de la pensée créatrice, de la vie créatrice, de l'existence créatrice, ce qui veut dire provoquer une révolution radicale dans notre façon de vivre —

non pas une révolution verbale, mais une révolution interne, une complète transformation de nos vies. Alors seulement ce problème aura-t-il un sens différent ; alors la vie elle-même aura une différente signification. Ceux qui essayent de pratiquer le célibat comme moyen de parvenir à la réalité, à Dieu, sont impurs, sont ignobles, parce que leurs cœurs sont secs. Sans amour, il ne peut certes pas y avoir de pureté, et seul un cœur pur peut trouver la réalité — non un cœur discipliné, non un cœur refoulé, non un cœur déformé, mais un cœur qui sait ce que c'est qu'aimer. Mais vous ne pouvez pas aimer si vous êtes esclave d'une habitude, religieuse ou physique, psychologique ou sensorielle. Ainsi, un homme qui s'efforce à une vie de célibat ne peut jamais comprendre la réalité ; car pour lui le célibat n'est que l'imitation d'un exemple, d'un idéal ; et l'imitation d'un idéal n'est que de la copie, donc n'est pas créatrice. Mais un homme qui sait comment aimer, comment être charitable, comment être généreux, comment se donner, s'abstraire complètement sans avoir des pensées se rapportant à lui-même, cet homme connaît l'amour ; et un tel amour est chaste. Où il y a un tel amour, le problème cesse d'exister.

— *Vous dites que la crise actuelle est sans précédents. De quelle façon est-elle exceptionnelle ?*

— Il n'y a que moi qui pense ici, et vous autres, vous ne faites qu'écouter. Ce n'est pas de chance. Monsieur, il y a le danger, dans toutes ces réunions, que vous deveniez un simple auditoire et moi la personne qui parle en public. C'est cela qui s'est produit dans le monde. Vous allez tous à des parties de football ou de cricket ou au cinéma. Ce sont d'autres qui agissent, d'autres qui jouent, mais jamais vous. Vous êtes devenus stériles — c'est pour cela que vous avez tant de problèmes destructeurs qui rongent vos cœurs. Donc, je vous en prie — si je puis vous le suggérer — ne devenez pas ici une audience ; ce serait vraiment malheureux et cela n'aurait aucun sens. Il est si facile d'écouter parler quelqu'un, si facile de lire des livres que d'autres ont écrit ; mais s'il n'y avait pas de livres, s'il n'y avait pas de prédicateurs, vous seriez obligés de réfléchir à vos propres problèmes et alors vous seriez créateurs, n'est-ce pas ? Et c'est ce que nous essayons de faire ici. Je n'ai, heureusement, pas lu de livres, de textes sacrés ; mais vous, oui ; malheureusement vos esprits sont farcis d'idées apparte-

nant à autrui — et c'est là votre difficulté. Votre difficulté est que vous n'êtes pas en train de penser, ou vous pensez à travers des formules et des idées émises par d'autres que vous, des dires, des citations. Donc, en fait, vous ne pensez pas du tout. Ces causeries n'auront absolument aucune portée si vous devenez de simples observateurs, des auditeurs ; car vous vous apercevrez que je ne donne aucune réponse à aucun problème. Cela serait trop facile, cela serait trop stupide, de dire oui ou non au sujet d'une question quelconque. Mais, si nous pensons ensemble un problème jusqu'au bout, avec aisance, sainement, sans êtré ancrés à aucun préjugé, nous découvrirons la signification du problème ; et il y aura alors un bonheur créateur dans la recherche. Monsieur, cette recherche même est dévotion — non pas à une image, à une idée : il y a dévotion dans la recherche même du problème et de son sens. Il y a une joie, il y a une extase créatrice à trouver ce qui est vrai ; mais si nous ne faisons qu'écouter, les mots ont très peu de sens. Le mot n'est pas la chose ; pour trouver la chose, vous devez aller au delà des mots.

N'est-il pas évident que la crise présente est exceptionnelle ? Non pas parce que je le dis — je dirai beaucoup de choses, mais cela ne sera pas vrai si vous ne faites que les répéter. La propagande est un mensonge, la répétition est un mensonge. Manifestement, la crise actuelle dans le monde entier est exceptionnelle, sans précédent. Il y a eu des crises de types différents à différentes périodes au cours de l'Histoire, sociales, nationales, politiques. Les crises vont et viennent ; des reculs économiques, des dépressions surviennent, subissent des modifications et continuent sous une forme différente. Nous connaissons cela, ce processus nous est familier. Mais la crise actuelle n'est-elle pas différente ? Elle est différente, tout d'abord, parce que nous avons affaire non pas à un problème d'argent, à des choses tangibles, mais à des idées. La crise est exceptionnelle parce qu'elle est dans le champ de la représentation des choses dans l'esprit. Nous nous querellons sur des idées, nous justifions l'assassinat ; dans ce pays, comme partout dans le monde, nous justifions l'assassinat comme moyen vers une fin de justice et d'équité, ce qui, en soi, est sans précédent. Avant, le mal était reconnu comme étant le mal, le meurtre était reconnu comme étant un meurtre ; mais maintenant le meurtre est un moyen pour atteindre un résultat noble. Le meurtre, d'une personne ou d'un groupe de per-

sonnes, est justifié parce que l'assassin ou le groupe que l'assassin représente, le justifie comme moyen pour atteindre un résultat qui sera bienfaisant pour l'homme. En somme, nous sacrifions le présent au futur — et les moyens que nous employons à cet effet importent peu, tant que notre but déclaré est un résultat dont nous disons qu'il sera bienfaisant pour l'homme. L'implication est que des moyens erronés produiront une fin juste et vous justifiez les mauvais moyens par des systèmes d'idées. Dans les différentes crises qui ont eu lieu précédemment, le facteur principal était l'exploitation des choses ou de l'homme ; mais c'est maintenant l'exploitation des idées, qui est bien plus pernicieuse, bien plus dangereuse, parce que l'exploitation des idées est si dévastatrice, si destructive. Nous avons appris maintenant combien puissante est la propagande, et c'est là une des plus grandes calamités qui puissent arriver : l'emploi des idées comme moyen pour transformer l'homme. Il est évident que c'est cela qui se produit dans le monde aujourd'hui. L'homme n'est pas important — les systèmes, les idées, sont devenus importants. L'homme n'a plus aucune importance. Nous pouvons détruire des millions d'hommes tant que nous parvenons à un résultat, et le résultat est justifié par des idées. Nous avons une magnifique structure d'idées pour justifier le mal ; et cela est certainement sans précédent. Le mal est le mal ; il ne peut pas engendrer le bien. La guerre n'est pas un moyen vers la paix. La guerre peut apporter des avantages secondaires, comme plus d'avions perfectionnés, mais elle n'apportera pas la paix aux hommes. La guerre est justifiée intellectuellement comme moyen d'instaurer la paix et lorsque l'intellect a la primauté dans la vie humaine, il provoque une crise sans précédent.

Il y a d'autres causes aussi, qui indiquent une crise sans précédent. L'une d'elles est l'importance extraordinaire que l'homme accorde aux valeurs sensorielles, à la propriété, au nom, à la caste et au pays, à l'étiquette particulière que vous portez. Vous êtes soit un Musulman, soit un Hindou, un Chrétien ou un Communiste. Le nom et la propriété, la caste et le pays, sont devenus d'une importance prédominante, ce qui veut dire que l'homme est pris dans des valeurs sensorielles, dans la valeur des choses, des choses faites par l'esprit ou par la main. Les choses faites par la main ou par l'esprit sont devenues si importantes, que nous sommes en train de nous tuer, de nous détruire, de nous

égorger, de nous liquider les uns les autres, à cause d'elles. Nous nous approchons ainsi du bord du précipice ; chaque action nous y mène, chaque action politique, économique, nous conduit inévitablement au précipice, nous entraînant dans cet abîme de chaos et de confusion. Ainsi la crise est sans précédent et exige une action sans précédent. Franchir cette crise, en sortir, exige une action intemporelle, une action non basée sur une idée, sur un système ; car toute action qui est basée sur un système, sur une idée, conduit inévitablement à une frustration. Une telle action ne peut que nous ramener à l'abîme par un autre chemin. Donc, comme la crise est sans précédent, il faut aussi une action sans précédent, ce qui veut dire que la régénérescence de l'individu doit être instantanée et non un processus du temps. Elle doit avoir lieu maintenant, non demain ; car demain est un processus de désintégration. Si je songe à me transformer demain, j'invite la confusion, je suis encore dans le champ de la destruction. Et est-il possible de changer maintenant ? Est-il possible de se transformer soi-même dans l'immédiat, dans le maintenant ? Je dis oui. Pour faire cela, pour se transformer immédiatement, maintenant, il faut suivre de près tout ce que je suis en train de dire, parce que la compréhension est toujours dans le présent, pas dans l'avenir. J'ai déjà un peu parlé de cela, et nous en discuterons à mesure que nous avancerons, au cours des nombreux dimanches à venir.

Le point est que, étant donné que la crise a un caractère exceptionnel, pour l'aborder, il faut une révolution de la pensée ; et cette révolution ne peut pas se produire par l'intermédiaire d'autrui, ou de quelque ouvrage, ou de quelque organisation. Elle doit venir par nous, par chacun de nous. Alors seulement pourrons-nous créer une nouvelle société, une nouvelle structure éloignée de cette horreur, éloignée de ces forces extraordinairement destructrices qui sont en train de s'accumuler, de s'emplir ; et cette transformation ne survient que lorsque vous, en tant qu'individu, commencez à être conscient de vous-même en chaque pensée, action et sentiment.

— *N'y a-t-il pas des* gourous *parfaits, qui n'ont rien pour l'homme avide de sécurité éternelle, mais qui guident, visiblement ou invisiblement, un cœur aimant ?*

— Cette question : « A-t-on besoin d'un gourou ? » est posée maintes et maintes fois sous des formes différentes. Messieurs, la grande majorité d'entre vous a des *gourous*, et c'est une des choses les plus extraordinaires ici. Donc. pour ce soir au moins, mettez-les de côté, et enquêtons dans le problème. Vous me demandez : « Est-ce qu'un cœur aimant a besoin d'un guide ? » Comprenez-vous ? Un cœur aimant n'a certes besoin d'aucun guide, car l'amour lui-même est le réel, l'éternel. Un cœur aimant est généreux, charitable, sans réserve, il ne retient rien pour lui, et un tel cœur connaît le réel ; il connaît cela qui est sans commencement et sans fin. Mais, pour la plupart, nous n'avons pas un tel cœur. Nos cœurs sont secs, vides, faisant beaucoup de bruit. Nos cœurs sont remplis des choses de l'esprit. Et comme nos cœurs sont vides, nous allons chez quelqu'un nous les faire remplir. Nous allons chez quelqu'un, à la recherche de cette éternelle sécurité que nous appelons Dieu ; nous allons chez quelqu'un pour trouver cette satisfaction permanente que nous appelons la réalité. Parce que nos cœurs sont secs, nous allons à la recherche d'un *gourou* qui les remplira. Et est-il possible qu'une personne quelle qu'elle soit — visible ou invisible — vous remplisse le cœur ? Vos *gourous* vous donnent des disciplines, des pratiques ; ils ne vous disent pas comment penser, mais plutôt quoi penser. Et qu'arrive-t-il ? Vous vous entraînez, vous méditez, vous vous disciplinez, vous vous conformez et pourtant votre cœur demeure insensible, vide et sans amour ; vous vous disciplinez vous-même et vous tyrannisez votre famille. Pensez-vous qu'en méditant, qu'en vous disciplinant, vous connaîtrez l'amour ? Monsieur, sans amour, vous ne pouvez pas trouver la réalité, n'est-ce pas ? Si vous n'êtes pas tendre, délicat, respectueux envers autrui, comment pensez-vous connaître le réel ? Et peut-on vous apprendre à aimer ? L'amour n'est certes pas une technique. Au moyen d'une technique, vous ne pouvez pas le connaître. Vous pourrez apprendre à connaître n'importe quoi, mais pas l'amour. Donc, vous ne pouvez jamais connaître la réalité au moyen d'une discipline, d'une pratique, d'un conformisme ; car le conformisme, la discipline, les pratiques, sont des répétitions qui émoussent l'esprit, congèlent le cœur — et c'est cela que vous voulez. Vous voulez abrutir votre esprit, parce que votre esprit est agité, errant, actif, toujours en lutte ; et, ne comprenant pas cet esprit qui n'arrête jamais, vous

voulez l'étouffer, vous voulez le discipliner selon un modèle, vous voulez le dominer selon un système, un code et des règles, et par conséquent vous étranglez l'esprit et vous l'abêtissez complètement. C'est cela qui se produit, n'est-ce pas ? Examinez votre esprit, voyez comme il est apathique, insensible, du fait que vous avez si longtemps poursuivi des *gourous*. C'est devenu une habitude, une routine, d'aller d'un *gourou* à un autre. Chaque *gourou* vous dit de faire quelque chose, et vous le faites jusqu'au jour où vous trouvez que cela ne vous satisfait pas, et alors vous passez à quelqu'un d'autre, et de ce fait vous épuisez votre esprit par ce continuel usage ; car ce que l'on emploie constamment s'use. Ce que vous cherchez réellement chez un *gourou*, ce n'est pas la compréhension, mais une satisfaction, une sécurité permanente, que vous appelez l'éternel, Dieu, le réel, la vérité, ou ce que vous voulez. Et puisque vous cherchez une satisfaction, vous trouverez un *gourou* qui vous satisfera ; mais cela n'est certes pas comprendre ; cela ne donne aucun bonheur, cela ne donne pas l'amour. Au contraire, cela détruit l'amour. L'amour est quelque chose de neuf, d'éternel, de moment en moment. Il n'est jamais le même, jamais tel qu'il était précédemment ; et, sans son parfum, sans sa beauté et sa bonté, chercher chez un *gourou* ce que l'on doit trouver par soi-même est totalement inutile. Donc notre problème n'est pas de savoir si un *gourou* visible ou invisible nous aidera, mais comment donner lieu à cet état d'être dans lequel nous savons ce qu'est l'amour. Car l'amour est une vertu, et la vertu n'est pas une pratique. Mais la vertu engendre la liberté, et ce n'est que lorsqu'il y a liberté que l'éternel peut entrer en existence.

Donc, notre question est : comment est-il possible, pour un esprit obtus, pour un cœur vide, d'arriver à l'amour, d'être sensitif, de connaître la beauté, la richesse de l'amour ? Tout d'abord, vous devez percevoir que votre esprit est émoussé, que votre processus de pensée n'a pas de portée. Vous devez percevoir que votre cœur est vide, sans lui trouver des excuses, sans le justifier ni le condamner. Soyez simplement conscients. Essayez, Messieurs. Soyez conscients et voyez si votre esprit n'est pas obtus, si votre cœur n'est pas vide ; bien que vous soyez mariés, que vous ayez des enfants et des possessions, n'est-il pas vide ? N'est-il pas vide ? Votre esprit est borné, bien que vous connaissiez tous les livres sacrés ; bien que votre

esprit soit une encyclopédie, plein d'information, il est atone, las, épuisé. Soyez simplement avertis de ce fait, sans condamner, sans justifier ; soyez ouverts au fait que votre esprit manque d'intelligence, qu'il est las ; et aussi que votre cœur est vide, abandonné et douloureux. Je ne suis pas en train de vous hypnotiser — soyez simplement conscients de tout cela et vous verrez, si vous êtes passivement avertis, qu'il se produit une transformation, une réponse extraordinairement prompte ; et en cette réponse, vous saurez ce que c'est qu'aimer. En cette réponse, il y a une immobilité, il y a une quiétude,; et en cette quiétude, vous trouverez l'indescriptible, l'indicible.

(*Bombay,* 15 *février* 1948)

— *L'aspiration exprimée dans la prière, n'est-elle pas un chemin vers Dieu ?*

— Tout d'abord, nous allons examiner les problèmes contenus dans cette question. En elle sont impliquées la prière, la concentration et la méditation. Or, qu'entendons-nous par prière ? Tout d'abord, dans la prière il y a une pétition, une supplication vers ce que nous appelons Dieu, la réalité. Vous, en tant qu'individu, vous quémandez, sollicitez, mendiez, vous cherchez à vous faire guider par quelque chose que vous appelez Dieu ; donc votre approche consiste à chercher une récompense, une satisfaction. Vous êtes en difficulté — nationalement ou individuellement — et vous priez afin d'être dirigé ; ou vous êtes dans un état de confusion et vous mendiez de la clarté, vous cherchez une aide dans ce que vous appelez Dieu, Cela implique que Dieu — quoique Dieu puisse être : nous ne discuterons pas cela pour le moment — se mettra à déblayer la confusion que vous et moi avons créée. Car, après tout, c'est nous qui avons causé cette confusion, cette misère, ce chaos, cette effroyable tyrannie, ce manque d'amour ; et nous voulons que ce que nous appelons Dieu nettoie tout cela. En d'autres termes, nous voulons que notre confusion, notre misère, notre affliction, nos conflits, soient balayés par un autre que nous, nous sollicitons de quelqu'un qu'il nous apporte la lumière et le bonheur.

Or, il se trouve que lorsque vous priez, lorsque vous

mendiez, lorsque vous sollicitez, en général il se produit un résultat. Lorsque vous demandez, vous recevez ; mais ce que vous recevez n'instaurera pas l'ordre, parce que rien que l'on puisse recevoir n'engendre la clarté et la compréhension. Cela ne peut que satisfaire, apporter un plaisir; mais cela ne donne pas la compréhension, car lorsque vous demandez, vous ne recevez que ce que vous projetez vous-même. Comment la réalité, Dieu, peut-il répondre à votre demande particulière ? Est-ce que l'immesurable, l'indicible, peut se préoccuper de vos tracas mesquins, des misères et de la confusion que vous avez vous-mêmes créées ? Donc, qu'est-ce que c'est qui répond ? Il est évident que l'immesurable ne peut pas répondre à ce qui est mésuré, mesquin, petit. Mais qu'est-ce que c'est qui répond ? A ce moment-là — lorsque nous prions — nous sommes relativement silencieux, dans un état de réceptivité ; et alors notre subconscient apporte une clarté momentanée. C'est-à-dire que vous voulez quelque chose, vous avez soif de quelque chose, et dans ce moment d'aspiration, de mendicité obséquieuse, vous êtes relativement réceptif ; votre esprit conscient, actif, est relativement tranquille et alors l'inconscient s'y projette et vous avez une réponse. Mais ce n'est certes pas une réponse provenant de la réalité, de l'immesurable — c'est votre propre inconscient qui répond. Donc ne faisons pas de confusion en croyant que lorsque votre prière reçoit une réponse, vous êtes en rapport avec la réalité. La réalité doit venir à vous ; vous ne pouvez pas aller à elle.

Ensuite, dans ce problème de la prière, un autre facteur est impliqué : la réponse de ce que nous appelons la voix intérieure. Ainsi que je l'ai dit, lorsque l'esprit se livre à des supplications, à des sollicitations, il est relativement immobile ; et lorsque vous entendez la voix intérieure, c'est votre propre voix qui se projette dans cet esprit relativement calme. Et encore, comment cela peut-il être la voix de la réalité ? Un esprit qui est confus, ignorant, avide, quémandant, sollicitant, comment peut-il comprendre la réalité ? L'esprit ne peut recevoir la réalité que lorsqu'il est parfaitement immobile, ne demandant rien, n'étant avide de rien, n'aspirant à rien, ni pour vous-même, ni pour la nation, ni pour autrui. Lorsque l'esprit est absolument immobile, lorsque le désir cesse, alors seulement la réalité entre en existence. Mais une personne qui est en train de quémander, de solliciter, de supplier,

qui a l'intense désir de se faire diriger, une telle personne trouvera ce qu'elle cherche, mais cela ne sera pas la vérité. Ce qu'elle recevra sera la réponse des couches inconscientes de son propre esprit, qui se projettent dans le conscient ; cette petite voix silencieuse qui la guide n'est pas le réel, mais simplement la réponse de l'inconscient.

Ensuite, dans ce problème de la prière, il y a aussi la question de la concentration. Pour la plupart d'entre nous, la concentration est un processus d'exclusion. La concentration est obtenue par l'effort, la contrainte, la direction, l'imitation, donc la concentration est un processus d'exclusion. La soi-disant méditation m'intéresse, mais ma pensée est distraite. Alors je fixe mon esprit sur une image, sur une idée, et j'exclus toutes les autres pensées ; et ce processus de concentration, qui est exclusion, est censé être un moyen de méditer. C'est cela ce que vous faites, n'est-ce pas ? Lorsque vous vous installez pour méditer, vous fixez votre esprit sur un mot, sur une image ou sur un tableau ; mais l'esprit vagabonde partout. Il y a une continuelle interruption d'autres idées, d'autres pensées, d'autres émotions, et vous essayez de les repousser, vous passez votre temps à batailler avec vos pensées. Ce processus, vous l'appelez méditation. Vous essayez, en somme, de vous concentrer sur une chose en laquelle vous n'êtes pas intéressés, et vos pensées ne cessent de se multiplier, de croître, d'interrompre. Alors vous dépensez votre énergie à exclure, à écarter, à repousser ; et si vous parvenez à vous concentrer sur l'idée choisie, sur un objet particulier, vous pensez avoir enfin réussi à méditer. Mais cela n'est certes pas de la méditation, n'est-ce pas ? La méditation n'est pas un processus exclusif — exclusif dans le sens que l'on expulse les idées envahissantes, que l'on se protège contre elles. Donc, la prière n'est pas méditation, et la concentration, en tant qu'exclusion, n'est pas méditation.

Qu'est donc la méditation ? La concentration n'est pas méditation, parce que là où il y a de l'intérêt, il est relativement facile de se concentrer sur quelque chose. Un général qui fait le plan d'une bataille, d'une boucherie, est très concentré. Un homme d'affaires en train de faire de l'argent est très concentré — il peut même être sans pitié, mettant de côté tout autre sentiment et se concentrant complètement sur ce qu'il veut. Un homme qui est intéressé en une chose quelconque est concentré spontané-

ment, naturellement. Mais cette concentration n'est certes pas méditation, elle n'est qu'exclusion.

Donc, qu'est-ce que la méditation ? Cela n'est pas fixer votre esprit sur un objet, sur un mot, sur une idée, sur une phrase, sur une image ou sur un espoir spéculatif. Tout cela c'est se concentrer sur ce que l'on désire. De même que l'homme d'affaires se concentre pour gagner de l'argent, vous vous concentrez sur ce que vous désirez et excluez, écartez les vagues pensées qui cherchent à faire intrusion, vous leur livrez bataille. Et cela n'est pas méditer, n'est-ce pas ?

Qu'est donc la méditation ? La méditation n'est pas autre chose que la compréhension — la méditation du cœur est la compréhension. Comment peut-il y avoir compréhension s'il y a exclusion ? Comment peut-il y avoir compréhension s'il y a sollicitation, supplication ? Dans la compréhension, il y a la paix, il y a la liberté. Cela que vous comprenez, de cela vous êtes libéré. Mais se borner à se concentrer ou à prier, n'engendre pas la compréhension. La compréhension est la base même, le processus fondamental de la méditation. Vous n'êtes pas tenu d'accepter mes assertions à ce sujet ; mais si vous examinez la prière et la concentration très soigneusement, profondément, vous verrez que ni l'une ni l'autre ne mènent à la compréhension. Elles ne conduisent qu'à l'obstination, qu'à une fixation, qu'à une illusion. Au contraire, la méditation dans laquelle est la compréhension, engendre la liberté, la clarté, l'intégration.

Ainsi donc, qu'entendons-nous par compréhension ? La compréhension signifie accorder la portée exacte, la valeur juste à chaque chose. Etre ignorant c'est attribuer des valeurs inexactes ; la nature même de la stupidité est le manque de compréhension des vraies valeurs. Donc, la compréhension entre en existence lorsqu'il y a des valeurs exactes, lorsque des valeurs justes sont établies. Et comment s'y prend-on pour établir des valeurs correctes — la valeur exacte de la propriété, la vraie valeur des relations en acte, la vraie valeur des idées ? Pour que les valeurs exactes entrent en existence, vous devez comprendre le penseur, n'est-ce pas ? Si je ne comprends pas le penseur — qui est moi-même — ce que je choisis n'a aucun sens ; c'est-à-dire que, si je ne me comprends pas moi-même, alors mon action, ma pensée, n'ont absolument aucune fondation. Donc, la connaissance de soi est le commencement

de la méditation — non la connaissance que l'on rencontre dans les livres, chez des autorités, chez des *gourous*, mais la connaissance qui entre en être par l'enquête que l'on poursuit soi-même, qui est la perception de soi-même à soi. La méditation est le début de la connaissance de soi et sans connaissance de soi, il n'y a pas de méditation. Car, si je ne comprends pas les façons de faire de mes pensées et de mes sentiments, si je ne comprends pas mes mobiles, mes désirs, mes exigences, ma poursuite de conformismes (qui sont des idées) — si je ne me connais pas moi-même, il n'y a pas de base à la pensée ; et le penseur qui ne fait que quémander, prier ou exclure, sans se comprendre lui-même, doit inévitablement finir dans la confusion et l'illusion.

Donc, le commencement de la méditation est la connaissance de soi, ce qui veut dire être conscient de chaque mouvement de la pensée et de l'émotion, connaître toutes les couches de ma conscience — non seulement les couches superficielles, mais les activités cachées, secrètes, profondes. Mais pour connaître les activités profondément cachées, les mobiles secrets, les réponses, les pensées et les sentiments, il faut qu'il y ait de la tranquillité dans l'esprit conscient ; c'est-à-dire que l'esprit conscient doit être immobile afin de recevoir les projections de l'inconscient. L'esprit superficiel, conscient, est absorbé par ses activités quotidiennes : gagner de l'argent, tromper les gens, exploiter, s'évader des problèmes — toutes les activités quotidiennes de notre existence. Cet esprit superficiel doit comprendre la vraie signification de ses activités et, ce faisant, introduire une tranquillité en lui-même. Il ne peut pas provoquer une tranquillité, une immobilité, par un enregistrement, par une contrainte, par une discipline. Il ne peut engendrer la tranquillité, la paix, le calme, qu'en comprenant ses propres activités, en les observant, en en étant conscient, en voyant sa dureté, la façon dont il parle à son domestique, à sa femme, à sa fille, à sa mère, etc. Lorsque l'esprit conscient superficiel est ainsi éclairé sur toutes ses activités, par cette compréhension, il devient spontanément calme (non drogué par des contraintes ou des désirs enrégimentés) et alors, il est dans une situation où il peut recevoir les émissions, les suggestions de l'inconscient, de ces nombreuses couches de l'esprit que sont les instincts raciaux, les souvenirs enterrés, les poursuites cachées, les blessures profondes et encore ouvertes. Ce n'est que lors-

que la conscience entière est déchargée, débarrassée de toute mémoire, quelle qu'elle soit, qu'elle est en état de recevoir l'éternel.

Donc, la méditation est la connaissance de soi, et sans connaissance de soi il n'y a pas de méditation. Si vous n'êtes pas averti de toutes vos réactions tout le temps, si vous n'êtes pas pleinement conscient, pleinement informé de vos activités quotidiennes, vous enfermer dans une chambre et vous asseoir devant le portrait de votre *gourou*, de votre maître, faire *puja*, méditer, est une évasion. Sans connaissance de soi il n'y a pas de pensée correcte et ce que vous faites n'a pas de sens, quelle que soit la noblesse de vos intentions. La prière n'a aucun sens sans connaissance de soi ; mais lorsqu'il y a connaissance de soi, on pense juste, donc l'action est correcte. Et lorsque l'action est correcte, il n'y a pas de confusion, donc pas de supplication pour que l'on vienne vous tirer d'affaire. Un homme pleinement lucide est en état de méditation ; il ne prie pas, parce qu'il ne veut rien. Par la prière, par l'enrégimentement, par la répétition, par des *japam* et tout le reste, vous pouvez amener une certaine tranquillité ; mais ce n'est qu'un abrutissement qui réduit l'esprit et le cœur à un état de lassitude. C'est droguer l'esprit ; et l'exclusion, que vous appelez concentration, ne mène pas à la réalité — aucune exclusion ne peut jamais le faire. Ce qui engendre la compréhension est la connaissance de soi, et il n'est pas très difficile d'être lucide si l'on en a réellement l'intention. Si cela vous intéresse de découvrir le processus total de vous-même — non simplement la partie superficielle, mais le processus total de votre être entier — c'est relativement facile. Si vous voulez réellement vous connaître, vous sonderez votre cœur et votre esprit afin de connaître tout leur contenu ; et lorsqu'il y a l'intention de savoir, on sait. L'on peut alors suivre, sans condamnation ou justification chaque mouvement de la pensée et de l'émotion ; et en suivant chaque pensée et chaque sentiment à mesure qu'ils surgissent, on donne lieu à une tranquillité qui n'est pas imposée, qui n'est pas enrégimentée, mais qui provient de ce que l'on n'a pas de problèmes, pas de contradiction. C'est comme l'étang qui devient paisible, tranquille, un soir où il n'y a pas de vent. Et lorsque l'esprit est immobile, ce qui est immesurable entre en être.

— *Pourquoi votre enseignement est-il si purement psychologique ? Il ne comporte ni cosmologie, ni théologie, ni éthique, ni esthétique, ni sociologie, ni science politique et pas même de l'hygiène. Pourquoi vous concentrez-vous seulement sur l'esprit et ses activités ?*

— Pour une raison très simple, Monsieur. Si le penseur peut se comprendre lui-même, tout le problème est résolu, car alors l'homme est création, il est réalité, et ce qu'il fait n'est pas antisocial. La vertu n'est pas une fin en soi ; la vertu engendre la liberté, et il ne peut y avoir de liberté que lorsque le penseur, qui est l'esprit, cesse. Voilà pourquoi l'on doit connaître le processus de l'esprit, le « je », le paquet de désirs qui crée le « je » : ma propriété, ma femme, mes idées, mon Dieu. Il est certain que c'est parce que le penseur est dans un tel état de confusion que ses actions sont désordonnées ; c'est parce que le penseur est dans la confusion qu'il recherche la réalité, l'ordre, la paix. Parce que le penseur est troublé, ignorant, il veut la connaissance ; et parce que le penseur est en contradiction, en conflit, il poursuit une éthique qui le disciplinera, qui le guidera, qui le soutiendra. Si je puis me comprendre moi-même, le penseur, tout le problème est résolu, ne l'est-il pas ? Alors je ne serai pas antisocial, je ne serai pas riche et n'exploiterai pas les pauvres, je ne voudrai pas des choses, des choses, des choses, ce qui provoque un conflit entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. Alors je n'aurai pas de caste, pas de nationalité, il n'y aura pas de séparation entre l'homme et l'homme. Alors nous nous aimerons les uns les autres, nous serons pleins de charité. Ce qui est important, donc, ce n'est pas la cosmologie, pas la théologie, pas l'hygiène — bien que l'hygiène soit nécessaire et que la cosmologie et la théologie ne le soient pas — mais ce qui est important, c'est de me comprendre moi-même, le penseur.

Or, le penseur est-il différent de ses pensées ? Si la pensée cesse, y a-t-il un penseur ? La qualité peut-elle être détachée du penseur ? Lorsque les qualités du penseur sont retirées, y a-t-il le penseur, le « je » ? Donc les pensées elles-mêmes sont le penseur, elle n'en sont pas séparées. Le penseur s'est séparé de ses pensées afin de se sauvegarder ; il peut alors, toujours, modifier ses pensées selon les circonsances et pourtant demeurer en dehors et audessus, en tant que penseur. Dès l'instant qu'il commence

à modifier le penseur, le penseur cesse. C'est un des stratagèmes de la pensée de séparer le penseur de ses pensées, et ensuite de s'intéresser vivement aux pensées, à comment les changer, comment les modifier, comment les transformer — tout cela étant une aberration, une illusion. Car le penseur n'est pas, si la pensée n'est pas, et une simple modification de la pensée n'élimine pas le penseur. C'est là un des moyens très habiles qu'a le penseur de se protéger, de se conférer une permanence, tandis que les pensées sont transitoires. Ainsi le soi est perpétué ; mais le soi n'est pas permanent : ni le soi supérieur ni le soi inférieur. Ils sont encore, l'un et l'autre, dans le champ de la mémoire, dans le champ du temps.

La raison pour laquelle je donne tant d'importance et d'urgence à la psychologie de l'esprit, est que l'esprit est la cause de toute action ; et si l'on ne comprend pas cela, simplement réformer, bricoler, fignoler les actions superficielles, n'a que très peu de sens. Nous avons fait cela pendant des générations et avons engendré la confusion, la folie et la misère dans le monde. Nous devons donc aller à la racine même du problème entier de l'existence, de la conscience, qui est le « je », le penseur. Si l'on ne comprend pas le penseur et ses activités, des réformes sociales superficielles n'ont aucune valeur — du moins pas pour l'homme sérieux, ferme dans sa sincérité. Voilà pourquoi il est important pour chacun de nous de savoir à quoi nous attachons de l'importance, si c'est à ce qui est superficiel, extérieur, ou à ce qui est fondamental. Car, Messieurs, avec le monde dans une humeur si démente d'égorger, de détruire, de déchaîner l'homme contre l'homme, certes le temps est venu, pour ceux qui sont honnêtes et sincères dans leur dessein, de s'appliquer au problème radicalement et profondément, et de ne pas s'occuper de réformes et d'ajustements superficiels. Voilà pourquoi il est important de savoir par vous-même sur quoi il faut mettre l'accent, et ne pas compter sur un autre pour qu'il vous le dise. Si vous donnez de l'importance à la psychologie du penseur uniquement parce que je le fais, vous ne serez que des imitateurs et l'on pourra vous persuader d'imiter quelqu'un d'autre, lorsque ceci ne vous conviendra pas. Vous devez donc penser ce problème jusqu'au bout, très sérieusement et très profondément, et ne pas attendre que quelqu'un vous dise à quoi il il faut donner de l'importance. Tout cela est très évident et très clair. Les religions orga-

nisées, les partis et pouvoirs politiques, le socialisme, le communisme, tous ont échoué parce qu'ils ne s'occupent pas de la nature fondamentale de l'homme. Ils veulent limer, tailler, rafraîchir les influences du monde extérieur, mais quelle valeur cela a-t-il lorsque l'homme est intérieurement malade, souffrant, confus ? Un bon docteur ne s'occupe pas seulement des symptômes. Les symptômes ne sont que des indications. Il va à la cause et déracine la cause. Ainsi, l'homme sincère et honnête envers lui-même doit aller à la cause et ne pas, superficiellement, jouer avec des mots ; et la cause fondamentale de la misère dans le monde est le manque de compréhension de notre processus interne. Nous ne voulons pas mettre de l'ordre en nous-mêmes, mais seulement à l'extérieur. Il y aura de l'ordre extérieurement lorsqu'il y aura de l'ordre intérieurement, parce que l'intérieur prédomine toujours sur l'extérieur. Donc l'accent doit, de toute évidence, être mis sur le processus psychologique, avec toutes ses implications. Lorsque l'on se comprend soi-même il y a du bonheur, il y a la paix et un homme heureux n'est pas en conflit avec son voisin. Ce n'est que l'homme infortuné, l'homme ignorant, qui est en conflit ; ses actions sont anti-sociales et partout où il va il crée de la misère et d'autres conflits. Mais un homme qui se comprend lui-même est en paix et, par conséquent, ses actions sont paisibles.

— *Vous avez dit qu'il n'y a de progrès qu'en la charité, et que ce que nous appelons progrès n'est qu'un processus de désintégration. Qu'y a-t-il à désintégrer ? Le chaos est toujours avec nous, et il n'y a ni progrès ni régression dans un chaos.*

— J'ai dit qu'il y a un progrès technologique, mais qu'autrement il n'y a pas de progrès du tout — c'est ce que nous voyons très clairement dans le monde autour de nous. Il y a progrès, progrès technologique, depuis la simple roue jusqu'à cette chose extraordinaire appelée avion, avion à réaction ; mais y a-t-il un progrès de votre esprit, de votre cœur ? Aimez-vous ? Monsieur, l'action qui intègre ne peut évidemment avoir lieu que lorsqu'il y a de l'amour, lorsqu'il y a de la charité ; et sans charité, sans amour, tout progrès technologique mène à la destruction, à la désintégration. Et c'est ce qui se produit dans le monde en ce moment. Nous progressons vers le chaos, parce que

nous ne progressons pas vers la charité — ce qui nous ouvre un énorme problème et je ne crois pas que nous aurons le temps, ce soir, d'y entrer pleinement. C'est celui-ci : existe-t-elle en aucune façon, cette chose que nous appelons progrès, évolution ? Je sais qu'il existe un progrès technologique, une évolution de machines meilleures et tout le reste ; mais est-ce que vous et moi évoluons ? Quelle est la chose qui évolue, et vers quoi ? L'ignorance ne peut jamais évoluer en sagesse, l'avidité ne peut jamais devenir ce qui n'est pas avidité. L'avidité sera toujours avidité, même si elle progresse, si elle évolue. Avec le temps, l'ignorance ne peut jamais devenir sagesse. L'ignorance doit cesser pour que la sagesse soit ; l'avidité doit cesser, pour que ce qui n'est pas avidité entre en être. Donc, lorsque vous parlez d'évoluer, de progresser, vous parlez de devenir quelque chose : vous êtes *ceci* et vous deviendrez *cela* ; vous êtes employé et vous deviendrez directeur ; vous êtes prêtre et deviendrez évêque; vous êtes pauvre, mais deviendrez riche ; vous êtes mauvais, mais, avec le temps, deviendrez bon. Ce devenir est ce que vous appelez progrès, évolution ; mais ce n'est que la continuité, sous une forme modifiée, de ce qui *est*. Le devenir est la continuité de ce qui *est* sous une forme modifiée, et par conséquent, il ne peut guère y avoir de changement fondamental dans ce que vous appelez progrès. Nous discuterons cela une autre fois, car cela demande que l'on y pénètre avec beaucoup, beaucoup de soin.

Dans le devenir, dans la continuité, peut-il jamais y avoir évolution, peut-il jamais y avoir progrès ? Ce n'est qu'en une fin qu'il y a une nouvelle naissance, non en une continuation. Mais le progrès ne peut exister qu'en des choses technologiques, et vous ne pouvez pas « progresser » en charité — c'est-à-dire dans le sens comparatif de devenir de plus en plus charitable, plus aimant. Où il y a de l'amour, il n'y a pas de comparaison. Ne le savez-vous pas ? Lorsque vous aimez quelqu'un, vous aimez, vous vous donnez complètement — le « vous » est non-existant. Tant que le « vous » demeure, il y a le désir de devenir et dans le devenir, il n'y a pas de nouvelle naissance. Le devenir n'est qu'une continuité modifiée, et ce qui continue pourrit ; ce qui continue connait la mort ; mais ce qui a une fin est libre de la mort.

— Nous savons que la pensée détruit la sensibilité. Comment sentir sans penser ?

— Nous savons évidemment que rationaliser, calculer, marchander, détruit la sensibilité, l'amour, l'affection. N'avez-vous pas remarqué que plus vous rationalisez, plus vous marchandez, plus vous exploitez, plus vous vous servez de votre esprit, moins il y a de sentiments ? Parce que le sentiment est très dangereux ; sentir est très dangereux, n'est-ce pas ? Sentir très fortement pourrait vous conduire à ce que vous appelez le chaos, à un état de confusion, de désordre ; donc vous dominez la sensibilité en la rationalisant, et en la rationalisant, vous cessez d'être généreux. Votre sentiment est détruit losqu'il y a le processus de pensée qui consiste à nommer, à mettre en mots. Vous avez un sentiment de douleur, de plaisir, de colère, et en le mettant en mots, en lui donnant un nom, c'est-à-dire en y pensant, vous le modifiez et, de ce fait, vous diminuez le sentiment. Ne le savez-vous pas ? Lorsque vous vous sentez généreux, lorsque spontanément vous voulez donner votre chemise à quelqu'un, votre esprit intervient et dit : « Qu'arrivera-t-il ? » Vous commencez à rationaliser votre sentiment et alors vous devenez charitable au moyen d'organisations — pas directement — de sorte que vous évitez l'action. Les sentiments forts sont dangereux, l'amour est très dangereux ; par conséquent, vous commencez à penser à l'amour, ce qui réduit et lentement détruit l'amour.

La question suivante est : « Est-il possible de sentir sans penser ? » Qu'appelons-nous penser ? Penser n'est que la réaction de la mémoire, du souvenir de la douleur ou du plaisir. En d'autres termes, il n'y a pas de pensée sans le résidu de l'expérience ; et le sentiment (lorsque j'emploie le mot sentiment j'entends l'amour, non le désir, non ces mouvements émotionnels et toute la gamme des choses putréfiées que vous appelez sentiments) l'amour ne peut pas être amené dans le champ de la pensée. Donc, plus vous répondez à la mémoire — c'est ce qui s'appelle penser — moins il y a d'amour. L'amour est brûlant, jamais immobile, il est de moment en moment, créateur, neuf, frais, joyeux et, par conséquent, il est très dangereux en société, dans nos rapports humains ; alors la pensée entre en jeu (la pensée étant la réaction de la mémoire) et modifie l'amour, le contrôle, l'apprivoise, le guide, le légalise, le met hors d'état d'être dangereux. Dès lors, elle peut vivre

avec. Ne le savez-vous pas ? Lorsque vous aimez quelqu'un, vous aimez l'ensemble de l'humanité — non pas seulement une personne ; vous aimez les humains. Et il est dangereux d'aimer les humains, n'es-ce pas ? Parce qu'alors il n'y a pas de barrières, pas de nationalité, on n'est pas avide d'argent, de positions, de choses — et un tel homme est dangereux pour la société, ne l'est-il pas ? Mais vous voulez tous beaucoup de choses. Vous voulez la célébrité ; vous construisez autour de vous un rempart d'idées, d'exclusions, et c'est pour cela qu'un homme qui aime est dangereux pour la société ; et alors, la société — qui est vous — commence à construire un processus de pensee, qui bien vite détruit l'amour. Pour que l'amour soit, la mémoire, avec tous ses processus complexes, doit parvenir à un terme. Car la mémoire ne surgit que lorsque l'expérience n'est pas pleinement, complètement comprise. La mémoire n'est que le résidu de l'expérience ; la mémoire est le résultat d'une provocation qui n'est pas complètement intégrée. La vie est un processus de provocations et de réponses, la provocation toujours étant neuve et la réponse toujours étant vieille. Donc, il nous faut comprendre le vieux, la réponse conditionnée, ce qui veut dire que la pensée doit s'affranchir du passé, du temps, d'hier ; elle doit vivre chaque journée, chaque minute, aussi complètement, aussi pleinement, d'une façon aussi neuve que possible. Et l'on fait cela lorsque l'on aime, lorsque le cœur est plein ; vous ne pouvez pas le faire avec des mots, avec des choses faites par l'esprit, mais seulement lorsque vous aimez. Alors la mémoire, la pensée qui n'est que la réaction de la mémoire, cesse ; alors chaque minute est une nouvelle minute, chaque mouvement est une renaissance et aimer l'un c'est aimer le tout.

(*Bombay, 22 février* 1948)

— *Nos idéals sont la seule chose entre nous et la folie. Vous brisez une digue qui protège du chaos nos maisons et nos campagnes. Pourquoi êtes-vous si absurdement aventureux ? Les esprits non encore mûrs et qui sont vacillants perdront tout équilibre à la suite de vos généralisations impétueuses.*

— Cette question est posée à la suite de ce que j'ai dit concernant les idéals, les exemples, et les opposés. Nous

devrons donc revenir sur ce que j'ai dit concernant les idéals. Et, ainsi que je l'ai déjà dit, veuillez écouter, non pas comme à travers un mur de résistance, mais plutôt avec un désir de comprendre. Vous avez certaines traditions et certains idéals et il se peut que ce que je vous dirai sera contraire a tout ce que vous pensez ; et ce que je dis peut être ou peut ne pas être la vérité. Donc, il vous faut écouter avec une certaine souplesse, avec une certaine liberté, avec une certaine élasticité ; mais si vous ne faites que vous enfermer dans les murs de vos propres idéals, de votre propre compréhension, alors, sûrement, ce qui sera dit n'aura aucun sens. Ce que je vais dire pourrait être, et sera même, je pense, tout à fait contraire à ce que vous croyez ; donc, je vous prie, écoutez non pas avec un dogmatisme — quel qu'il soit — ni avec un mécanisme défensif, mais avec le sentiment d'essayer de comprendre ce que « le type d'à-côté » essaye de dire.

J'ai dit que les idéals, sous n'importe quelle forme, sont une fuite qui nous éloigne de la compréhension de ce qui *est* ; que les idéals, même les plus nobles, les plus fascinants, les plus beaux, n'ont pas de réalité. Les idéals sont fictifs, ils n'ont pas de substance, donc il est plus important de comprendre ce qui *est* que de poursuivre une idée ou de suivre un idéal ou un mode d'action. Nous avons d'innombrables idéals — la non-violence, le bien, la non-avidité, la paix, le mérite, et ainsi de suite. Vous connaissez les innombrables idéals à l'intérieur desquels vos esprits sont enfermés. Or, ces idéals ne sont-ils pas fictifs ? Ils ne se rapportent pas à des faits réels ; ils sont inexistants ; et, puisqu'ils sont inexistants, de quelle valeur sont-ils ? M'aident-ils à comprendre mon conflit, ma violence, mon avidité, ou sont-ils un empêchement à cette compréhension ? L'écran des idéals m'aidera-t-il à comprendre mon arrogance, ma violence, ma méchanceté ? Si les idéals aident à comprendre, ils ont un poids ; mais s'ils ne confèrent pas la compréhension, ils sont sans valeur. Est-ce qu'un homme violent peut devenir paisible grâce à l'idéal de non-violence ? Puis-je comprendre la violence grâce à l'écran de mon idéalisme de non-violence ? Ne dois-je pas mettre de côté l'écran, l'idéal, et examiner ma violence directement ? Et l'idéal m'aidera-t-il à comprendre la violence ? C'est une question très fondamentale et importante. Nous devrions y passer un peu de temps, parce que tout ce qui en découle est très grave, du fait que notre entière struc-

ture sociale est basée sur cet idéalisme qui n'a derrière lui, aucune réalité.

Donc, notre problème est : le mal est-il jamais compris grâce à l'idéal du bien ? Le mal n'est-il pas transformé, non par un idéal, non par la poursuite de son opposé, mais par la compréhension directe du mal lui-même ? Et est-ce que l'idéal, sous n'importe quelle forme — qui est un contraire — n'empêche pas la compréhension de ce qui *est* ? Je suis avide, je suis violent, je suis arrogant, je suis coléreux, vicieux, brutal ; et est-ce que l'idéal de non-violence, de non-avidité, de bienveillance, m'aidera à surmonter ce que je suis ? Nous avons, bien sûr, essayé de poursuivre l'idéal, l'opposé, et ce conflit créé entre opposés nous est familier. Nous connaissons tout cela très bien. Cette extraordinaire lutte pour devenir autre chose que ce que nous sommes, nous est tout à fait familière. Notre éducation religieuse, sociale et morale est basée sur cette tentative de devenir quelque chose, de transformer ce qui *est* en quelque chose qui n'est pas ; et nous connaissons la lutte, la douleur, la continuelle bataille des contraires, de la thèse et de l'antithèse, et l'espoir d'arriver à une synthèse qui sera au delà des deux. Bien que nous n'ayons pas réussi à parvenir à cet état, cette continuelle bataille des contraires, qui est censée nous y conduire, nous est familière.

Mais cette lutte est-elle nécessaire ? Cette lutte n'est-elle pas fallacieuse, irréelle ? Le contraire de ce qui *est* n'est-il pas irréel ? Le réel, le fait, qu'est-il ? Le fait est que je suis arrogant. L'humilité est non-existante, elle est fictive, C'est une création de l'esprit, comme moyen de s'évader de ce qui *est*. Vous êtes violent ; et le contraire vous aidera-t-il à surmonter ce que vous êtes ? Certainement pas. Pendant des siècles vous avez lutté pour vous surmonter et pourtant vous êtes violent. Donc notre méthode d'approche doit être mauvaise et, par conséquent, il doit y avoir une nouvelle approche, une différente façon de s'attaquer au problème de l'avidité, de l'arrogance, de la violence. Mais, pour commencer, nous devons voir la fausseté de l'idéal. Ainsi qu'on me l'a suggéré ce matin, l'Inde est la nation qui fabrique des idéals. Votre industrie favorite consiste à fabriquer des idéals pour le monde. Et avons-nous besoin d'idéals ? Je vous en prie, ceci est réellement une question importante. Si vous n'avez pas d'idéals, vous écroulerez-vous ? Deviendrez-vous immoral ? Vos idéals agissent-ils

comme des digues contre vos actions immorales ? Votre idéal de non-violence vous empêche-t-il d'être violent ? L'idéal de n'être pas avide, d'avoir tout juste de quoi vivre, est-ce cela qui vous rend moins avide ? Evidemment pas. Monsieur, nous devons examiner cela, n'est-ce pas ? L'homme qui est avide, qui veut poursuivre des richesses, continue à le faire en dépit de l'idéal dont il parle. Manifestement, les idéals sont non-existants sauf en théorie et, par conséquent, sont sans valeur. Alors pourquoi les poursuivre ? En d'autres termes, un idéaliste est en réalité un homme qui s'évade de ce qui *est*, qui évite l'action dans le présent. Nous connaissons tous très bien les idéalistes, nous savons combien ils sont durs, brutaux, combien résistante est cette qualité de dureté, parce qu'ils évitent en réalité la question centrale, qui est ce qu'ils *sont*. Donc, en éliminant les idéals, les faibles d'esprit perdront-ils leur équilibre ? Les faibles d'esprit sont déjà privés de leur équilibre par les politiciens, par les *gourous*, par leurs *pujas*, par leurs cérémonies religieuses ; et l'homme fort dédaigne en tous cas les idéals : il poursuit ce qu'il désire. Donc aucun de ces deux groupes ne fait attention aux idéals. Ceux-ci sont une façon très avantageuse de voiler beaucoup de choses fausses.

Un idéal est-il donc nécessaire pour comprendre ce qui *est* ? L'idéal de non-violence m'aidera-t-il à comprendre la violence ? Je veux dire : si je suis violent, et veux transcender la violence, faut-il que j'aie l'idéal de non-violence ? Certes, je n'ai pas besoin de l'avoir. C'est un empêchement, un empêchement certain à ma compréhension de l'état dans lequel je suis, qui est la violence. L'idéal, le contraire, l'exemple, est une barrière, grâce à laquelle j'évite de comprendre directement ce qui est. Cet état de violence, ne puis-je le comprendre et le transcender ? Je ne peux m'y appliquer, je ne peux le comprendre que lorsque je ne m'en évade pas, lorsque je n'ai pas cette fantaisie de l'idéal, lorsque je peux le regarder, l'examiner, et agir dessus, directement. Mais je ne peux pas agir dessus directement, et, par conséquent, j'invente cette chose merveilleuse appelée son contraire, l'idéal : un état que je ne puis jamais atteindre, car il n'est qu'une prorogation. Donc le problème est : comment transcender, comment aller au delà de ce qui *est* (qui est la violence) et non comment réaliser le contraire. Il n'y a pas de contraire. Il y a des contraires qui sont des faits biologiques, comme l'homme et la

femme, mais les contraires que l'esprit a créés sont non-existants. C'est un artifice commode, un tour de l'esprit pour éviter d'agir directement sur ce qui *est*. Puis-je transcender ce qui *est* et ne pas le transformer, ne pas en faire quelque chose de différent ? Je suis avide, violent ; et cette violence, cette avidité, peuvent-elles parvenir à une fin ? Elles arrivent à une fin, certainement, lorsque je les examine et suis complètement conscient de leur entière portée, sociale et psychologique ; mais je ne peux les examiner que lorsqu'il n'y a pas d'évasion de cela qui *est* — ce qu'aucun de nous ne veut faire, et c'est cela la difficulté. Aucun de nous n'est assez honnête pour admettre que nous sommes ce que nous sommes et ensuite faire quelque chose à ce sujet. Savoir que je suis un menteur, savoir que je suis avide, c'est déjà le commencement de ma libération de l'avidité, du mensonge. Mais l'admettre exige une certaine honnêteté et comme nous sommes si malhonnêtes dans notre pensée, dans nos relations humaines, dans presque tout ce que nous faisons, nous sommes incapables d'affronter ce qui *est*. Dans cette question est donc impliquée la recherche du vrai et du faux, c'est-à-dire voir cette vérité que l'idéal est faux ; et dès l'instant que l'on est capable de voir la vérité dans l'erreur, on est aussi capable de voir ce qui est vrai comme étant le vrai. C'est cette véracité, cette admission du fait que vous êtes avide, que vous êtes violent (voyant ce que vous êtes, sans prétendre être autre chose), qui engendre l'affranchissement, c'est cela et non la poursuite du contraire.

— *Est-ce que l'appétence sexuelle disparaîtra, si je refuse de la nommer ?*

— Je crains que cette question n'exige une très longue explication. Elle résulte apparemment de ce que j'ai dit au sujet de nommer, d'appliquer des mots. Or, ce processus est un problème bien complexe et il nous faut y pénétrer avec beaucoup de soin et de précision ; en somme, nous devons comprendre le processus de la conscience. Je regrette que cette question, bien qu'elle soit exprimée très simplement, comporte de nombreuses implications ; et si j'y réponds trop directement et trop brièvement, cela pourrait créer des malentendus pour ceux qui n'ont pas suivi ces causeries. Donc je dois entrer dans cette question très soigneusement et expliquer tout ce qu'elle contient.

Qu'entendons-nous par conscience ? Je ne suis pas en dehors du sujet en posant cette question. Elle est directement reliée à la question elle-même. Qu'appelons-nous conscience ? La conscience est, sans aucun doute, provocation et réponse, qui est l'expérience. C'est cela le commencement de la conscience : provocation, réponse et expérience. L'expérience est nommée, mise en mots, fournie d'une étiquette en tant que plaisante ou déplaisante, ensuite elle est enregistrée, emmagasinée dans l'esprit. Ainsi la conscience est un processus d'expérimentation. de mise en mots, et d'enregistrement. Bien que complexe, c'est très simple. Je vous prie de ne pas le compliquer inutilement. Sans ces trois processus en action, qui sont en réalité un processus unifié — l'expérience vécue, l'appellation ou expression verbale, et l'enregistrement qui consiste à ranger l'expérience dans une case à l'intérieur du cadre de la mémoire — sans ce processus, il n'y a pas de conscience. La chanson est répétée sur les modes différents, avec des thèmes différents, profondément, dans les couches secrètes de la conscience, ou superficiellement, sur la surface de la conscience, dans notre vie de tous les jours ; mais c'est toujours le même processus de provocation et réponse, d'expérience vécue, d'appellation (ou désignation par un nom) et d'enregistrement (ou mémoire). C'est cela le thème que ce disque ne cesse de répéter. Or qu'arriverait-il si le processus du milieu, qui est le nom que l'on donne, l'appellation, n'avait pas lieu, si l'on mettait fin à ce processus intermédiaire ? Pourquoi nommons-nous. pourquoi désignons-nous d'un mot une expérience, l'appelant plaisante, déplaisante, bonne, mauvaise, etc. ? Pourquoi mettons-nous un nom comme colère, violence, à l'expérience ?

Je vous en prie, pour beaucoup d'entre vous, tout cela peut paraître technique. Cela n'est pas technique. C'est très simple, bien que cela exige un peu de concentration. La plupart d'entre nous sont habitués à des discours politiques où on leur dit ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut penser ; et il se peut que nous trouvions difficile de poursuivre avec aisance et sans à-coup une pensée de cet ordre ; mais comme ceci n'est pas un discours politique, il nous faudra être un peu concentrés.

Je disais que la conscience est un processus d'expérience, d'appellation et d'enregistrement ; et pourquoi donnons-nous un nom à une expérience, à un sentiment ? Nous lui

donnons un nom, soit pour la communiquer à autrui, soit pour la fixer dans la mémoire, ce qui revient à lui donner une continuité. S'il n'y a pas de continuité, alors l'esprit n'est pas, la conscience n'est pas. Je dois donner une continuité à une expérience, autrement la conscience cesse. Donc, je dois lui donner un nom. L'octroi d'un nom à un sentiment, à une expérience, est instantané, car l'esprit, qui est le gardien des enregistrements, de la mémoire, met une étiquette à un sentiment, afin de lui donner une substance, afin de lui donner une continuité, afin d'être capable de l'examiner — ce qui revient à établir une continuation de la pensée. Après tout, le penseur est la pensée ; et sans le processus de la pensée, sans une continuité accordée au processus de la pensée, il n'y a pas de permanence pour le penseur. Donc, nommer un sentiment, une expérience, donne une permanence au penseur, au gardien de l'enregistrement, qui est l'esprit : vous donnez un nom à un sentiment, à une expérience et, de ce fait, vous lui donnez une continuité ; alors l'esprit se nourrit de cela, et se sent exister. Considérez une expérience, n'importe quelle sensation ou quel sentiment que vous éprouvez, de colère, de haine, d'amour ; lui donnant un nom, vous l'avez stabilisée, vous l'avez classée dans le cadre de vos références. La nature même de l'appellation d'une expérience est de donner une continuité à la conscience, au « je ». Ce processus continue tout le temps et à une telle vitesse que nous en sommes inconscients. Ce disque est joué sans arrêt à différents niveaux, sur des thèmes différents, avec des mots différents, que nous soyons éveillés ou en train de dormir.

Mais qu'arrive-t-il si vous ne nommez pas, si vous ne donnez pas de nom à une expérience ? Si vous n'êtes pas en train de nommer les différentes sensations, si vous n'avez pas d'arrière-plan, où est le « vous-» ? Je veux dire que si le sentiment (ou l'expérience) n'est pas nommé, il se fane, se réduit, disparaît, il n'a pas de continuité. Faites-en l'expérience, et vous verrez vous-même. Si vous avez un très fort sentiment de nationalisme, qu'arrive-t-il ? Vous lui donnez un nom, une pensée surgit d'idéalisme, d'amour ; vous dites : « mon pays » ; en somme, vous nommez le sentiment et, de ce fait, vous lui donnez une continuité. Il est très difficile de ne pas le nommer, parce que le processus d'appellation d'un sentiment est si automatique, si instantané. Mais supposez que vous ne nommiez pas un sentiment, que lui arrive-t-il ? Il est évident que le gardien des

enregistrements ne peut plus s'identifier à ce sentiment. Il ne lui donne pas de substance, il ne lui donne pas de force, il ne lui donne pas de vitalité. Donc le sentiment disparaît. La prochaine fois que vous éprouverez la sensation appelée irritation, ne lui donnez pas de nom. Ne dites pas « je suis irrité » ; ne dénommez pas, et vous verrez ce qui arrive. Vous découvrirez une chose extraordinaire en train de se passer. L'esprit est égaré, parce qu'il n'aime pas être dans un état d'incertitude. Alors l'égarement devient plus important que la sensation, et la sensation disparaît et l'égarement demeure. Mais l'esprit n'aime pas être confondu, intrigué, embarrassé ; alors il demande une sécurité, et il va chercher la sécurité, la certitude, dans les archives, dans la mémoire, renforçant ainsi le gardien des enregistrements.

C'est vraiment très fascinant, si vous observez le processus de votre propre conscience. Mais vous ne pouvez pas apprendre tout cela dans un livre. Aucun livre ne peut l'enseigner, et ce qu'un livre enseigne ne vaut pas la peine qu'on l'étudie. Vous ne pouvez que répéter ce qu'un livre enseigne ; mais si vous expérimentez et découvrez par vous-même, vous êtes à la fois le maître et l'élève, et vous n'avez plus besoin de *gourous*, de livres et de tout le reste. Alors, vous savez tout seul comment affronter un problème, tout problème qui surgit. Etant à la fois le maître et le disciple, vous connaissez les façons dont fonctionne votre conscience. Vous découvrez qu'en ne dénommant pas une sensation, qu'en ne lui donnant pas de nom, cette sensation arrive à une fin.

Et maintenant, vous direz : « J'ai appris un truc magnifique. Je sais comment me débarrasser des sensations désagréables, comment y mettre fin rapidement : je ne les nommerai pas ». Mais en ferez-vous de même avec les sensations agréables ? Je crains que non. Car vous voulez que les sensations agréables continuent; vous voulez donner de la substance aux sensations plaisantes, vous voulez les faire durer. Et alors vous continuerez à leur donner des noms. Mais cela ne mène nulle part ; car dès l'instant que vous mettez un nom, un mot, à un sentiment qui est agréable. vous créez inévitablement son contraire et, par conséquent, vous aurez toujours le conflit des contraires. Mais si vous ne mettez pas de mot, pas de nom, pas d'étiquette à une sensation, la plaisante et la déplaisante s'évanouissent toutes deux ; et, par conséquent, le penseur, qui est le créateur des contraires, arrive à une fin. Alors, seulement, saurons-

nous ce qu'est l'amour, parce que l'amour n'est pas une sensation. Vous pouvez lui donnez un nom, mais lorsque vous le dénommez, vous dénommez la sensation de l'amour, qui n'est pas l'amour. Lorsque vous aimez quelqu'un, qu'arrive-t-il ? Vous êtes, en réalité, absorbé par la sensation de cette personne ; c'est cette sensation qui compte pour vous ; et plus vous mettez l'accent sur la sensation, moins il y a d'amour.

Maintenant, la question est : « Est-ce que l'appétence sexuelle disparaîtra, si nous refusons de la nommer ? » Elle disparaîtra évidemment ; mais si vous ne comprenez pas le processus entier de la conscience, tel que je l'ai soigneusement expliqué, mettre fin à une appétence particulière, plaisante ou déplaisante, n'engendre pas l'éternelle qualité de l'amour. Sans amour, mettre simplement fin à une appétence n'a pas de sens, et vous deviendrez aussi sec que l'idéaliste dont les passions sont très soigneusement tenues en échec. Car si vous ne comprenez pas le processus entier de la conscience, les passions sont toujours là, bien que vous refusiez de les nommer. Et comprendre le processus entier est très ardu. Vous pouvez avoir compris l'expression verbale de ce que j'ai expliqué, mais la signification vivante, le sens intérieur, vous ne le comprendrez que par l'expérimentation. Ainsi que je l'ai dit, où est l'amour est la chasteté. Mais l'homme, l'idéaliste qui est passionné et veut être chaste, qui veut s'affranchir des passions — un tel homme ne connaîtra jamais l'amour, car il ne s'intéresse qu'à devenir quelque chose, ce qui est une autre forme d'égoïsme. Il ne s'intéresse qu'à sa lutte pour réussir, pour atteindre l'idéal, lequel est non-existant. Un tel homme a le cœur vide, et il remplit son cœur vide avec les choses faites par l'esprit. Et comment peut-il connaître l'amour, lorsque son cœur est rempli d'idéal, qui est une chose faite par l'esprit ?

Ainsi, c'est un problème très complexe et subtil, cette question de dénomination, d'appellation ; mais vous le comprendrez si vous en faites l'expérience. Il y a d'énormes richesses, une énorme profondeur, lorsque se révèle ce processus qui consiste à donner un nom, à appliquer des mots à un sentiment, à une sensation. Aussitôt que vous lui ouvrez la porte, vous découvrez de vastes richesses ; mais pour découvrir, il faut être assez libre pour pouvoir expérimenter ; et la liberté est engendrée par la vertu — il ne s'agit pas de devenir vertueux, mais d'être vertueux.

— *Pourquoi ne pouvez-vous pas influencer les chefs d'un parti, où les membres d'un gouvernement, et agir par leur entremise ?*

— Pour la simple raison que les chefs sont les facteurs de dégénérescence dans la société et que les gouvernements sont l'expression de la violence. Et comment pourriez-vous, comment pourrait n'importe quel homme qui réellement veut comprendre la vérité, travailler au moyen d'instruments qui sont opposés à la réalité ? Et pourquoi voulons-nous des chefs, politiques ou religieux ? Pour la raison évidente que nous voulons être dirigés ; nous voulons que l'on nous dise ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut penser. Notre éducation, nos organisations sociales et religieuses sont basées sur cela : elles nous disent, non pas comment penser, mais quoi penser. Naturellement, dès lors, il vous faut des chefs. Parce que vous êtes troublés, en voie de désintégration, parce que vous êtes en détresse et ne savez que faire, vous vous tournez vers des chefs politiques, religieux ou scientifiques pour vous tirer de cette condition chaotique d'existence. Or, est-ce qu'aucun chef politique ou religieux peut nous sortir de cette misère, de cette confusion ? Je vous en prie, c'est là une question très importante. Car dans la notion du chef sont impliqués le pouvoir, la situation, le prestige ; cette notion implique l'exploitation à la fois de celui qui est mené et de celui qui mène. Le chef entre en existence parce que celui qui est mené *veut* être mené. En somme, le mené exploite le meneur et le meneur exploite le mené. Sans sa troupe, où est le chef ? Il se sent frustré, il se sent perdu. Et sans le chef, où est l'escorte ? C'est donc un processus d'exploitation mutuelle ; et là où se trouve le désir du pouvoir, le désir d'une situation, le désir de dominer ou de se faire guider, il n'y a pas de compréhension. Là où le chef devient l'autorité, la personne à laquelle tout est soumis, politiquement ou religieusement, vous, en tant que subordonné, devenez l'automate, le gramophone ; et comme la plupart des personnes veulent être des machines à répétition pendant que les chefs agissent, le résultat est que vous devenez improductifs, irréfléchis. Et c'est exactement ce qui s'est produit dans le monde.

Donc, notre problème est : avons-nous besoin de chefs ? Est-ce que qui que ce soit peut nous tirer de l'état de confusion que vous avez créé vous-même ? D'autres que vous peuvent vous indiquer du doigt la cause de votre confusion —

mais ils ne deviennent certes pas des chefs. Par exemple, je vous montre la cause de la confusion, mais je ne deviens pas votre guide, votre *gourou*. C'est à vous de la percevoir et d'agir sur elle, ou de la laisser. Mais si je vous faisais adhérer à une organisation, si je devenais votre autorité, c'est moi qui deviendrais important, donc votre confusion existerait toujours et vous ne feriez que fuir votre confusion et mettre l'accent sur moi-même ; tandis qu'au contraire l'accent devrait être mis sur la confusion et non sur moi. Me voici donc hors du tableau. Ce qui est important, c'est de comprendre votre propre souffrance, votre désarroi, votre existence désastreuse. Et pour comprendre, avez-vous besoin de qui que ce soit ? Ce dont vous avez besoin c'est de voir en toute vérité et avec clarté, avec des yeux non déformés. Et vous devez faire cela par vous-même, vous devez regarder à l'intérieur de vous-mêmes pour savoir si vous êtes déformés, si vous avez des préjugés. Cela veut dire qu'il vous faut être conscients de votre propre processus, de vos idiosyncrasies ; mais comme, pour la plupart, nous n'avons aucune envie de faire la découverte de nous-mêmes et d'entrer dans le processus de la connaissance de soi, nous nous adressons à un chef — ou, plutôt, nous créons le chef. Donc le chef devient important, parce que le meneur nous aide à nous enfuir loin de nous-mêmes. Le chef peut être adoré, mis de côté dans une cage et l'on parle ensuite de lui à voix basse. Ainsi le chef est un facteur de désintégration. Il est certain que lorsqu'un individu, lorsqu'une société, lorsqu'une culture s'appuie à un chef, cela indique un état de désintégration. Une société qui est créatrice n'a pas de chefs, parce que chaque individu est une lumière pour lui-même. Une telle société est le résultat des rapports entre personnes qui cherchent une connaissance de soi profonde, fondamentale ; et de telles personnes n'ont aucun besoin d'avoir une société statique avec des chefs, avec des organisations sociales autoritaires.

— *Par quel mécanisme changeons-nous le monde, lorsque nous nous changeons nous-mêmes ?*

— J'ai dit que le problème individuel est le problème du monde ; que l'individu, avec ses complexes intérieurs, avec ses luttes psychologiques, avec ses frustrations, avec ses soucis, ses poursuites, ses mobiles, projette tout cela dans le monde, et que de cette façon le problème individuel

devient le problème mondial. Ainsi, le monde et l'individu ne sont pas deux entités séparées ; la masse et l'individu sont intimement reliés, ils sont inséparables. Lorsque nous considérons l'individu, c'est le monde entier que nous considérons, la masse, l'ensemble. Ils ne peuvent pas être séparés. Le monde n'est pas distinct de vous, le monde est vous — non pas mystiquement, mais en fait ; biologiquement et psychologiquement, en relation mutuelle, le monde est vous. Car la chose que vous êtes — vos avidités, vos ambitions, vos frustrations — est projetée dans le monde ; et quelles que soient l'habileté et la subtilité qui président au système social, l'homme intérieur prédomine toujours sur l'extérieur. Par conséquent, il faut une transformation de l'homme intérieur — non en opposition avec l'extérieur, non en antagonisme avec la masse, non en séparation d'avec le monde, mais en tant que processus total. L'individu et le monde sont un processus total, et pour transformer le monde, vous devez commencer près, avec vous-même. Vous ne pouvez pas transformer le monde : cela n'a aucun sens. Le monde, vous ne pouvez l'attribuer à personne, mais l'individu, vous l'attribuez à quelqu'un : il est à moi, ou il est à vous. Par conséquent, je peux commencer par moi-même — ce qui ne veut pas dire opposer la perfection individuelle à la masse. Il est très important de comprendre que nous ne sommes pas du tout, ici, à la recherche de la perfection individuelle. La recherche de la perfection individuelle mène à l'isolement, à la ségrégation ; et rien ne peut exister en état d'isolement. Notre sujet de discussion n'est pas l'amélioration de soi. Au contraire, se rendre meilleur n'est qu'une autre façon de s'enfermer en soi-même. Nous discutons, nous essayons de comprendre le processus individuel, qui n'est pas distinct du processus du monde. Mais pour comprendre le monde, je dois commencer quelque part, et je ne peux commencer qu'avec ce qui est près, qui est moi-même. Si cela est clair, nous pouvons dès lors voir le mécanisme du changement — comment, en me changeant moi-même je peux changer le monde. Cela veut dire que, tant que je suis avide, tant que je suis nationaliste, tant que j'ai la soif d'acquérir, je crée une société dans laquelle l'avidité, la soif d'acquérir et le nationalisme sont déchaînés, ce qui conduit à des conflits et enfin à la guerre. Manifestement, il ne peut pas y avoir de mécanisme de changement tant que je suis avide, tant que je suis à la recherche du pouvoir, car mes actions provoqueront inévi-

tablement une condition basée sur le pouvoir, politique, religieux ou social, qui en fin de compte conduira à un conflit. Etant le processus total de la société, je suis responsable de la guerre ; et si je désire ardemment la paix, je dois cesser d'être avide, accapareur, je ne dois avoir aucune nationalité, je ne dois appartenir à aucune religion organisée, ni à aucune idéologie. Je suis le processus total du monde, et si je change, si je me transforme, j'engendre une transformation radicale dans la société ; mais être libre de toute idéologie, être libre de toute croyance — qui sépare l'homme de l'homme en tant qu'Hindous et Musulmans, Chrétiens et Bouddhistes — être libre du sens d'acquisition, être libre de l'envie, est très ardu. Et l'homme qui veut comprendre la signification totale de l'existence doit se comprendre lui-même — non en tant qu'individu s'opposant à la société, à la masse, mais en tant que processus total. C'est-à-dire qu'il doit être conscient de chaque pensée, de chaque sensation, de chaque action ; et en comprenant l'avidité — ce qui, ainsi que je l'ai expliqué est ne pas nommer l'avidité, ne pas penser à elle — il met une fin à l'avidité. Un tel homme connaîtra l'amour ; étant libre des éléments qui créent l'antagonisme — la croyance, le nationalisme, l'acquisition — il sera un des facteurs de la transformation du monde.

— *Qu'y a-t-il de vrai et qu'y a-t-il de faux dans les théories de la réincarnation ?*

— J'espère qu'après avoir écouté deux heures et dix minutes, vos esprits sont encore frais. Le sont-ils, Messieurs et Mesdames ? Oui ? Très bien. Ce que nous essayons de faire ici c'est de penser à un problème ensemble, vous n'êtes pas en train d'écouter un gramophone. Je refuse d'être un gramophone ; mais vous êtes habitués à simplement écouter, ce qui veut dire, en fait, que vous ne suivez pas du tout. Vous écoutez superficiellement, étant captés par des mots, et par conséquent, vous n'êtes pas les régénérateurs, ou créateurs, d'une nouvelle société. Vous êtes le facteur désintégrant, Messieurs, et c'est cela la calamité ; mais vous n'en voyez pas la tragédie. Le monde, y compris l'Inde, est au bord d'un précipice, il brûle et se désintègre rapidement ; et l'homme qui se contente d'écouter un chef, s'habituant à des mots et demeurant un spectateur, contribue au désastre. Donc, si je puis le suggérer, ne commen-

cez pas à vous habituer à ce que je dis. Et ne répétez pas ; je pense à nouveau, chaque fois que je réponds à une question. Si je ne faisais que répéter, ce serait effroyablement ennuyeux pour moi. Et comme je ne veux pas m'assommer avec des répétitions, je repense à neuf — et ainsi devez-vous faire, si vous avez la curiosité et l'intensité qu'il faut pour découvrir.

Qu'est-ce qui est impliqué dans cette question de réincarnation ? C'est un problème énorme, et nous ne pouvons pas le régler en quelques minutes. En examinant cette question, regardons-la sans aucune déformation — ce qui ne veut pas dire avoir soi-disant l'esprit ouvert. Cela n'existe pas, un esprit ouvert : ce qu'il faut, c'est un esprit investigateur. Il nous faut, vous et moi, investiguer cette question. Or, lorsque nous poursuivons notre enquête, que cherchons-nous ? Nous sommes à la recherche de la vérité, non selon votre croyance ou ma croyance ; car, pour trouver la vérité en ce qui concerne n'importe quelle affaire, je ne dois pas avoir de croyance. Je veux trouver la vérité ; donc j'enquête, je mets à nu tout ce qui se rapporte à cette question, ne m'abritant derrière aucune forme de préjugé. C'est-à-dire que j'enquête honnêtement. Mon esprit est très honnête, en essayant de comprendre, donc je ne me laisserai entraîner ni par la *Bhagavad Gita*, ni par la *Bible*, ni par mon *gourou* favori. Je veux savoir ; et pour savoir, je dois avoir l'intensité qu'il faut pour poursuivre ma tâche ; et l'homme qui est attaché à une croyance, quelque longue que soit la corde qui l'attache, est retenu, et par conséquent, ne peut pas explorer. Il ne peut explorer que dans le rayon de sa servitude et, par conséquent, ne trouvera jamais la vérité.

Donc, quelle est la chose qui est impliquée dans la réincarnation ? Quelle est la chose qui se réincarne ? Vous comprenez ce que l'on entend par réincarnation : revenir maintes et maintes fois, sous des formes différentes, à différentes époques. Quelle est cette qualité continue qui renaît ? Il n'y a que deux possibilités : ou cette chose appelée âme, le « je », est une entité spirituelle, ou elle n'est qu'un paquet de mes souvenirs, de mes caractéristiques, de mes tendances, de mes désirs inassouvis, de mes succès, etc. Nous sommes en train d'examiner le problème, nous ne prenons pas parti ; donc nous ne prenons la défense de rien. L'homme qui est sur la défensive ne connaîtra jamais la vérité. Il trouvera ce qu'il est en train de protéger, et ce qu'il pro-

tège n'est plus la vérité, mais sa propre inclination, sa propre déformation, son propre préjugé.

Examinons maintenant ce que nous appelons l'entité spirituelle. L'entité spirituelle ne peut évidemment pas être créée par moi. Elle n'est pas le produit de mon esprit, de ma pensée, de ma projection. L'entité spirituelle, si elle est spirituelle, ne peut pas être créée par moi. Elle doit être autre que moi. Or, si elle est autre que moi, elle doit être intemporelle, elle doit être éternelle, elle doit être le réel ; et ce qui est le réel, ce qui est intemporel, ce qui est immesurable, ne peut pas évoluer, se développer. Cela ne peut pas revenir. Si c'est au delà des temps, c'est immortel. Et si c'est immortel, si c'est au delà de moi, alors je n'ai aucun contrôle sur cela ; ce n'est pas dans le champ de ma conscience ; donc je ne peux pas y appliquer ma pensée, je ne peux pas chercher à savoir si cela peut ou si cela ne peut pas se réincarner. Car, évidemment, je ne peux pas investiguer ce qui est au delà de ma portée. Je ne peux faire de recherches qu'en ce que je connais, qui est ma propre projection ; et si l'entité spirituelle que j'appelle Krishnamurti me transcende, elle est intemporelle, et je ne peux donc pas y appliquer ma pensée ; et ce à quoi je ne peux pas penser n'a pas de réalité pour moi. Puisqu'elle est intemporelle et immortelle et puisque c'est la mort, le temps, qui sont l'objet de ma pensée, je ne peux pas l'étudier. Et je n'ai donc pas à m'en préoccuper. Mais cela nous préoccupe. Ce qui nous préoccupe n'est pas la continuation d'une entité spirituelle, mais si le « je » continue, le « je » de tous les jours, avec mes œuvres et mes échecs, mes frustrations, mon compte en banque, mes caractéristiques et idiosyncrasies, ma propriété, ma famille, mes croyances... tout cela continuera-t-il ? C'est cela que nous voulons savoir, non si l'entité spirituelle continue, ce qui, ainsi que je l'ai montré, est une question absurde. Car le réel, l'être intemporel, ne peut pas être connu par une personne qui est prise dans le filet du temps. Etant donné que la pensée est le processus du temps, que la pensée est fondée sur le passé, cela n'a aucun sens que la pensée spécule sur l'intemporel. C'est une évasion. Ce qui est le résultat du temps ne peut connaître que soi-même, ne peut investiguer qu'en soi-même.

Je veux savoir si le « je » continue. Le « je », qui est un processus total, un processus psychologique et physiologique à la fois, qui est avec le corps et aussi distinct du

corps — je veux savoir si le « je » continue, s'il entre en existence après que cette existence physique s'est terminée. Or, qu'entendons-nous par continuité ? Nous avons examiné plus ou moins ce que nous entendons par le « je » : mon nom, mes caractéristiques, mes frustrations, mes œuvres — vous savez, toutes les variétés de pensées et de sentiments à différents niveaux de la conscience. Nous savons cela. Et alors, qu'entendons-nous par continuité ? Continuer, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que c'est, qui donne la continuité ? Qu'est-ce que c'est, qui dit : « je continuerai », ou « je ne continuerai pas » ? Qu'est-ce que c'est qui s'accroche à la continuité, à la permanence, qui est sécurité ? Après tout, je cherche la sécurité ici dans des possessions, dans des choses, dans la famille, dans des croyances ; et lorsque le corps meurt, la permanence des choses, la permanence de la famille a disparu, mais la permanence de l'idée continue. Ainsi, c'est l'idée que nous voulons voir continuer. Nous voyons que la propriété va disparaître, qu'il n'y aura pas de famille ; mais nous voulons savoir si l'idée continue, si l'idée du « je », la pensée « je suis » est continue. Je vous prie, il est important de voir la différence. Je sais que je serai incinéré, que le corps sera détruit. Je sais que je ne vous verrai pas, que je ne verrai pas ma famille ; mais est-ce que l'idée du « moi » continuera à exister ? L'idée du « moi » n'est-elle pas continue — la continuité signifiant devenir, se déplacer dans le temps, passer d'une période à une autre période, d'expérience en expérience ? C'est cela, la vraie question que l'on se pose : si le « je », l'idée ou formulation du « moi » continuera. N'êtes-vous pas fatigués ? Très bien, Messieurs.

Donc, qu'est-ce que le « je » ? Nous avons investigué cela, et vous savez ce que c'est. Manifestement, la pensée s'identifie à une croyance, et cette croyance continue, comme une vague électrique. La pensée, identifiée à une croyance, a une continuité, a une substance ; cette pensée est nommée, reçoit une dénomination, elle reçoit une récognition en tant que « je », et ce « je », manifestement, a un mouvement, il continue, il devient. Or, qu'arrive-t-il à ce qui continue ? Comprenez-vous le problème ? Qu'arrive-t-il à une chose qui est continuelle, qui est en constant devenir ? Ce qui continue n'a pas de renouveau ; cela ne fait que se répéter sous différentes formes, mais cela n'a pas de renouveau. La pensée, identifiée à une idée, a une continuité en tant que « je », mais une chose qui continue est

constamment en voie de décomposition, elle ne connaît ni naissance ni mort. En ce sens elle continue, mais la chose qui continue ne peut jamais se renouveler. Il n'y a de renouvellement que lorsqu'il y a une fin. Il est très important de découvrir et de comprendre cela. Supposez, par exemple, que je sois tracassé par un problème que j'essaye de résoudre, et que je ne cesse de me tracasser. Qu'arrive-t-il ? Il n'y a pas de renouveau, n'est-ce pas ? Le problème continue jour après jour, une semaine après l'autre, d'année en année. Mais lorsque le tracas a cessé, il y a un renouveau et alors le problème a un sens différent. Ce n'est qu'en une fin qu'il y a un renouveau, ce n'est qu'en la mort qu'il y a une nouvelle naissance — ce qui veut dire mourir au jour qui passe, à l'instant qui passe. Mais lorsqu'il y a simplement le désir de continuer, par conséquent l'identification à une croyance, ou à une mémoire, qui est le « je », dans une telle continuité il n'y a pas de renouveau, c'est un fait bien évident. Un homme qui a un problème, qui est continuellement tracassé pendant des années, est mort, pour lui il n'y a pas de renouveau ; il appartient aux morts vivants, il ne fait que continuer. Mais dès l'instant que le problème prend fin, il y a un renouvellement. De même, où il y a une fin il y a une nouvelle naissance, il y a création ; mais où il y a continuité, il n'y a pas de création. Messieurs, voyez la beauté, la vérité du fait qu'en une fin il y a l'amour. L'amour est de moment en moment, il n'est pas continu, il n'est pas à répétition. C'est sa grandeur, c'est sa vérité. L'homme qui recherche la continuité la trouvera évidemment, parce qu'il s'identifie à une idée, et l'idée ou la mémoire continue ; mais dans une continuité il n'y a pas de renouveau. Ce n'est qu'en une mort, en une fin, qu'il y a un renouveau, non en une continuité. Et vous direz maintenant que je n'ai pas répondu à la question : « Y a-t-il ou non réincarnation ? » J'y ai certainement répondu. Monsieur, les problèmes de la vie ne sont pas des « oui » ou des « non » catégoriques. La vie est si vaste. Ce n'est que la personne frivole qui cherche une réponse catégorique. Mais en analysant cette question, nous avons découvert un grand nombre de choses. Il y a de la beauté dans une fin, il n'y a de renouvellement, de création, de commencement qu'en la mort, qu'en mourant chaque minute — ce qui veut dire ne pas stocker, ne pas entasser, physiquement ou psychologiquement. Ainsi, la vie et la mort sont un, et l'homme qui sait qu'elles sont un, meurt

chaque minute. Ceci veut dire ne pas nommer, ne pas permettre à l'enregistreur de faire tourner encore et encore son disque, qui est sa conscience particulière. L'immortalité n'est pas la continuation d'une idée, qui est le « je ». L'immortalité est ce qui, mourant constamment, constamment se renouvelle.

(*Bombay, 29 février* 1948.)

— *Les symboles religieux ne sont-ils pas l'expression d'une réalité trop profonde pour être fausse ? Le simple nom de Dieu nous remue comme rien ne peut le faire. Pourquoi devrions-nous l'éviter ?*

— Pourquoi avons-nous besoin de symboles ? Les symboles existent, évidemment, comme moyen de communiquer avec les autres ; au moyen du langage, d'une peinture, d'un poème, vous communiquez quelque chose que vous sentez ou que vous pensez. Mais pourquoi devons-nous encombrer nos vies de symboles religieux — que ce soient la croix, le croissant ou les symboles hindous ? Pourquoi en avons-nous besoin ? Les symboles ne sont-ils pas une entrave ? Pourquoi ne pouvons-nous pas expérimenter ce qui *est*, directement, immédiatement, rapidement ? Pourquoi recherchons-nous le truchement des symboles ? Ne sont-ils pas des distractions ? Une image, une peinture, une chose faite par la main, de bois ou de pierre, bien qu'elle soit un symbole, n'est-elle pas une entrave ? Vous direz : « J'ai besoin d'une image comme symbole de la réalité. » Or, qu'arrive-t-il lorsque vous avez des symboles ? Les Hindous ont leurs symboles, les Chrétiens ont les leurs, et les Musulmans les leurs — le temple, l'église, la mosquée — avec le résultat que les symboles sont devenus beaucoup plus importants que la recherche de la réalité. Et certes, la réalité n'est pas dans le symbole. Le mot n'est pas la chose ; Dieu n'est pas le mot. Mais le mot, le symbole est devenu important. Pourquoi ? Parce que nous ne sommes pas réellement à la recherche de la réalité : nous ne faisons que décorer le symbole. Nous ne cherchons pas ce qui est au delà et au-dessus du symbole, avec le résultat que le symbole est devenu extraordinairement important, vital dans nos vies — et nous sommes prêts à nous tuer les uns les autres pour lui. Et aussi, le

mot Dieu donne une certaine stimulation, et nous pensons que cette stimulation, que cette sensation, a un certain rapport avec le réel. Mais est-ce que la sensation, qui est un processus de pensée, a une relation quelconque avec la réalité ? La pensée est le produit de la mémoire, la réponse à un conditionnement ; et un tel processus de pensée est-il en aucune façon relié à la réalité, qui n'est pas un processus de pensée ? Un symbole, qui est la création de l'esprit, est-il en aucune façon en relation avec la réalité ? Un symbole n'est-il pas une évasion facile, une fantaisie qui nous distrait du réel ? Après tout, si vous cherchez réellement la vérité, pourquoi voulez-vous le symbole ? L'homme qu'une image satisfait s'accroche au symbole ; mais s'il veut trouver le réel, il est évident qu'il doit abandonner le symbole. Nous encombrons nos vies, nos esprits, de symboles, parce que nous n'avons pas *l'autre* chose. Si nous aimons, certes, nous n'avons pas besoin du symbole de l'amour, ni de l'exemple de l'amour — nous aimons, c'est tout. Mais l'homme qui conserve dans son esprit un exemple, un symbole, une image, un idéal, n'est manifestement pas dans un état d'amour. Les symboles, les exemples, sont des entraves, et ces entraves deviennent si importantes, que nous tuons nos semblables et que nous mutilons nos esprits et nos cœurs à cause d'elles. Monsieur, pourquoi ne pas apprécier les choses directement ? L'on aime une personne — ou un arbre — non pour ce que cette personne — ou cet arbre — représente, non parce qu'elle est la manifestation de la réalité, de la vie ou d'autre chose : tout cela n'est qu'une explication facile. On aime et c'est tout. Et certes, lorsqu'on est capable d'aimer la vie elle-même, et non parce qu'elle est la manifestation de la réalité, alors dans cet amour même de la vie, l'on trouvera ce qui est réel. Mais si vous traitez la vie comme une manifestation de quelque chose d'autre, vous avez la vie en abomination ; vous voulez fuir la vie, ou vous faites de la vie une affaire hideuse, qui nécessite votre fuite hors de l'actuel. En outre, un esprit qui est pris dans des symboles, n'est pas un esprit simple. Et il vous faut avoir un esprit très simple, clair et non pollué, non corrompu, pour trouver le réel. Un esprit qui est attrapé dans des mots, dans des phrases, dans des *mantrams*, dans des modèles d'action, ne peut jamais comprendre ce qui est réel. Il doit se dépouiller de tout pour être libre, et alors seulement la réalité peut-elle entrer en existence.

— *Que nous conseillez-vous de faire lorsque la guerre éclatera ?*

— Au lieu de chercher des conseils, puis-je vous suggérer que nous examinions la question ensemble ? Parce qu'il est très facile de donner des conseils, mais cela ne résoud pas le problème, tandis que si nous examinons le problème ensemble, peut-être serons-nous capables de voir comment agir lorsqu'une guerre éclate. Cela doit être une action directe, non une action basée sur l'avis de quelqu'un ou sur une autorité, ce qui serait trop stupide dans un moment de crise. Dans les moments de crise, suivre quelqu'un nous mène à notre propre destruction. Après tout, dans des moments critiques, comme une guerre, vous êtes menés à la destruction ; mais si vous connaissez toutes les implications de la guerre et voyez son action, comment elle prend naissance, alors lorsque la crise arrive, sans chercher des conseils, sans suivre qui que ce soit, vous agirez directement et avec vérité. Ceci ne veut pas dire que j'essaye d'éviter le problème en ne répondant pas directement à votre question. Je ne l'esquive pas : au contraire, je montre que l'on peut agir vertueusement — ce qui ne veut pas dire avec une armature de vertu — lorsque cette effroyable catastrophe arrive aux hommes.

Que feriez-vous, Monsieur, s'il y avait une guerre ? Etant un Hindou ou un Indien ou un Allemand, étant nationaliste, patriote, vous sauteriez sur vos armes, naturellement. Car, par la propagande, par d'horribles images et tout le reste, vous seriez stimulé et vous seriez prêt à combattre. Etant conditionné par le patriotisme, par le nationalisme, par des frontières économiques, par le soi-disant amour de votre pays, votre réaction immédiate serait de combattre. Alors vous n'auriez pas de problème, n'est-ce pas ? Vous n'avez de problème que lorsque vous commencez à mettre en question les causes de la guerre, qui ne sont pas simplement économiques, mais beaucoup plus psychologiques et idéologiques. Lorsque vous commencez à examiner tout le processus de la guerre, comment une guerre prend naissance, il vous faut être directement responsable de vos actions. Parce que la guerre n'est engendrée que lorsque vous, dans vos relations avec les autres, créez le conflit. Après tout, la guerre est une projection de notre vie quotidienne, mais plus spectaculaire et plus destructrice. Dans la vie quotidienne nous tuons, détruisons, mutilons des mil-

liers de personnes par notre avidité, notre nationalisme, par nos frontières économiques et ainsi de suite. Ainsi, la guerre est la continuation de notre existence quotidienne. rendue plus spectaculaire ; et dès l'instant que vous mettez directement en question la cause de la guerre, ce sont vos relations avec les autres que vous mettez en question, ce qui veut dire que vous mettez en question toute votre existence, toute votre façon de vivre. Si vous enquêtez intelligemment, pas superficiellement, lorsque viendra la guerre vous y répondrez selon votre enquête et votre compréhension. L'homme qui est paisible — non à cause d'un idéal de non-violence : nous avons étudié ce point-là — qui est effectivement libre de toute violence, pour lui la guerre n'a aucun sens. Il n'y entrera évidemment pas ; il se peut qu'on le tue parce qu'il ne participera pas à la guerre, mais il acceptera les conséquences. Au moins il ne prendra pas part au conflit — mais non par idéalisme. L'idéaliste, ainsi que je l'ai expliqué, est la personne qui évite l'action immédiate. L'idéaliste qui cherche la non-violence est incapable d'être libre de la violence ; car, toute notre vie étant basée sur le conflit et la violence, si je ne me comprends pas maintenant, aujourd'hui, comment puis-je, demain, agir en esprit de vérité, lorsqu'il y aura une calamité ? Etant accapareur, étant conditionné par mon nationalisme, par ma classe (vous connaissez tout le processus), comment puis-je, moi qui suis conditionné par l'avidité et la violence, agir sans avidité ni violence lorsqu'il y a une catastrophe ? Naturellement, je serai violent. Et aussi, lorsqu'il y a une guerre, nombreux sont ceux qui aiment le bonus qu'octroie la guerre : c'est le gouvernement qui s'occupera de moi, il nourrira ma famille ; et cela rompra ma routine journalière, le rythme quotidien de mon travail, la monotonie de la vie. Ainsi, la guerre est une évasion, et offre à beaucoup une façon aisée d'échapper à des responsabilités. N'avez-vous pas entendu ce que disent beaucoup de soldats : « Dieu merci. C'est une affaire saumâtre, mais du moins c'est quelque chose d'excitant ». Et aussi, la guerre offre une issue à nos instincts criminels. Nous sommes criminels dans la vie de tous les jours, dans notre monde d'affaires, dans nos relations humaines, mais c'est tout souterrain, très soigneusement caché. Recouverte de vertus préfabriquées, c'est une acceptation légalisée de la criminalité. Or, la guerre nous dispense de cette hypocrisie : enfin, nous pouvons être violents !

La façon dont vous agirez en temps de guerre, dépendra de vous, de la condition, du degré de votre être. Dire : « Vous ne participerez pas à la guerre » à une homme conditionné par la violence est totalement inutile. C'est une perte de temps futile, que lui dire de ne pas se battre, parce qu'il est conditionné en vue de se battre. Il adore se battre. Mais si nous sommes sérieusement intentionnés, nous pouvons investiguer nos propres vies, nous pouvons voir comment nous sommes violents dans la vie quotidienne, dans notre langage, dans nos pensées, dans nos actions, dans nos sentiments, et nous pouvons être libres de cette violence, non à cause d'un idéal, non en essayant de la transformer en non-violence, mais en l'affrontant, en en étant simplement conscients. Alors, lorsque la guerre vient, nous sommes capables d'agir selon l'esprit de vérité. Un homme qui recherche un idéal agira d'une façon erronée, parce que sa réaction sera basée sur la frustration. Tandis que si vous êtes capables d'être conscients de vos propres pensées, sentiments et actions dans la vie quotidienne — d'en être simplement conscients sans les condamner — vous vous libérerez du patriotisme, du nationalisme, de l'agitation des drapeaux, et de toutes ces sottises, qui sont le symbole même de la violence. Et lorsque vous serez libres, vous saurez comment agir en esprit de vérité lorsque cette crise arrive qui s'appelle guerre.

— *Un homme qui abhorre la violence peut-il participer au gouvernement d'un pays ?*

— Qu'est-ce qu'un gouvernement ? Après tout, il est, il représente ce que nous sommes. Dans une soi-disant démocratie (et que veut dire ce mot ?) nous élisons, pour nous représenter, ceux qui sont comme nous-mêmes, ceux que nous aimons, ceux qui ont la voix la plus forte, l'esprit le plus habile, etc. Donc, il est évident qu'un gouvernement est ce que nous sommes, n'est-ce pas ? Et que sommes-nous ? Nous sommes une masse de réactions conditionnées — violence, avidité, sens possessif, envie, désir de puissance et ainsi de suite. Donc, naturellement, le gouvernement est ce que nous sommes, qui est la violence sous des formes différentes ; et comment un homme qui n'a réellement pas de violence dans son être peut-il appartenir, en nom ou en fait, à une structure qui est violente ? La réalité peut-elle coexister avec la violence, qui est ce que

nous appelons gouvernement ? Un homme qui cherche ou qui vit la réalité, peut-il avoir quoique ce soit en commun avec des gouvernements souverains, avec le nationalisme, avec une idéologie, avec des partis politiques, avec un système exerçant le pouvoir ? La personne paisible pense qu'en collaborant avec un gouvernement elle pourra faire du bien. Mais qu'arrive-t-il lorsqu'elle fait partie d'un gouvernement ? La structure est si puissante que cette personne est absorbée par elle et peut faire très peu. Monsieur, c'est là un fait : c'est ce qui se produit en fait dans le monde. Lorsque vous adhérez à un parti ou que vous vous présentez aux élections, ou que, d'une façon ou d'une autre, vous entrez dans cette ligne d'action, vous devez accepter le programme du parti. Dès lors, vous cessez de penser. Et comment un homme qui s'est soumis à quelqu'un, à un parti, à un gouvernement ou à un *gourou* — comment peut-il trouver la réalité ? Et comment celui qui cherche la vérité peut-il participer au pouvoir politique ?

Voyez-vous, nous posons ces questions parce que nous aimons faire appel à une autorité extérieure à nous, à un milieu, en vue de nous transformer. Nous espérons que des chefs, des partis, des systèmes, des lignes de conduite, nous transformeront d'une façon ou d'une autre, instaureront l'ordre et la paix dans nos vies. N'est-ce point cela la base de toutes ces questions ? Mais tout autre que vous, fût-il gouvernement, *gourou* ou diable, peut-il vous donner la paix et l'ordre ? Tout autre que vous peut-il vous apporter le bonheur et l'amour ? Sûrement pas. La paix ne peut naître que lorsque la confusion que nous avons créée est complètement comprise, non au niveau verbal, mais intérieurement ; lorsque les causes de la confusion, des luttes, est écartée, évidemment il y a la paix et la liberté. Mais, sans écarter les causes, nous nous adressons à quelque autorité extérieure pour qu'elle nous apporte la paix ; et l'extérieur est toujours submergé par l'intérieur. Tant que le conflit psychologique existe — recherche du pouvoir, d'une situation, etc. — quelle que soit la structure externe, pour bien construite, bonne et ordonnée qu'elle puisse être, la confusion interne finit toujours par vaincre. Il nous faut donc mettre l'accent sur l'être intérieur et ne pas simplement nous préoccuper du monde extérieur.

— Vous n'avez pas l'air de penser que nous ayons conquis notre indépendance. Selon vous, quel serait l'état de réelle liberté ?

— Monsieur, la liberté devient isolement lorsqu'elle est nationaliste ; et l'isolement mène inévitablement au conflit, parce que rien ne peut exister en état d'isolation. Etre, c'est être relié ; et vous borner à vous isoler à l'intérieur d'une frontière nationale invite la confusion, l'affliction, la famine, des conflits, la guerre — cela a été démontré maintes et maintes fois. Donc l'indépendance en tant qu'Etat séparé mène inévitablement à des conflits et à la guerre, car l'indépendance, pour la plupart d'entre nous, implique l'isolement. Et lorsque vous vous êtes isolés en tant qu'entité nationale, avez-vous acquis la liberté ? Vous êtes-vous libérés de l'exploitation, de la lutte des classes, de la faim, de la religiosité combative, du prêtre, des difficultés de votre groupe particulier, du chef ? Evidemment pas. Vous n'avez fait qu'expulser l'exploiteur blanc, et le brun a pris sa place — probablement avec un peu plus de cruauté. Nous avons la même situation qu'avant, la même exploitation, les mêmes prêtres, la même religion organisée, les mêmes superstitions, les mêmes guerres sociales. Et cela nous a-t-il donné la liberté ? Monsieur, nous ne voulons pas être libres. Ne nous faisons pas d'illusions. Car la liberté implique l'intelligence, l'amour ; la liberté implique la non-exploitation, la non-soumission à l'autorité ; la liberté implique une vertu extraordinaire. Ainsi que je l'ai dit, la vertu acquise dont se revêt l'homme qui se croit juste est un processus d'isolation : un tel homme est toujours isolé ; tandis que la vertu et la liberté sont coexistantes. Une nation souveraine est toujours isolée et, par conséquent, ne peut jamais être libre et, par conséquent, est une cause de lutte continuelle, de suspicion, d'antagonismes et de guerre.

La liberté doit commencer par l'individu, qui est un processus total, sans l'opposer à la masse. L'individu est le processus total du monde, et s'il s'isole dans un nationalisme ou dans l'idée qu'il se fait de sa propre vertu, il est la cause de désastres et de misères. Mais si l'individu — qui est, je le répète, un processus total, qui, loin d'être opposé à la masse, est le résultat de la masse, du tout — si l'individu se transforme lui-même et transforme sa vie, pour lui, il y a la liberté ; et parce qu'il est le résultat d'un processus total, il a une action directe sur le tout, lorsqu'il se libère

du nationalisme, de l'avidité, de l'exploitation. La régénération de l'individu n'est pas dans l'avenir, mais maintenant ; si vous remettez votre régénération à demain, vous invitez la confusion, vous êtes pris dans la vague de ténèbres. La régénérescence est maintenant, pas demain, parce que la compréhension n'est que dans le présent. Vous ne comprenez pas maintenant, parce que vous ne donnez pas votre cœur et votre esprit, vous n'accordez pas toute votre attention à ce que vous voulez comprendre. Si vous donnez votre esprit et votre cœur pour comprendre, vous aurez la compréhension. Monsieur, si vous donnez votre esprit et votre cœur pour découvrir la cause de la violence, si vous êtes pleinement conscient, vous serez non-violent maintenant. Mais, malheureusement, vous avez tellement conditionné votre esprit par des ajournements religieux et des éthiques sociales, que vous êtes incapables de le regarder directement — et c'est cela votre difficulté.

La compréhension est toujours dans le présent, jamais dans le futur. La compréhension est maintenant, pas dans les jours à venir. Et la liberté qui n'est pas isolement, ne peut naître que lorsque chacun de nous comprend sa responsabilité envers le tout. L'individu est un produit du tout — il n'est pas un processus séparé ; il est le résultat du tout. Après tout, vous êtes le résultat de toute l'Inde, de toute l'humanité. Vous pouvez vous donner un nom qui vous plaît, mais vous êtes le résultat d'un processus total, qui est l'homme. Et si vous (le vous psychologique) n'êtes pas libre, comment pouvez-vous avoir une liberté extérieure ? Quelle est la portée de la liberté extérieure ? Vous pouvez avoir de nouveaux gouverneurs, mais, grand Dieu, est-ce cela la liberté ? Vous pouvez multiplier les provinces parce que chacun veut avoir un emploi ; mais est-ce cela la liberté ? Monsieur, nous sommes nourris de mots qui n'ont pas beaucoup de contenu ; nous obscurcissons nos discussions orales avec des mots qui n'ont pas de sens ; nous avons été nourris de propagande, qui est un mensonge. Nous n'avons pas pensé à ces problèmes par nous-mêmes, parce que la plupart d'entre nous veulent être nourris. Nous ne voulons pas penser et découvrir, parce que penser est très douloureux, cela nous fait perdre nos illusions. Nous pensons, et, perdant nos illusions, devenons cyniques, ou bien nous pensons et allons au delà. Lorsque vous allez au delà et au-dessus de tout processus de pensée, il y a liberté. Et en cela, il y a de la joie, en cela il y a un

état d'être créateur, qu'un homme drapé dans sa vertu, qu'un homme isolé, ne peut jamais comprendre.

— *Mon esprit est agité et en détresse. Si je ne maintiens pas une domination sur lui, je ne peux rien faire de moi-même. Comment puis-je contrôler la pensée ?*

— Monsieur, cela c'est un énorme problème ; et comme pour tous les autres problèmes de la vie, nous ne trouverons pas de méthode pour sa solution, mais nous allons essayer de comprendre le problème lui-même, et, grâce à cette compréhension, nous saurons comment nous comporter par rapport à cette question. Tout d'abord, il nous faut comprendre cette pensée, que le penseur veut contrôler et diriger. J'espère que ce sujet n'est pas trop ardu. Qu'appelons-nous pensée ? Qu'entendons-nous par penser ? Et le penseur est-il distinct de la pensée ? Celui qui médite est-il autre que sa méditation ? L'observateur est-il différent, séparé de ce qu'il observe ? La qualité est-elle autre chose que le moi ? Donc, avant que la pensée ne puisse être contrôlée — quel que soit le sens de ce mot — nous devons comprendre le processus de la pensée, et savoir *qui* pense, si ce sont deux processus distincts ou un processus unifié.

Le penseur existe-t-il, lorsqu'il cesse de penser ? Lorsqu'il n'y a pas de pensées, y a-t-il un penseur ? Il est manifeste que s'il n'y a pas de pensées, il n'y a pas de penseur. Et pourquoi y a-t-il une séparation entre le penseur et la pensée ? Pour la plupart d'entre nous, il y a cette séparation. Pourquoi y a-t-il cette séparation ? Est-ce un fait, est-ce vrai, ou n'est-ce qu'une chose fictive que l'esprit a créée ? Il nous faut être très clairs sur ce point, parce qu'alors nous nous enquerrons sur ce qu'est le processus de la pensée. Pour commencer, nous devons très clairement savoir si le penseur est séparé et pourquoi il s'est séparé de ses pensées. Et ensuite nous entrerons dans la question de ce qu'est penser, du contrôle que l'on exerce sur la pensée, et dans tout le reste.

N'êtes-vous pas sous l'impression que vos pensées sont autre chose que vous-même ? Cette question même implique, n'est-ce pas, qu'il y a un contrôleur, un observateur, et quelque chose à contrôler, à observer. Or, connaissons-nous ce processus comme étant un fait : l'existence d'un contrôleur et de quelque chose sur quoi s'exerce ce contrôle, d'un observateur et de quelque chose qu'il a observé ? Cette

séparation est-elle réelle ? Elle est réelle en ce sens que nous nous y complaisons. Mais n'est-ce pas un stratagème de l'esprit ? Dans cette question beaucoup est impliqué, donc, je vous en prie, n'acceptez ni ne refusez, ne défendez ni n'écartez ce que je suggère. La plupart d'entre vous croient que le penseur est séparé, le soi supérieur, l'Atman, l'observateur, dominant le moi inférieur, etc. Pourquoi y a-t-il cette séparation ? Cette séparation n'est-elle pas toujours dans le champ de la pensée ? Lorsque vous dites que le penseur est l'Atman, le veilleur silencieux, et que les pensées sont distinctes de lui, il est évident que cette assertion est encore dans le champ de la pensée. Or, n'est-ce point que l'esprit, le penseur, s'est séparé de ses pensées, afin de s'octroyer une permanence ? Car il peut toujours modifier ses pensées, il peut toujours changer ses pensées, mettre un nouveau cadre autour d'elles, pendant qu'il se met à part et, par conséquent, s'octroie une permanence. Mais sans ses pensées, le penseur n'est pas. Il peut se séparer de ses pensées, mais il cesse de penser, il n'existe plus, n'est-ce pas ? Cette séparation entre le penseur et ses pensées est un stratagème du penseur afin de s'octroyer une sécurité, une permanence, L'esprit se rend compte du fait que ses pensées sont transitoires et, par conséquent, adopte ce tour habile qui consiste à dire que le penseur est distinct de ses pensées, qu'il est Atman, le veilleur silencieux, au dehors de l'action, de la pensée. Mais si vous observez ce processus de très près, mettant de côté toutes vos connaissances acquises, et ce que d'autres ont dit (quels que grands qu'ils soient), vous verrez que l'observateur est l'observé, que le penseur est la pensée. Il n'y a pas de penseur au dehors de la pensée ; quelque grande, vaste, profonde, que soit cette séparation qu'il crée, quelque haut que soit le mur qu'il élève entre lui et ses pensées, le penseur est toujours dans le champ de la pensée. Donc le penseur est la pensée ; et lorsque vous demandez : « Comment la pensée peut-elle être contrôlée ? » vous posez une fausse question. Lorsque le penseur commence à contrôler ses pensées, il ne le fait que pour s'accorder une continuité, ou parce qu'il trouve que ses pensées sont douloureuses pour lui. Alors il veut modifier ses pensées, cependant qu'il demeure permanent derrière l'écran des mots et des pensées. Une fois que vous avez admis cela — qui est vrai — vos disciplines, votre poursuite du transcendant, vos méditations, vos contrôles, tout s'écroule. C'est-à-dire que si

vous acceptez de voir le fait évident que le penseur est la pensée, et si vous devenez pleinement conscient de ce fait, vous ne pensez plus en termes de domination, cherchant à modifier, à contrôler, analyser vos pensées. Alors la pensée devient importante, et non le penseur. L'accent n'est pas mis sur le contrôleur ou la façon d'exercer un contrôle, mais c'est la pensée soumise au contrôle qui devient importante en soi. Comprendre le processus de la pensée est le commencement de la méditation, qui est la connaissance de soi. Sans connaissance de soi, il n'y a pas de méditation ; et la méditation du cœur est la compréhension. Pour comprendre, il ne vous faut être attaché à aucune croyance.

Donc, notre objet, maintenant, n'est pas l'exercice d'un contrôle sur la pensée, qui est une fausse question, mais la compréhension de la pensée ; ce qui nous intéresse, c'est le processus même de la pensée. Nous voici donc libres de l'idée de discipline, de l'idée de contrôle — et c'est une révolution extraordinaire, ne trouvez-vous pas ? Vous ne pouvez être libre que lorsque vous voyez cette vérité que croire que le penseur est distinct de ses pensées est une erreur. Lorsque vous voyez la vérité en ce qui concerne une erreur, il y a libération de cette erreur. Nous avons pendant très longtemps accepté l'idée que le penseur est distinct de ses pensées ; et maintenant nous voyons que la séparation est fausse. Donc, voyant la vérité au sujet du faux, vous êtes libéré du faux, avec toutes ses implications : discipliner, contrôler, guider, canaliser la pensée, couler la pensée dans un moule déterminé d'action. Lorsque nous faisons tout cela, c'est encore le penseur qui nous occupe ; donc le penseur et la pensée demeureront distincts, ce qui est une erreur. Mais lorsque vous voyez la fausseté de tout cela, cela se détache de vous, et seule reste la pensée. Alors vous pouvez enquêter dans la pensée, alors l'esprit n'est que la machine du processus de pensée, et le penseur n'est pas distinct de la pensée.

Or, l'esprit est l'enregistreur, l'expérimentateur, et par conséquent l'esprit est mémoire, mémoire sensorielle ; car l'esprit est le résultat des sens. Donc, la pensée, qui est le produit de l'esprit, est sensorielle ; la pensée est de toute évidence le résultat des sensations. L'esprit est l'archiviste, facteur d'accumulation, la conscience qui vit l'expérience, la nomme et l'enregistre. L'esprit fait l'expérience et la qualifie ensuite de plaisante ou déplaisante, puis l'enregis-

tre, la place dans le casier qui est mémoire. Cette mémoire répond à une nouvelle provocation. La provocation est toujours neuve, et la mémoire, qui n'est qu'un enregistrement du passé, affronte le neuf. Cet abordage du neuf par le vieux est ce que l'on appelle passer par des expériences. Or la mémoire n'a aucune vie en soi. Elle n'a de vie, elle n'est revivifiée qu'en abordant le neuf. Ainsi le neuf est toujours en train de redonner vie au vieux. C'est-à-dire que lorsque la mémoire rencontre la provocation, qui est toujours neuve, elle capte de la vie, elle se renforce par cette expérience. Examinez votre propre mémoire et vous verrez qu'elle n'a pas de vitalité par elle-même ; mais lorsque la mémoire aborde le neuf et traduit le neuf selon son conditionnement à elle, elle est revivifiée. Donc, la mémoire n'a de vie que lorsqu'elle rencontre le neuf, se revivifiant toujours, se renforçant toujours elle-même. Cette revivification de la mémoire est ce que l'on appelle penser... Je vous en prie, il est très important de comprendre tout cela, mais je ne sais pas jusqu'à quel point vous voulez y pénétrer.

Donc penser est toujours une réponse conditionnée ; penser est un processus de réponse à une provocation. La provocation est toujours neuve, mais penser, qui est une réponse qui provient de la mémoire, est toujours le vieux revivifié. Il est très important de comprendre cela. Penser ne peut jamais être neuf, parce que penser est la réponse de la mémoire, et cette réponse de la mémoire devient vitale lorsqu'elle aborde le neuf et acquiert ainsi de la vie. Mais penser, en soi, n'est jamais neuf. Donc, penser ne peut jamais être créatif, car c'est toujours une réponse de la mémoire. Or, nos esprits, nos pensées, vagabondent partout et nous voulons y mettre de l'ordre. Ainsi que je l'ai expliqué, cela ne peut pas se faire par un contrôle, car dès que vous exercez un contrôle sur l'esprit, celui-ci devient exclusif, isolé. Si vous amplifiez une pensée et excluez toutes les autres, il y a un processus d'isolation qui se met à fonctionner. Donc un tel esprit ne peut jamais être libre. Il peut s'isoler, mais l'isolement n'est pas la liberté, un esprit contrôlé n'est pas un esprit libre.

Ainsi, notre problème est que nos pensées vagabondent partout, et naturellement, nous voulons y mettre de l'ordre ; mais comment l'ordre peut-il être établi ? Pour comprendre une machine qui tourne à une très grande vitesse, vous devez la ralentir, n'est-ce pas ? Si vous voulez com-

prendre une dynamo, vous devez la ralentir et l'étudier ; si vous l'arrêtez tout à fait, c'est une chose morte, et une chose morte ne peut jamais être comprise. Seule une chose vivante peut être comprise. Ainsi un esprit qui a tué des pensées par isolation, ne peut avoir aucune compréhension ; mais l'esprit peut comprendre la pensée si le processus de pensée est ralenti. Si vous avez vu un film au ralenti, vous avez pu comprendre le merveilleux mouvement des muscles d'un cheval au moment où il saute. Il y a de la beauté dans ce mouvement au ralenti des muscles ; mais comme le cheval saute rapidement, comme le mouvement est vite achevé, la beauté est perdue. De même, lorsque l'esprit se meut lentement parce qu'il veut comprendre chaque pensée à mesure qu'elle surgit, on est libéré de la pensée, libéré de la pensée contrôlée, disciplinée. Penser est la réponse de la mémoire, donc penser ne peut jamais être créatif. Ce n'est qu'en abordant le neuf comme étant neuf, le frais comme étant frais, qu'il y a un état d'être créateur. L'esprit est l'enregistreur, le ramasseur des souvenirs ; et tant que la mémoire se trouve revivifiée par la provocation, le processus de pensée doit continuer. Mais lorsque chaque pensée est observée, sentie à fond, pénétrée pleinement et complètement comprise, vous verrez que la mémoire commence à se dissiper. Nous parlons de la mémoire psychologique, non de la mémoire des faits.

La pensée — qui est la réponse de la mémoire — ne surgit que lorsqu'une expérience n'a pas été complètement comprise, et par conséquent, laisse un résidu. Lorsque vous comprenez une expérience complètement, elle ne laisse aucune mémoire, aucun résidu psychologique. La pensée est la réponse du résidu, qui est mémoire ; si vous pouvez compléter une pensée, l'épuiser, la sentir dans son ampleur totale, son résidu est éliminé. Mais penser complètement une pensée, un sentiment, est très ardu ; car lorsque vous commencez à penser à fond une pensée, d'autres pensées s'infiltrent. Alors, vous tournez en rond, poursuivant une pensée après l'autre, sans espoir, du fait de la rapidité de chacune d'elles. Mais si cela vous intéresse de penser une pensée pleinement, faites l'expérience d'écrire les pensées qui viennent ; notez-les simplement sur du papier et observez ensuite ce que vous avez écrit. Au cours de cette observation, votre esprit est ralenti, parce que, pour étudier il est obligé de se ralentir — ce qui n'est pas

une imposition, pas une discipline. Si vous n'écrivez que quelques-unes de vos pensées, observez-les, étudiez-les, et votre esprit est immédiatement ralenti. Observez votre esprit maintenant, pendant que vous écoutez, et voyez ce qu'il fait. Il se meurt très lentement. Vous n'avez pas d'innombrables pensées, vous ne faites que poursuivre une pensée, que je suis en train d'expliquer. Donc votre esprit est ralenti, et étant ralenti, il est capable de poursuivre une pensée jusqu'au bout. Lorsque toute pensée est poursuivie jusqu'au bout et que l'esprit est dénué de mémoire, l'esprit devient tranquille, il n'a pas de problèmes. Pourquoi ? Parce que le créateur du problème, qui est la mémoire, cesse ; et dans cette tranquilité, qui est absolue, la réalité entre en existence. Tout ce processus, que nous avons découvert ce soir par rapport à cette question particulière, est la méditation. La méditation est la connaissance de soi, qui est la base de la vraie pensée ; et lorsqu'il y a pensée véritable, il y a compréhension, donc action correcte. Mais la méditation devient imitative, elle n'a pas de sens, lorsque le penseur n'est pas compris. Lorsque le penseur se sépare de ses pensées et cherche à les dominer, il progresse vers l'illusion ; tandis que voir le vrai dans le faux vous libère du faux. Alors, il n'y a que la pensée qui reste, et en comprenant la pensée pleinement survient la tranquilité. En cette tranquilité, il y a création ; c'est-à-dire que lorsque l'esprit cesse de créer, il y a une création qui est au delà du temps, qui est immesurable, qui est le réel.

(*Bombay*, 7 *mars* 1948)

— *Quelle relation y a-t-il entre le penseur et sa pensée ?*

— Une telle relation existe-t-elle, ou n'y a-t-il qu'une seule chose, qui est la pensée, et pas de penseur ? Car s'il n'y a pas de pensée, il n'y a pas de penseur. Lorsque vous êtes en train de penser, lorsque vous avez des pensées, y a-t-il un penseur ? Si vous n'avez pas de pensées du tout, où est le penseur ? Ayant des pensées et voyant que les pensées sont transitoires, le penseur entre en existence. Cela veut dire que la pensée crée le penseur ; et parce que les pensées sont transitoires, le penseur devient l'entité permanente. Il y a d'abord le processus de pensée et ensuite

la pensée crée le penseur : c'est évident. Le penseur s'établit alors comme entité permanente, distincte des pensées. Les pensées étant transitoires, sont toujours dans un état de flux, et la pensée objecte à être transitoire ; par conséquent, elle crée le penseur. Cela ne se passe pas de la façon contraire : le penseur ne crée pas la pensée. Si vous n'avez pas de pensées, il n'y a pas de penseur ; donc c'est la pensée qui crée le penseur. Ensuite nous essayons d'établir une relation entre le penseur, et la pensée qui l'a créé. C'est-à-dire que nous essayons d'établir une relation entre ce qui cherche à être permanent (qui est le penseur créé par la pensée) et la pensée elle-même qui est transitoire. Mais il est évident que les deux sont transitoires. Puisque la pensée, qui est transitoire, crée le penseur, et bien que le penseur puisse s'imaginer être permanent, il est transitoire lui aussi ; car le penseur est le produit de la pensée.

Ceci n'est pas une énigme. C'est un fait évident. Poursuivez une pensée complètement, traversez-la jusqu'à la fin, pensez-la pleinement et vous verrez ce qui arrive. Vous découvrirez qu'il n'y a pas de penseur du tout, que c'est la pensée qui crée le penseur. Il n'y a donc pas deux états qui sont le penseur et la pensée. Le penseur est une entité fictive, un état irréel. Il n'y a que de la pensée ; et le paquet de pensées crée le « je », le penseur. Et le penseur, s'étant octroyé une permanence, essaye de transformer la pensée de façon à se maintenir lui-même, ce qui est faux. Si vous pouvez penser chaque pensée jusqu'à l'épuiser, pleinement, complètement, c'est-à-dire permettre à chaque pensée d'aller jusqu'au fond, jusqu'au bout sans résistance, vous verrez qu'il n'y a pas du tout de penseur. Alors l'esprit devient extraordinairement souple, tranquille. Et ce calme, cette tranquillité est l'état d'expérience. Comme il n'y a ni entité agissante ni but en vue, ni expérimentateur ni expérience, c'est un état d'expérience, qui est pure action. Essayez cela et vous verrez que la pensée est constamment en train de procréer de nouvelles pensées et ainsi soutient, fait durer le penseur. Mais lorsqu'il n'y a pas de penseur — et il n'y en a pas, il n'y a qu'un processus de pensée — c'est-à-dire lorsque le processus de la pensée est complètement compris, en cette lucidité passive, où à chaque pensée est accordée sa pleine extension, sa pleine profondeur, on est libéré de toute pensée ; et en cette liberté est l'expérience vécue.

— *Je voudrais vous aider en faisant de la propagande pour votre enseignement. Pouvez-vous me donner un conseil sur la meilleure façon de m'y prendre ?*

— Etre un propagandiste c'est être un menteur (*Rires*). Ne riez pas, Messieurs. Car la propagande n'est que de la répétition, et la répétition d'une vérité est un mensonge. Lorsque vous répétez ce que vous considérez être la vérité, cela cesse d'être la vérité. Supposez, par exemple, que vous répétiez la vérité concernant les rapports de l'homme et de la propriété, la vérité que vous n'avez pas découverte par vous-même ; de quelle valeur est-elle ? La répétition n'a aucune valeur ; elle ne fait qu'émousser l'esprit, et vous ne pouvez répéter qu'un mensonge. Vous ne pouvez pas répéter la vérité, car la vérité n'est jamais constante. La vérité est un état d'expérience, et ce que vous pouvez répéter est un état statique, donc n'est pas la vérité. Je vous prie, voyez l'importance de cela. Nous sommes si habitués à être des propagandistes, à lire des journaux, à parler de tous les sujets. La propagande étant une répétition n'expose pas la vérité ; elle fait donc un mal infini dans le monde. Le conférencier qui fait des tournées de propagande pour une idée, est en réalité un destructeur de la pensée, car il ne fait que redire sa propre expérience ou l'expérience d'un autre. Mais la vérité ne peut pas être redite, la vérité doit être l'expérience vécue, de moment en moment, par chacun. Donc, avec cette compréhension, que pouvez-vous faire pour aider à cet enseignement, pour diffuser cet enseignement ? Tout ce que vous pouvez faire c'est le vivre ; même si vous ne comprenez que peu, même si ce n'est qu'une parcelle infime, vivez-la complètement, pas superficiellement, mais profondément, pleinement, aussi vitalement, aussi intrinsèquement, avec autant d'enthousiasme que possible. Alors, comme une fleur dans un jardin, le simple fait de la vivre répandra son parfum. Vous n'avez pas à faire de la propagande pour le jasmin. Le jasmin lui-même fait sa propagande ; sa beauté, son parfum, sa grâce, racontent l'histoire. Lorsque vous n'avez pas cette beauté, vous faites de la propagande pour elle. Mais dès que vous avez compris un peu, vous en parlez, vous le prêchez, vous le criez ; à cause de votre propre compréhension, vous aidez un autre à comprendre, et alors la compréhension s'étend de plus en plus, elle se meut vers des régions de plus en plus éloignées. C'est la seule façon

dont vous puissiez faire ce que vous appelez de la propagande — qui est un mot très laid. Monsieur, comment se répand une nouvelle pensée, une pensée vivante, non une pensée morte ? Certainement pas par la propagande. Les systèmes se répandent par la propagande, mais non une pensée vivante. Une pensée vivante est diffusée par une personne vivante, par celui qui vit cette pensée. Sans la vivre, vous ne pouvez pas diffuser cette pensée vivante ; mais dès que vous la vivez, vous verrez. C'est comme les abeilles qui viennent à la fleur. La fleur n'a aucun besoin de faire de la propagande pour son miel — les abeilles la connaissent, elles viennent parce qu'il y a du nectar. Sans ce nectar, faire de la propagande c'est tromper les gens, c'est exploiter les gens, c'est causer des divisions entre les hommes, c'est engendrer de l'envie et de l'antagonisme. Mais s'il y a ce nectar de compréhension, même en très petite quantité, il se répand comme le feu. Vous savez comment se fabrique le miel, le nombre de voyages que fait une abeille entre la ruche et la fleur, comme elle amasse le miel peu à la fois. De même, s'il y a le nectar, s'il y a de la beauté, s'il y a de la compréhension dans vos cœurs, cela seul accomplira le miracle de révolutionner complètement le monde. La compréhension est instantanée, elle ne vient pas demain, car il n'y a pas de compréhension demain ; il n'y a de compréhension qu'aujourd'hui, maintenant. L'amour n'est pas dans le futur ; vous ne dites pas : « j'aimerai demain ». Vous aimez maintenant ou jamais.

— *Le fait de la mort contemple chacun face à face, et pourtant son mystère n'est jamais résolu. Doit-il toujours en être ainsi ?*

— Monsieur, c'est là un problème énorme, et nous devons le traiter en quelques minutes. Pourquoi existe la peur de la mort ? La peur de la mort existe parce que nous nous accrochons à une continuité. Je suis en train d'écrire un livre et je peux mourir demain sans l'avoir achevé ; j'accumule de l'argent et je peux mourir sans avoir obtenu ce que je voulais ; j'aspire à être quelque chose que je ne suis pas. Alors, il y a la peur de la mort. Il y a la peur de la mort tant qu'existe un désir de continuité — continuité d'action, continuité de réussite, continuité des facultés, continuité d'un compte en banque, d'un nom, d'une famille. Tant qu'existe une entité qui agit, c'est-à-dire une action

en quête d'un résultat, il y a forcément continuité, donc la crainte qu'il n'y ait pas de continuité ; car la mort peut mettre fin au fait que j'écris un livre, à mon compte en banque, aux qualités, aux différentes caractéristiques que j'ai cultivées. Tout cela sera fini, d'où la peur. Il y a peur de la mort tant qu'il y a continuité.

Or, qu'arrive-t-il lorsqu'existe ce sens de continuité ? Nous ne cherchons pas à savoir, en ce moment, s'il y a ou non continuité, mais ce que l'idée de continuité fait à l'esprit. Avez-vous jamais remarqué ce qui arrive à une chose qui continue ? Il est clair que ce qui continue est dans un état de continuelle désintégration, n'est-ce pas ? Si vous avez un problème qui continue pendant une période d'années, vous causant de continuelles inquiétudes, il y a désintégration, n'est-ce pas ? N'importe quelle forme de continuité, quelque noble ou ignoble qu'elle soit est un processus de désintégration. Si nous voyons la vérité de cela — que toute forme de continuité est un processus de désintégration — nous voyons la vérité en ce qui concerne le faux. Donc il y a libération du faux, ce qui veut dire que l'on vit constamment dans le présent, et non dans un état de continuité ; et par conséquent, il n'y a plus la peur de la mort. Ce n'est que lorsque l'esprit est capté dans le filet de la continuité qu'il y a la peur de la mort ; mais lorsque l'esprit reconnaît que rien de ce qui continue ne peut se renouveler, on est libre de la peur de la mort. Comment peut-il y avoir renouvellement lorsqu'il y a continuité ? Il ne peut y avoir de renouvellement que lorsqu'il y a une fin, ce qui veut dire une mort. Je ne sais pas si vous avez remarqué que lorsque vous avez porté un problème à une fin, il y a un renouveau ; mais tant que le problème continue, il y a décomposition. N'est-il pas possible de vivre chaque journée, chaque minute, en suivant chaque pensée jusqu'à sa fin, de sorte qu'elle ne contiue pas ? Ceci veut dire : n'est-il pas possible de vivre avec la mort, en mourant de moment en moment ? Alors seulement y a-t-il un renouveau ; car ce n'est qu'en une fin qu'il y a un renouveau, non en une continuité. Renouvellement et continuité sont des contradictions. En une continuité, il n'y a pas de nouvelle naissance, pas de renouveau, pas de création : ils n'existent qu'en une fin. Lorsqu'un problème finit, un nouveau problème peut surgir ; mais dans l'intervalle entre les deux problèmes, il y a un renouveau. Et là, il n'y a aucune peur de la mort.

Pour l'exprimer autrement, la mort est l'état de non-continuité, qui est l'état de re-naissance. La mort est l'inconnu parce que c'est une fin, dans laquelle est un renouveau. Mais un esprit qui est continu ne peut pas connaître l'inconnu ; il ne peut connaître que le connu, parce qu'il ne peut agir et se mouvoir que dans le connu, qui est le continu. Par conséquent, le connu, le continu, est toujours dans la peur de l'inconnu, de la mort, en laquelle, seule, est le renouvellement. L'inconnu ne peut jamais être connu à travers le continu. Alors la mort demeure un mystère, parce que nous l'abordons tout le temps à travers le connu, à travers le continu. Si vous pouvez mettre une fin à cette continuité de jour en jour, d'instant en instant, vous verrez qu'il y a un renouveau ; il y a la mort, dans laquelle est un renouvellement. La mort, donc, n'est pas une chose à craindre ; car en finissant il y a re-naissance, et en continuant il y a décomposition, il y a désintégration. Pensez-y, Messieurs, et vous verrez la beauté, la vérité de la chose. Ce n'est pas une théorie, mais un fait. Ce qui a une fin a une nouvelle naissance ; ce qui est continu ne peut jamais connaître le renouveau. La mort est l'inconnu, et ce qui est continu est le connu. Le continu ne peut jamais connaître l'inconnu, par conséquent il est effrayé, intrigué par l'inconnu. L'immortalité n'est pas le « je » continué. Le « je » appartient au temps, il est le résultat du temps. Ce qui est immortel est au delà du temps. Donc il n'y a pas de relation entre le « je » et l'intemporel. Nous aimons penser qu'il y en a une, mais c'est là encore une illusion de l'esprit. Ce qui est immortel ne peut pas être inséré dans le mortel, ne peut pas être capté dans le filet du temps. Ce n'est que lorsque le « je », qui est continuité, temps, arrive à une fin qu'il y a cet état qui est impérissable, immortel. En somme si nous sommes effrayés par la mort, c'est parce que nos habitudes et nos désirs cherchent la continuité en accomplissement. Mais l'accomplissement n'a pas de fin, parce que l'accomplissement est constamment à la recherche d'autres formes d'accomplissements. Le désir est continuellement à la recherche de nouveaux objets pour sa réalisation, et par conséquent engendre la continuité, qui est le temps. Mais si chaque désir est compris à mesure qu'il surgit, et ainsi arrive à une fin, il y a un renouveau. Cela peut être le renouveau d'un nouveau désir — cela n'a pas d'importance. Continuez, mettez une fin à chaque désir, achevez-le, et vous verrez que de cette fin d'instant en ins-

tant, surgit un renouveau, qui n'est pas le renouvellement du désir, mais le renouveau de la vérité. Et la vérité n'est pas continue ; la vérité est un état d'être intemporel. Cet état ne peut être vécu que lorsque chaque désir, qui engendre la continuité, est compris et, par conséquent, porté à une fin. Le connu ne peut pas connaître l'inconnu : l'esprit, qui est le résultat du connu, du passé, qui est fondé sur le passé, ne peut pas connaître l'immesurable, l'intemporel. L'esprit, le processus de la pensée, doit arriver à une fin ; et alors cela qui est l'inconnaissable, l'immesurable, l'éternel, entre en existence.

— *J'ai beaucoup d'argent. Pouvez-vous me dire quel usage il faut en faire ? Mais ne me demandez pas de le dilapider en distribuant des aumônes. L'argent est un instrument de travail, et non un embarras dont il faut se défaire.*

— Monsieur, et d'abord, comment avez-vous de l'argent ? Comment accumule-t-on de l'argent ? Evidemment en exploitant, en étant cruel, en étant barbare. Dans le monde moderne, l'individu devant se tirer d'affaire tout seul, forcément doit être habile, rusé, malhonnête, cruel, pour accumuler de l'argent. Ne cherchons pas à nous tromper sur tout cela ; être riche implique de la cruauté. Monsieur, ne savez-vous pas que le riche ne peut pas entrer dans le royaume des cieux ? C'est aussi difficile pour lui que pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Lorsque vous avez accumulé de l'argent, qu'arrive-t-il ? Vous voulez savoir comment l'employer ; ou vous devenez un philanthrope, ou vous voulez l'employer d'une façon juste. C'est-à-dire que vous accumulez de l'argent injustement et qu'ensuite vous voulez l'employer avec justice (*Rires*). Messieurs, cela n'est pas un sujet d'hilarité : c'est ce que nous sommes en train de faire. Ne vous moquez pas des riches. Vous voulez être riches aussi. Vous accumulez et ensuite vous voulez savoir comment employer l'argent correctement. Comment cela peut-il se faire, Monsieur ?

Mais supposez qu'on m'ait laissé de l'argent — Dieu merci, cela n'est pas mon cas — supposez qu'on m'ait laissé de l'argent. Qu'en ferais-je ? Que dois-je faire après avoir reçu de l'argent, comment l'emploierai-je ? C'est cela le problème. Le donnerai-je tout aux pauvres et devien-

drai-je pauvre moi aussi, et dépendant d'autres personnes ? En garderai-je un peu et distribuerai-je le reste ? L'emploierai-je comme moyen juste pour une fin juste ? Deviendrai-je le simple dépositaire de cette somme ? Donc mon problème est : ayant acquis ou ayant reçu cette chose qu'on appelle argent, qu'en ferai-je ? Monsieur, cela dépendra entièrement de votre cœur, pas de votre esprit. Un esprit qui a accumulé de l'argent n'est pas un esprit généreux, c'est un esprit dur, et un tel esprit ne peut pas traiter des choses matérielles, si ce n'est à son propre niveau. Donc, seul un cœur qui connaît l'amour peut résoudre ce problème, non l'esprit, non un système. Si vous avez de l'amour dans votre cœur, vous saurez quoi faire avec de l'argent — le donner tout entier parce que c'est un embarras ou agir autrement celon les indications de votre cœur. Mais connaître les exigences d'un cœur affectueux est très difficile, surtout pour ceux qui sont riches, parce que vous n'avez jamais pensé selon cette ligne d'action. Vous avez toujours été habitués à la cruauté, à la dureté ; et examiner le problème avec une considération affectueuse est très difficile. Donc, plus important que l'argent est l'amour ; et lorsque vous avez de l'argent et pas d'amour, malheur à vous. Ayant de l'argent et vous rendant compte que votre cœur est vide, le problème alors n'est pas l'argent, mais éveiller le printemps, le parfum, la beauté du cœur ; et lorsque cela sera éveillé, vous saurez comment agir. Sans amour, devenir un simple philanthrope est une autre forme d'exploitation. S'il y a de l'amour, l'amour montre le chemin au riche et aussi au pauvre. Parce que, Monsieur, l'amour est le résolvant ; l'amour est la seule issue de la contradiction qui consiste à être riche et à savoir quoi faire des richesses. Sans amour, le simple examen de ce qu'il convient de faire avec les richesses devient une autre forme d'évasion hors de nos misères, de nos luttes, de notre vide.

— *Je suis un écrivain, et il m'arrive d'avoir des périodes de stérilité où rien ne vient. Ces périodes commencent et finissent sans aucune raison apparente. Quelle est la cause, et quel est le remède ?*

— C'est-à-dire, Monsieur — pour exprimer le problème différemment — qu'il y a des moments de création et des moments de lourdeur, des moments de sensibilité et des

moments d'insensibilité. Et pourquoi y a-t-il ce fossé ? Pourquoi n'y a-t-il pas une continuelle étendue de création ? Pourquoi n'y a-t-il pas une constante sensibilité ? Le problème ne consiste pas à savoir comment il faut être créatif tout le temps, mais pourquoi il y a de l'insensibilité. L'état créateur survient, il ne peut pas être invité, il ne peut pas être retenu par un effort de concentration, il ne peut pas être maintenu. Ce que nous pouvons examiner, c'est l'insensibilité, les moments de lourdeur, où l'on n'est pas créatif. Pourquoi se produisent-ils ? Pourquoi n'y a-t-il aucune création, pourquoi y a-t-il insensibilité ? Evidemment parce que nous faisons des choses, nous pensons à des choses, nous sentons des choses qui, en elles-mêmes, sont insensibles. Comment peut-il y avoir de l'avidité, de de la cruauté, de la grossièreté et en même temps de la sensibilité ? J'écris un livre, le voilà connu, il est accepté par un des studios de Hollywood et j'ai beaucoup d'argent. J'ai perdu ma sensibilité parce que je veux de l'argent, une situation ; ou je veux être élu au Parlement comme membre d'un certain parti. Manifestement, l'avidité engendre l'insensibilité ; et si je ne m'attaque pas aux causes de l'insensibilité, je m'accroche à l'état créateur, j'aspire à être créatif, ce qui est une autre évasion de ce qui *est*. Dès l'instant que je comprends et que je traite ce qui *est*, l'état créatif survient ; lorsque je comprends quelles sont les nombreuses causes qui provoquent l'insensibilité et l'obscurcissement et que j'en libère la pensée, il y a un état créatif.

Donc, le problème est, tout d'abord, de reconnaître, de percevoir l'insensibilité et sa cause — non pas de creuser dedans, mais d'être passivement conscient de votre insensibilité. C'est-à-dire, Monsieur, soyez-en passivement conscient, reconnaissez-la, vivez avec elle sans contradiction, sans refus, sans condamnation. En cet état de lucidité passive, vous verrez que la cause de l'apathie est révélée ; et lorsque la cause est révélée, il y a immédiatement un état de sensibilité. Vous pouvez en faire l'expérience et vous verrez. Il y a cet état de pesanteur et vous en êtes conscient. Dès l'instant que vous en êtes passivement conscient, il y a une pause, qui est une période où il n'y a pas de contradiction, pas de condamnation. Alors, dans cette période, si vous ne condamnez pas, l'inconscient, qui contient la cause, est visible ; et en étant passivement lucide, la cause et l'effet sont détruits. Alors il y a un état de sensibilité. Vous

n'êtes pas tenu d'accepter ce que je dis à ce sujet. Faites-en l'expérience et vous verrez cela se produire en fait. S'il y a une lucidité passive dans laquelle l'insensibilité est perçue, et si, immédiatement après la perception il y a une période de silence sans condamnation, la cause de l'insensibilité, de l'apathie est révélée. La vérité de cette perception libère l'esprit de l'insensibilité. Par suite, il y a un état créatif. Mais, malheureusement, l'écrivain, le peintre, le sculpteur, doit vivre. Il n'est pas simplement satisfait de la beauté du marbre, de l'expression de la beauté, des guirlandes de mots. Il veut un résultat, il veut de l'argent, il veut de la nourriture, des vêtements, un abri. S'il ne voulait que des vêtements, de la nourriture, un abri, cela serait relativement simple : mais il se sert de la nourriture, des vêtements et de l'abri comme moyens psychologiques pour sa propre expansion ; son art, son style, devient un moyen d'expansion personnelle et engendre par conséquent les luttes, les misères, l'insensibilité qui entravent l'état créateur. Mais si j'écris un livre, bien qu'il puisse être un moyen de subsistance, si je ne l'utilise pas comme un processus psychologique d'auto-expansion, il ne peut pas y avoir un seul instant d'insensibilité. Alors il y a un constant renouveau, parce que je ne demande rien ; alors le « je » est absent. Lorsqu'il y a absence du « je », il n'y a pas de continuité, donc il y a une constante fin ; par conséquent, il y a un renouvellement, une éternelle création.

— *Est-ce que l'effet direct de votre personne n'aide pas à comprendre votre enseignement ? Ne saisissons-nous pas mieux l'enseignement lorsque nous aimons l'instructeur ?*

— Non, Monsieur. Vous comprenez mieux lorsque vous aimez les gens, lorsque vous aimez votre voisin, pas l'instructeur. Lorsque vous aimez votre femme, votre enfant, votre voisin — blanc ou brun, car il n'y a pas de distinction de classes en amour — lorsqu'il y a un parfum, un chant dans votre cœur, il engendre la compréhension. Manifestement, lorsque vous m'écoutez, mes explications aident ; parce que je me rends très clair et vous écoutez attentivement. Vous êtes forcés d'écouter pendant une heure ou deux, que cela vous plaise ou non. Vous donnez votre esprit et votre cœur pour comprendre ; vous ne viendriez pas ici si vous ne vouliez pas chercher. Donc c'est

mutuel. Vous cherchez et j'aide. Si vous ne cherchiez pas, vous ne seriez pas ici, vous ne m'écouteriez pas. Il est certain, Monsieur, que lorsque quelqu'un comprend une chose clairement et que vous parlez avec lui, votre propre esprit devient clair. Mais si vous faites de cette personne votre *gourou* et l'aimez, si vous n'aimez que l'instructeur, vous aurez du mépris pour votre domestique. N'avez-vous pas remarqué, Messieurs, combien vous êtes respectueux à mon égard, et combien cruels vous êtes envers votre serviteur, votre femme, vos voisins ? N'est-ce pas là un état de contradiction ? Cela m'est vraiment égal que vous soyez respectueux ou insolents envers moi ; cela n'a pas grande importance. Mais la façon dont vous traitez votre femme, votre serviteur, importe énormément. Lorsque vous respectez l'un et refusez ce respect à toutes les autres personnes, vous êtes dans un état d'hypocrisie ; et un tel respect, offert à l'un et refusé aux autres, ne peut jamais vous mener à la vérité. Ce qui engendre la compréhension c'est le respect pour l'homme, l'amour de l'homme. Lorsque votre cœur est plein, vous cherchez la vérité partout, vous écoutez le chant des oiseaux, les gouttes de pluie qui tombent, vous voyez les sourires, les chagrins de l'homme. En chaque feuille, en une feuille morte, il y a cela qui est éternel ; mais nous ne savons pas comment l'y trouver parce que nos esprits sont si pleins de choses étrangères à cette recherche.

Le respect pour l'un n'a que très peu de portée lorsque vous n'avez pas de respect pour chacun — le respect étant l'affection, la gentillesse, la considération ; mais lorsqu'il y a l'amour, la considération, la générosité, et qu'aucune inimitié n'est causée, alors vous êtes très près. Alors vous êtes dans un état de sensibilité, et ce qui est sensitif est capable de recevoir. Vous ne pouvez pas aller vers la vérité, vous ne pouvez pas aller vers l'inconnu, la vérité ; c'est l'inconnu qui doit venir à vous. Mais il ne peut pas venir à vous si votre esprit est surchargé, lourd, forcé, cruel, dur. Donc, en m'écoutant, si vous n'êtes que stimulés du fait d'écouter, cela n'aura aucune portée, parce que toute stimulation est sensorielle. Cela ne peut avoir de portée que dans votre action quotidienne, dans vos relations avec les gens, avec les idées, avec les choses. Alors vous saurez, Messieurs, si ce que je dis a un sens — et non en m'écoutant pendant une heure ou deux. Ce qui importe c'est comment vous êtes avec votre serviteur, avec votre femme,

avec votre mari, avec votre voisin ; car dès qu'il y a une vraie pensée, une enquête éveillée et intelligente, il y a dévotion. La recherche même de la vérité est dévotion, Et là où il y a dévotion, là où il y a amour, il y a compréhension.

(*Bombay*, 14 *mars* 1948)

— *Qu'est-ce qui vient lorsque le nationalisme s'en va ?*

— Evidemment, l'intelligence. Mais je crains que l'implication de cette question soit autre. L'implication est : qu'est-ce qui peut remplacer le nationalisme ? Or toute substitution est un acte qui n'engendre pas l'intelligence. Si j'abandonne une religion et en adopte une autre, si je quitte un parti politique et m'inscris à autre chose, cette continuelle substitution indique un état où il n'y a pas d'intelligence.

Or comment le nationalisme disparaît-il ? Par la compréhension de tout ce qu'il implique, lorsqu'on l'examine, et que l'on est conscient de toute sa portée dans l'action extérieure et intérieure. Extérieurement, il crée des divisions entre les hommes, des classifications, des guerres et des destructions, ce qui est évident pour toute personne qui sait observer. Intérieurement, psychologiquement, cette identification avec quelque chose de plus grand que l'individu, avec un pays, une idée, est une forme d'auto-expansion. Moi, vivant dans un petit village — ou dans une grande ville, peu importe — je ne suis rien ; mais si je m'identifie avec quelque chose de plus grand, avec un pays, je me dis : « Je suis un Hindou », cela flatte ma vanité, cela me donne une satisfaction, un prestige, un sentiment de bien-être ; et cette identification avec quelque chose de grand — qui est une nécessité psychologique pour ceux qui sentent que leur propre expansion est essentielle — crée des conflits et des luttes. Ainsi, le nationalisme crée non seulement des conflits extérieurs, mais des frustrations internes ; et lorsque l'on comprend le nationalisme, tout le processus du nationalisme se détache de nous. La compréhension du nationalisme est engendrée par l'intelligence. Je veux dire qu'en observant soigneusement, en explorant tout le processus du nationalisme, du patriotisme, de cet examen naît l'intelligence, et alors il n'y a pas de substitution, rien ne vient remplacer le natio-

nalisme. Dès l'instant que vous remplacez le nationalisme par la religion, celle-ci devient un autre moyen d'expansion de soi, une autre source d'angoisse psychologique, un moyen de se nourrir d'une croyance. Toute forme de substitution, quelque noble qu'elle soit, est une forme d'ignorance. C'est comme un homme qui remplace le *chewing-gum* ou le *betel-nut*, ou autre chose, par du tabac. Tandis que si l'on comprend réellement tout le problème des habitudes, des sensations, des exigences psychologiques, etc., le besoin de fumer nous quitte. Mais l'on ne peut comprendre que par un développement de l'intelligence, lorsque l'intelligence fonctionne ; et l'intelligence n'est pas en train de fonctionner lorsqu'il y a substitution. La substitution n'est qu'un marché que l'on passe avec soi-même : on s'offre telle tentation à la place de telle autre. Le nationalisme, avec son poison, avec ses misères et ses conflits mondiaux, ne peut disparaître que lorsqu'il y a de l'intelligence, et l'intelligence ne vient pas lorsqu'on se contente de passer des examens et d'étudier des livres. L'intelligence naît lorsque nous comprenons les problèmes à mesure qu'ils surgissent. Lorsqu'il y a la compréhension du problème à ses différents niveaux, non seulement dans la partie extérieure, mais dans ses implications internes, psychologiques, alors, en ce processus, l'intelligence naît. Donc, lorsqu'il y a intelligence, il n'y a pas de substitution ; et lorsqu'il y a intelligence, le nationalisme, le patriotisme, qui est une forme de stupidité, disparaît.

— *Quelle est la différence entre la lucidité et l'introspection ? Et qui est lucide, lorsqu'il y a lucidité ?*

— Examinons d'abord ce que nous entendons par introspection. Nous appelons introspection le fait de regarder en soi-même, de s'examiner soi-même. Or, pourquoi s'examine-t-on ? En vue de s'améliorer, en vue de changer, en vue de modifier. Vous vous livrez à l'introspection en vue de devenir quelque chose, sans quoi vous ne vous complairiez pas en l'introspection. Vous ne vous examineriez pas s'il n'y avait pas le désir de modifier, de changer, de devenir autre chose que ce que vous êtes. C'est la raison évidente de l'introspection. Je suis en colère et je me livre à l'introspection, je m'examine afin de me débarrasser de la colère, ou de modifier, de changer la colère. Or, lorsqu'il y a introspection (qui est le désir de modifier ou de chan-

ger les réponses, les réactions du moi) il y a toujours un but en vue ; et lorsque ce but n'est pas atteint, il y a de la mauvaise humeur, une dépression. Ainsi l'introspection va invariablement de pair avec la dépression. Je ne sais pas si vous avez remarqué que lorsque vous vous livrez à l'introspection, lorsque vous regardez en vous-mêmes en vue de vous changer, il y a toujours une vague de dépression. Il y a toujours une vague de mauvaise humeur contre laquelle il vous faut batailler ; vous êtes obligé de vous examiner de nouveau afin de dominer cette humeur, et ainsi de suite. L'introspection est un processus qui consiste à transformer ce qui *est* en quelque chose qui n'est pas. Il est clair que c'est exactement ce qui se produit lorsque nous faisons de l'introspection, lorsque nous nous complaisons en cette action particulière. En cette action il y a toujours un processus d'accumulation, le « je » examinant quelque chose dans le but de le changer. Il y a donc toujours une dualité en état de conflit, et par conséquent un processus de frustration. Il n'y a jamais d'affranchissement ; et comme on sent cette frustration, il en résulte une dépression.

Mais la lucidité est entièrement différente. La lucidité est l'observation sans condamnation. La lucidité engendre la compréhension, car elle ne comporte ni condamnation ni identification, mais une observation silencieuse. Si je veux comprendre quelque chose, je dois évidemment l'observer, je ne dois pas critiquer, je ne dois pas condamner, je ne dois pas le poursuivre comme étant un plaisir ou l'éviter comme étant un déplaisir. Il faut qu'il y ait simplement la silencieuse observation d'un fait. Il n'y a pas de but en vue, mais une perception de tout ce qui survient. Cette observation, et la compréhension de cette observation cessent lorsqu'il y a condamnation, identification ou justification. L'introspection est une amélioration de soi, et par conséquent l'introspection est égocentrique. La lucidité n'est pas une amélioration de soi. Au contraire, c'est la fin du moi, du « je » avec toutes ses idiosyncrasies, ses particularités, ses souvenirs, ses exigences, ses poursuites. Dans l'introspection, il y a identification et condamnation. Dans la lucidité, il n'y a ni condamnation ni identification ; par conséquent, il n'y a pas d'amélioration du soi. Il y a une immense différence entre les deux. L'homme qui veut s'améliorer ne peut jamais être lucide, parce que l'amélioration implique une condamnation et l'obtention d'un résultat, tandis qu'en la lucidité il y a observation sans condamna-

tion, sans déni ni acceptation. Cette lucidité commence avec les choses extérieures, elle consiste à être conscient, à être en contact avec les objets, avec la nature. Tout d'abord, on perçoit avec lucidité les choses qui vous entourent, on est sensible aux objets, à la nature, ensuite aux personnes, ce qui veut dire être en relation, et ensuite il y a la perception lucide des idées. Cette lucidité — qui consiste à être sensible aux choses, à la nature, aux personnes, aux idées — n'est pas composée de processus différents, mais est un seul processus unifié. C'est une constante observation de tout, de chaque pensée, sentiment et acte à mesure qu'ils surgissent en nous-mêmes. Et comme la lucidité n'est pas condamnatoire, il n'y a pas d'accumulation. Vous ne condamnez que lorsque vous avez un critérium, ce qui veut dire accumulation, et par conséquent amélioration du moi. Etre lucide c'est comprendre les activités du moi, du « je », dans ses rapports avec les gens, avec les idées, avec les choses. Cette lucidité est d'instant en instant et, par conséquent, n'est pas obtenue par des exercices. Lorsque vous vous exercez à une chose, elle devient une habitude ; et la lucidité n'est pas une habitude. Un esprit routinier n'est plus sensitif, un esprit qui fonctionne dans l'ornière d'une action particulière est obtus, n'a pas de souplesse ; tandis que la lucidité exige une continuelle souplesse, une grande vivacité. Cela n'est pas difficile : c'est ce que vous faites tous lorsque quelque chose vous intéresse, lorsque cela vous intéresse d'observer votre enfant, votre femme, vos plantes, vos arbres, vos oiseaux. Vous observez sans condamnation, sans identification ; par conséquent, dans cette observation il y a une complète communion, l'observateur et l'observé sont complètement en communion. C'est cela qui, en fait, a lieu lorsque vous êtes profondément intéressé par quelque chose. Ainsi, il y a une très grande différence entre la lucidité et l'amélioration auto-expansive du soi qu'est l'introspection. L'introspection mène à la frustration, à de nouveaux et plus vastes conflits, tandis que la lucidité est un processus qui nous affranchit de l'action du moi ; elle consiste à être conscient de vos mouvements quotidiens, de vos actions, et à être conscient des autres personnes, de les observer. Vous ne pouvez faire cela que lorsque vous aimez, lorsque vous êtes profondément intéressé par quelque chose ; et lorsque je veux me connaître, connaître mon être entier, le contenu total de moi-même et pas seulement une couche ou deux de ma conscience, alors, de toute évidence,

il ne doit pas y avoir condamnation. Alors je dois être ouvert à chaque pensée, à chaque sentiment, à chaque humeur, à chaque refoulement ; et, au fur et à mesure qu'il y a de plus en plus de lucidité expansive, il y a une libération de plus en plus grande des mouvements cachés des pensées, des mobiles, des poursuites. Ainsi, la lucidité est liberté ; elle octroie la liberté ; elle concède la liberté. Tandis que l'introspection cultive les conflits, le processus d'isolation du soi ; par conséquent, il y a toujours en elle une frustration et de la peur.

Vous voulez aussi savoir *qui* est lucide. Lorsque vous avez une profonde expérience, de n'importe quelle sorte, que se produit-il ? Lorsqu'il y a une telle expérience, êtes-vous conscient du fait que vous êtes en train de passer par une expérience ? Lorsque vous êtes en colère, dans le fragment de seconde où éclate la colère — ou la jalousie, ou la joie — êtes-vous conscient du fait que vous êtes joyeux ou que vous êtes jaloux ? Ce n'est que lorsque l'expérience est passée qu'il y a l'expérimentateur et la chose expérimentée. Alors l'expérimentateur observe l'objet de l'expérience. Mais au moment de l'expérience, il n'y a ni l'observateur ni la chose observée : il n'y a que l'acte vivant de l'expérience. Or, la plupart d'entre nous n'expérimentent pas. Nous sommes toujours en dehors de l'état d'expérience vécue, et par conséquent nous posons cette question pour savoir *qui* est l'observateur, *qui* est lucide. Mais cette question n'est-elle pas évidemment une fausse question ? Au moment où il y a expérience vivante, il n'y a ni la personne qui est lucide, ni l'objet de sa lucidité. Il n'y a ni l'observateur ni l'observé, mais seulement un état d'expérience vécue. La plupart d'entre nous trouvent qu'il est extrêmement difficile de vivre dans un état d'expérience, parce que cela exige une extraordinaire souplesse, une promptitude, un haut degré de sensibilité ; et cela vous est refusé lorsque vous êtes à la poursuite d'un résultat, lorsque vous voulez réussir, lorsque vous avez un but en vue, lorsque vous êtes en train de calculer ; car tout cela engendre la frustration. Mais un homme qui ne demande rien, qui ne poursuit pas un but, qui n'est pas en quête d'un résultat (avec toutes ses implications), un tel homme est dans un état de continuelle expérience vivante. Alors, tout a un mouvement, une signification, et rien n'est vieux ; rien n'est tracé, rien n'est répétition, parce que ce qui *est* n'est jamais vieux. La provocation est toujours neuve. Ce n'est que la réponse à la provo-

cation qui est vieille ; et le vieux crée un surcroît de résidu, qui est mémoire, et qui est l'observateur, lequel se sépare de ce qui est observé, de la provocation, de l'expérience. Vous pouvez faire cette expérience vous-même très simplement et très facilement. La prochaine fois que vous serez en colère ou jaloux ou avide ou violent (ou autre chose), observez-vous. En cet état, « vous » n'êtes pas. Il n'y a qu'un état d'être. Mais le moment, l'instant qui suit, vous lui donnez un nom, vous lui appliquez une dénomination, vous l'appelez jalousie, colère, avidité. Et alors, vous avez immédiatement créé l'observateur et l'observé, l'expérimentateur et la chose éprouvée. Lorsqu'il y a l'entité qui a éprouvé et la chose qui a été éprouvée, l'entité cherche à modifier l'expérience, à la changer, à se souvenir de choses qui s'y rapportent, et ainsi de suite. Elle maintient ainsi une division entre elle et ce qui a été éprouvé. Mais si vous ne nommez pas ce sentiment — ce qui veut dire que vous ne cherchez pas un résultat, que vous ne condamnez pas, que vous êtes simplement et silencieusement en état de perception de ce sentiment — alors vous verrez que dans cet état sensible d'expérience, il n'y a ni observateur ni objet d'observation ; car l'observateur et la chose observée sont un seul phénomène unifié, et il n'y a que de l'expérience vécue. Donc l'introspection et la lucidité sont entièrement différentes. L'introspection mène à la frustration, à des conflits, car en elle est impliqué un désir de changement, et un changement n'est qu'une continuité modifiée, tandis que la lucidité est un état dans lequel il n'y a ni condamnation ni justification ni identification, donc il y a compréhension ; et en cet état de lucidité passive et vivace il n'y a ni l'expérimentateur ni l'objet de l'expérience.

Monsieur, ce que je dis n'est pas très difficile, bien que cela pourrait vous sembler verbalement difficile. Mais vous remarquerez vous-même, lorsque vous êtes très gravement et très profondément intéressé par quelque chose, que c'est cela qui se produit en fait. Vous êtes si complètement immergé dans la chose qui vous intéresse qu'il n'y a pas d'exclusion, pas de concentration. L'introspection, qui est une forme d'amélioration de soi-même, d'expansion de soi-même, ne peut jamais mener à la vérité, parce que c'est toujours un processus d'isolation, tandis que la lucidité est un état dans lequel la vérité entre en existence, la vérité de ce qui *est*, la simple vérité de l'existence quotidienne. Ce n'est que lorsque nous comprenons la vérité de l'existence

quotidienne que nous pouvons aller loin. Vous devez commencer près pour aller loin ; mais la plupart d'entre nous veulent sauter, commencer au loin sans comprendre ce qui est tout près. Au fur et à mesure que nous comprendrons ce qui est près, nous nous apercevrons que la distance entre ce qui est près et ce qui est loin n'est pas. Il n'y a pas de distance — le commencement et la fin sont un.

— *Le mariage est-il un besoin ou un plaisir ?*

— Examinons ce problème, cette question. Pourquoi nous marions-nous ? D'abord, évidemment, à cause d'une nécessité biologique, l'appétence sexuelle que la société a légalisée par le mariage. La société veut protéger les enfants et qu'ils ne soient pas illégitimes, car elle considère les enfants illégitimes avec horreur. Ainsi, le mariage est légalisé. Mais cela n'est certes pas la seule raison pour laquelle nous nous marions. Nous nous marions à cause d'exigences psychologiques. J'ai besoin d'une compagne, de quelqu'un que je possède, que je domine, d'une personne dont je puisse dire qu'elle est à moi. Je peux faire de ma femme ce que je veux, elle est subordonnée à l'homme — dans ce pays, pas en Amérique. Ici, le système du mariage a fait de la femme une esclave destinée à être protégée, contrôlée, dominée, possédée. Ne regardez pas les autres, Messieurs : vous êtes tous impliqués en cela. La femme est une possession ; de même que je possède des propriétés, je possède ma femme. Je la possède sexuellement, et je la domine extérieurement. Psychologiquement, la possession me donne du confort, une sécurité : ma propriété, ma femme, mes enfants... l'horreur de tout cela ! Nous traitons des êtres humains comme nous traitons des biens matériels, sans aucune considération ; car dès que je vous possède légalement, vous êtes sous ma domination. La société légalise le mariage afin de perpétuer la race, et de l'organiser ; mais psychologiquement, intérieurement, je peux faire ce qui me plaît. Et vous connaissez toute cette affaire que devient l'existence : les horreurs, les agonies, les misères de ceux qui sont mariés et qui ne s'aiment pas. Comment peut-il y avoir amour lorsqu'il y a possession ? Et si vous ne vous mariez pas, qu'arrive-t-il ? J'ai vu cela dans plusieurs pays ; il y a ce que l'on appelle l'union libre. N'ayez pas l'air scandalisés. Là, s'il n'y a pas d'amour, l'union libre est une voie facile pour votre appétit sexuel et votre irresponsabilité.

Donc, sans amour, les deux sont une horreur. Mais la société se fiche bien de l'amour, s'il existe ou non ; et comme, pour la plupart, nous sommes si plongés, si absorbés dans notre vie d'affaires, faisant de l'argent — ou autre chose — nous sommes tellement sans pitié dans nos affaires et si cruels dans le monde, comment pouvons-nous en aucune façon aimer qui que ce soit dans nos maisons ? Vous ne pouvez pas, d'une part, exploiter votre voisin, l'affamer, le vider de son sang et ensuite rentrer chez vous et avoir de l'affection pour votre femme. Non, Messieurs, vous ne le pouvez pas. Mais c'est ce que vous essayez de faire et c'est pour cela que vous n'avez pas d'amour. C'est pour cela que le mariage, à travers le monde, est une si misérable affaire.

Le mariage est aussi une façon de se perpétuer soi-même. Je veux une continuité par mes enfants. Par conséquent, les enfants deviennent très importants, non pour eux-mêmes, mais pour ma propre continuité — mon nom, ma classe, ma caste. Vous connaissez toute cette histoire. Et naturellement, lorsque vous ne faites qu'utiliser vos enfants pour votre propre continuité, il n'y a pas d'amour. Comment peut-il y en avoir, lorsque vous êtes plus intéressés en votre propre continuité, à travers eux, qu'à les aimer, quels qu'ils soient ? Donc la tradition et le nom deviennent très importants, parce que ce sont des moyens de vous perpétuer à travers vos enfants.

Pour comprendre ce problème, pour découvrir ce qu'il implique, nous devons l'étudier, y pénétrer. En étudiant, l'intelligence naît, et ce n'est que par l'intelligence et l'amour que l'on peut traiter ce problème, pas par des législations. Dès que je possède une personne, elle devient une prostituée ; la personne devient importante, non pour elle-même, mais parce qu'en moi-même je suis vide, affamé, laid, je suis insuffisant, pauvre, donc je me sers de quelqu'un — ma femme, mon employeur, ou quelque autre personne — pour couvrir mon vide interne. Alors la personne possédée devient importante comme étant un moyen de m'évader de ma solitude ; et naturellement, je deviens jaloux, envieux, lorsque l'autre, qui m'aide à me fuir moi-même, se tourne vers une tierce personne. Pour comprendre tout ce processus humain, qui est extrêmement complexe et subtil, il faut avoir de l'intelligence. L'intelligence est aussi amour, pas simple intellect ; et nous ne pouvons pas aimer si, d'une part, nous sommes sans pitié dans nos

affaires, dans la vie quotidienne, et d'autre part essayons d'être doux, tendres et charitables. Vous ne pouvez pas faire les deux, vous ne pouvez pas être un homme riche et ambitieux et en même temps être tendre et affectueux. Vous ne pouvez pas être un capitaine d'industrie, ou un grand politicien, et pourtant avoir de la compassion. Les deux ne vont pas ensemble. Ce n'est que lorsqu'il y a l'amour, la charité — qui est l'intelligence, la plus haute forme d'intelligence — que ce problème peut être résolu. Nous sommes des êtres humains, que nous soyons hommes ou femmes ; nous sommes vivants, sensitifs, nous ne sommes pas des paillassons pour qu'on s'essuie les pieds sur nous, pour qu'on nous utilise sexuellement ou mentalement afin de satisfaire un plaisir. Dès l'instant que nous nous considérons l'un l'autre comme des êtres humains, comme étant des individus, non comme quelque chose à posséder, il y a une possibilité de comprendre et d'aller au delà de ce conflit qui existe entre deux personnes, dans le mariage.

— *Qui donc vous nourrit, vous, si ce n'est un exploiteur ? Comment pouvez-vous être libre de toute exploitation, si vous exploitez un exploiteur ?*

— Voyons : qu'est-ce que c'est que l'exploitation ? J'exploite une personne lorsque je me sers d'elle pour mon plaisir, pour ma satisfaction, ce qui est principalement psychologique. Lorsque je me sers d'une personne psychologiquement, c'est alors que je l'exploite réellement ; et la plupart des exploitations dans le monde — le riche exploitant le pauvre, le meneur exploitant les menés, le disciple exploitant le chef, etc. — sont essentiellement basées sur des exigences intérieures, sur une pauvreté psychologique d'être. Il n'y aura pas d'exploitation extérieure de l'homme par l'homme si le besoin intérieur, et uniquement psychologique de se servir d'autrui, cesse — qu'il s'agisse de votre femme, d'un paysan ou d'un employé — en tant que moyen de s'enrichir soi-même. Après tout, vous acquérez de l'argent, du prestige, comme moyen d'expansion personnelle ; mais vous vous contentez de peu, des simples nécessités de la vie, lorsque vous êtes intérieurement riche, lorsque vous ne dépendez pas d'un autre comme moyen pour recouvrir et cacher vos exigences psychologiques et votre vide intérieur. L'exploitation commence donc lorsque nous utilisons

quelqu'un psychologiquement comme moyen d'expansion personnelle.

Or, vous me demandez si je n'exploite pas l'exploiteur. Je ne le crois pas. Je suis nourri par lui, ainsi que je le serais si je me mettais à gagner de l'argent. Je ne l'utilise pas comme une nécessité psychologique, ni suis-je en train de me servir de vous, l'auditoire, l'individu, pour des fins d'expansion personnelle. Donc je ne suis pas votre chef et vous n'êtes pas mes disciples. Je n'ai pas besoin de vous psychologiquement, et je m'en suis assuré moi-même en cessant de monter sur une estrade et de parler. Donc, de même que je pourrais aller gagner de l'argent pour les besoins de mon existence, je parle ; et, pour cela, je suis habillé et nourri. Mais telle que la société est construite à notre époque, toute sa structure est basée sur l'exploitation, qui consiste à se servir des autres psychologiquement aux fins d'expansion propre ; et il n'y a que très peu de personnes réfléchies qui n'aient aucune envie de se servir des autres à cet effet, et qui, par conséquent, cessent d'exploiter. L'exploitation veut certainement dire beaucoup plus qu'exploiter le travailleur. La base de toute exploitation est le besoin psychologique de vous servir d'un autre pour votre propre expansion, comme moyen d'agression et de perpétuation de soi. Mais là où il n'y a pas d'expansion de soi-même, là où l'on n'a pas l'usage d'un autre, psychologiquement, il n'y a pas d'exploitation. Cela veut dire que vous vous contentez de peu, non pas à cause d'un idéal, mais parce que, intérieurement, il y a un trésor, il y a une beauté, une extase. Sans cette simplicité intérieure, le fait de ne se vêtir que d'un pagne ne veut rien dire ; car vous pouvez, extérieurement, ne posséder qu'un pagne, pendant qu'intérieurement vous utilisez et, par conséquent, exploitez autrui. Nous donnons tant d'importance à l'exploitation extérieure ; le communiste, le socialiste, tout le monde essaye de faire cesser l'exploitation extérieure. Je ne veux pas dire que cela soit une erreur ; mais nous devrions nous attaquer aux causes internes de l'exploitation, qui sont bien plus complexes, bien plus subtiles, et cela ne peut pas être fait par de simples législations. Voilà pourquoi il est si important que l'individu se transforme lui-même. Et la transformation de l'individu — vous et moi — n'est pas une question de temps. Elle doit être faite maintenant. Car, lorsque vous vous transformez, le monde sera transformé. Le monde est le lieu où vous vivez, vos relations, vos valeurs ; et il peut

être affecté immédiatement lorsqu'il y a une profonde révolution interne en vous. Et cette révolution interne ne peut avoir lieu que lorsque vous, en tant qu'individu, n'êtes pas en train de vous servir d'un autre pour votre propre expansion, pour votre satisfaction, pour votre confort.

— *Est-ce que calmer l'esprit n'est pas une condition préalable à la solution d'un problème, et est-ce que la dissolution du problème n'est pas une condition nécessaire au calme mental ?*

— Il y a deux questions impliquées là, donc nous les examinerons l'une après l'autre. « Est-ce que calmer l'esprit n'est pas une condition préalable à la solution d'un problème ? » Tout dépend de ce que vous appelez l'esprit. L'esprit n'est pas seulement la couche superficielle ; la conscience n'est pas seulement cette action obtuse de l'esprit. Il est évident que lorsqu'il y a un problème créé par l'esprit superficiel, cet esprit de surface doit devenir calme afin de le comprendre. Vous faites cela en tous cas, cela arrive dans la vie quotidienne. Lorsque vous avez un problème d'affaires, que faites-vous ? Vous débranchez le téléphone, vous éloignez votre secrétaire si vous en avez un, et vous observez, étudiez le problème — ce qui veut dire que votre esprit est libre de tout autre souci. Votre esprit superficiel est absorbé par le problème, ce qui veut dire qu'il s'est immobilisé. Ce n'est pas votre conscience entière qui est calme : seule la couche de surface, qui est dans une agitation perpétuelle, est devenue temporairement silencieuse.

« Et est-ce que la dissolution du problème n'est pas une condition nécessaire au calme mental ? » Naturellement. Ce n'est que lorsque chaque problème est complètement compris — ce qui veut dire que le problème ne laisse aucun résidu, aucune cicatrice, aucune mémoire — que l'esprit devient immobile. La conscience, ainsi que nous l'avons dit, est un processus d'expérience vécue, de dénomination ou appellation, et d'enregistrement, qui est mémoire. La conscience est un processus de provocation et réponse, d'appellation et enregistrement, ou mémoire. Voilà le processus entier de la conscience. L'enregistrement, le nom que l'on donne, la perception de l'expérience, peuvent être refoulés, maintenus dans une des couches profondes de la conscience ; mais tant que cette pression n'est pas relâchée, soit par des rêves, soit par une action, soit en déterrant cette

chose sacrée, il ne peut pas y avoir de silence dans l'esprit. Un esprit qui a beaucoup de tiroirs secrets, des difficultés et des hontes, en quantités innombrables, cachées aux regards du monde et maintenues en profondeur par la volonté, par le refus de les reconnaître ou par un refoulement, comment un tel esprit peut-il être immobile ? Il peut être réduit au silence par la force de la volonté, mais est-ce cela, le calme ? L'homme accroché à sa passion, à ses plaisirs sensuels, mais qui les a refoulés, étouffés, comment un tel homme peut-il avoir un esprit calme, silencieux, riche ? L'homme qui est torturé par l'ambition, et par conséquent frustré, et qui essaye de fuir cette frustration par tous les moyens d'évasion, comment un tel homme peut-il avoir un esprit immobile ? Ce n'est que lorsque l'ambition est comprise, lorsque les problèmes de l'ambition, avec ses frustrations, avec ses conflits, avec ce qu'elle a d'impitoyable, ont été compris, que l'esprit devient calme. En regardant en soi-même profondément, en ouvrant toutes les cachettes, tous les tiroirs secrets, en déterrant tout ce qui est inavouable et en comprenant tout cela, l'esprit se calme. Vous ne pouvez pas avoir la paix de l'esprit derrière des portes fermées à clé. Vous pouvez immobiliser l'esprit par la volonté, ce qui est une évasion facile ; mais un esprit qui est forcé au calme par l'action de la volonté est un esprit mort, il est insensible, il a été brutalisé par l'action de la volonté. Ce n'est qu'en donnant pleine liberté à chaque mouvement de la pensée et en le comprenant — ce qui ne veut pas dire être licencieux, faire le mal, etc. — ce n'est qu'en comprenant le contenu total de votre être que l'esprit devient calme. Alors, il n'est pas *rendu* immobile ; la tranquillité vient à lui naturellement, facilement, rapidement. C'est comme un étang qui devient serein, sans une ride, lorsque la brise tombe. De même l'esprit devient extraordinairement tranquille, sans un mouvement, absolument immobile, lorsque le problème est dissout.

Or, les problèmes sont créés par le penseur qui se sépare de sa pensée, par l'entité agissante qui se distingue de l'action, donnant ainsi de l'importance à l'entité pensante, agissante. Et l'immobilité ne s'établit dans l'esprit que par la connaissance de soi — non par le refus du moi ou l'acceptation du moi, mais par la compréhension de chaque mouvement, de chaque pensée, de chaque sentiment du moi, ceux qui sont élevés et ceux qui sont bas. Le haut et le bas est une fausse division en laquelle l'esprit s'est complu.

Il n'y a que de la pensée, qui se divise elle-même en pensées élevées et pensées basses, et pour comprendre le processus entier de la pensée, l'on doit avoir la connaissance de soi. Cela veut dire que chaque pensée doit être comprise, sentie jusqu'au bout, sans condamnation. Il faut pour cela une luicidté silencieuse et très rapide ; et de la connaissance de soi résulte un calme extraordinaire, une immobilité qui est créative, un silence dans lequel la réalité entre en existence. Mais poursuivre le silence et cultiver le calme détruit cette réalité créative, parce que vous poursuivez la fixité, vous exercez votre volonté pour devenir immobile, comme moyen de parvenir à un résultat, d'obtenir quelque chose. L'homme qui recherche un résultat, un but, qui essaye d'acquérir la vérité en forçant l'esprit, en l'immobilisant, ne trouvera jamais la réalité. Il ne fait que s'émousser, fuir les recoins où les secrets inavouables le retiennent. Ce n'est qu'en invitant la douleur que vous pouvez comprendre la réalité, non en échappant aux tribulations.

— Puisque le mobile de la recherche de la vérité est l'intérêt que l'on y trouve, qu'est-ce qui crée l'intérêt ? Qu'est-ce qui crée l'intérêt que j'éprouve à examiner une question vitale ? Est-ce la souffrance ?

— Il est évident que là où il n'y a pas d'intérêt, il n'y a pas de recherche. Là où il n'y a pas d'intérêt, il peut y avoir contrôle, domination, effort ; mais il n'y a de recherche, d'enquête, qu'avec intérêt. Cette recherche même est dévotion. La dévotion n'est pas un chemin particulier vers la réalité. Où il y a recherche, il y a action ; et il n'y a pas une voie spéciale qui consiste en *Karma yoga*, car là où il y a enquête il y a action, et cette recherche même engendre la sagesse. Donc, l'intérêt est essentiel ; et comment l'intérêt naît-il ? L'intérêt est suscité — c'est évident — lorsque vous souffrez, lorsque vous voulez savoir quelles sont les causes de la souffrance parce que vous êtes pris dedans, ou parce que vous voyez qu'une autre personne est prise dedans. Il n'y a pas d'autre voie que la voie de l'affliction. Mais lorsque vous souffrez, vous cherchez des remèdes, des palliatifs, des évasions, des *gourous* qui dissipent votre recherche au sein de la douleur. Lorsque vous êtes angoissé, lorsque vous souffrez, votre instinct est de vous enfuir, d'échapper à la douleur, de chercher une explication verbale ou tout autre moyen qui vous en éloignera. Tandis que si

vous observez la souffrance sans fuir, sans la condamner (ce qui est extrêmement ardu), vous trouverez qu'elle commencera à vous raconter des choses extraordinaires, elle commencera à révéler des trésors indicibles. Votre difficulté n'est pas que vous ne souffrez pas, mais que vous dissipez vos énergies en essayant de surmonter la souffrance. Ce qui est surmonté a besoin d'être surmonté encore et encore et, par conséquent, vous continuez à souffrir. La souffrance ne mène pas à l'intelligence, si vous essayez de la surmonter ; tandis que si vous commencez à la comprendre, elle vous conduit à l'intelligence. Et si vous vous examinez, vous verrez que lorsqu'il y a souffrance vous voulez une main qui vous tienne, un *gourou* pour vous dire ce qu'il faut faire ; ou alors vous ouvrez la radio, vous vous évadez au cinéma, ou au champ de courses ; vous faites d'innombrables choses, vous priez, vous faites *puja* pour vous éloigner de la souffrance, de la douleur lancinante. Ce sont là mille façons de dissiper vos énergies ; mais si vous ne pratiquez aucune d'elles, qu'arrive-t-il ? Il y a souffrance, et la paralysie de cette souffrance ; alors, dans le silence de cette souffrance, lorsque l'esprit ne s'enfuit plus, vous êtes en train de vivre avec la souffrance. Vous ne la condamnez pas, vous ne vous identifiez pas à elle, par conséquent elle commence à révéler ses causes. Vous n'êtes pas allé à la recherche de ses causes — chercher les causes de la souffrance est une autre forme d'évasion. Mais si vous êtes simplement conscient de la souffrance sans condamnation, la cause de cette souffrance est révélée. Alors la souffrance commence à dérouler son histoire, chapitre par chapitre, et vous en voyez toutes les implications. Plus vous lisez le livre de la souffrance, plus grande est la sagesse. Lorsque vous fuyez la souffrance, en fait vous fuyez la sagesse. La sagesse peut être trouvée dans n'importe quelle souffrance ; il n'est pas nécessaire d'avoir de grandes crises. La sagesse est là pour celui qui cherche, qui ne s'esquive pas, qui ne s'évade pas, qui ne prend pas la fuite, mais qui est passivement, vivement averti de ce qui *est*. En cette lucidité vive, passive, la signification totale de ce qui *est* est comprise. Lorsqu'elle est comprise, la vérité entre en existence ; et c'est la vérité qui vous libère de l'affliction, c'est la vérité qui donne la félicité, c'est la vérité qui concède la liberté, et, en cet état, l'affliction est complètement dissoute. La souffrance étant négative doit être abordée négativement ; toute action positive sur la douleur est une fuite. Ce n'est

que par la plus haute forme de pensée, qui est penser négativement, qu'il y a compréhension ; et là où existe la compréhension, il y a silence, il y a tranquillité. Alors la vérité libère la pensée de tous les problèmes.

(Bombay, 21 mars 1948)

— *Pourquoi ne faites-vous pas de miracles ? Tous les instructeurs en ont fait.*

— Que voulez-vous dire par miracles ? Guérir les malades corporellement, et ceux qui sont malades psychologiquement ? Les deux choses ont été faites. D'autres l'on fait et moi aussi je l'ai fait. Mais cela n'est d'aucune importance, n'est-ce pas ? Etre guéri psychologiquement est plus important qu'être guéri physiquement, parce qu'être malade psychologiquement affecte le corps, qui, à son tour, devient malade. Par conséquent, l'état de santé psychologique est de beaucoup plus important que la santé physique — ce qui ne veut pas dire que nous devions refuser le bien-être physique ; mais se concentrer simplement sur la santé physique ne provoquera pas un bien-être psychologique. Tandis que, s'il y a une transformation dans la psyché, dans l'esprit, cela agira inévitablement sur le bien-être du physique. Le miracle que nous voulons tous, que nous espérons tous voir arriver, est en réalité un signe de paresse, d'irresponsabilité. Nous voulons que l'on fasse notre travail pour nous. Si je puis me permettre de parler de moi-même, il fut un temps où moi aussi faisais le guérisseur ; mais j'ai découvert qu'il était bien plus important de guérir l'esprit, l'état intérieur de l'individu. Car, lorsque chacun de nous pourra trouver les richesses intérieures, il y aura une amélioration des maladies physiques. Celui qui se borne à se concentrer sur les guérisons physiques peut devenir populaire, attirer des foules, mais cela ne mènera pas l'homme au bonheur. Donc, nous devrions nous concentrer sur la guérison du vide intérieur, la maladie interne, la corruption interne, la déformation interne — et cela ne peut être fait que par vous. Personne ne peut vous guérir intérieurement, et c'est cela le miracle de la chose. Un docteur peut vous guérir extérieurement, un psychanalyste peut vous aider à être normal, à être adapté à la société ; mais aller au delà de cela, ce qui veut dire être réellement bien portant, inté-

rieurement vrai, clair, entièrement non corrompu — cela, vous seul pouvez le faire et personne autre que vous ; et je crois que se guérir soi-même complètement et sûrement est le plus grand des miracles. C'est cela que nous avons fait ici au cours de ces trois derniers mois : voir par nous-mêmes les causes des maladies intérieures, des conflits intérieurs, des contradictions intérieures, observer les choses telles qu'elles sont, très clairement, purement et avec précision ; et lorsque toute chose est vue clairement, le miracle survient. Car lorsque ce qui *est* est perçu sans déformation, il y a compréhension ; et cette compréhension engendre une qualité guérisseuse. Mais la compréhension ne peut provenir que de votre propre lucidité individuelle et non par le miracle que fait un autre, non par l'impression, l'influence, la contrainte ou l'imposition de l'idée d'un autre.

Des miracles, certes, se produisent. Ils se produisent tout le temps, mais nous n'en sommes pas conscients. Physiquement aussi bien que psychologiquement, intérieurement aussi bien qu'extérieurement, vous n'êtes pas le même aujourd'hui qu'hier. Le corps subit des transformations tout le temps, et il en est de même de la nature intérieure, de l'esprit ; et si nous pouvons le suivre avec facilité et rapidité, nous verrons quel extraordinaire miracle se produit en nous et autour de nous — le miracle étant la constante nouveauté, la fraîcheur de la vie, l'infinie beauté, la souplesse, la profondeur de l'existence. Mais l'homme ne peut pas suivre rapidement s'il est attaché, s'il est prisonnier, s'il est incessamment préoccupé de ses réussites, de ses inquiétudes, de ses poursuites.

Pour l'homme ambitieux il n'y a pas de miracle, parce qu'il sait ce qu'il veut et l'obtient ; mais l'homme qui est incertain, qui ne demande rien, pour lui la vie est un miracle, un miracle de continuel renouveau ; et nous manquerons ce renouveau si nous ne faisons que rechercher un résultat, un but.

— Vous avez dit qu'une certaine transformation a eu lieu chez tous ceux qui vous ont écouté. Je suppose qu'ils doivent maintenant attendre les manifestations de cette transformation. Comment, dès lors, pouvez-vous dire qu'elle est immédiate ?

— Tant que nous cherchons à obtenir une transformation, il n'y aura certes pas de transformation. Tant que nous pensons en termes d'hier, d'aujourd'hui et demain, il ne peut évidemment pas y avoir de transformation, parce que l'esprit est encore pris dans le filet du temps. Si je veux changer immédiatement, maintenant, si telle est mon intention, cela n'est pas possible, parce que je pense en termes de durée, d'aujourd'hui et demain. Tant que nous pensons en termes de présent et de futur, il ne peut pas y avoir de transformation, parce qu'alors la transformation n'est qu'un changement, une continuité ; mais dès que la pensée est libérée du temps, il se produit une transformation intemporelle (ce qui n'est pas une contradiction). Je veux dire que tant que l'on pense à un problème, le problème continuera. La pensée, qui est le produit du passé, crée le problème ; et ce qui est le résultat du passé ne peut pas résoudre le problème. Il peut le regarder, il peut l'examiner, il peut l'analyser, mais il ne peut pas résoudre le problème. Le problème — n'importe quel problème, un problème de mathématiques ou de rapports humains ou un problème idéologique — n'est résolu que lorsque le processus de pensée arrive à un terme, lorsque l'esprit, qui est la pensée, le résultat de nombreux hiers, s'arrête. Ce qui est le résultat du temps ne peut pas engendrer une transformation ; lorsqu'il le fait, ou il y aura un changement qui ne sera qu'une continuité modifiée, ou le problème deviendra plus complexe. Tandis que s'il y a une lucidité passive du problème, une observation sans condamnation ni justification, vous verrez qu'il y a une transformation immédiate, une cessation immédiate de ce problème. Et après tout, lorsque nous parlons de transformation, de quoi voulons-nous parler ? De la cessation d'un problème, évidemment. Pourquoi un homme veut-il être transformé ? Parce qu'il est dans un état de misère, de conflit, parce qu'il a des soucis quotidiens ; et il ne peut y avoir de transformation, de résolution du problème que lorsque l'esprit, le penseur qui est le créateur du problème, se comprend lui-même — ce qui veut dire lorsque le processus de pensée se rapportant à un problème arrive à sa fin. C'est toujours cela que vous faites lorsqu'il y a un problème aigu. Vous y pensez, vous vous tourmentez, et lorsque la pensée ne peut pas aller plus loin, vous l'abandonnez. Alors, en ce calme le problème est compris et résolu, et à ce moment-là, il y a une immédiate transformation. Monsieur, si vous vous en rendez compte,

c'est cela le processus par lequel nous passons tous les jours, n'est-ce pas ? De même qu'un fermier cultive son champ au printemps, puis sème et moissonne, et laisse la terre reposer pendant l'hiver, ainsi, si nous sommes lucides, nous verrons que l'esprit est toujours en train de cultiver, de semer et de récolter ; mais, malheureusement, il ne se permet jamais de se mettre en jachère et c'est en ce repos, tout comme pour la terre, qu'est le renouveau. De même que pendant l'hiver, sous les pluies, sous les tempêtes et les rayons de soleil, le champ retrouve une jouvence, ainsi l'esprit se recrée et se renouvelle lui-même lorsque chaque problème est dissous. C'est-à-dire qu'en cultivant chaque problème, en entrant pleinement, profondément, complètement en lui, il y a la mort de ce problème et, par conséquent, un renouveau. Faites-en l'expérience et vous verrez combien extraordinairement vite et facilement chaque problème est résolu lorsqu'il est vu clairement, distinctement, avec pureté. Mais pour voir un problème très clairement, sans déformation, vous devez y appliquer votre pleine attention — et c'est là où réside la difficulté. Nos esprits sont constamment distraits, fuyants, parce que voir un problème clairement pourrait entraîner une action qui provoquerait de nouvelles perturbations ; donc l'esprit évite constamment d'affronter le problème, augmentant de ce fait l'intensité du problème, mais lorsque la chose est vue très clairement, sans déformations, vous verrez que le problème lui-même a une réponse à vous donner.

Donc, tant que nous pensons en termes de transformation, il ne peut pas y avoir de transformation, ni maintenant ni dans l'avenir. La transformation a lieu immédiatement lorsque chaque problème est compris au fur et à mesure qu'il surgit, et l'immédiateté de cette transformation dépend de votre compréhension du problème. Vous ne comprenez un problème que lorsqu'il n'y a ni condamnation ni justification, lorsque vous le regardez vraiment, lorsque vous pouvez aimer ce problème. Alors vous verrez qu'il donne sa réponse, et par conséquent, il y a une libération ; et en cet instant de liberté il y a un renouveau, il y a une transformation. L'esprit s'est renouvelé et est alors libre de s'attaquer au prochain problème qui surgit. Monsieur, il n'est pas nécessaire que la vie soit une succession de problèmes. La vie est provocation et réponse ; la provocation est toujours neuve et si la réponse est conditionnée par le vieux, les problèmes continuent à surgir. Mais si la réponse

est aussi neuve que la provocation, il y a un constant renouveau, une constante transformation ; et la réponse n'est neuve que lorsque la pensée, qui est le produit de la mémoire — de la mémoire psychologique, pas de celle des faits — est comprise et non emmagasinée. Alors la réponse est aussi neuve que la provocation et, par conséquent, la vie est un perpétuel mouvement, un *être* sans effort, en lequel est une félicité — non cette constante lutte pour devenir, pour se transformer en quelque chose.

— *Quelles bases correctes pouvons-nous donner à nos moyens d'existence ? Comment puis-je découvrir si mes moyens d'existence sont moraux et comment puis-je gagner ma vie avec équité dans une société foncièrement mauvaise ?*

— Dans une société foncièrement mauvaise il ne peut pas y avoir une façon correcte de gagner sa vie. Qu'arrive-t-il à travers le monde, à notre époque ? Quels que soient nos moyens d'existence, ils nous mènent à la guerre, à la misère et à la destruction générales — ce qui est un fait évident. Quoi que nous fassions conduit inévitablement à des conflits, à la décomposition, à la cruauté, à l'affliction. La société actuelle est foncièrement mauvaise ; elle est fondée, n'est-ce pas, sur l'envie, la haine et le désir de puissance ; et une telle société doit nécessairement créer de mauvais moyens d'existence, tels que le soldat, le policier, l'homme de loi. Par leur nature même ce sont des facteurs de désintégration dans la société ; et plus vous avez d'hommes de lois, d'agents de police et de soldats, plus évidente est la décomposition de la société. C'est cela qui se produit à travers le monde : il y a de plus en plus de soldats, d'agents de police, d'hommes de loi, et naturellement l'homme d'affaires va avec eux. C'est tout cela qui doit être changé afin de fonder une société juste — et nous pensons qu'une telle tâche est impossible. Elle ne l'est pas, Monsieur ; mais c'est vous et moi qui devons le faire. Car, à présent, quoique nous entreprenions pour subsister soit crée de la misère pour un autre, soit conduit à l'ultime destruction de l'humanité — c'est ce qui nous est montré dans notre existence quotidienne. Et comment cela peut-il être changé ? Cela ne peut être changé que lorsque vous et moi ne cherchons pas le pouvoir, ne sommes pas envieux, ne sommes pas pleins de haine et d'antagonisme. Lorsque

vous, dans vos rapports humains, engendrez cette transformation, vous aidez alors à créer une nouvelle société, une société dans laquelle il y a des personnes qui ne sont pas soumises à la tradition, qui ne demandent rien pour elles-mêmes, qui ne poursuivent pas le pouvoir, parce qu'elles sont intérieurement riches, elles ont trouvé la réalité. Seul l'homme qui cherche la réalité peut créer une nouvelle société ; seul l'homme qui aime peut amener une transformation dans le monde. Je sais que cela n'est pas une réponse satisfaisante pour la personne qui veut savoir comment gagner proprement sa vie, dans la présente structure de la société. Faites pour le mieux dans la présente structure de la société — devenez un photographe, un marchand, un homme de loi, un agent de police ou autre chose. Mais si vous le faites, soyez conscient de ce que vous êtes en train de faire, soyez intelligent, lucide, pleinement averti de ce que vous perpétuez, reconnaissez l'entière structure de la société, avec sa corruption, avec sa haine, avec sa convoitise, et si vous ne vous laissez pas entraîner dans toutes ces choses, peut-être pourrez-vous alors créer une nouvelle société. Mais dès que vous demandez s'il existe une façon équitable de gagner sa vie, toutes ces questions sont inévitablement là, n'est-ce pas ? Parce que vos moyens d'existence ne vous satisfont pas — vous voulez être envié, vous voulez être puissant, vous voulez plus de confort et de luxe, une situation et de l'autorité, donc, inévitablement, vous créez ou maintenez une société qui apportera la destruction à l'homme, à vous-même. Et si vous voyez clairement ce processus de destruction dans votre façon de subvenir à vos besoins, si vous voyez que ce processus de destruction est le résultat de votre poursuite, il est évident que vous trouverez des moyens corrects de gagner de l'argent. Mais d'abord, vous devez voir le tableau de la société telle qu'elle est, une société corrompue, en voie de désintégration ; et lorsque vous le voyez très clairement, vos moyens de gagner votre vie viendront. Mais d'abord vous devez voir le tableau, voir le monde tel qu'il est, avec ses divisions nationales, avec ses cruautés, ses ambitions, ses haines, ses dominations. Alors, au fur et à mesure que vous le voyez plus clairement, vous trouverez qu'une façon de gagner votre vie avec équité se présentera — vous n'avez pas besoin de la chercher. Certes, la difficulté, pour la plupart d'entre nous, est que nous avons trop de responsabilités ; des parents âgés comptent sur nous pour que nous subvenions à leurs

besoins. Et comme il est difficile de trouver un emploi dans la société telle qu'elle est à présent, tout emploi est le bienvenu. Mais ceux qui ne sont pas contraints, qui peuvent se permettre de ne pas immédiatement accepter n'importe quel emploi et peuvent, par conséquent, voir tout le tableau, ce sont eux les responsables. Mais, voyez-vous, ceux qui ne sont pas sous une nécessité immédiate, sont embarqués dans d'autres choses — leur expansion personnelle, leur confort, leur luxe, leurs divertissements. Ils ont du temps, mais ils le dissipent. Ceux qui ont du temps sont les responsables de l'altération de la société ; ceux qui ne sont pas harcelés par le besoin devraient se préoccuper réellement de tout ce problème de l'existence et ne pas s'embourber dans une simple action politique, dans des activités superficielles. Ceux qui ont du temps et ce qu'on appelle des loisirs devraient chercher la vérité, car ce sont eux qui peuvent provoquer une révolution dans le monde, pas ceux dont le ventre est vide. Mais, malheureusement, ceux qui ont des loisirs ne se soucient pas de l'éternel. Ils sont occupés à passer le temps. Ils sont, de ce fait, eux aussi, une cause de misère et de confusion dans le monde. Donc, ceux d'entre vous qui écoutez, ceux d'entre vous qui avez un peu de temps, vous devriez accorder de la pensée et de la considération à ce problème, et par votre propre transformation vous provoquerez une révolution mondiale.

— *Comment un homme qui n'a jamais atteint les limites de son esprit, peut-il aller au delà de son esprit pour faire l'expérience d'une communion directe avec la vérité ?*

— Monsieur, lorsque vous connaissez les limites de votre esprit, n'êtes-vous pas déjà au delà des limites ? Etre conscient de vos limites est certes le premier pas, le premier processus — qui est très difficile, parce que les limites de l'esprit sont prodigieusement subtiles. En sachant que je suis limité, en en étant conscient sans condamnation, il y a déjà un affranchissement de cette limitation, n'est-ce pas ? Savoir que je suis un menteur, en être conscient sans condamnation, sans justification, déjà me libère du mensonge. Connaître les limites de l'esprit est déjà une formidable libération, n'est-ce pas ? Savoir que je suis ligoté à une croyance est déjà un affranchissement de cette croyance ; mais un esprit qui justifie cette croyance, cette servitude,

qui la défend et dit : « Tout va bien, j'en ai besoin », un tel esprit ne peut jamais connaître sa limitation. Lorsque je sais que je suis ficelé, limité par une croyance, et suis conscient de cette limitation, sans condamner ni justifier, cela est déjà me libérer de la croyance. Monsieur, faites-en l'expérience, et vous verrez combien c'est extraordinairement actif, combien c'est extraordinairement vrai. Connaître un problème, en être conscient, c'est en être libre ; et un esprit ne peut pas faire l'expérience de la vérité, s'il ne connaît pas sa limitation. Voilà pourquoi il est très important d'avoir la connaissance de soi. La connaissance de soi n'est pas un but ultime. Se connaître soi-même c'est connaître sa limitation de moment en moment et, par conséquent, percevoir la vérité de moment en moment. Une vérité continue n'est pas la vérité, car ce qui continue ne peut jamais se renouveler ; mais en une fin est le renouveau. Ainsi, un esprit qui n'est pas averti de sa propre limitation ne peut jamais vivre par expérience la vérité ; mais si l'esprit est averti de sa limitation, vous verrez qu'il se produit une libération ; et en cette liberté, la vérité est réalisée. Il n'y a pas « vous » unifié à la vérité : « vous » ne pouvez jamais trouver la vérité. « Vous » devez cesser pour que la vérité entre en existence, parce que « vous » êtes la limitation. Donc vous devez comprendre de quel côté vous êtes limité, l'étendue de votre limitation ; vous devez être passivement conscient et en cette passivité, la vérité naît. La lumière ne peut pas s'unir aux ténèbres. Ce qui est ignorance ne peut pas devenir un avec la sagesse. L'ignorance doit cesser pour que la sagesse soit. La sagesse n'est pas un but ultime, mais elle apparaît lorsque l'ignorance est dissoute, de moment en moment. La sagesse n'est pas une accumulation qui confère une continuité ; la sagesse c'est comprendre le problème complètement chaque minute, chaque seconde. Ainsi la sagesse, la réalité, n'est pas captée dans le filet du temps. Ce n'est que par la connaissance de soi que les limitations créées par l'esprit parviennent à un terme ; et ces limitations peuvent être comprises d'instant en instant, à mesure qu'elles surgissent. Chaque limitation, à mesure que vous l'observez, apporte la vérité ; à chaque moment au cours duquel vous voyez le faux, le vrai est perçu ; mais voir que le faux est faux et que le vrai est vrai, est difficile, est ardu ; cela exige une parfaite clarté de perception. Un esprit qui est distrait ne peut jamais voir le faux comme étant faux ni le vrai comme étant vrai ; et

voir le vrai en ce qui concerne le faux exige une rapidité d'esprit, un esprit qui n'est enchaîné à aucune servitude, à aucune limitation.

— *L'attachement est la substance dont nous sommes faits. Comment pouvons-nous être libres de tout attachement ?*

— L'attachement n'est certes pas le problème, n'est-ce pas ? Pourquoi êtes-vous attaché et pourquoi voulez-vous être attaché ? Pourquoi y a-t-il cette lutte continuelle entre l'attachement et le détachement ? Vous savez ce que l'on entend par attachement — le désir de posséder une personne, de posséder des choses. Monsieur, pourquoi êtes-vous attaché ? Qu'arriverait-il si vous n'étiez pas attaché ? L'attachement ne devient un problème que lorsqu'il y a la poursuite du détachement, lorsque ce qui est attaché n'est pas compris. Prenons un exemple. Examinez-vous : pourquoi êtes-vous attaché à votre femme, à votre mari, à votre argent, à votre maison, à vos propriétés, à vos idées ? Pourquoi ? Parce que, sans cette personne vous êtes perdu, vous êtes vide ; sans propriétés, sans un nom, vous n'êtes rien ; et sans votre compte en banque, sans vos idées, qu'êtes-vous ? Une coque vide, n'est-ce pas ? Donc, parce que vous avez peur de n'être rien du tout, vous êtes attaché à quelque chose ; et étant attaché — avec tous vos problèmes, avec vos craintes, avec vos cruautés, avec vos angoisses et vos frustrations — vous essayez de devenir détaché, vous essayez de renoncer à la propriété, de renoncer à votre famille, de renoncer à vos idées. Mais vous n'avez pas réellement résolu le problème, qui est la peur de ne devenir rien du tout — et c'est pour cela que vous êtes attaché. Après tout, vous n'êtes, en effet, rien du tout. Dénudez-vous de vos titres, de vos M.A., de vos professions et de vos petites qualités, de vos maisons et de vos propriétés, de vos quelques bijoux et de tout le reste — et qu'êtes-vous ? Sachant intérieurement qu'il y a un vide extraordinaire, une vacuité, un néant, et ayant peur de cela, vous êtes dépendant, vous êtes attaché, vous possédez ; et dans cette possession, il y a une effroyable cruauté. Ce n'est pas l'autre personne qui vous importe, c'est vous-même — et c'est ce que vous appelez l'amour. Ainsi, parce que vous êtes effrayé, parce qu'il y a de l'effroi dans ce vide, vous êtes disposé à tuer votre semblable, à détruire l'humanité. Mais pourquoi

ne pas accepter l'évidence, qui est que vous n'êtes rien ? Non pas qu'il *faudrait* que vous ne soyez rien, mais qu'en fait vous n'êtes rien ? Monsieur, lorsque vous l'acceptez, il n'y a pas de renoncement, ni y a-t-il de l'attachement, ou du détachement. Vous ne possédez simplement pas — et alors il y a une beauté, alors il y a une richesse, une bénédiction que vous ne pouvez absolument pas comprendre tant que vous êtes effrayé par ce vide. Alors la vie est pleine de sens, alors la vie devient réellement un miracle. Mais l'homme qui a peur de ce vide, peur de n'être rien, est attaché ; et avec l'attachement surgit le conflit du détachement, le conflit du renoncement et l'horrible cruauté qui accompagne l'attachement et la dépendance. L'homme qui n'est rien connaît l'amour, parce que l'amour n'est rien.

— *Est-ce que la lucidité extensive est la même chose que le vide créatif ? La lucidité n'est-elle pas passive, et par conséquent, non créative ? Le processus de la connaissance de soi, n'est-il pas un processus ennuyeux et pénible ?*

— Si l'on s'exerce à la lucidité, si elle devient une habitude, alors elle devient douloureuse et ennuyeuse ; mais la lucidité ne peut pas être l'objet d'un entraînement, elle ne peut pas être contrôlée, on ne peut pas la transformer en un conflit, en une discipline — et c'est cela sa beauté. Vous êtes lucide ou vous n'êtes pas lucide. Tout ce à quoi l'on s'exerce devient un accablement pénible qui implique la volonté et l'effort, qui crée des déformations. Or, la lucidité n'est pas ce genre de chose du tout. Qu'est-ce que la lucidité ? Qu'est-ce que c'est être lucide ? C'est être conscient des choses autour de vous extérieurement, des couleurs, des visages, du coucher de soleil, des ombres, des oiseaux dans leur vol, de l'océan sans repos, des arbres dans le vent — être conscient de tout cela n'est que la lucidité superficielle. Vous ne condamnez pas un oiseau qui vole, vous l'observez tout simplement. Mais dès que vous devenez conscient de votre nature intérieure, vous commencez à condamner, vous êtes incapable de la regarder sans condamnation ni justification. Or pour comprendre, il ne doit y avoir ni condamnation ni justification. Donc, être lucide, simplement observer vos pensées, simplement savoir ce que vous pensez et sentez, sans condamnation, sans défense, sans justification — être simplement lucide, n'est certes ni ennuyeux ni douloureux,

mais si vous dites : « Je dois être lucide afin d'obtenir un résultat », cela devient un ennui. Si vous essayez d'être lucide afin de déraciner la colère, la jalousie, le sens possessif — ou ce que c'est — cela devient pénible. Une telle lucidité n'est pas la lucidité. Ce n'est qu'un processus d'introspection, essayant de devenir quelque chose. Dans la lucidité il n'y a pas de devenir, mais simplement de l'observation, une silencieuse observation — comme lorsque vous entrez dans un cinéma et voyez le film. Si vous pouvez observer, si vous pouvez être conscient de vous-même en action, en mouvement, sans identification, vous verrez alors qu'il y a une lucidité extensive. Elle commence, ainsi que je l'ai dit, avec les choses superficielles. Ensuite, alors que vous allez de plus en plus profondément, il y a une lucidité étendue, extensive. Cette lucidité est nécessaire parce qu'en cette lucidité toutes les couches cachées, toutes les émissions secrètes entrent en activité. Au fur et à mesure que la lucidité extensive s'approfondit et s'élargit, les conflits de ce qui est caché sont dissous ; et alors vous trouverez qu'il survient un vide créatif. Tout cela est un seul processus total, non un processus qui va pas à pas ; car en la lucidité il n'y a ni commencement ni fin. C'est un seul processus entier. Dès que vous observez un problème sans condamnation, il y a forcément une lucidité passive ; et lorsqu'il y a lucidité passive, il y a la dissolution du problème. C'est-à-dire qu'en la lucidité passive, il y a une immobilité créative, un vide créatif. Alors, en ce vide créatif la réalité entre en existence, qui dissout le problème. Mais là où sont la douleur, le conflit, le sentiment d'un travail fastidieux, ennuyeux, il n'y a pas de lucidité, il n'y a qu'un esprit émoussé. Contrairement à cet état de torpeur, dans la lucidité il y a une sensibilité aiguisée et la lucidité passive et créative. La plus haute forme de pensée est penser négativement ; lorsqu'il y a complète cessation de la pensée, lorsqu'il y a cette passivité qui n'est pas un état ensommeillé, il y a un état d'être créatif. Je ne sais pas si vous avez remarqué que lorsque l'esprit est rempli de problèmes, lorsque l'esprit est rempli de pensées, il n'y a pas de création. Ce n'est que lorsque l'esprit est vide, lorsque l'esprit est silencieux, lorsqu'il n'a pas de problèmes, lorsqu'il est réellement passif — ce n'est que dans ce vide qu'il y a création. La création ne peut avoir lieu que dans la négation, laquelle n'est pas le contraire de l'assertion positive. Je n'emploie pas le mot « négation » en tant que contraire

de positif. N'être rien du tout n'est pas l'antithèse d'être quelque chose ; n'être rien n'est pas relié à être quelque chose. Lorsque le « être quelque chose » a cessé complètement, il y a le néant. Ce n'est que lorsque tous les problèmes que l'esprit a créés ont cessé, lorsque l'esprit n'est rien, qu'il est vide — ce qui n'est pas provoqué par une discipline, par un contrôle — ce n'est qu'alors que la lucidité passive et vive entre en existence. Cette passivité doit exister si un problème doit être dissout. Vous ne pouvez comprendre un problème que lorsque vous ne le condamnez pas, lorsque vous ne le justifiez pas, lorsque vous êtes capable de le regarder en silence, et cela n'est pas possible lorsque vous êtes en quête d'un résultat. Un problème n'existe que dans la recherche d'un résultat; et le problème cesse s'il n'y a pas de recherche d'un résultat. Lorsque l'esprit est en observation silencieuse, lorsqu'il est donc passif, un état d'être créatif survient, et l'état d'être créateur est un continuel renouveau. Ce n'est pas une continuité, c'est un état d'être intemporel. Ce n'est qu'en cet état qu'il peut y avoir création et par conséquent seul cet état est révolution.

— *Que voulez-vous dire par amour ?*

— Ici encore, nous allons découvrir, par la compréhension, ce que l'amour n'est pas ; parce que l'amour étant l'inconnu, nous devons arriver à lui en éliminant le connu. L'inconnu ne peut évidemment pas être découvert par un esprit qui est rempli de connu. Donc ce que nous allons faire c'est découvrir les valeurs du connu, regarder le connu ; et lorsque cela est simplement regardé, sans condamnation, l'esprit se libère du connu et alors nous saurons ce qu'est l'amour. Donc, nous devons aborder l'amour négativement, pas positivement.

Or, qu'est-ce que l'amour pour la plupart d'entre nous ? Lorsque nous disons que nous aimons quelqu'un, que voulons-nous dire ? Nous voulons dire que nous possédons cette personne. De cette possession surgit la jalousie, car si je la perds qu'arrive-t-il ? Du fait que je retiens cette personne, que je la possède, résulte la jalousie, la peur et les innombrables conflits qui surgissent de la possession. Sûrement, une telle possession n'est pas l'amour, n'est-ce pas ? Ne

remuez pas la tête en acquiescement ; car si vous êtes d'accord avec moi, vous ne l'êtes que verbalement et un tel accord n'a absolument aucun sens. Vous ne pouvez être d'accord que lorsque vous ne possédez pas vos propriétés, votre femme, vos idées.

Manifestement, l'amour n'est pas sentiment. Etre sentimental, être émotionnel, cela n'est pas de l'amour, parce que la sentimentalité et l'émotion ne sont que des sensations. Une personne dévote qui pleure sur Jésus ou Krishna, sur son *gourou* ou sur quelqu'un d'autre, n'est que sentimentale, émotionnelle. Elle se complaît dans la sensation, qui est un processus de pensée, et la pensée n'est pas l'amour. La pensée est le produit des sensations. Une personne sentimentale, émotionnelle, ne peut absolument pas connaître l'amour. Ne sommes-nous pas émotionnels et sentimentaux ? La sentimentalité, l'émotivité n'est qu'une forme d'expansion de soi. Etre plein d'émotion n'est manifestement pas de l'amour, parce qu'une personne sentimentale peut être cruelle lorsque ses sentiments n'éveillent pas la réciprocité, lorsque ses sentiments n'ont pas de dégagement. Une personne émotionnelle peut se laisser exciter jusqu'à la haine, la guerre, la boucherie. Et un homme sentimental, rempli de larmes pour ses dévotions, cet homme, certes, n'a pas d'amour. Il est clair qu'il n'y a pas d'amour lorsqu'il n'y a pas un réel respect, lorsque vous ne respectez pas un autre, qu'il soit votre serviteur ou votre ami. N'avez-vous pas remarqué que vous n'êtes pas respectueux, charitable, généreux avec vos serviteurs, avec les personnes qui sont soi-disant « au-dessous » de vous ? Mais vous avez du respect pour ceux qui sont au-dessus, pour votre patron, pour le millionnaire, pour l'homme qui possède une vaste maison et un titre, pour l'homme qui peut vous faire avoir une situation meilleure, un meilleur emploi, en somme pour celui dont vous pouvez obtenir quelque chose. Mais vous donnez des coups de pied à ceux qui sont au-dessous de vous ; vous vous servez à leur égard d'un langage spécial. Là où il n'y a pas de respect, il n'y a pas d'amour ; où il n'y a pas de charité, pas de pitié, pas de pardon, il n'y a pas d'amour. Et comme la plupart d'entre nous sommes dans cet état, nous n'avons pas d'amour. Nous ne sommes ni respectueux, ni charitables, ni généreux. Nous sommes possessifs, pleins de sentiment — d'émotion — qui peut être orienté des deux côtés : à la tuerie, à la boucherie, ou à s'unifier autour de quelque idiote, ignorante intention.

Alors comment peut-il y avoir de l'amour ? Vous ne pouvez connaître l'amour que lorsque toutes ces choses ont cessé, sont parvenues à un terme, lorsque vous ne possédez pas, lorsque vous n'êtes pas qu'émotionnel par dévotion à un objet. Une telle dévotion est une supplication : c'est, sous une forme différente, chercher à obtenir quelque chose. L'homme qui prie ne connaît pas l'amour. Puisque vous êtes possessif, puisque vous tendez vers un but, vers un résultat, par la dévotion, par la prière, ce qui vous rend sentimental, émotionnel, naturellement il n'y a pas d'amour ; et manifestement il n'y a pas d'amour lorsqu'il n'y a pas de respect. Vous pouvez dire que vous avez du respect, mais votre respect est pour votre supérieur, ce n'est que le respect qui provient de ce que l'on demande quelque chose, le respect de la crainte. Si vous éprouviez réellement le respect, vous seriez respectueux envers les plus bas comme aussi envers les soi-disant supérieurs ; et comme vous n'avez pas cela, il n'y a plus d'amour. Combien peu d'entre nous sont généreux, cléments, miséricordieux ! Vous êtes généreux lorsque cela vous paye, vous êtes cléments lorsque vous pouvez en tirer profit. Lorsque ces choses disparaissent, lorsque ces choses n'occupent pas votre esprit, et lorsque les choses de l'esprit ne remplissent pas votre cœur, il y a l'amour ; et seul l'amour peut transformer la folie, l'insanité actuelle du monde — et non des systèmes ou des théories, de gauche ou de droite. Vous n'aimez réellement que lorsque vous ne possédez pas, lorsque vous n'êtes pas envieux, avide, lorsque vous êtes respectueux, lorsque vous avez de la charité et de la compassion, lorsque vous avez de la considération pour votre femme, pour vos enfants, pour votre voisin, vos malheureux domestiques qui n'ont pas un jour de congé, qui sont devenus vos esclaves. Lorsque vous serez respectueux envers eux et non seulement envers votre *gourou*, l'homme au-dessus de vous, alors vous connaîtrez l'amour. Seul cet amour peut transformer le monde, cela seulement peut remplir le monde de miséricorde et de beauté. Mais si vous remplissez votre cœur des choses faites par l'esprit ou par la main, il n'y a pas d'amour ; et comme vos cœurs sont remplis de ces choses, vous menez continuellement des batailles les uns contre les autres. Si vous percevez toutes ces choses, si vous en êtes conscient sans entrer en conflit avec elles, il y a alors une liberté et en cette liberté l'amour, qui n'est pas une théorie. Vous ne pouvez connaître l'amour

avec ses bénédictions, avec son parfum, avec sa grâce, que lorsque « vous » cessez d'être, lorsque « vous » cessez de réussir, de devenir quelque chose ; et seul un tel amour peut transformer le monde.

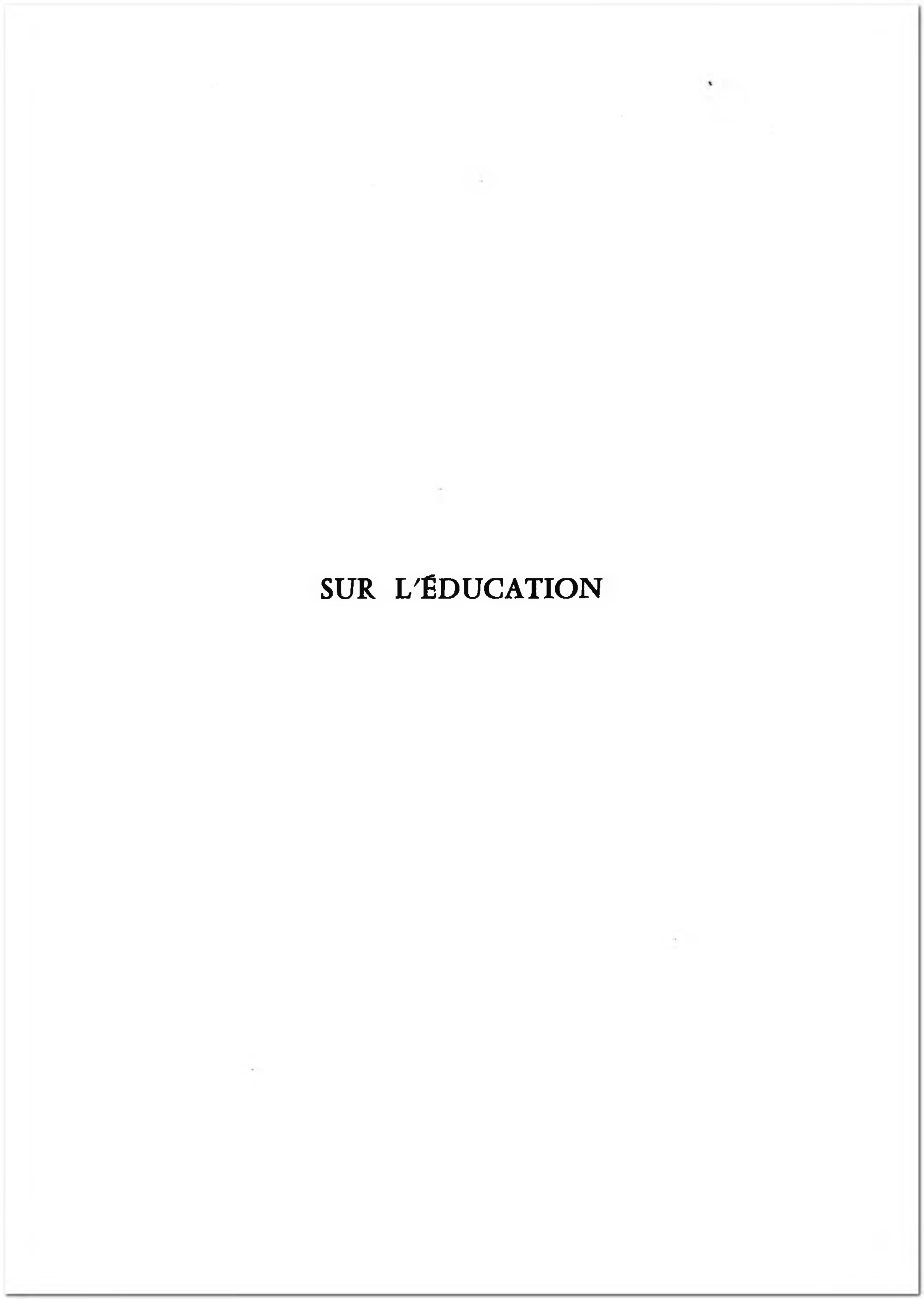
— *Pouvons-nous vous prier de déclarer clairement si Dieu existe ou non ?*

— Monsieur, pourquoi voulez-vous le savoir ? Quelle différence cela vous ferait-il que je le déclare clairement ou non ? Je vous confirmerais dans votre croyance, ou je vous ébranlerais dans votre croyance. Si je confirmais votre croyance, vous seriez content, et vous continueriez à vivre selon vos habitudes, aimables et hideuses. Si je vous troublais, vous diriez : « Oh ! cela n'est pas important », et malheureusement vous continueriez aussi à être tel que vous êtes. Mais pour quelle raison voulez-vous savoir ? Voilà qui est plus important que de découvrir si Dieu existe ou non. Pour connaître Dieu, Monsieur, pour connaître le réel, il ne faut pas le chercher. Si vous le cherchez, c'est que vous fuyez ce qui *est ;* et c'est pour cela que vous demandez si Dieu existe ou non. Vous voulez échapper à votre souffrance, fuir dans une illusion. Vos livres sont pleins de divinités, chaque temple est plein d'images faites par la main ; mais il n'y a pas de Dieu, parce que ce ne sont là que des évasions hors de votre souffrance. Pour trouver la réalité, ou, plutôt, pour que la réalité entre en existence, la souffrance doit cesser ; et simplement chercher Dieu, la vérité, l'immortalité, c'est fuir la souffrance. Mais il est plus agréable de discuter si Dieu existe ou non que de dissoudre les causes de la souffrance, et c'est pour cela que vous avez des livres innombrables traitant de la nature de Dieu. L'homme qui discute sur la nature de Dieu ne connaît pas Dieu, parce que cette réalité ne peut pas être mesurée, elle ne peut pas être captée dans des guirlandes de mots. Vous ne pouvez pas saisir le vent dans votre poing ; vous ne pouvez pas capturer la réalité dans un temple, ni en faisant *puja,* ni au cours d'innombrables cérémonies. Ce ne sont là que des évasions, comme boire de l'alcool. Vous buvez, vous vous enivrez parce que vous voulez vous évader ; de même, vous allez dans un temple, vous faites *puja,* vous suivez des rituels — ou ce que c'est que vous suivez — et c'est afin de vous évader de ce qui *est.* Ce qui *est,* est la souffrance, cette perpétuelle bataille contre soi-même, donc

contre un autre ; et tant que vous ne comprenez pas et ne transcendez pas cette souffrance, la réalité ne peut pas entrer en vie. Donc votre interrogation au sujet de l'existence ou de la non-existence de Dieu est vaine, n'a aucun sens, ne peut mener qu'à une illusion. Comment un esprit qui est prisonnier de l'agitation quotidienne, de l'affliction et de la souffrance, qui est ignorant et limité peut-il connaître ce qui est sans limites, indicible ? Comment ce qui est le produit du temps peut-il connaître l'intemporel ? Il ne le peut pas. Il ne peut même pas y penser. Penser à la vérité, penser à Dieu est encore une forme d'évasion ; car Dieu, la vérité, ne peut pas être saisi par la pensée. La pensée est le résultat du temps, d'hier, du passé ; et étant le résultat du temps, du passé, étant un produit de la mémoire, comment la pensée peut-elle trouver ce qui est éternel, intemporel, immesurable ? Comme elle ne le peut pas, tout ce que vous pouvez faire c'est libérer l'esprit du processus de pensée ; et pour libérer l'esprit du processus de pensée, vous devriez comprendre la souffrance et ne pas la fuir — la souffrance non seulement sur le plan physique, mais sur tous les plans de la conscience. Cela veut dire être ouvert, vulnérable à la souffrance, ne pas se défendre contre la souffrance, mais vivre avec elle, l'embrasser, la regarder. Car vous souffrez maintenant. Vous souffrez du matin au soir, avec un rayon de soleil occasionnel, avec une éclaircie occasionnelle dans le ciel nuageux. Or, puisque vous souffrez, pourquoi ne pas considérer cela, pourquoi ne pas y entrer pleinement, profondément, complètement et le résoudre ? Cela n'est pas difficile. La recherche de Dieu est beaucoup plus difficile, parce que c'est l'inconnu, et vous ne pouvez pas aller à la recherche de l'inconnu. Mais vous pouvez rechercher la cause de la souffrance et la déraciner en la comprenant, en en étant conscient, non en la fuyant. Puisque vous avez fui la souffrance au moyen de différentes évasions, examinez toutes ces évasions, mettez-les de côté, et arrivez face à face devant la souffrance. En comprenant cette souffrance, il y a un affranchissement. Alors l'esprit devient libre de toute pensée, il n'est plus le produit du passé. Alors l'esprit est tranquille, sans problèmes ; il n'est pas *rendu* tranquille, il *est* tranquille, parce qu'il n'a plus de problèmes, il ne crée plus de pensée. Alors la pensée a cessé — la pensée qui est mémoire, qui est l'accumulation de l'expérience, les cicatrices d'hier ; et lorsque l'esprit est totalement calme, pas rendu calme, la réalité vient en

existence. Cette expérience est l'expérience de la réalité, pas d'une illusion, et une telle expérience donne une bénédiction à l'homme. La vérité, l'amour est l'inconnu, et l'inconnu ne peut pas être capté par le connu. Le connu doit cesser pour que l'inconnu soit ; et lorsque l'inconnu vient à exister, il y a une bénédiction.

(*Bombay,* 28 *mars* 1948)



SUR L'ÉDUCATION

Il est difficile, dans la civilisation moderne, de former, au moyen de l'éducation, un individu intégré. Nous avons divisé la vie en tant de départements et nos vies sont si loin d'être intégrées, que l'éducation a très peu de sens, sauf si l'on se borne à l'étude d'une technique particulière, d'une profession déterminée. A travers le monde l'éducation a fait faillite évidemment, puisque le premier rôle de l'éducation est de créer un être humain intelligent. Essayer de résoudre les problèmes de l'existence à leurs niveaux respectifs, isolés en différents compartiments, indique un manque total d'intelligence. Notre problème, donc, est la création d'un individu intégré par l'intelligence de telle façon qu'il puisse saisir la vie d'instant en instant, l'affronter telle qu'elle vient, avec ses complexités, avec ses conflits, avec ses misères, avec ses inégalités ; la création d'un individu qui peut aborder la vie, non selon un système particulier, de gauche ou de droite, mais intelligemment, sans chercher de réponse ni de modèle d'action. Puisque l'éducation n'a pas produit un tel individu, et puisqu'il y a eu des guerres qui n'ont cessé de se succéder, chacune plus dévastatrice et destructrice que la précédente, amenant de plus grands malheurs et de plus grandes misères à l'homme, il est certain que les systèmes d'éducation, à travers le monde, ont fait complètement faillite. Il y a quelque chose de radicalement faux dans la façon dont nous élevons nos enfants. Nous reconnaissons tous qu'il y a là quelque chose de faux, nous en sommes tous conscients, mais nous ne savons pas comment attaquer le problème. Le problème n'est pas l'enfant, mais les parents et l'instituteur ; et ce qui est nécessaire, c'est éduquer l'éducateur. L'on n'éduque pas l'éducateur : on le charge de bourrer l'enfant d'un tas d'informations et de lui faire passer des examens. C'est la forme la plus inintelligente d'éducation. La chose réellement importante est l'éducation de l'éducateur, et c'est là une entreprise

des plus difficiles. L'éducateur est déjà cristallisé dans un système de pensée ou une ligne d'action ; c'est déjà un nationaliste, il s'est déjà soumis à une idéologie particulière, à une religion particulière, à un critérium de pensée. Donc la difficulté est, n'est-ce pas, que l'éducation moderne enseigne à l'enfant quoi penser et non comment penser. Ce n'est que lorsqu'on est capable de penser intelligemment que l'on peut aborder la vie. La vie ne peut pas être pliée conformément à un système, ni peut-elle être insérée dans des cadres; et l'esprit qui n'a été entraîné qu'à accumuler des connaissances se rapportant à des faits, est incapable d'aborder la vie avec ses diversités, ses complexités, ses subtilités, ses profondeurs, et ses hautes altitudes. Lorsque nos enfants sont instruits selon un système particulier de pensée, selon une discipline particulière, ils sont évidemment incapables d'aborder la vie en tant que totalité. Parce qu'on leur a enseigné à penser en compartiments séparés, ils ne sont pas intégrés. Pour l'éducateur qui s'intéresse réellement à ce qu'il fait, la question est : comment produire un individu intégré. Pour faire cela, il est évident que l'éducateur lui-même doit être intégré. Vous ne pouvez élever un enfant de façon à l'amener à l'intégrer si vous ne comprenez pas l'intégration en vous-même. Ce que vous êtes en vous-même est beaucoup plus important que la question traditionnelle sur ce qu'il convient d'enseigner à l'enfant. L'important n'est pas ce que vous pensez, mais comment vous pensez. L'important est que la pensée, au lieu d'être un processus non intégré, soit un processus complet, total. Et la pensée en tant que processus intégré ne peut être comprise que lorsqu'il y a connaissance de soi.

(*Poona,* 26 *septembre* 1948)

— *Les idéals ont-ils un rôle à jouer dans l'éducation ?*

— Certainement pas. L'idéal et l'idéalisme en éducation font obstacle à la compréhension du présent. C'est là un énorme problème et nous allons essayer de le traiter en cinq ou dix minutes. C'est un problème sur lequel est basée toute notre structure. Nous avons un idéal, et conformément à cet idéal nous éduquons. Mais un idéal est-il nécessaire en éducation ? L'idéal, en fait, n'est-il pas un obstacle à la vraie éducation, qui consiste à comprendre l'enfant tel

qu'il est, et non tel qu'il devrait être ? Si je veux comprendre un enfant, je ne dois pas avoir un idéal de ce que l'enfant devrait être. Pour le comprendre, je dois l'étudier tel qu'il est. Mais le mettre dans le cadre d'un idéal c'est le forcer à suivre un certain modèle, que cela lui convienne ou non ; et le résultat est qu'il est toujours en contradiction avec l'idéal, ou bien il se conforme tellement à l'idéal qu'il cesse d'être un être humain et agit comme un automate dénué d'intelligence. L'idéal n'est-il donc pas un empêchement à la compréhension de l'enfant ? Si vous, en tant que parent, voulez réellement comprendre votre enfant, le regardez-vous à travers l'écran d'un idéal ? Ou l'étudiez-vous simplement parce que vous avez de l'amour dans votre cœur ? Vous l'observerez, vous suivrez ses différentes humeurs, ses idiosyncrasies. Parce qu'il y a de l'amour, vous l'étudiez. C'est lorsque vous n'avez pas d'amour que vous avez un idéal. Observez-vous et vous le remarquerez. Lorsqu'il n'y a pas d'amour, vous avez ces énormes exemples et idéals, au moyen desquels vous forcez, vous contraignez l'enfant. Mais lorsque vous avez de l'amour, vous l'étudiez, vous l'observez et lui donnez la liberté d'être ce qu'il est ; vous le guidez et l'aidez, non vers l'idéal, non conformément à certaines lignes d'action, mais à devenir ce qu'il est.

Dans cette question est impliquée le problème du soi-disant mauvais garnement — si je puis employer cette expression pour définir rapidement et avec force un certain point. Pour le changer de sorte qu'il ne soit plus « méchant », ce n'est pas un idéal que vous employez. Si le garçon est un menteur, ce n'est pas l'idéal de vérité que vous devez lui donner. Vous cherchez à savoir pourquoi il dit des mensonges. Il peut y avoir différentes raisons : probablement il a peur, ou il essaye d'éviter quelque chose. Nous n'avons pas besoin d'examiner ici les raisons que l'on peut avoir de mentir. Mais il est clair que lorsque l'enfant ment, l'obliger à se conformer à un exemple de vérité, qui est votre idéal, ne l'aide pas à se délivrer des causes des mensonges. Vous devez l'étudier, vous devez l'observer, et faire cela prend beaucoup de temps ; cela exige de la patience, du soin, de l'amour ; et parce que vous n'avez pas d'amour vous forcez l'enfant à se conformer à une façon d'agir, que vous appelez un idéal. Un idéal est une évasion qui ne vaut rien. L'école qui a un idéal, ou le professeur qui suit un idéal, sont évidemment incapables de s'occuper d'enfants.

Vous n'êtes pas tenus d'accepter automatiquement ce que je dis. Ne rejetez pas non plus. Observez simplement. Après tout, la fonction de l'éducation est de former un individu qui est capable d'affronter la vie intelligemment, totalement, non partiellement, non en technicien ou en idéaliste. Mais l'individu ne peut pas être intégré s'il ne fait que poursuivre une ligne idéaliste d'action. Messieurs et Mesdames, les maîtres qui deviennent des idéalistes, qui poursuivent un modèle d'action, un soi-disant idéal, sont bien inutiles. Si vous observez, vous verrez qu'ils sont incapables d'amour, ils ont des cœurs durs et des esprits secs. Car il faut une observation beaucoup plus attentive, une plus grande affection, pour étudier, pour observer l'enfant, que pour le couler dans le moule d'un comportement idéal. Et je crois que les exemples de vertu — qui sont une autre forme d'idéal — sont aussi des barrières à l'intelligence.

Probablement ce que je dis est contraire à tout ce que vous croyez. Il vous faudra y réfléchir, car il ne s'agit pas de nier ou d'accepter. L'on doit pénétrer dans cette question avec beaucoup, beaucoup de soin. Mes assertions peuvent donner l'apparence d'être dogmatiques ; elles ne le sont pas, mais comme je dois répondre à beaucoup de questions, je dois être très bref et concis. Les implications d'un idéal sont évidentes. Lorsque le maître est à la poursuite d'un idéal, il est incapable de comprendre l'enfant, car alors le futur, l'idéal, est beaucoup plus important que l'enfant, qui est le présent. Ce maître a un certain but en vue, qu'il considère bon, et il contraint l'enfant à se conformer à cet idéal. Mais cela n'est pas de l'éducation, n'est-ce pas ? Cela ressemble plutôt à une fabrique d'automobiles. Vous avez le modèle et vous mettez l'enfant dans ce moule, avec le résultat que vous créez des êtres humains qui ne sont que des techniciens, qui n'ont pas de relations humaines avec autrui, mais qui agissent chacun pour soi, pour son profit personnel, politiquement, socialement ou en famille. Il est évidemment beaucoup plus facile de suivre un idéal que d'observer l'enfant, de prendre soin de lui et d'éveiller l'amour pour l'enfant et pour l'humanité. Et c'est une des calamités de l'éducation moderne : le soi-disant idéal, le but en vue — que ce soit une idéologie d'extrême gauche ou de droite — est devenu un modèle d'action et a provoqué l'actuelle catastrophe mondiale.

(*Bombay,* 13 *mars* 1948)

— *L'esprit de caste est si tenace aux Indes ; comment aider l'enfant à en sortir ?*

— L'enfant a-t-il l'esprit de caste ? C'est la maison familiale et le milieu social qui lui inculquent l'esprit de communauté ou de séparation d'avec les autres groupes. Personnellement, cela lui est égal de jouer avec un Brahmin ou un non-Brahmin, un Nègre ou un petit Anglais. C'est l'influence des personnes plus âgées, de la structure sociale, qui fait pression sur son esprit, et naturellement il en est affecté. Le problème n'est pas l'enfant, mais les gens plus âgés, avec leurs tendances erronées à avoir un esprit de groupe qui s'oppose aux autres groupes. Pour « aider l'enfant à en sortir », vous devrez briser le milieu, ce qui équivaut à briser la structure de la société moderne. Tant que vous ne ferez pas cela, l'enfant aura certainement l'esprit de caste. Très peu d'entre nous veulent une révolution complète : vous voulez des réformes de replâtrages, vous voulez conserver les choses telles qu'elles sont. Si vous voulez réellement démolir l'esprit de caste, votre attitude doit changer complètement, n'est-il pas vrai ? Voyez ce qui arrive. A la maison, vous pouvez discuter avec l'enfant sur l'absurdité d'avoir un sentiment de distinction de classes ; mais lorsqu'il va à l'école et joue avec d'autres garçons, il y a cet esprit insensé de groupe, de séparation. Il y a ainsi une continuelle bataille entre la maison familiale et le milieu social. Et cela peut se produire inversement : la famille peut être traditionnelle, étroite, aigrie, et l'influence sociale peut être plus large. L'enfant est encore pris entre les deux. Pour produire un enfant sain, pour le rendre intelligent, pour l'aider à comprendre de sorte qu'il voie à travers toutes ces stupidités, vous devez comprendre et discuter avec lui tous les inconvénients de l'acceptation traditionnelle et de l'autorité. Cela veut dire, Monsieur, que vous devez encourager le mécontentement tandis que la plupart d'entre nous veulent décourager, éliminer le mécontement. Ce n'est que par le mécontement que nous voyons la fausseté de toutes ces choses ; mais en vieillissant nous commençons à nous cristalliser. La plupart des jeunes gens sont mécontents ; mais malheureusement leur mécontentement est canalisé, standardisé : ils deviennent fonctionnaires, prêtres, employés de banque, directeurs d'usine, et cela finit là. Ils trouvent un emploi et leur mécontentement s'atténue jusqu'à disparaître. Maintenir ce mécontentement

éveillé, sur le qui-vive, est extrêmement ardu ; mais c'est ce mécontentement, cette continuelle enquête, cette insatisfaction des choses telles qu'elles sont — du gouvernement, de l'influence des parents, femme ou mari, et de tout ce qui nous entoure — qui fait naître l'intelligence créative. Mais nous ne voulons pas d'un tel enfant, parce que c'est très incommode de vivre avec quelqu'un qui passe son temps à examiner les valeurs établies et à les mettre en doute. Nous préférons des gens gras, satisfaits et paresseux.

Ce sont vos adultes qui sont responsables de l'avenir, mais l'avenir ne vous intéresse pas. Dieu seul sait ce qui vous intéresse ou pourquoi vous avez tant d'enfants — car vous ne savez pas les élever. Si vous les aimiez vraiment au lieu de vouloir qu'ils prennent la suite de vos propriétés et qu'ils prolongent votre nom, vous aborderiez ce problème d'une façon neuve. Il se pourrait que vous ayez alors à ouvrir de nouvelles écoles ; il se pourrait que cela vous oblige à devenir vous-même l'éducateur. Mais, malheureusement, vous n'êtes profondément sincères à propos de rien dans la vie, si ce n'est faire de l'argent, bien manger, et votre vie sexuelle. En ces choses-là vous êtes passablement intégrés ; mais vous ne voulez pas affronter ou aborder le reste des complexités et des difficultés de la vie ; et, par conséquent, lorsque vous faites des enfants et qu'ils grandissent, ils sont aussi peu mûrs, aussi loin de l'intégration, aussi inintelligents que vous-mêmes, en continuelle bataille avec eux-mêmes et avec le monde.

Ainsi, ce sont les gens plus âgés qui sont responsables de cet esprit de caste. Après tout, Messieurs, pourquoi faut-il qu'il y ait des divisions entre l'homme et l'homme ? Vous êtes très semblable à un autre. Vous pouvez avoir un corps différent du mien, votre visage n'est peut-être pas semblable au mien, mais intérieurement, sous la peau, nous nous ressemblons beaucoup : orgueilleux, ambitieux, coléreux, violents, portés sur le sexe, recherchant le pouvoir, une situation, l'autorité, etc. Retirez l'étiquette et nous sommes très nus ; mais nous ne voulons pas être en face de notre nudité et nous transformer, et c'est pour cela que nous adorons des étiquettes — ce qui est trop manquer de maturité, être puéril. Le monde s'écroule avec fracas autour de nous, et nous sommes en train de discuter la caste à laquelle on doit appartenir, ou si l'on doit porter des bandelettes sacrées ou quel rituel on devrait suivre — tout cela indique un manque total de réflexion, n'est-ce pas ?

Je sais que vous écoutez, Messieurs et Mesdames, et quelques-uns d'entre vous hochent la tête ; mais dès que vous rentrerez chez vous, vous ferez exactement la même chose — et c'est cela la tristesse de l'existence. Si, lorsque vous entendez une vérité vous n'agissez pas sur elle, elle agit sur vous comme un poison. Vous êtes en train d'être empoisonnés par moi, parce que vous n'agissez pas sur elle. Ce poison, naturellement, se répand, il provoque un mauvais état de santé, un déséquilibre psychologique, un trouble. La plupart d'entre nous sont habitués à écouter des causeries — c'est un passe-temps aux Indes. Vous écoutez, vous rentrez chez vous, et vous continuez comme par le passé ; mais de telles personnes ont très peu de poids dans la vie. La vie exige une action extraordinaire, créatrice.

Ce n'est que lorsque cette intelligence créative est éveillée qu'il y a une possibilité de vivre dans un monde paisible et heureux.

— *Il est évident qu'il faut une discipline, d'une sorte ou d'une autre, dans les écoles ; mais comment l'appliquer ?*

— Vous connaissez, Monsieur, les expériences que l'on a faites en Angleterre et dans d'autres pays, d'écoles qui n'exigeaient aucune discipline d'aucune sorte ; les enfants avaient le droit de faire ce qu'ils voulaient et on ne les dérangeait jamais. Ces éducateurs sentent évidemment que les enfants ont besoin d'une certaine discipline, en ce sens qu'il faut les guider ; il n'y a pas de rigides « faites » et « ne faites pas », mais une sorte d'avertissement, des suggestions et des conseils qui montrent les difficultés. Une telle forme de discipline, qui, en réalité, est une façon de guider, est nécessaire. La difficulté surgit lorsque la discipline ne fait que forcer l'enfant dans une ligne particulière d'action, par la contrainte, par la peur. Le caractère d'un tel enfant est manifestement déformé, son esprit est faussé par la discipline, par les nombreux tabous des « oui » et des « non » ; et ainsi il grandit, comme nous avons presque tous grandi, dans la peur et avec un sentiment d'infériorité. Lorsque la discipline force l'enfant dans un cadre particulier, il ne peut pas devenir intelligent, il n'est que le produit de la discipline ; et comment un tel enfant peut-il être vif, créateur et, par conséquent, devenir un homme intégré, intelligent ? Il n'est qu'une machine qui fonctionne sans

à-coups et avec un bon rendement, une machine sans intelligence humaine.

La question de discipline est un problème bien complexe, parce que nous croyons que, sans discipline dans la vie, nous tomberions dans le vice, nous serions la proie de nos appétits sensuels. Voilà le seul problème qui nous occupe vraiment : comment ne pas trop être l'esclave des sens. Vous pouvez vous dévoyer dans n'importe quelle autre direction, chercher une position sociale, être avide, violent, faire n'importe quoi, tant que vous êtes dans les limites concernant la question sexuelle. Il est très étrange, n'est-ce pas, qu'aucune religion n'attaque vraiment l'exploitation, l'avidité, l'envie, mais que l'acte sexuel les intéresse beaucoup ; la moralité sexuelle les concerne terriblement. Il est très bizarre que les religions organisées soient si sévères au sujet de cette moralité particulière et qu'elles laissent les autres choses se détériorer. L'on peut voir pourquoi les religions organisées mettent l'accent sur la moralité sexuelle. Elles ne se penchent pas sur le problème de l'exploitation, parce que les religions organisées dépendent de la société et en vivent, et par conséquent, elles ne s'attaquent pas aux racines et aux fondations de cette société ; alors elles jouent avec la moralité sexuelle.

Bien que la plupart d'entre nous parlent de discipline, que voulons-nous dire par ce mot ? Lorsque vous avez cent garçons dans une classe, vous devez exiger de la discipline, sans quoi ce serait le chaos. Mais si vous en aviez cinq ou six dans une classe, et un professeur intelligent, ayant un cœur chaud et de la compréhension, je suis sûr qu'il n'y aurait aucun besoin de discipline ; le maître comprendrait chaque enfant et l'aiderait de la façon requise. La discipline dans les écoles devient nécessaire lorsqu'il y a un maître pour cent garçons ou filles — il vous faut alors être strict pour de bon ; mais cette discipline ne produira pas un être humain intelligent. Ce qui nous intéresse en général, ce sont les mouvements de masses : d'immenses écoles avec un très grand nombre d'élèves ; l'intelligence créatrice ne nous intéresse pas et, par conséquent, nous montons des écoles énormes avec de grandes quantités d'étudiants. Dans une des universités, je crois qu'il y a quarante-cinq mille étudiants. Et que faites-vous, Messieurs, lorsque vous instruisez tout le monde à si grande échelle ? Dans de telles circonstances, naturellement, il faut de la discipline. Je ne suis pas contre l'éducation pour tous ; ce serait trop stu-

pide d'être contre. Je suis pour une vraie éducation, qui est la création de l'intelligence ; et ceci peut avoir lieu, non pas par l'éducation de masse, mais seulement par la considération de chaque enfant, l'examen de ses difficultés, de ses idiosyncrasies, de ses tendances, de ses capacités, et les soins qu'on lui donne avec affection, avec intelligence. Alors seulement y a-t-il la possibilité de créer une nouvelle culture.

Il y a une très jolie petite histoire, un fait réel au sujet d'un évêque qui était allé lire la Bible à des illettrés des mers du Sud. Ils étaient ravis d'écouter ces histoires. Aussi pensa-t-il que c'était merveilleux et que ce serait une bonne chose de retourner en Amérique, de quêter de l'argent et de fonder des écoles partout dans les Iles des mers Sud. Alors il ramassa de fortes sommes d'argent en Amérique, retourna aux Iles, fonda des écoles et enseigna à lire. A la fin de cette histoire, toute la population lisait des illustrés comiques, le *Saturday Evening Post, Look*, et d'autres périodiques excitants et suggestifs. C'est exactement ce que nous sommes en train de faire. Et c'est une chose extraordinaire que plus il y a de personnes qui lisent, moins il y a de révolte. Messieurs, avez-vous jamais considéré la vénération que nous avons pour la parole imprimée ? Si le gouverment publie un ordre ou donne des informations imprimées, nous acceptons, nous ne mettons pas en doute. Le mot imprimé est devenu sacré. Plus vous enseignez aux gens, moins il y a des possibilités de révolution ; cela ne veut pas dire que je sois contre l'enseignement de la lecture ; mais voyez le danger que cela comporte. Les gouvernements ont le contrôle des personnes, ils dominent leurs esprits et leurs cœurs par une propagande habile. Cela se produit non seulement dans les pays totalitaires, mais dans le monde entier. Le journal a pris la place de la pensée, les manchettes des journaux ont pris la place de la réelle connaissance et de l'entendement.

Donc, la difficulté est que, dans la structure sociale actuelle, la discipline est devenue un facteur important, parce que nous voulons qu'un grand nombre d'enfants soient éduqués ensemble et aussi vite que possible. Eduqués à être quoi ? A être des employés de banque, ou des supervendeurs, des capitalistes ou des commissaires. Lorsque vous êtes un surhomme d'une certaine sorte, un surgouverneur ou un subtil orateur parlementaire, qu'avez-vous fait ? Vous êtes probablement très habile, bourré de

faits. N'importe qui peut ramasser des faits ; mais nous sommes des êtres humains, non des machines à enregistrer les faits, non des automates d'une routine assommante. Mais encore une fois, Messieurs, cela ne nous intéresse pas. Vous êtes en train de m'écouter, vous échangez des sourires, et vous ne ferez pas une seule chose pour changer radicalement le système d'éducation ; et alors il traînera jusqu'à ce que survienne une révolution monstrueuse, qui ne sera qu'une autre substitution — il y aura beaucoup plus de contrôle, parce que les gouvernements totalitaires savent comment façonner les esprits et les cœurs des gens, ils ont appris le procédé. Voilà la misère, voilà l'infortunée faiblesse qui est en nous : nous voulons que ce soient les autres qui modifient, qui réforment, qui bâtissent. Nous écoutons et demeurons inactifs et lorsque la révolution a réussi et que d'autres que nous ont bâti une nouvelle structure, et qu'il y a des garants, alors nous intervenons. Cela n'est certes pas le fait d'un esprit intelligent, créatif ; un tel esprit n'est qu'à la recherche de la sécurité sous une forme différente. Chercher la sécurité est un processus stupide. Pour avoir une sécurité psychologique il vous faut de la discipline, et la discipline garantit le résultat — la transformation d'êtres humains en des gens qui occupent des fonctions, et leur routine est la même, qu'il s'agisse d'employés de banque, de commissaires, de rois ou de premiers ministres. Cela est, certes, la plus haute forme de stupidité, car alors les êtres humains ne sont plus que des machines. Voyez le danger de la discipline — le danger est que la discipline devient plus importante que l'être humain ; la forme donnée à la pensée et à l'action devient plus importante que les gens qui s'y conforment. La discipline existera inévitablement tant que le cœur est vide, car elle devra remplacer l'affection manquante. Comme nous sommes, pour la plupart, secs et vides, nous avons besoin de discipline. Un cœur chaud, un être humain riche, intégré, est libre, il n'a pas de discipline. La liberté ne vient pas par la discipline, vous n'avez pas besoin de passer par des disciplines pour être libres. La liberté et l'intelligence commencent près, pas au loin ; et voilà pourquoi, pour aller loin, l'on doit commencer intelligemment par soi-même.

— Jusqu'ici un gouvernement étranger a empêché à notre cher peuple de recevoir l'éducation qui convient. Quelle forme aurait une éducation correcte dans une Inde libre ?

— Que voulez-vous dire par « Inde libre » ? Vous avez réussi à remplacer un gouvernement par un autre, une bureaucratie par une autre, mais êtes-vous libres ? L'exploiteur existe comme auparavant, sauf que maintenant il est brun de peau, et vous êtes exploités par lui comme vous l'étiez par l'autre. L'usurier existe comme avant, l'esprit de communauté, les divisions de classes, les querelles entre provinces, sur ce que chaque province recevra en plus ou en moins, sur les personnes qui, dans ces provinces, auront les emplois — tous ces facteurs existent. Donc les mêmes conditions continuent comme avant, mais il y a une différence, maintenant, qui est psychologique. Vous vous êtes débarrassés d'un groupe de personnes et cela agit sur vous psychologiquement. Vous pouvez vous redresser maintenant ; maintenant, au moins, vous êtes un homme, tandis qu'avant quelqu'un vous marchait sur la tête. Il se peut que l'homme blanc ne vous marche plus sur la tête, mais c'est un homme brun qui le fait, qui est votre propre frère et beaucoup plus cruel. Ne savez-vous pas qu'il est beaucoup plus cruel n'ayant pas de moralité ? Que voulez-vous dire par une Inde « libre » ? Vous aurez probablement votre armée et votre marine — vous suivrez ce que fait le reste du monde avec ses armées, ses flottes, maritimes et aériennes, et l'enrégimentement. Voir un vieux peuple comme vous jouer à des jeux auxquels des enfants joueraient est un spectacle affligeant, n'est-ce pas ? C'est comme un vieillard flirtant avec une jeune fille, c'est une chose laide. C'est cela que vous appelez « libre » et vous demandez quel genre d'éducation vous devriez avoir dans une Inde « libre » ! Tout d'abord, pour établir une éducation correcte, vous devez devenir intelligents. Vous ne pouvez pas être intelligents en remplaçant simplement un gouvernement par un autre, un exploiteur par un autre, une classe par une autre. Pour instaurer une nouvelle éducation, tout cela doit s'en aller, n'est-ce pas ? Vous devez commencer à nouveau. Cela veut dire une révolution radicale, non de l'espèce sanglante, qui ne résoud rien, mais une révolution radicale de la pensée, des sentiments, des valeurs. Cette révolution radicale ne peut se faire que par vous et moi ; une révolution qui créera un individu neuf, intégré, doit commencer par vous et moi. Puisque vous ne mettez pas fin au dogmatisme organisé et racial de votre religion, comment pouvez-vous produire une nouvelle culture, une nouvelle éducation ? Vous pouvez spéculer à son sujet, vous pouvez écrire des

volumes sur ce que doit être une éducation nouvelle, mais c'est là un processus infantile, une autre évasion. Il ne peut y avoir aucune création tant que vous ne démolissez pas les barrières et êtes libres, et alors vous serez capables de bâtir une nouvelle culture, un nouvel ordre, ce qui veut dire que vous devez vous révolter contre les conditions actuelles, contre les valeurs actuelles. Vous révolter, c'est voir leur vraie portée, les comprendre intelligemment, et penser les choses à nouveau. Il est relativement facile de rêver une utopie, mais cela veut dire sacrifier le présent pour le futur — et le futur est si incertain. Personne ne peut savoir ce que sera l'avenir, il y a tant d'éléments qui interviennent entre maintenant et le futur. Nous espérons qu'en créant une utopie conçue mentalement, idéalisée intellectuellement, et qu'en travaillant pour elle nous aurons résolu le problème ; mais nous ne résoudrons certainement pas le problème de cette façon. Ce que nous pouvons faire, si nous sommes des gens intelligents, c'est affronter le problème nous-mêmes dans le présent. Maintenant est la seule éternité, pas le futur. Je dois donner toute mon attention au problème maintenant. Se borner à discuter sur le genre d'éducation que l'on devrait donner dans une Inde libre est stupide : l'Inde n'est pas libre ; il n'y a pas d'Inde libre. Vous avez un drapeau et un nouvel hymne national, mais cela n'est certes pas la liberté. Vous parlez en votre langue maternelle, vous croyez que vous êtes terriblement patriote et nationaliste, et que vous avez résolu le problème. Monsieur, pour résoudre ce problème, il faut penser neuf, ne pas regarder à travers les lorgnons d'une vieille formule. Voilà pourquoi il est pressant, pour ceux qui sont sérieux, de créer une révolution en se régénérant eux-mêmes ; et il ne peut pas y avoir de régénérescence à moins que vous ne rompiez avec les vieilles valeurs, les examinant et voyant leur portée et leur poids, et que vous ne cessiez d'acceptez aveuglément l'une d'elle comme bonne. Voilà pourquoi il est important de regarder en nous-mêmes et de voir les façons d'être et de faire de notre pensée et de nos sensations. Ce n'est qu'alors que nous sommes libres, alors seulement que nous pouvons produire une nouvelle culture et une nouvelle éducation.

— Jusqu'à quel point un gouvernement doit-il intervenir dans l'éducation, et les enfants devraient-ils recevoir un entraînement militaire ?

— Ceci soulève une question des plus importantes. Qu'entendez-vous par gouvernement ? Des personnes en autorité, quelques bureaucrates, les membres du cabinet, le premier ministre, etc. Est-ce cela un gouvernement ? Qui les élit ? Vous, n'est-ce pas ? Vous en êtes responsables, n'est-ce pas ? Vous avez le gouvernement que vous voulez, alors à quoi objectez-vous ? Si votre gouvernement, qui est vous-même, veut imposer un entraînement militaire, pourquoi objectez-vous ? Parce que vous êtes pleins de préjugés de races et de classes, parce que vous avez des frontières économiques, il vous faut un gouvernement militaire. Vous êtes responsables et non le gouvernement, parce que le gouvernement est la projection, l'extension de vous-même — ses valeurs sont vos valeurs. Puisque vous voulez une Inde nationaliste, vous devez inévitablement avoir la machinerie qui protégera un gouvernement national souverain, avec l'orgueil pompeux de sa puissance et de ses possessions ; donc il vous faut une machine militaire dont la fonction est de préparer la guerre — ce qui veut dire que vous voulez la guerre. Vous pouvez secouer la tête, mais tout ce que vous faites prépare la guerre. L'existence même d'un état souverain, avec ses points de vue nationalistes, doit causer une préparation à la guerre ; chaque général doit faire les plans d'une guerre future, car c'est son devoir, sa fonction, son métier. Naturellement, si vous avez un tel gouvernement, qui est vous-même, il doit protéger votre nationalisme, vos frontières économiques, il faut qu'il y ait une machine militaire. Donc si vous acceptez tout cela, l'entraînement militaire est inévitable. C'est exactement ce qui se produit dans le monde entier. L'Angleterre, qui avait toujours combattu la conscription, aujourd'hui l'a adoptée. Heureusement, dans ce pays-ci qui est si vaste, vous ne pouvez, pour le moment, forcer personne à servir. Vous êtes désorganisés, mais que l'on vous donne quelques années, vous arriverez à vous organiser, et alors vous aurez probablement la plus grande armée du monde, parce que c'est cela que vous voulez. Vous voulez une armée parce que vous voulez un gouvernement séparé, souverain, une race séparée, une religion séparée, une classe séparée avec ses exploiteurs ; je vous assure, vous voulez devenir un exploiteur à votre tour, et alors vous faites durer ce jeu. Puis vous demandez si le gouvernement devrait intervenir dans l'éducation.

Messieurs, il devrait y avoir une classe de personnes qui

seraient en dehors du gouvernement, qui n'appartiendraient pas à la société, qui en seraient en dehors, de sorte qu'elles puissent agir comme guides. Ce sont ceux qui châtient, ce sont les prophètes qui vous disent combien vous avez tort. Mais un tel groupe n'existe pas, parce que le gouvernement dans le monde moderne n'appuierait pas un tel groupe, un groupe qui n'aurait aucune activité, un groupe qui n'appartiendrait pas au gouvernement, un groupe qui n'appartiendrait à aucune religion, caste ou nation. Ce n'est qu'un tel groupe qui pourrait agir comme frein sur les gouvernements. Parce que les gouvernements deviennent de plus en plus puissants, employant de plus en plus d'êtres humains, il y a de plus en plus de citoyens incapables de penser par eux-mêmes. Ils sont enrégimentés et on leur dit quoi faire. Donc, ce n'est que lorsqu'il y aura un tel groupe, un groupe actif, vital, intelligent, ce n'est qu'alors qu'il y aura de l'espoir et le salut. Autrement, chacun de nous deviendra un employé du gouvernement, et de plus en plus le gouvernement nous dira quoi faire et quoi penser — non *comment* penser. Nécessairement un tel gouvernement, avec son nationalisme, son orgueil, ses jalousies et ses haines — conduisant inévitablement à la guerre — doit avoir une machine militaire, donc dans chaque école on doit enseigner le culte du drapeau. Si vous êtes fiers de votre nationalisme, de vos frontières économiques, de votre Etat souverain, de votre préparation à la guerre, il vous faut avoir un gouvernement qui se mêle d'éducation, qui intervienne dans vos vies, qui vous enrégimente, qui contrôle vos actes. C'est exactement ce que vous voulez. Si vous ne le vouliez pas, vous rompriez intelligemment, vous vous libéreriez du nationalisme, de l'avidité, de l'envie, du pouvoir que donne l'autorité ; et alors, étant intelligents, vous seriez capables de regarder la situation mondiale et de contribuer à l'établissement d'une nouvelle éducation et d'une nouvelle culture.

— *Quel est le rôle de l'art et de la religion dans l'éducation ?*

— Qu'appelez-vous art et qu'appelez-vous religion ? L'art consiste-t-il à accrocher quelques images dans une classe, à dessiner quelques lignes ? Qu'appelez-vous art ? Qu'appelez-vous religion ? La religion est-elle la diffusion d'une croyance organisée ? L'art consiste-t-il à imiter ? Ou

à copier un arbre ? L'art est sûrement plus que cela. L'art implique l'appréciation de la beauté ; bien qu'il puisse s'exprimer dans l'écriture d'un poème, dans la peinture d'un tableau, dans une composition, l'art est cette appréciation de la beauté, cette richesse créatrice, ce sentiment de joie qui proviennent de ce qu'on regarde un arbre, les étoiles, un clair de lune sur des eaux immobiles. L'art ne consiste sûrement pas à acquérir quelques tableaux et à les accrocher dans une chambre. S'il vous arrive d'avoir de l'argent et de sentir qu'il est plus sûr de l'investir dans des œuvres d'art que dans des titres en bourse, vous ne devenez pas artistes pour cela, n'est-ce pas ? Parce qu'il se trouve que vous avez de l'argent et que vous l'investissez dans les bijoux, cela ne veut évidemment pas dire que vous appréciez la beauté. La beauté est autre chose que la sécurité, n'est-ce pas ? Vous êtes-vous jamais assis pour regarder les eaux qui courent, vous êtes-vous jamais assis immobiles à observer la lune ? Avez-vous jamais remarqué un sourire sur un visage ? Avez-vous jamais observé un enfant qui rit ou un homme qui pleure ? Il est évident que vous ne l'avez pas fait. Vous êtes trop occupés à penser à l'action, répétant vos mantrams, faisant de l'argent, emportés par vos désirs sensuels. N'ayant pas l'appréciation de la beauté, nous nous entourons de choses soi-disant belles. Ne savez-vous pas comment le riche s'entoure de belles choses ? Il vit dans une atmosphère de beauté extérieure, mais intérieurement il est vide comme un tambour (*Rires*). Ne riez pas aux dépens du riche, Messieurs ; il est un reflet de la vie dans son ensemble, et vous voulez être, vous aussi, dans cette situation. Donc, l'appréciation de la beauté ne provient pas du simple attachement à des expressions extérieures de la beauté. Vous pouvez vous habiller d'un ravissant sari, poudrer votre visage, peindre vos lèvres ; mais il est évident, n'est-ce pas, que ce n'est pas cela la beauté. Cela n'en est qu'une partie. La beauté vient lorsqu'il y a une beauté intérieure ; et il n'y a de beauté intérieure que lorsqu'il n'y a pas de conflit, lorsqu'il y a de l'amour, lorsqu'il y a de la compassion, de la générosité. Alors vos yeux ont une signification, vos lèvres ont des richesses et vos mots ont du poids. Parce que ces choses nous font défaut, nous nous complaisons en une représentation extérieure de la beauté, nous achetons des bijoux, des tableaux. Mais ce ne sont pas les actions de la beauté. Parce que la plupart de nos vies sont hideuses, laides, mornes et vides au delà de toute

expression, nous nous entourons de choses que nous appelons belles. Nous faisons collection de choses lorsque nos cœurs sont vides ; nous créons un monde de laideur autour de nous parce que, pour nous, les choses comptent énormément. Et comme la plupart d'entre nous sont dans cet état, comment pouvons-nous avoir de l'art, de la beauté à l'école ou dans l'éducation ? Lorsqu'il n'y a ni art, ni beauté dans votre cœur, comment pouvez-vous éduquer votre enfant ? Ce qui arrive aujourd'hui c'est que l'éducateur est surchargé d'une centaine de garçons ou de filles, méchants et malicieux comme il faut qu'ils soient. Alors vous accrochez une image au mur et vous parlez d'art. Vos écoles indiquent un esprit vide, un cœur vide. Dans une telle école, dans une telle éducation, il n'y a certainement pas de beauté. La lumière d'un sourire, l'expression d'un visage : l'art consiste à voir que cela est beau, et non à simplement admirer un tableau peint par quelqu'un d'autre. Parce que nous avons oublié comment être bienveillant, comment regarder les étoiles, les arbres, les reflets dans l'eau, nous avons besoin de peintures ; par suite, l'art n'a aucun sens dans nos vies, si ce n'est comme sujet de discussion au club.

De même, la religion a très peu d'importance dans nos vies. Vous pouvez aller au temple, faire *puja,* revêtir des ornements sacrés, répéter des mots et des mantrams *ad nauseam,* mais cela ne veut pas dire que vous êtes une personne religieuse. Ce n'est là que l'expression d'un esprit mécanisé, de fort peu de contenu. La religion consiste à chercher la vérité, la réalité, et non pas à s'entourer de substitutions et de fausses valeurs. La recherche de la réalité ne réside pas au loin, elle est tout près, dans ce que vous êtes en train de faire, de penser, de sentir. Par conséquent, la vérité doit être trouvée, non au delà de votre horizon, mais en vous, dans vos mots, vos actions, vos relations et vos idées. Mais nous ne voulons pas d'une telle religion. Nous voulons une croyance, nous voulons des dogmes, nous voulons la sécurité. Tout comme le riche qui cherche la sécurité dans des tableaux et des diamants, vous cherchez la sécurité dans une religion organisée, avec ses dogmes, avec ses superstitions, avec ses prêtres exploiteurs, et tout le reste. Il n'y a pas une grande différence entre une personne soi-disant religieuse et l'homme du monde : tous deux cherchent la sécurité, mais à des niveaux différents. Et, certes, cela n'est pas la religion, cela n'est pas la beauté.

L'appréciation de la beauté, de la vie, ne vient que lorsqu'il y a une énorme incertitude, lorsque vous accordez votre attention à chaque mouvement de la vérité, lorsque vous voyez le mouvement de chaque ombre, de chaque pensée, de chaque émotion, lorsque vous êtes éveillé à chaque mouvement de votre enfant. Cela ne se produit que lorsque l'esprit est extrêmement souple ; et l'esprit ne peut être souple que lorsqu'il n'est pas enchaîné à une forme particulière de croyance, que ce soit la croyance en l'argent ou la croyance en une idée. Lorsque l'esprit est libre d'observer, de donner une pleine attention, alors seulement y a-t-il une réalisation créatrice. Comme il est extraordinaire que la plupart d'entre nous soient devenus des spectateurs dans la vie, et non des joueurs ! La plupart d'entre nous lisent des livres ; et ce que nous lisons sont de telles sornettes, de telles niaiseries. Nous avons perdu l'art de la beauté, nous avons perdu la religion. C'est la redécouverte de la beauté et de la réalité qui est importante. La redécouverte ne se produit que lorsque nous reconnaissons le vide de notre esprit et de notre cœur, lorsque nous sommes lucides, non seulement de ce vide, mais de sa profondeur, et que nous n'essayons pas de fuir. Nous essayons de le fuir au moyen de peintures, d'argent, de diamants, de saris, de mantrams, d'innombrables expressions extérieures. Ce n'est que l'intelligence créatrice, la compréhension créatrice, qui peuvent nous apporter une nouvelle culture, un monde nouveau et un nouveau bonheur.

(*Poona*, 26 *septembre* 1948)

— *Est-il possible de développer l'état créatif par l'éducation ou cet état est-il purement accidentel et, par conséquent, ne peut-on rien faire pour en faciliter l'épanouissement ?*

— La question est, pour la poser autrement, si en apprenant une technique vous deviendrez un créateur. C'est-à-dire : est-ce qu'en vous exerçant, disons, au piano, au violon, en apprenant une technique de peinture, vous serez un musicien, vous serez un artiste ? Est-ce que l'état créateur entre en existence par la technique ou est-ce que la faculté créatrice est indépendante de la technique ? Vous pouvez aller dans une école et apprendre tout ce qu'il y a à savoir sur la peinture, sur l'épaisseur de la couleur, sur la façon

de se servir des pinceaux, etc., mais est-ce que tout cela fera de vous un peintre créateur ? Tandis que si vous êtes créateur, tout ce que vous faites aura sa propre technique. Je suis allé une fois voir un grand artiste à Paris. Il n'avait appris aucune technique. Mais, voulant dire quelque chose, il s'est exprimé en terre glaise, puis en marbre. La plupart d'entre nous apprennent la technique, mais ont très peu de choses à dire. Nous négligeons, nous ne saisissons pas la capacité que nous avons de trouver par nous-mêmes ; nous avons tous les instruments nécessaires à la découverte, sans découvrir quoi que ce soit directement. Donc, le problème est : comment être créateur (ce qui engendre sa propre technique) ? Lorsque vous voulez écrire un poème, qu'arrive-t-il ? Vous l'écrivez ; et si vous avez une technique, tant mieux. Mais si vous n'avez pas de technique, cela ne fait rien — vous écrivez le poème et le plaisir c'est de l'écrire. Après tout, lorsque vous écrivez une lettre d'amour, vous ne vous souciez pas de technique ; vous l'écrivez de tout votre être. Mais lorsqu'il n'y a pas d'amour dans votre cœur, vous allez à la recherche d'une technique, afin d'assembler les mots. Messieurs, si vous n'aimez pas, le sens de ce que je dis vous échappe. Vous pensez que vous serez capables de vivre heureux, en créateurs, en apprenant une technique, et c'est la technique qui détruit la faculté créatrice — ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas de technique ! Après tout, lorsque vous voulez écrire un beau poème, vous devez connaître la métrique, le rythme et tout le reste. Mais si vous voulez l'écrire pour vous-mêmes et ne pas le publier, alors cela n'a pas d'importance. Vous écrivez. Ce n'est que lorsque vous voulez communiquer quelque chose à quelqu'un qu'une technique appropriée est nécessaire, qu'il faut la technique juste de façon qu'il n'y ait pas de malentendus. Mais être créateur est un tout autre problème, et cela exige une extraordinaire investigation en soi-même. Ce n'est pas une question de don. Le talent n'est pas une faculté créatrice. Et l'on peut être créateur sans avoir de talent. Qu'entendons-nous donc par état créateur ? C'est un état d'être dans lequel tout conflit a complètement cessé, un état d'être où il n'y a pas de problèmes, pas de contradiction. Les contradictions, les problèmes, les conflits, sont le résultat de l'importance exagérée que l'on donne au « je », au « pour moi » : « mon » succès, « ma » famille, « mon » pays. Lorsque cela est absent, la pensée elle-même cesse et il y a un état d'être dans lequel la création peut avoir lieu.

C'est-à-dire, pour le mettre autrement, que lorsque l'esprit cesse de créer, il y a création. Une des causes des problèmes est votre croyance, votre avidité, etc., et l'esprit crée tant qu'il y a un problème, tant qu'il est le générateur des problèmes. Un esprit, qui est enchaîné à un problème, qui est empêtré dans la création de son propre problème, ne peut jamais être libre. Ce n'est que lorsque l'esprit est libéré de la création de ses propres problèmes, qu'il peut y avoir création.

Monsieur, pour entrer pleinement et vraiment profondément dans cette question, il faut entrer dans tout le problème de la conscience ; et je dis que chacun de nous peut être créateur dans le vrai sens du mot, non seulement en produisant des poèmes et des statues ou en procréant des enfants. Etre créateur, c'est être dans un état où la vérité peut entrer en existence ; et la vérité ne peut entrer en existence que lorsqu'il y a complète cessation du processus de pensée. Lorsque l'esprit est complètement immobile sans être contraint et forcé dans un moule d'action ; lorsque l'esprit est immobile parce qu'il comprend tous les problèmes au fur et à mesure qu'ils surgissent et n'a par conséquent plus de problèmes ; lorsque l'esprit est réellement calme, pas forcé de l'être ; alors dans cet état, la vérité peut entrer en existence. Cet état est création, et la création n'est pas pour une minorité ; ce n'est pas le talent ou les dons que possède une minorité ; mais cet état créateur peut être découvert par chacun, s'il met tout son esprit et tout son cœur à la recherche du problème.

— *L'éducation d'Etat n'est-elle pas une calamité ? Si elle l'est, comment trouver des fonds pour des écoles qui ne seraient pas contrôlées par le gouvernement ?*

— L'éducation d'Etat est certainement une calamité — et cela, les gouvernements ne veulent pas l'admettre. Ils ne veulent pas que les gens pensent, ils veulent que les gens soient des automates, car alors on peut leur dire ce qu'ils doivent faire. Notre éducation, spécialement celle qui est dans les mains du gouvernement, devient de plus en plus un moyen d'enseigner quoi penser et non comment penser ; car si vous vous mettiez à penser en dehors du système, vous seriez un danger. Par conséquent, une des fonctions du gouvernement est de ne pas vous faire penser, mais de vous faire accepter ce qui vous est dit. L'on voit, dans le

monde entier, les gouvernements prendre en mains l'éducation. L'éducation et l'alimentation sont devenus des moyens de dominer les hommes. Et qu'importe aux gouvernements, qu'ils soient de gauche ou de droite, pourvu que vous soyez des machines parfaites pour produire des marchandises et des obus ! Il y a quelques écoles privées en Angleterre et ailleurs, mais elles sont toutes surveillées soigneusement, examinées, contrôlées, parce que le gouvernement ne veut pas d'institutions libres, qui pourraient produire des pacifistes, des hommes opposés au régime, au système. Une éducation correcte est évidemment un danger pour le gouvernement ; c'est donc une fonction du gouvernement de veiller à ce qu'une éducation correcte ne soit pas impartie. Il y a à peu près 80 000 pacifistes en Angleterre. Si leur nombre augmentait ne seraient-ils pas un danger pour le gouvernement ? Donc : contrôlez les gens depuis leur enfance ! Ne les laissez pas penser en termes de non-guerre, non-pays, non-systèmes, ou d'une différente idéologie. Ceci veut dire surveillance gouvernementale, contrôle de l'éducation par le truchement du ministère de l'Instruction publique. Messieurs, c'est ce qui se produit dans le monde, que cela vous plaise ou non ; et cela veut dire que vous, qui êtes les citoyens et qui êtes responsables du gouvernement, ne voulez pas la liberté. Vous ne voulez pas un nouvel état d'être, une nouvelle culture, une nouvelle structure de la société. Si vous avez quelque chose de neuf, cela peut être révolutionnaire, cela peut être destructeur de ce qui *est* ; et parce que vous voulez que les choses soient telles qu'elles sont, vous dites : « Eh ! bien, qu'il y ait un gouvernement qui contrôle l'éducation ». Vous voulez de petites modifications par-ci par-là, mais vous ne voulez pas une révolution dans la pensée ; dès l'instant que vous voulez une révolution dans la pensée, le gouvernement intervient, vous met en prison, ou vous liquide rapidement derrière des portes closes et vous êtes oubliés. Messieurs, un pays devient de plus en plus organisé, il y a de plus en plus d'autorité et de contrainte extérieure, lorsque l'homme lui-même n'a pas de vision intérieure, pas de lumière intérieure, pas de compréhension. Alors il devient un simple outil entre les mains des autorités, qu'il s'agisse d'un Etat totalitaire ou d'une soi-disant démocratie. Car, dans les moments de crise, les Etats soi-disant démocratiques deviennent comme les totalitaires, oubliant leur démocratie et obligeant les hommes à se conformer à un modèle d'action.

La deuxième partie de la question est : « Comment trouver des fonds pour des écoles qui ne seraient pas contrôlées par le gouvernement ? » Monsieur, là n'est pas le problème, n'est-ce pas ? Dès que vous avez des fonds vous êtes ruiné. Voyez toutes les écoles qui commencent de la façon la plus idéaliste. Voyez leurs directeurs. Ils engraissent dans leurs emplois. Mais vous pouvez démarrer avec une petite école au coin de votre rue. Je connais plusieurs écoles qui ont commencé ainsi, et elles fonctionnent encore, parce qu'elles ont été préparées, elles ont l'enthousiasme, le sentiment qu'on leur donne. Une de nos difficultés est que nous voulons transformer l'humanité entière après-demain — ou agir sur les masses, ainsi que vous les appelez. Qui sont les masses, pauvre humanité ? Vous et moi. Si vous sentez profondément, si vous pensez réellement à ces problèmes, pas superficiellement, au cours d'une après-midi, pour passer le temps, alors vous veillerez à ce qu'une bonne école soit mise en train quelque part, au coin de la rue ou dans votre propre maison, parce que vos enfants et les enfants autour de vous vous intéressent. Alors l'argent viendra, Monsieur. Ne vous souciez pas de l'argent. L'argent est la chose la moins importante. Laissez l'argent aux idéalistes, qui veulent fonder une école idéale. Mais si vous et moi sommes conscients de tout le problème de l'existence humaine, de ce qu'il signifie, de pourquoi nous vivons, pourquoi nous souffrons, pourquoi nous passons par toutes ces tortures ; si nous voulons réellement comprendre cela et aider l'enfant à comprendre, alors nous commencerons une école sans fonds, sans battre le tambour ni faire de collectes. Car l'instant que vous avez de l'argent qu'arrive-t-il ? Ne savez-vous pas ce qui arrive, Monsieur ? Vous avez vos ressources privées et vous devez surveiller votre argent, savoir qui l'emploie, si c'est vous, ou votre secrétaire ou le comité, et tout le fatras, toutes ces choses idiotes commencent. Mais si vous avez peu d'argent et à l'appui une réelle clarté de pensée et de sentiment, alors vous créerez une école. Et en créant une école, vous vous opposerez évidemment au gouvernement et vous aurez l'intervention du gouvernement. Si vous enseignez à vos enfants à ne pas être nationalistes et à ne pas saluer le drapeau parce que le nationalisme est un facteur qui provoque la guerre, si vous leur apprenez à ne pas avoir l'esprit de clan, si vous les aidez à comprendre tout ce problème de l'existence, croyez-vous que les gouvernements toléreront cela ? Si vous devenez réellement des

révolutionnaires, non dans le sens de tuer, mais de vrais révolutionnaires en pensée et en sentiment, croyez-vous que la société s'en accommodera, même une minute ?

Donc, Messieurs, en tant que parents et éducateurs, vous êtes responsables. Vous devez savoir si vous ne faites que vous soumettre aux ordres du gouvernement, si vous n'avez fait qu'apprendre une technique qui vous donne une certaine capacité de gagner de l'argent et si cela vous satisfait de prolonger l'existence de la structure sociale telle qu'elle est actuellement ; ou si, au contraire, il vous importe de vivre correctement et de gagner correctement votre vie. Si vous voyez que les gouvernements sont bâtis sur la violence et sont le produit de la violence, et si vous réalisez que par des moyens erronés on ne peut atteindre des fins qui sont justes ; s'il vous importe de réellement éduquer vos enfants ; il est évident que vous commencerez une école n'importe où, juste au coin de la rue, ou dans la cour, ou dans votre propre chambre. Car, Messieurs, je ne crois pas que beaucoup d'entre nous réalisent à quel abîme, à quelle dégradation nous sommes arrivés. S'il y a une troisième guerre, ce sera la fin de tout. Vous pourrez en réchapper, mais votre problème sera la quatrième guerre mondiale, parce que nous n'avons pas résolu le problème de l'antagonisme de l'homme contre l'homme. Et vous ne pouvez le résoudre que par des moyens corrects, qui impliquent une éducation correcte — non par un idéal de non-guerre, mais en comprenant les causes de la guerre, qui sont dans notre attitude envers la vie, dans notre attitude envers nos semblables. Sans un changement du cœur, sans bonne volonté, de simples organisations ne nous apporteront pas la paix — cela nous est montré par la Société des Nations et l'O.N.U. Compter sur des gouvernements, compter sur des organisations pour la transformation qui doit commencer avec chacun de nous, c'est chercher en vain. Ce que nous devons faire, c'est nous transformer nous-mêmes, c'est-à-dire être conscients de nos actions, de nos pensées et de nos sentiments dans la vie quotidienne.

Donc, ne vous préoccupez pas de ramasser des fonds. Pendant que je vous le dis, vous ne vous en préoccuperez pas, et tant que vous serez repoussés dans vos retranchements, au cours de cette réunion, vous verrez peut-être la portée de tout cela. Mais après, vous reglisserez dans votre routine quotidienne, vous retournerez à votre enseignement et à vos professions, parce que vous devez gagner de l'ar-

gent. Donc, il y en a très peu qui soient sérieux. Mais ceux d'entre vous qui le sont provoqueront une révolution dans la pensée. Monsieur, la révolution doit commencer dans la pensée, non dans le sang ; et s'il y a une révolution correcte dans la pensée, il n'y aura pas de sang. Mais s'il n'y a pas de pensée juste, pas de pensée vraie, il y aura du sang, il y en aura de plus en plus. Les moyens faux ne peuvent jamais produire des fins justes, parce que la fin est dans le moyen.

(*Bombay*, 13 *mars* 1948)

— *N'est-il pas nécessaire d'avoir des écoles internationales pour cultiver la bonne volonté ?*

— Monsieur, la bonne volonté est-elle cultivée par l'internationalisme? Différentes nations se réunissent autour d'une table ronde, mais chacune d'elles tient à sa propre souveraineté, à son pouvoir, à son prestige. Alors comment peut-il y avoir une réunion de personnes pour cultiver la bonne volonté ? Vous vous appuyez sur vos armées et moi sur les miennes. Y a-t-il de la bonne volonté entre deux voleurs ? Il y a coopération pour se partager le butin. La bonne volonté est évidemment tout autre chose ; elle n'appartient à aucun groupe, à aucune nation, à aucun gouvernement national. Lorsque le gouvernement national devient suprêmement important, la bonne volonté disparaît. La plus grande partie de nos vies se passe à agiter un drapeau, à être un nationaliste, à rendre un culte à l'Etat (c'est la nouvelle religion); alors comment peut-il y avoir de la bonne volonté ? Il n'y a qu'envie, haine et inimitié. La bonne volonté ne survient que lorsque les étiquettes sont mises de côté, lorsqu'il n'y a pas de division entre vous et moi, de classes, d'argent, de pouvoir ou de situations. Lorsque nous aurons de la bonne volonté, nous n'appartiendrons à aucune nation ; vous et moi vivrons heureux ensemble, donc il ne sera pas question d'internationalisme, ni d'un monde unique. Dire que par le nationalisme nous deviendrons un jour internationaux, que nous aurons un jour la fraternité, est un processus de pensée très erroné, n'est-ce pas ? C'est un faux raisonnement. Un passage étroit ne peut pas conduire au delà de toutes les limites. Ce n'est que lorsqu'on démolit les limites étroites de l'esprit et du cœur que l'on peut aller de l'avant ; et lorsque les murs sont démolis,

l'immensité de l'horizon de la vie est là. Vous ne pouvez garder en vous aucune étroitesse, lorsque vous invitez la vaste expansion de l'éternel. La bonne volonté ne vient pas par une organisation. Considérez combien fallacieuse est l'idée que vous pouvez faire partie d'une société pour la fraternité — ce n'est que lorsque vous n'avez aucune fraternité dans votre cœur que vous vous faites membre d'une telle société. Lorsque vous avez la fraternité dans votre cœur, vous n'avez besoin d'adhérer à aucune société, à aucune organisation. L'importance que vous donnez aux organisations et aux sociétés montre que vous n'êtes pas fraternels ; vous voulez échapper au fait que vous n'êtes pas fraternels, donc les organisations deviennent importantes et vous leur appartenez. La difficulté est d'être fraternel, d'être bon, d'être bienveillant, d'être généreux ; et cela n'est pas possible tant que vous pensez à vous-même. Vous pensez à vous-même lorsque votre enfant devient suprêmement important comme moyen à votre bonheur, lorsqu'il devient un moyen de faire durer votre nom, votre religion, votre point de vue, votre autorité, votre compte en banque, vos bijoux. Lorsqu'un homme est absorbé par lui-même et par l'extension de lui-même, comment peut-il avoir de l'amour dans son cœur, comment peut-il avoir de la bonne volonté ? La bonne volonté n'est-elle qu'une affaire de mots ? C'est cela qui se passe dans le monde lorsque tous ces politiciens éminents, habiles et érudits se rencontrent; ils n'ont aucune bonne volonté, loin de là. Ils représentent leur pays, qui est eux-mêmes et vous. Comme eux, nous cherchons le pouvoir, une situation et de l'autorité. Monsieur, un homme de bonne volonté n'a pas d'autorité, il n'appartient à aucune société, il n'appartient à aucune religion organisée, il n'adore ni les richesses ni les titres. L'homme qui ne pense pas à lui-même créera évidemment un monde nouveau, un nouvel ordre, et c'est vers cet homme que nous devons chercher le bonheur, une nouvelle culture, et non vers les riches ou ceux qui adorent les richesses. La bonne volonté, le bonheur et la félicité ne viennent que lorsqu'il y a la recherche du réel. Le réel est près, pas loin. Nous sommes aveugles, aveuglés par des choses, qui nous empêchent de voir ce qui est près. La vérité est la vie, la vérité est dans vos rapports avec votre femme, la vérité se trouve lorsque l'on comprend l'erreur qu'est la croyance. Vous devez commencer près pour aller loin. L'action doit être sans mobile, sans que l'on cherche un but ; et l'action qui n'est pas à la recherche d'un

but ne peut venir que lorsqu'il y a l'amour. L'amour n'est pas une chose difficile. Il n'y a d'amour que lorsque le cerveau se comprend lui-même, lorsque le processus de pensée, avec ses manipulations habiles, avec ses rajustements, avec sa recherche de la sécurité, parvient à une fin ; alors vous verrez que le cœur est riche, plein, en état de béatitude, parce qu'il a découvert cela qui est éternel.

(*Poona,* 26 *septembre* 1948)

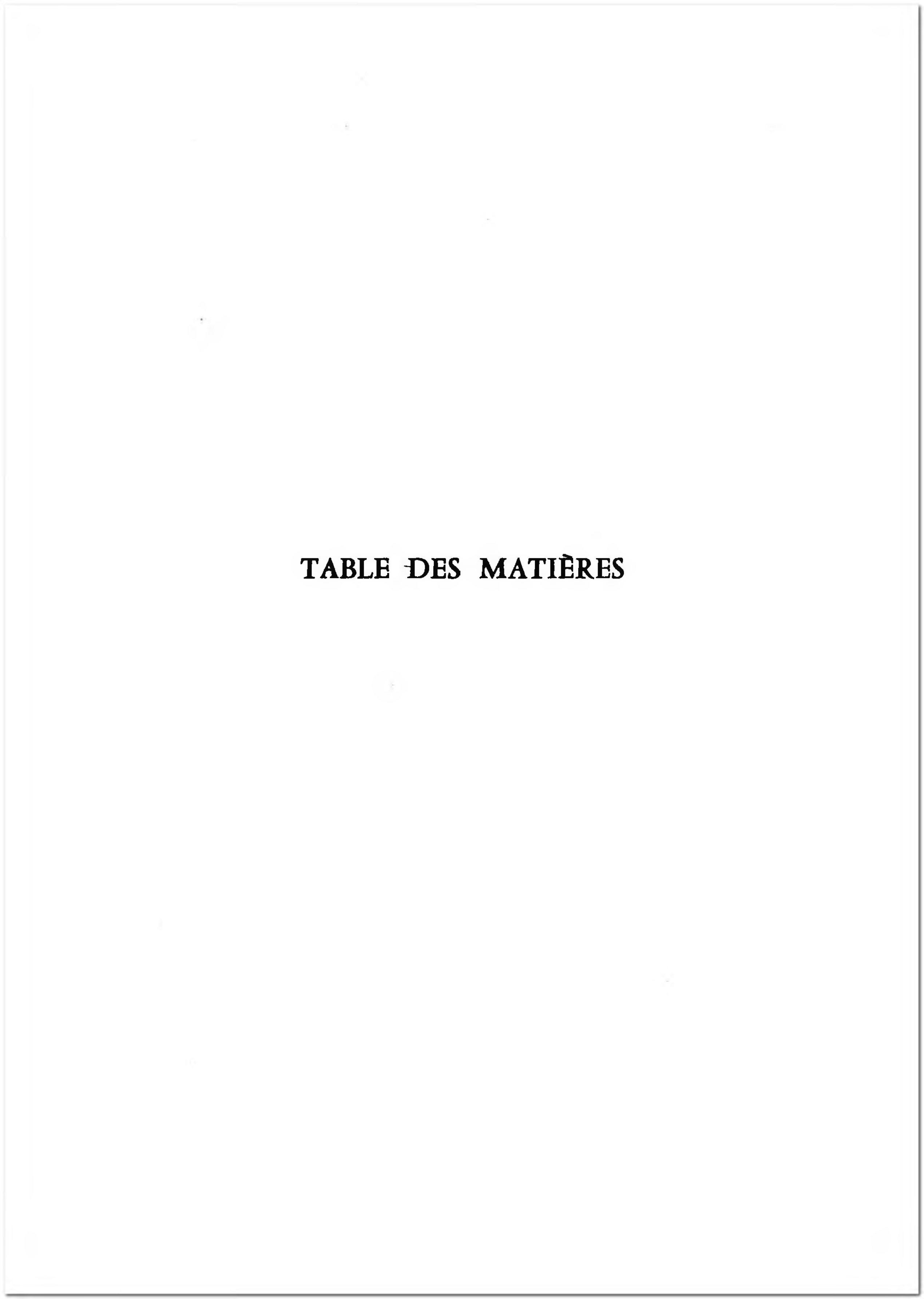


TABLE DES MATIÈRES

I. — TABLE CHRONOLOGIQUE

EXPOSES.

SUR L'ART D'ECOUTER.

QUESTIONS ET REPONSES.

SUR L'EDUCATION.

II. — INDEX DES MATIERES

EXPOSES.

QUESTIONS ET REPONSES.

SUR L'EDUCATION.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE CORBIÈRE ET JUGAIN
A ALENÇON (ORNE)
DÉPÔT LÉGAL : 4e TRIMESTRE 1980

ISBN 2-7029-0013-5